



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491858



AS
162

.278
1953-7

11-12

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ GRAYLOISE
D'ÉMULATION

N° 11

← Année 1908 →



GRAY
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE GILBERT ROUX
1908

1999

Dunning
7-18-18
16143

LISTE DES MEMBRES

Le millésime placé en regard du nom de chaque membre indique l'année de sa réception
dans la Société

BUREAU

Président : M. Victor MAIRE, ♀ A.

Vice-Président : M. Ernest ANDRÉ, ♀ A. ♂.

Secrétaire-Trésorier : M. Auguste GASSER.

Secrétaire-Bibliothécaire : M. le Docteur BOUCHET.

COMITÉS

Comité scientifique. — MM. ANDRÉ ♀ A., ♂ (entomologie); Docteur BOUCHET (chimie, zoologie); CAULLE (coléoptères); DECKHERR ♀ A., (mathématiques); René MAIRE, (botanique).

Comité d'histoire et d'archéologie. — MM. ANDRÉ ♀ A., ♂ (numismatique); Docteur BOUCHET (préhistoire); Aug. GASSER (archéologie préhistorique et protohistorique); le chanoine LOUVOT ♂, (histoire).

Comité littéraire et artistique. — MM. BAILLE, ♂ O., ♀ I. P., (littérature étrangère); DECKHERR, ♀ A. (peinture); Moïse LÉVY, ♀ A. (sciences sociales); P. REGNAUD, ♀ I. P., (linguistique); Gilbert ROUX, (photographie).

M. le président V. MAIRE, ♀ A. (géologie, paléontologie) fait de droit partie de tous les comités.

MEMBRES HONORAIRES

Membres de droit

MM. Le Sénateur de l'arrondissement.
Le Député de l'arrondissement.
Le Préfet de la Haute-Saône.
Le Sous-Préfet de Gray.
Le Maire de Gray.

Membres d'honneur

MM. D^r MAGNIN, professeur à la Faculté des Sciences et à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Besançon. — 1902.
MOREL, * o., 1^{er} I. P., inspecteur général à Paris. — 1897
PINGAUD, *, professeur d'histoire à la Faculté de Besançon, m. c. de l'Institut. — 1902.

SOCIÉTAIRES PERPÉTUELS

MM.

Le colonel BAILLE, * o., 1^{er} I. P. — 1900.
Amand GASSER. — 1894 † 1899.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

ANDRÉ, 1^{er} A., 1^{er}, notaire honoraire, à Gray. — 1895.
ARNOULD, à Nantilly. — 1905.
BAILLE, * o., 1^{er} I. P., colonel en retraite, à Gray. — 1895.
DE BEAUSÉJOUR, Gaston, maire de Motey-Besuche. — 1899.
DE BELLAIGUE DE BUGHAS, 1^{er}, ancien Consul général, à Gray. — 1897.
BERNARD, Charles, négociant à Gray. — 1897.
BEY, Henri, licencié ès lettres, à Gray. — 1898.
BOISSET, Léon, 1^{er} A., négociant à Gray. — 1900.
BONNET, Pierre, rentier, quai Villeneuve, à Gray. — 1906.
BOUCHET père, négociant à Gray. — 1897.
D^r BOUCHET, Emmanuel, à Gray — 1895.

MM.

- BOURGEOIS, Victor, , inspecteur des contributions directes en retraite, à Vellexon. — 1899.
- CASTANÉ, chef de l'agence du Comptoir d'escompte à Gray. — 1904.
- CAULLE, Pierre, percepteur en retraite, à Gray-la-Ville. — 1895.
- CHAMPEL, Émile, ingénieur, à Pontailleur-sur-Saône. — 1899.
- CHAYONNET,  A., ancien directeur du Comptoir d'escompte à Gray. — 1897.
- CLEMENTZ, négociant, à Gray. — 1900.
- Dr COSTE, médecin, à Salins (Jura). — 1903.
- DEBELFORT,  A., conseiller général, à Champlitte. — 1899.
- DEBELFORT, à Nantilly. — 1902.
- DECKHERR,  A., professeur au collège de Gray. — 1899.
- DÉMEUSY,  A., négociant, quai Villeneuve, 13, à Gray. — 1897.
- L'Abbé DÉNOYER, curé de Percey-le-Grand. — 1907.
- Dr DURAND, Alph., 21, rue de France, Nice. — 1900.
- FAIVRE, Félix, ancien négociant, à Arc-les-Gray. — 1897.
- FAITOUT, quai des Messageries, à Châlon-sur-Saône. — 1902.
- Dr FROMENTEL,  I. P., médecin à Gray. — 1897.
- L'Abbé GALLAIRE, curé d'Angirey. — 1907.
- GASSER, Auguste, directeur de la *Revue d'Alsace*, à Mantoche. — 1894.
- GÉRARD, F., professeur, à Dijon. — 1897.
- GIRAUD, géomètre, à Mantoche. — 1900.
- GRILLOT, Joseph, , à Gray. — 1903.
- GODARD,  I. P., professeur au lycée de Vesoul. — 1901.
- Dr GOURMET, à Champlitte. — 1900.
- GUYARD, Jules, retraité des chemins de fer, Arc-les-Gray. — 1908.
- GUYOT, notaire, à Gray. — 1904.
- HUGUENEY, , conseiller à la Cour de Dijon. — 1895.
- Dr JACQUOT, médecin à Gray. — 1908.
- JOURDY, Amaury, à Gray. — 1902.
- LÉGER, notaire, à Gray. — 1904.
- LEHMANN, notaire, à Gray. — 1902.
- LÉVY, Édouard,  A., négociant, à Gray. — 1900.
- LÉVY, Moïse,  A., négociant à Gray. — 1897.
- Le chanoine LOUYOT, , curé-doyen de Gray. — 1901.
- MAIRE, René, préparateur à la Faculté des Sciences, 40, Cours Léopold, à Nancy. — 1894.
- MAIRE, Antoine, économe des Hospices, à Gray. — 1897.
- MAIRE, Victor,  A., professeur à Gray. — 1895.
- L'abbé MÉRAND, curé d'Apremont. — 1900.

MM.

- MEUGNIOT, à Arc-les-Gray. — 1897.
MILLOT, Joseph, , ingénieur, à Gray. — 1897.
MILLOT, Benoît, industriel, à Arc-les-Gray. — 1897.
MUGNIER, juge au tribunal de Gray — 1901.
MUNSCH, J.-B., directeur d'assurances, à Dijon. — 1894.
NANTILLY, la commune. — 1902.
Mlle PETITGUYOT, à Gray. — 1904.
PETIT,  A., , négociant à Gray. — 1902.
PICHAT, Jules, négociant à Gray. — 1905.
POISOT, Paul, rue Michel Péter, 4, Paris. — 1906.
POTHELET, Emmanuel, à Beaujeu. — 1900.
REGNAUD, ,  I. P., professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — 1896.
REY, Ferdinand, archéologue, Aubepierre (Marne). — 1907.
RITTER, Ch., négociant, à Gray. — 1895.
ROGEZ, Édouard, ingénieur à la Poudrerie de Vonges (Côte-d'Or). — 1905.
ROUX, Gilbert, imprimeur, à Gray. — 1895.
ROUX, Roger,  A., substitut du Procureur de la République, 20, rue Scheurer-Kestner, à Belfort. — 1903.
ROYER, ancien pharmacien, à Gray. — 1897.
Mlle SAIGEY, à Mantoche. — 1902.
SENTUPÉRY, Léon, 57, rue de Clichy, à Paris — 1903.
STRABACH, Gaston, avocat, à Valay. — 1904
THEVENIN, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, à Gray. — 1900
THIBAUT, ancien notaire, à Gray. — 1897.
L'Abbé TISSOT, curé de Boussières (Doubs). — 1907.
TURCK, Henri, à Gray. — 1900.
VAUCAIRE, négociant à Gray. — 1897.
Docteur VÉSIGNÉ, Henri, médecin, rue du Cirque, à Paris. — 1899.
Mlle VIRY, à Bley, près Auvet. — 1901.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

- BAUFLE, Paul, interne des hôpitaux de Paris. — 1901.
BOUCHET, Émile, à Gray. — 1895.
Docteur CHAMPY, Henri, médecin, à Pontailier-sur-Saône. — 1894.
CHARPILLET, instituteur, à Apremont. — 1903.
COLARD, Aug., chimiste, à Pontarlier (Doubs). — 1895
DRIOTON, Clément, ✕, à Dijon. — 1896.
FEUVRIER, Julien, ✕ A., professeur, à Dole (Jura). — 1902.
GOYOT, Félix, instituteur à Montagny-sur-Grosne (Saône-et-Loire). — 1901.
LINOTTE, ✕ A., professeur à Verdun-sur-Meuse. — 1897.
MACHERAS, instituteur, à Mantoche. — 1900.
MONIOT, ✕ A., instituteur en retraite, à Gray. — 1897.
MOSSON, Aimé, à Fesche-le-Châtel. — 1895.
SERRIGNY, Édouard, à l'école des Beaux-Arts, à Paris. — 1895.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

AIX-EN-PROVENCE : *Bibliothèque de l'Université.*

AUTUN : *Société éduenne.*

AUXERRE : *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.*

BEAUNE : *Société d'Archéologie, Histoire et Littérature.*

BELFORT : *Société belfortaine d'Émulation.*

BESANÇON : *Académie.*

— *Société d'Histoire naturelle du Doubs.*

— *Société d'Émulation du Doubs.*

BOURG : *Société d'Émulation de l'Ain.*

— *Société des Sciences naturelles et archéologiques.*

CAEN : *Société linnéenne.*

CHATILLON : *Société archéologique et historique du Châtillonnais.*

CHAUMONT : *Société archéologique.*

COLMAR : *Société d'Histoire naturelle.*

DIJON : *Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres.*

— *Société bourguignonne de Géographie et d'Histoire.*

ÉPINAL : *Société d'Émulation des Vosges.*

LANGRES : *Société historique et archéologique.*

LEVALLOIS PERRET : *Association des Naturalistes, 37^b, rue Lannois.*

LONS-LE-SAUNIER : *Société d'Émulation du Jura.*

LYON : *Bulletin historique du diocèse de Lyon.*

MACON : *Société d'Histoire naturelle.*

METZ : *Société d'Histoire naturelle.*

MONTBÉLIARD ; *Société d'Émulation.*

NANCY : *Société des Sciences.*

— *Société d'Archéologie lorraine.*

NEUFCHATEL : *Société neuchâteloise des Sciences naturelles.*

— *Société neuchâteloise de géographie.*

NIORT : *Société botanique des Deux-Sèvres.*

POITIERS : *Société des Antiquaires de l'Ouest.*

PORRENTROY : *Société jurassienne d'Émulation.*

RENNES : *Bibl. de l'Université.*

SAINT-DIÉ : *Société Philomatique vosgienne.*

SAINT-MALO : *Société historique et archéologique.*

SEMUR : *Société des Sciences naturelles.*

STRASBOURG : *Société pour la conservation des Monuments
historiques d'Alsace.*

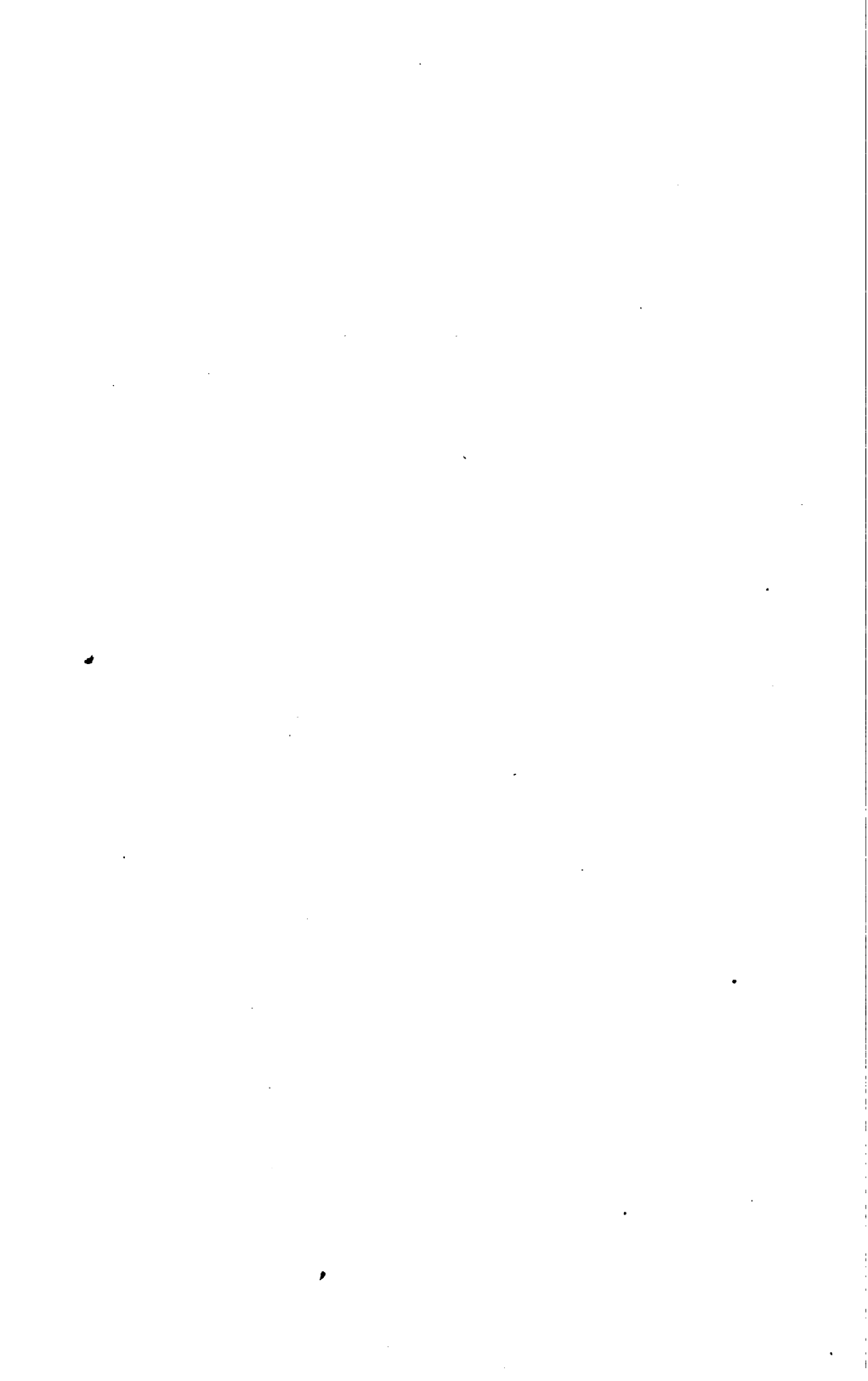
VESOUL : *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la
Haute-Saône.*

ZURICH : *Concilium bibliographicum (Neumünster).*

Bibliothèques publiques qui reçoivent le Bulletin :

GRAY. — VESOUL. — BELFORT. — MONTBÉLIARD. — BESANÇON
LONS-LE-SAUNIER. — DOLE. — ARCHIVES DE LA HAUTE-
SAONE.





RAPPORT ANNUEL

Sur la situation de la Société

MESSIEURS,

Notre Société vient de parcourir dans son existence une première période décennale. Avant d'entrer dans notre onzième année, nous croyons bon de jeter un regard en arrière, de rappeler le but de notre institution et d'examiner dans quelle mesure nous avons rempli ce but ; puis nous nous rendrons compte de ce qui reste encore à faire pour continuer notre programme.

Comme il est dit dans nos Statuts, notre Société a pour but de grouper toutes les personnes qui, dans notre région, se livrent à des occupations intellectuelles ou s'y intéressent, de continuer à perpétuer ce goût, de le répandre parmi la jeunesse, parmi le peuple, comme il convient dans une démocratie où tout individu doit développer à son maximum possible, sa conscience et sa responsabilité, et partant ses connaissances intellectuelles afin de remplir un rôle utile. Notre Société se propose aussi un but spécial : celui d'étudier particulièrement l'arrondissement de Gray à tous les points de vue : sciences, histoire, arts et littérature, en réunissant à Gray des collections, en publiant des travaux, en faisant des études en commun, enfin en stimulant tous les efforts, toutes les capacités. Dès notre début nous avons pu réunir soixante-dix membres, il nous a été donné d'élever ce nombre petit à petit à la centaine, puis la mort a fauché dans nos rangs,

nous avons rencontré de l'indifférence, et le chiffre de nos sociétaires est actuellement à peine un peu supérieur à ce qu'il était au début. Nous comptons, en effet, soixante-seize membres titulaires et treize correspondants. Mais il ne faut pas se décourager, ce nombre forme une élite directrice, capable de conduire et de mener à bien notre œuvre, si elle veut donner l'effort suffisant.

Et nous avons de sérieux motifs d'encouragement à considérer le travail accompli dans ces dix années. Nous avons publié dix volumes de 250 à 300 pages chacun, qui forment un recueil apprécié du monde savant. On y trouve en effet, de nombreux mémoires et documents pour l'histoire, l'archéologie, les arts et les sciences naturelles dans notre région. L'archéologie, la géologie et la botanique y ont une place prépondérante et appréciable.

Nous avons exécuté des fouilles importantes et recueilli de nombreux objets d'archéologie préhistorique, gallo-romaine et mérovingienne, éclairant particulièrement l'histoire et l'ethnologie de ces époques dans notre région. Nous avons aussi rassemblé et reçu en dons beaucoup d'objets d'histoire naturelle régionale. Quelques-uns de ces documents d'archéologie ou d'histoire naturelle ont été placés dans les vitrines du Musée municipal à côté des moulages du Musée de Saint-Germain que possédait déjà la ville, ou dans le Cabinet d'histoire naturelle qui est à l'Hôtel-de-Ville, mais la plus grande et plus importante partie des objets recueillis est entassée dans divers dépôts et ne peut être exposée faute d'un local que nous n'avons encore pu obtenir jusqu'ici.

On le voit, nous sommes à même de collaborer activement à la formation d'un Musée idéal de province tel que le conçoit M. Couyba, notre sénateur, dans un livre qu'il vient de publier tout récemment chez Hachette :

Les Beaux-Arts et la Nation. Nous y trouvons précisément au chapitre X, où il traite la question des Musées de province, p. 253, des conclusions qui coïncident parfaitement avec le programme que nous nous sommes tracé il y a dix ans : « Le Musée idéal, dit l'auteur, doit répondre à trois fins, à trois nécessités distinctes ; il doit être à la fois historique, esthétique, pratique.

« *Historique.* — Il appartient, en effet, à ceux qui le constituent d'y rassembler avec soin tous les vestiges du passé trouvés dans la province, conserver les souvenirs des hommes et des monuments disparus et les spécimens bien choisis de l'histoire naturelle régionale.

« *Esthétique.* — Cela signifie qu'à ce premier Musée archéologique il sied de joindre un Musée des Beaux-Arts où les œuvres auraient, les unes une valeur esthétique, classique, générale, les autres une valeur documentaire et d'intérêt local.

« *Pratique.* — Tout Musée de province doit réserver une place au présent, à l'art tel qu'on l'applique, de toutes parts et sous toutes les formes, à la vie. D'où la nécessité d'installer une galerie d'art décoratif où se trouveront en une série de comparaisons documentaires les différentes manifestations artistiques du pays ».

Encore une fois, ce programme est le nôtre et notre concours lui est tout acquis.

Notre tâche est encore loin d'être accomplie. Un pays aussi riche, aussi intéressant que le nôtre offrira toujours matière à étude. Si la paléontologie est bien étudiée aujourd'hui, grâce aux travaux de M. V. Maire, si notre flore est bien connue par les recherches botaniques de M. René Maire, la zoologie ne l'est guère encore, nos chasseurs, nos pêcheurs, nos entomologistes ne devraient-ils pas nous donner des travaux relatifs au catalogue des

animaux de notre région et à leurs mœurs. Nous sollicitons vivement leur concours à ce point de vue. Certains de nos cantons sont encore inexplorés au point de vue archéologique, et il y a encore beaucoup à étudier et à recueillir de ce côté. Le moyen-âge tout entier offre un grand champ d'exploration malgré quelques importants travaux déjà exécutés. Il faudrait faire le relevé épigraphique, rechercher les souvenirs historiques, les perpétuer par des plaques commémoratives, etc. Nous jugeons par là l'importance des travaux qui nous sollicitent et l'intérêt d'avenir qui s'attache à notre Société.

La Commission du Bulletin va vous présenter ses conclusions pour la composition de notre prochain volume. Comme toujours nous sommes encore limités par la faiblesse de nos ressources pécuniaires. Hélas, pourquoi sommes-nous obligés de constater encore aujourd'hui, à notre époque de progrès, que la mélancolique devise de Bernard Palissy, est toujours vraie :

Povreté empesche les bons esprits de parvenir.

Avant de terminer ce rapport donnons encore un souvenir aux disparus de l'année : M. Pellat, inspecteur général honoraire, ancien président de la Société géologique de France, membre honoraire de notre Société ; M. Perchet, ancien magistrat, auteur de travaux historiques importants sur Pesmes ; M. More, musicien distingué et homme de bien dont tout le monde conserve à Gray le souvenir ému.

Et maintenant, il ne reste plus à votre rapporteur qu'à émettre un vœu : Continuons vaillamment notre tâche, le passé nous oblige et nous engage pour l'avenir.

SITUATION FINANCIÈRE

Exercice 1907-1908

RECETTES

Solde en caisse.....	4fr90
Produit de 81 cotisations à 6 fr.....	486 »
Produit de 13 cotisations à 3 fr.....	39 »
Subvention de la ville de Gray	25 »
Versement de M. l'abbé Mérand.....	100 »
Touché à la Caisse d'épargne.....	319 80
Avance du comptable.....	10 »
TOTAL.....	984fr70

DÉPENSES

Frais d'encaissement des cotisations.....	8fr80
Cotisations impayées ou en souffrance	21 »
Frais de correspondance et de convocation....	19 90
Port de bulletins.....	8 30
Impression du bulletin.....	581 90
Allocation au concierge de l'Hôtel-de-Ville	10 »
Rayonnage pour la bibliothèque.....	29 45
Remboursé au comptable son avance de l'an dernier	50 »
Placé à la Caisse d'épargne	250 »
TOTAL.....	979 35
En caisse.....	5 35
Balance.....	984 70

ANDANTE



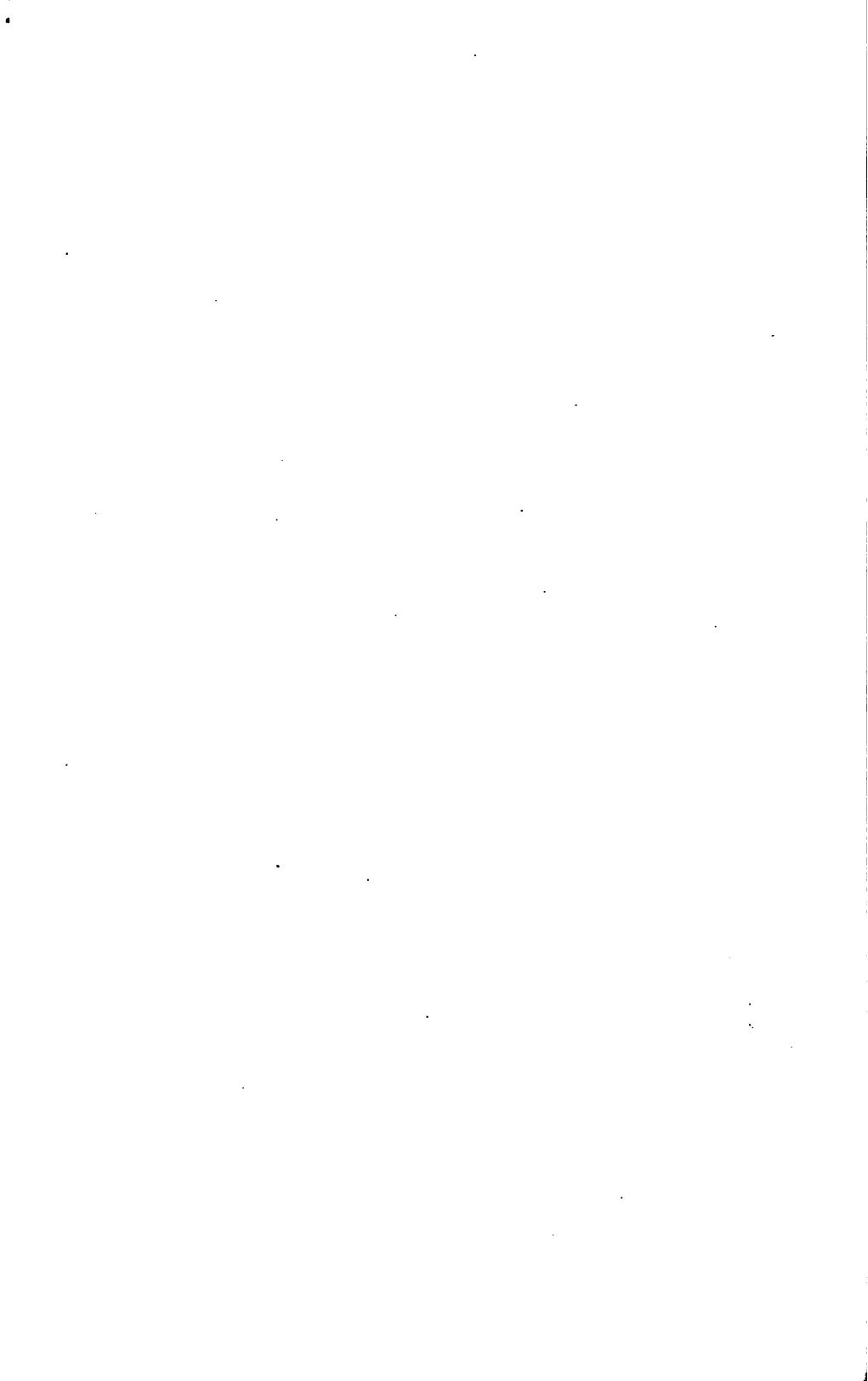
Les jours où je vous vois sont tous des jours de fête
Et mon ciel reste bleu quand vos yeux ont souri :
Car leur reflet alors atteste l'infini
Qui hante sans répit le front lourd du poète.

Quel pouvoir est en vous de dispenser l'oubli,
D'apaiser d'un regard ma jeunesse inquiète ?
Les jours où je vous vois, sont tous des jours de fête
Et mon ciel reste bleu quand vos yeux ont souri.

Comme les flots jadis à la voix du Prophète
Se muaient en un lac que nul vent ne ternit,
Mon cœur tumultueux soudain vous obéit
Et le calme renaît où régnait la tempête...
Les jours où je vous vois sont tous des jours de fête.

Gaston STRARBACH.





RETRAITE



A M. A. GASSER.

Si ton cœur est charmé par le bruit des cités,
S'il peut sans trop d'effroi dans l'orage et la houle
Sacrifier au goût monstrueux de la foule,
Garde pour toi les chants qu'un flatteur a vantés.

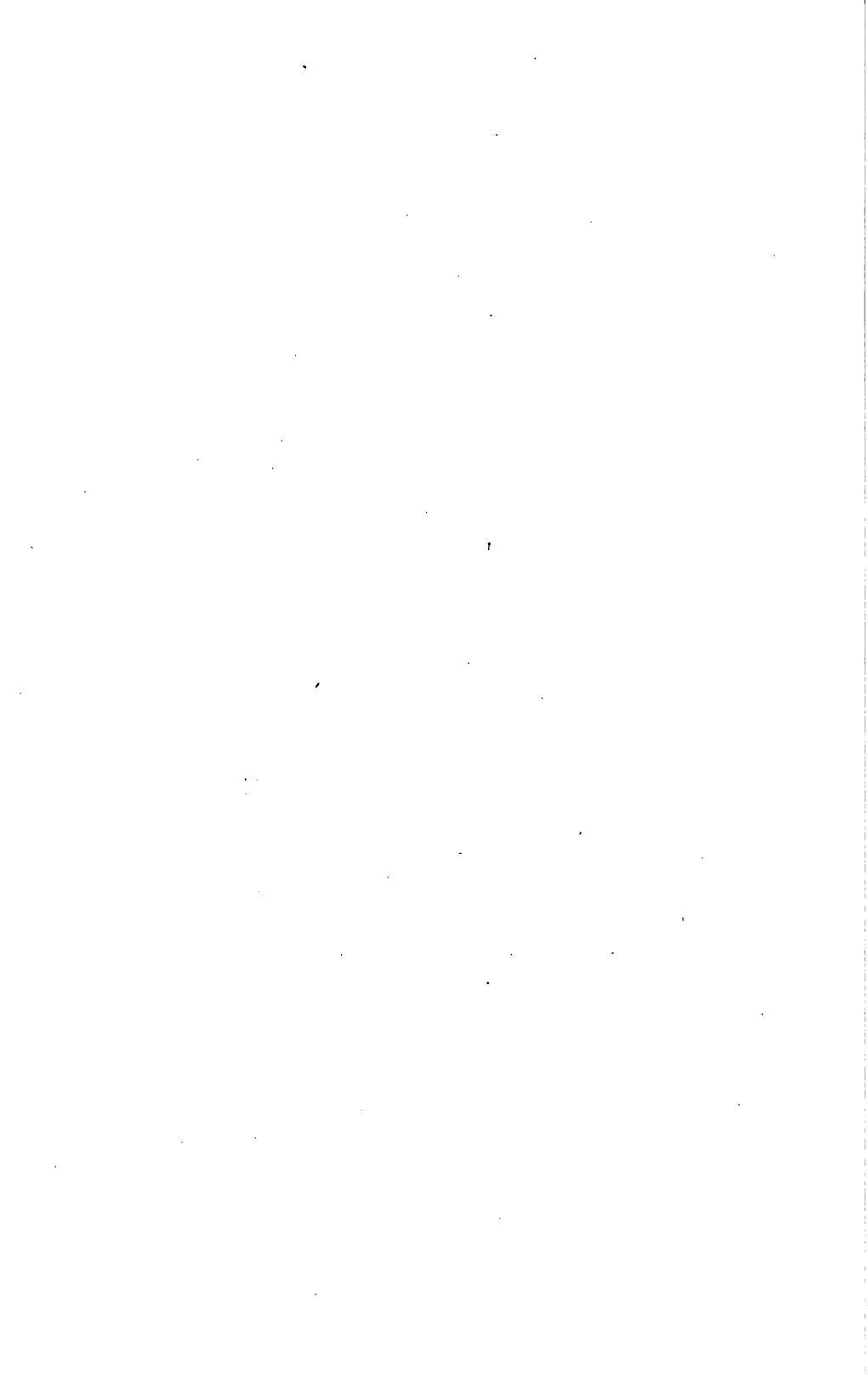
Tu n'es pas assez mûr pour l'œuvre de beauté,
L'œuvre forte par quoi le sophisme s'écroule,
L'œuvre limpide comme un ruisseau qui coule
Et baigne tout au flot de sa sérénité.

— Quand ton cœur, éprouvé par l'âpre solitude
Au creuset géminé de souffrance et d'étude,
Aura sondé la vie et connu son erreur,

Surgis alors ! Pars à la conquête des âmes !
Et si tu t'émouvais des rires ou des blâmes,
Ressaisis-toi bien vite, et fais selon ton cœur !

GASTON STRARBACH.





SOIR DE JUIN



A Albert HENNEQUIN.

Pourquoi, ce soir, es-tu plus près de ma pensée ?
Pourquoi, dans la pénombre exquise du jardin
Que vient d'abandonner le chaud soleil de juin,
Me sembles tu plus près de mon âme angoissée ?

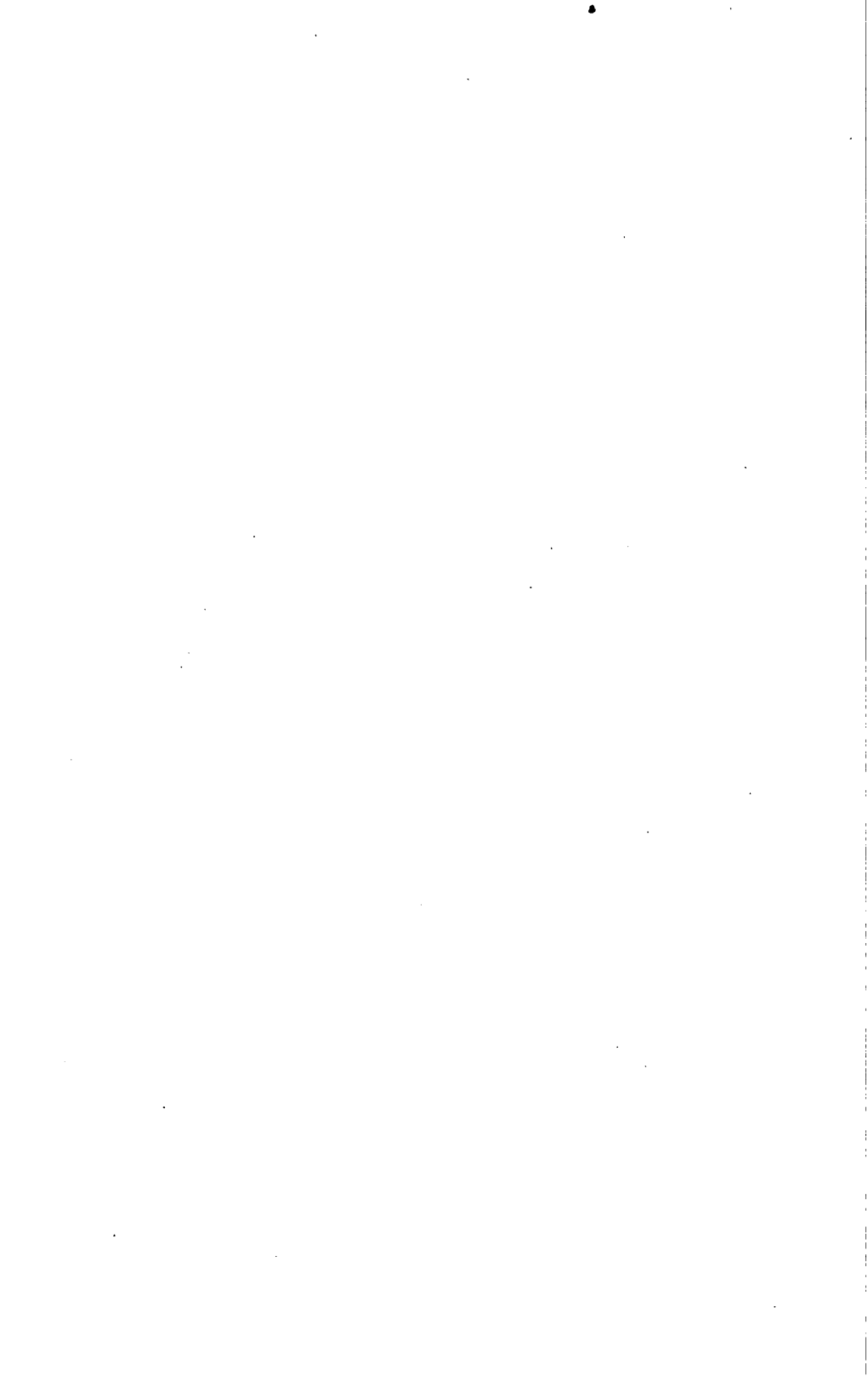
Roses, n'avez-vous pas dit qu'elle était passée
Et que vous jalousiez l'éclat frais de son teint,
Et que le soir était plus clair que le matin
Si la brume en était par elle traversée ?

Roses, perpétuez un consolant mirage,
Et qu'il me soit donné, par des soirs nonchalants
De rêverie au sein de vos parfums troublants,

La chère illusion d'observer son visage,
De croire obstinément que sont encor présents
En dépit de la mort, nos rêves de vingt ans !

Gaston STRAUBACH.





MISSION

CONFIÉE PAR LA VILLE DE BESANÇON

A Jean-Baptiste D'AUXIRON

EN 1769 (SUITE)

ART. 16. — Procès contre le Chapitre métropolitain au sujet des écluses

Les inconvénients, les pertes et les désastres résultant de l'exhaussement des écluses déterminèrent le Magistrat de Besançon à se pourvoir, le 2 septembre 1758, en la juridiction de la maîtrise particulière des eaux et forêts de cette ville contre MM. les Archevêque et Abbé de Saint Paul et contre le Chapitre métropolitain pour procéder au nivellement de leurs écluses, à ce que chacune d'elles fut réduite à la hauteur qui serait estimée nécessaire, afin de prévenir l'entrée des eaux dans l'intérieur des caves et maisons, sous la soumission de baisser l'écluse de la Ville en proportion des autres écluses.

M. l'Archevêque dit pour défense que de mémoire d'homme son écluse n'avait été exhaussée, l'Abbé de Saint-Paul dit que la sienne l'avait été en 1734, mais non pas dès lors, le Chapitre de la Métropole avoua l'exhaussement de l'écluse de Rivotte, l'attribua à des ordres émanés de l'Intendance, qu'au surplus les inondations ne devaient pas être attribuées à l'élévation des écluses.

Ces défenses donnèrent lieu à articuler quantité de

faits importants de la part du Magistrat d'une part, pour prouver qu'il y avait eu beaucoup plus d'exhaussement qu'on en avouait d'autre part, qu'elles étaient la vraie cause des inondations, dommages et pertes qui en étaient la suite ; ces faits furent retenus par jugement du 22 septembre 1759 qui ordonna en même temps visite et reconnaissance des écluses par expert devant le juge, toutes parties appelées.

Après l'enquête faite probative de tous les faits, le Chapitre appela du jugement qui l'avait ordonnée, et après avoir assigné à procéder sur son appel au Parlement, il prétendit que cette Cour était incompétente, ainsi que le premier tribunal. C'est à ce prétexte que sur requête, qu'à certains égards on peut dire obreptive et subreptive, il surprit le 2 décembre 1766, arrêt au Conseil d'État qui cassa et annula le jugement préparatoire et tout ce qui s'en était suivi, évoqua la contestation à Sa Majesté et en attribua la connaissance au Commissaire départi.

Le Parlement donna en cette conjoncture une nouvelle preuve du zèle qu'il a manifesté pour le bien public en tant d'autres occasions ; il fit rédiger un mémoire contre cet arrêt qui fut envoyé en Cour le 6 mai 1767.

M. le Conseiller général y fit réponse que l'arrêt qui faisait l'objet des réclamations ayant été rendu sur simple requête non communiquée, il était susceptible d'opposition de la part du Magistrat qui suivit la voie indiquée. Sa requête en opposition fut admise le 8 décembre 1767 et signifiée au Chapitre le 23 janvier 1768, pour y attribuer réponse dans le délai des règlements, ce qu'il n'avait pas encore jugé à propos de faire, lors qu'environ deux ans après, on me fit l'honneur de me députer à Paris et en Cour pour les affaires de cette Ville.

Celle-ci fut une des premières qui m'occupa, mais en même temps que je travaillais à l'extrait de l'enquête de la Ville, composée de cent dix témoins et à la rédaction d'un mémoire qui me paraissait nécessaire, je ne négligeais pas les voies de négociation.

M. l'Abbé de Raze, l'homme du Prélat et du Chapitre proposait de s'en référer à M. l'Intendant comme arbitre et non comme juge délégué du Conseil. Je crus qu'accéder à ce parti, ce serait manquer au Parlement qui avait réclamé contre l'arrêt d'attribution. Je proposai donc de remettre à M. de Raze un double de nos enquêtes et de mon mémoire, le jour même que je remettrais chez M. de Beaumont, pour y attribuer réponses s'ils en croyaient susceptibles, ou pour accéder à notre opposition dans le cas où ils n'auraient pas de moyens légitimes ; qu'au reste l'arrêt étant rendu au Conseil, en renvoi au Parlement, et le Parlement venant à rendre arrêt confirmatif du préparatoire, on procéderait de gré à gré aux reconnaissances nécessaires et aux diminutions que les experts trouveraient indispensables. Je communiquai ce plan à M. l'Intendant qui y applaudit, je l'adressai à la Compagnie par lettre du 10 novembre qui en fit de même, et dès lors on entra en négociation avec le Chapitre, négociation qui dura jusqu'au commencement de janvier.

On m'écrivit le 3 qu'il n'y avait pas apparence que le Chapitre se prêtât aux voies de conciliation ; quand on s'en fut assuré de manière à n'y plus voir d'espoir, il fut délibéré les 12 et 24 janvier de me charger de suivre avec vivacité cette affaire au Conseil. C'est à quoi je m'étais décidé de moi-même, à la réception de la lettre du 5 du même mois. D'abord, je trouvai de la résistance à être jugé, sur ce que le Chapitre n'ayant fourni ni réponses ni même constitué avocat au Conseil sur notre opposition ;

l'affaire, disait-on, n'était pas en état d'être jugée, mais sur ce que je demandai à l'être par défaut, et sauf au Chapitre à revenir à son tour par opposition, on accéda à ma demande et l'arrêt fut envoyé pour passer à la signature ; mais pour empêcher qu'il n'en fut ainsi, le Chapitre se hâta d'établir M. Despeaux, avocat au Conseil pour défendre sur la demande et notifia cette élection de domicile au bureau de M. de Beaumont, rapporteur de l'affaire ; elle me fut notifiée par lettre de notre avocat au Conseil.

Il fallait dès lors se résoudre à deux mois de patience accordés par les règlements pour fournir réponse. Je me rendis, mais inutilement, chez MM. de Raze et Despeaux pour faire dénoncer ce terme ; on n'attribua pas même réponse à son échéance ; je m'en plaignis si vivement vers Pâques que j'obtins des ordres au sieur Despeaux d'attribuer des réponses à notre enquête le plus tôt que faire que se pourrait.

En ce temps, il y avait quelques tentatives inutiles pour faire délibérer mon rappel (1), tentative qui aboutit à une délibération toute différente du 14 février de l'an

(1) Extrait des délibérations des notables de la cité royale de Besançon, du mercredi 14 février 1770.

M. Bizot ayant prié M. le maire de mettre en délibération de rappeler M. d'Auxiron, député de la ville, il a été observé sur cette proposition, que les talents et le zèle de M. d'Auxiron avaient déjà procuré pendant son séjour à Paris la décision de plusieurs affaires importantes en faveur de la ville, que celles qui étaient encore pendantes au Conseil, telles que celles des écluses et celles avec les sieurs Matton et Lombard intéressaient les droits les plus essentiels de la cité et des citoyens, formaient les principaux objets de la mission de M. d'Auxiron et demandaient nécessairement la présence d'un député ; que ces considérations devaient déterminer, non de le rappeler, mais d'envoyer un député dans le cas où il n'y en eut point sur les lieux.

Sur quoi l'assemblée a unanimement délibéré à l'exception de M. Bizot, que M. d'Auxiron serait prié de rester à Paris, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à remplir tous les objets de sa mission et à procurer la décision des différentes affaires que la ville a pendantes aux conseils de Sa Majesté et qu'il lui serait écrit pour lui témoigner de la part de l'Assemblée toute la satisfaction qu'elle a de son géré, dont elle l'invite de recevoir les témoignages.

dernier. D'autre part, les officiers de la Maitrise avaient remis au Magistrat copie des requêtes pour intervenir au procès, qui me furent envoyées ensuite de délibération du 3 février. Je craignis que cela me jetât en de nouveaux délais et que le Magistrat restât encore maître de l'affaire. Sur cette représentation et celle des inconvénients à résulter de cette intervention, on m'autorisa ainsi que je l'avais demandé à convertir les requêtes des officiers de la Maitrise en simple mémoire à être fourni à M. de Beaumont et au grand maître, quand on toucherait au moment d'une décision. Je faisais mon possible pour le procurer et dans cette vue je fis encore partir vers la fin de mai, du bureau de M. de Beaumont, lettre itérative, injonctive au sieur Despeaux de mettre ses réponses en état.

Le 20 juin, le Magistrat écrivit à M. de Beaumont, pour lui demander justice. Je demandai à son secrétaire de lui remettre l'affaire sous les yeux ; il me dit être hors d'état de le faire, l'avocat du Chapitre ayant pris toutes les pièces du procès en communication et refusant de les rétablir.

A mesure que je faisais mes efforts pour être jugé, le Chapitre y apportait des obstacles par des propositions d'accommodement, j'en envoyai au commencement de juillet un canevas qui m'avait été remis par le sieur Auda de la part de S. E. J'invitai le Magistrat de se décider tout de suite à y accéder ou à le rejeter sans perdre de temps et d'inutiles lenteurs. Le projet ayant été présenté en l'assemblée de MM. les notables, du 8 juillet, il fut rejeté et j'eus ordre de le poursuivre.

Précisément vers ce temps-là, le chef des bureaux de M. Langlois, pour lors intendant des finances, ayant la partie économique des villes en son département, me prescrivit de m'en revenir sur le champ à Besançon, à

prétexte des frais qu'occasionnait mon séjour ; je lui déclarai n'avoir nul ordre à recevoir de sa part, et qu'à supposer qu'il en eût du Ministre, il eût à m'en conter sur le champ par écrit, parce qu'étant venu sur une lettre du ministre, je ne pouvais m'en retourner sans un ordre de même nature ; j'ajoutai au premier commis que je ne défèrerais point à ceux qu'il m'intimait ; je rendis compte du tout le lendemain à M. le contrôleur général qui approuva que je restasse jusqu'à décision des procès qui faisaient partie de ma mission.

Le premier pas que je fis après cela pour la remplir, fut de m'adresser directement à M. le Chancelier vers la mi-juillet, et de lui porter mes plaintes de ce que l'avocat du Chapitre ne voulait fournir ses réponses, ni rétablir les pièces du procès. Je suppliai ce chef de la justice d'interposer son autorité pour nous la faire rendre ; j'en parlai aussi à M. de Petigny, son premier secrétaire et les ordres furent expédiés conformément à ma demande.

Les inondations considérables survenues en cette ville sur la fin de juillet et dont on m'envoya les verbaux en même temps qu'ils furent adressés aux différents ministres, ne pouvaient qu'y donner une nouvelle force. Muni de ces actes, je me rendis à Compiègne le 4 août, je m'étais aussi muni d'une déclaration du premier commis de M. Beaumont que les pièces de notre procès n'avaient pas été rétablies. J'allai en porter une plainte à M. le Chancelier et à son premier secrétaire chez qui je me procurai l'entrée, tout malade qu'il fut ; je lui remis les verbaux et un précis de nos griefs dont le résultat devait être une injonction plus forte que la première à l'avocat du Chapitre de rétablir les pièces, et de mettre le procès en état d'être jugé. Cet ordre fut tout de suite expédié et intérimé si forti, que les pièces furent rétablies dans les

vingt-quatre heures avec soumission de fournir les écritures dans huitaine, après lequel temps cet avocat remplit sa soumission. Étant à Compiègne, je me rendis aussi près les premiers secrétaires et chefs de bureau de M. de Choiseul, à qui je demandai, et de qui j'obtins, qu'ils renverraient les verbaux d'inondation à M. de Beaumont, avec l'invitation la plus pressante de nous juger, par l'intérêt qu'y avait le service du Roi et le bien de ses troupes, ce qu'on m'accorda. Au lieu de porter ce verbal au Conseil des dépêches, ce qui avait été la première idée de son usage, j'eus, comme vous voyez, tout lieu d'être satisfait de ce voyage.

Il y eut encore en ce temps, nouvelle tentative pour me faire expulser de Paris d'autorité de M. le Contrôleur général de chez qui on fit partir lettre du 31 juillet pour le Magistrat, pour qu'on eut à rendre compte de ma députation et de mon séjour, et quand on vit que cette démarche ne parviendrait pas à m'écarter, on chercha à me tenir dans l'inaction en faisant ici de la part du Chapitre de nouvelles propositions d'accommodement, en écrivant à M. de Beaumont et en me faisant écrire que les voies de conciliation étaient reprises.

Je n'en étais pas dupe, et je me plaignis amèrement qu'on me fit échapper une décision au moment où j'y touchais. J'envoyai sur la fin d'août les réponses du Chapitre. je travaillai à un court précis à remettre de la main à la main à M. de La Pierre afin de couper court à tout délai ou nouvelles communications de pièces. Ce que j'avais prévu arriva, on m'écrivit après la mi-septembre qu'on entendait accéder à aucun accommodement qu'après décision du Conseil, et je fus autorisé à suivre. Mais à bon compte on était parvenu à me faire perdre le moment favorable de l'interstice des voyages de Compiègne à Fontainebleau.

Je demandai cependant à être jugé. M. de Beaumont me dit sur la fin de septembre être prêt à le faire, dès que le procès lui serait mis sous les yeux. Mais de suite il alla à la campagne, le chef de bureau trouvait, disait-il, l'affaire trop importante pour la lui envoyer, il fallait en raisonner avec lui, au surplus l'affaire étant instruite, ma présence, selon lui, n'était pas nécessaire, ce qui était en quelque sorte me congédier, mais j'étais résolu à périr à la suite du procès plutôt que d'abandonner une affaire si importante pour ma patrie.

Enfin, je recueillis le fruit de ma constance et de mes travaux, m'étant rendu à Fontainebleau j'y vis M. de Beaumont et lui parlai de manière si touchante, qu'en me disant ne pouvoir juger tout de suite pour n'avoir pas les pièces, il me promit se les faire représenter et s'en occuper incessamment, et il tint parole ; nous obtinmes enfin à son rapport arrêt le 13 novembre dernier, qui recevant notre opposition à l'arrêt du 2 décembre 1766, ordonna que sur l'appel interjeté par le Chapitre, de la sentence rendue en la maîtrise des eaux et forêts le 22 septembre 1759, les parties continueraient de procéder en la Chambre souveraine suivant les derniers errements ; les frais du procès des écluses, y compris le sceau, et l'expédition de l'arrêt définitif et de celui d'intervention ne se portent qu'à 482 livres 4 sols ; l'on peut juger par ce qui est tiré en ligne de compte pour simple lecture du mémoire ou des observations que j'ai adressées pour la Ville, combien il lui en eut chèrement coûté s'il eût fallu payer à aucun Conseil, la rédaction du même mémoire.

J'observai qu'après avoir obtenu l'arrêt du 13 novembre, il me parut fort essentiel d'avoir certains arrêts et verbaux dont il était fait mention au procès, mais qu'on n'y trouvait pas ; de ce nombre était l'ordonnance de

M. d'Auxy, du 4 mars 1732, injonctive à tous possesseurs de moulin ou écluse, d'avoir dans deux mois des portières pour faciliter le flottage et de la navigation du Doubs. Un arrêt du Conseil du 29 mars 1735 ordonna l'exécution de celui rendu par M. d'Auxy. Les procès-verbaux furent dressés en août et septembre 1738 des visites et reconnaissances faites par experts des ouvrages à faire et des moyens à être mis en exécution pour rendre le Doubs flottable. Le marché fut passé entre M. le comte de Maurepas et le nommé Babaud pour fourniture de bois de marine à extraire de la principauté de Montbéliard ; les devis et soumission de Babaud annexés à l'arrêt du Conseil du 5 novembre 1737 qui avait ordonné l'exécution de son marché du 5 janvier précédent.

J'avais remis tant à M. Desbiez, secrétaire du grand-maitre qu'à M. Auda, notre avocat au Conseil, plusieurs mois avant mon départ, une notice de ces actes, verbaux et arrêts pour m'en procurer expédition, mais voyant que je n'obtenais ni de l'un ni de l'autre, je me décidai peu avant mon départ à aller chez le sieur Thivin, greffier des commissions extraordinaires, de celui-ci chez un autre domicilié à peu de distance, de celui-ci aux archives du Louvre, où j'en laissai aussi une notice pour en faire perquisition, mais le tout inutilement. comme il conste par lettre que j'écrivis au Magistrat le 21 novembre et par autre que j'ai reçue du sieur de La Valette, commis aux archives du Louvre, le 23 du même mois. Celui-ci me renvoyait au grand dépôt de M. de Saint Florentin aux Augustins, où je fis également d'infructueuses démarches.

ART. 17. — De l'arrêt provisoire d'administration

L'assemblée de MM. les notables du 29 janvier 1769, nomma des Commissaires, et les autorisa à faire toute

démarches nécessaires pour obtenir des lettres-patentes d'administration, même un règlement provisoire.

Le 27 août suivant, la même assemblée me chargea de m'occuper essentiellement de cet objet important et de me procurer autant qu'il me serait possible l'exécution de la délibération du 29 janvier précédent ; en conséquence il me fut fait lecture, quelques jours après, de ce projet par le premier secrétaire d'Intendance avec lequel l'un des commissaires l'avait concerté ; je demandai que lecture en fut faite en compagnie, ce qui fut fait la veille de mon départ ; de suite on le porta à l'Intendance d'où il en partit un double qui me fut envoyé, un autre à M. de Lacoré qui était à Paris pour lors, qui le 27 septembre me manda l'avoir envoyé à M. Langlois chez qui nous nous rendîmes ensemble le 30 du même mois, et à qui nous dîmes en substance la teneur du projet, auquel il pensa qu'il y avait à faire des changements considérables.

M. de Lacoré souhaita que je me rendisse à sa terre pour y travailler de concert avec lui, ce que je fis. M. de Lacoré mit de sa main, en fit rédiger par son secrétaire les changements que l'on crut entrer dans les vues du Ministre, et de suite mis au net, il fut renvoyé à M. Langlois le 9 octobre ; à dix jours de là j'envoyai copie de ce deuxième projet d'arrêt au Magistrat qui, par lettres des 6 et 27 octobre, me chargea des omissions de rentes et redevances dont la Ville était chargée, non exprimés dans les états annexés de ses dettes, et par autres lettres des 28 et 30 octobre et 1^{er} novembre, il m'écrivit sur divers changements souhaités être faits au deuxième projet.

Vers le même temps M. de Lacoré s'étant rendu près de M. Langlois, ce Ministre parut souhaiter qu'on décomposât au deuxième projet, de manière à ne lui laisser que la partie finance ou économique, c'est-à-dire ce qui regar-

dait les dépenses à faire, ou permettre pensions, gratifications et dépenses, pour la manutention de la police et à renvoyer au secrétaire d'Etat de la province la partie politique, c'est-à-dire ce qui regardait les affaires et places du Magistrat. C'est dans cette vue que M. Langlois fit renvoyer les projets et pièces jointes à M. de Lacoré pour y mettre la dernière main ; je mandai par lettre du 12 novembre qu'on le priât de vouloir bien s'en occuper sans retard ; on me le fit espérer par lettre du 22 du même mois ; je remis en conséquence à M. de Lacoré, le 1^{er} décembre, de courtes abstentions sur les motifs qui avaient déterminé aux changements apportés au premier projet et j'obtins le renvoi à Besançon de placet anonyme envoyé à M. le Contrôleur général au nom des citoyens, d'une écriture contrefaite et sans signature, contre quelques-uns des articles du projet.

Le 7 décembre M. le Maréchal promit l'appuyer auprès de M. Langlois, ce qu'il fit. J'en avais parlé dans la même vue à M. le premier Président à qui il semblait qu'étant question de déroger à quelques articles de l'édit municipal enregistré à la Cour, on aurait pu lui en faire part. Il manda au Magistrat, le 14 décembre, d'après la conférence que j'avais eue avec lui, que le succès lui en paraissait douteux ; je mandai le 27 décembre au Magistrat de concerter avec le Parlement du moins avec M. le premier Président à son retour.

Entre temps, je m'étais plaint vivement, par lettre du 18 décembre, du retard ou renvoi de l'affaire, retard dont le Magistrat s'excusa par lettre du 18, sur ce que M. de Lacoré et M. Ethis avaient remis de poste en poste. Cela n'arriva que vers les fériés et soit à raison de ce, soit à cause de la maladie de M. de Launai, six semaines s'écoulèrent sans qu'on ait pu s'occuper de cette affaire.

Je demandai le 12 janvier si le projet pour la partie publique avait été adressé à M. le duc de Choiseul, on me répondit le 22 que ce ne serait qu'après l'obtention de la partie économique qu'on s'occuperait de l'autre.

Au commencement de février, je priai le Magistrat d'écrire de cette affaire à MM. de Launai et Langlois, ce qu'il fit ; je priai M. le Maréchal de Lorges de lui parler aussi, ce qu'il fit. Je me rendis chez M. Langlois dans ces circonstances qui me parurent favorables, je n'éprouvai que des obstacles. Je mandai à la Compagnie de les vaincre en s'adressant directement à M. le Contrôleur général, ce que le Magistrat par lettres des 10 et 12 février me manda vouloir faire. Le 16 février le Magistrat délibéra de m'envoyer un duplicata du tableau de notre administration et d'en faire parvenir à M. le Contrôleur général et à M. Langlois, comme étant le motif le plus propre à déterminer à accorder lettres patentes ou arrêt provisoire à son occasion, mais le tout fut inutile, comme j'en instruisis par lettre du 30 mars.

Au commencement d'avril M. de Lacoré et M. le Maréchal de Lorges firent de nouvelles tentatives près de M. Langlois, également sans succès ; au milieu de mai le Magistrat lui écrivit de nouveau ainsi qu'à M. le Contrôleur général, mais l'affaire était moins avancée que jamais, M. Bourdon des Planches, devenu chef des bureaux de M. Langlois, par le décès de M. de Launai, était aussi disposé à nous tout refuser, que son cousin de Launai l'avait été à nous accorder les demandes contenues dans le deuxième projet qui lui avait paru être la justice même. Le 20 juin, je vis sur ce pour une dernière fois M. Langlois, je mandai qu'il fallait absolument perdre de vue cette affaire, que je ne m'en occupais plus, et je me plaignis qu'on eût laissé perdre le temps dès la mi-no-

vembre à la mi-décembre pendant lequel les dispositions étaient tellement en notre faveur, que l'on faisait transcrire les états de dépenses d'où il avait fallu retrancher la partie militaire, pour annexer cet état mis au net, à l'arrêt provisoire qu'on se proposait alors d'accorder. Je n'ai pas laissé, en partant en décembre dernier, de charger M. Auda de tenter de nouveau de réussir, dès qu'il y en aurait quelque lueur d'espérance, que le changement survenu dans MM. les Intendants de finance pourrait enfin réaliser.

On trouva peut-être fort étrange que la Ville et le Magistrat ayant en sa faveur la bonté de sa cause, la justice de ses demandes, la protection marquée de MM. les Intendants et Gouverneurs, le suffrage décidé du premier commis et chef de bureau jusqu'à son décès pendant près de trois mois, on ait cependant échoué ; en voici, je pense, les raisons : quinze à dix-huit mois avant que je présentasse le projet d'arrêt provisoire, deux de Messieurs du Magistrat avaient formé la même demande ; or, il est bien rare qu'en Cour une demande une fois rebutée se trouve accueillie à quelque temps de distance ; de plus le projet présenté n'avait point été concerté ni avec la Compagnie, ni même, comme il eut convenu, avec le Parlement ; à ce projet étaient annexés des états si inexacts que de poste à autre on m'adressait des articles importants omis à réparer, ce qui ne pouvait que donner des idées désavantageuses contre sa présentation. A la Cour, plus qu'ailleurs, il faut saisir le moment et on me l'avait fait perdre, en me renvoyant seulement le projet économique vers la fin de décembre, temps où le changement de Ministre rendit M. Langlois moins puissant, temps encore où le chef de bureau disposé en notre faveur fut atteint de sa dernière maladie ; enfin on regardait qu'il serait de dangereuse

conséquence de rendre pour cette ville un arrêt tout à fait opposé à ceux de plusieurs des principales villes du royaume, arrêt d'ailleurs qu'à plus d'un égard, eût paru et eût été en effet, dérogame aux lois générales données par la municipalité en 1764 et 1765 ; la Ville n'en est pas pour un sol de dépense en cette affaire vis à vis l'avocat au Conseil comme il conste par l'état qu'il a fourni de ce qui lui était dû.

ART. 18. — **Chapitre de Saint-Paul**

Il n'est personne qui ne se rappelle qu'un huissier au Conseil étant venu au mois d'août 1767 notifier un arrêt du Conseil portant établissement d'un bureau de Commission à Paris pour l'administration des biens et revenus de la manse conventuelle de l'abbaye de Saint-Paul, cet événement ayant fait craindre la suppression du Chapitre, les Magistrats et notables réunis le 30 août 1767 prirent délibération d'adresser au Roi de très respectueuses représentations pour la conservation de ce Chapitre.

Si ces représentations n'atteignirent point ce but, du moins elles concoururent à de justes tempéraments pour l'indemnité du dommage que la Ville pouvait ressentir de cette suppression, en ce que les articles 5 et 6 des lettres-patentes du 12 janvier 1768 qui le supprimèrent, le Roi avait ordonné la translation du noble Chapitre de Baumeles-Messieurs, en l'église de Saint-Paul, en ce que d'autre part il était dit qu'on établissait autant de places canonicales ou prébendes au Chapitre métropolitain que l'union des nuances abbatiales et conventuelles de Saint-Paul pourrait le permettre.

La considération de ce double avantage et la juste confiance qu'il se réaliserait, fut cause que la Ville ne fit dans le temps aucune réclamation contre les lettres-

patentes du 12 janvier 1768, mais celles-ci ayant été suivies d'autres lettres-patentes du mois de mai 1769 par lesquelles Sa Majesté, en interprétation des premières, déclara que les lieux claustraux, comme dépendant de la manse conventuelle seraient remis au Chapitre métropolitain et qu'il n'y aurait que deux places canoniales établies à Saint-Jean, au lieu de huit établies à Saint-Paul, la Ville se vit frustrée dans ses premières espérances et c'est ce qui décida les Magistrats et notables à délibérer, le 9 septembre 1769, qu'il serait dressé un mémoire qui me serait envoyé à Paris pour être par moi présenté à Nos Seigneurs les Ministres, à l'effet d'empêcher, s'il était possible, la suppression du Chapitre de Saint-Paul, ou du moins d'obtenir pour la Ville partie des bâtiments ou forme d'indemnité de la privation que ressentiraient les citoyens des places à être supprimées.

Le mémoire délibéré, ayant été lu et approuvé en l'assemblée du 21 octobre 1769, me fut adressé le 3 novembre par MM. du Magistrat, avec invitation d'en faire usage sans retard, c'est ce que je fis. Je me rendis à Versailles aussitôt après le retour de la Cour, de Fontainebleau ; je n'eus accès ce jour-là que chez M. l'évêque d'Orléans qui après m'avoir ouï, me dit en recevant les mémoires et actes joints, que l'affaire devant, à ce qu'il lui paraissait, dégénérer au contentieux, elle n'était pas de son ressort.

J'adressai les mémoires par lettres à Nos Seigneurs les Ministres, les priant de me désigner jour, lieu et heure auxquels je pusse être admis à l'honneur de leur audience. M. le Chancelier se contenta d'envoyer le tout à l'avis de M. le premier Président que j'ai lieu de croire avoir été contraire aux vues de la commune. M. de Saint-Florentin me désigna jour d'audience, et après m'y avoir admis, il me dit que cette affaire lui paraissait de nature à être

portée au Conseil d'Etat et qu'il y aurait attention. M. le Contrôleur général me récrivit la même chose ; enfin M. de Beynes, avec qui j'avais reçu ordre de conférer des affaires de la Ville, me dit sur celle-ci qu'on aurait pu, au lieu de recourir au ministère, s'adresser à la Commission établie par le Roi et composée de Prélats et conseillers d'Etat pour la suppression ou réunion des petites maisons régulières.

J'avouerai ingénument, qu'après avoir rempli avec la plus grande exactitude tous les devoirs que m'imposaient en cette partie les rescriptions qui me furent adressées, je pris la liberté d'écrire comme simple magistrat ma façon de penser sur cet objet important.

J'aurais souhaité qu'au lieu de demander partie des lieux claustraux par forme d'indemnité pour la Ville, on prit des mesures pour les obtenir pour le Chapitre de Baume ; de concert avec ce Chapitre, et qu'on y envoyât sur le champ un membre du Magistrat pour concerter les mesures réciproques, auquel cas on aurait pu espérer son adhésion à sa translation à Besançon, à laquelle je sais qu'en ce cas et pour lors il eût prêté les mains ; j'eusse souhaité par conséquent qu'on déférât au vœu de S. E. pour la réunion de la manse abbatiale et conventuelle de Saint-Paul à Saint-Jean, mais en même temps qu'on obtint de ce Prélat la réunion de la paroisse de Saint-Paul à Saint-Pierre, pour ne former qu'une seule et même cure et que les chapelles de Saint-Pierre y fussent transférées pour être érigées en demi-prébendes, et former le bas chœur du Chapitre de Baume ; qu'on arrêtât en même temps de raser l'ancienne et la nouvelle église de Saint-Pierre et les maisons adjacentes et qu'on priât S. E. de ménager concession de bénéfice aux chapellenies de Saint-Pierre pour leur tenir lieu d'indemnité des maisons à être

réduites en place qui leur appartenaient, pour que sans qu'il en coûtât rien à la Ville on fit une belle et magnifique place entre la Grande-Rue et celle des Granges.

J'eus lieu de croire pendant quelque temps que le Magistrat entraînait à certains égards dans mes vues, puisque par des rescriptions réponsives aux miennes, il me fit écrire qu'il fallait surtout s'attacher à l'union de Saint-Pierre et de Saint-Paul ; que le projet de formation de cette place était goûté, que M. de Beynes en avait fait lever des plans topographiques que j'eus commission de lui demander, ce que je fis ; il m'assura les avoir laissés aux archives de l'Intendance ; j'en fis part à la Compagnie, mais loin de se décider à les suivre, ou à concerter avec MM. du Chapitre de Baume, elle se résolut à persister à toute opposition aux suppression et union du Chapitre de Saint-Paul, sur laquelle opposition j'eus ordre de prendre consultation de MM. May et Vulpain, habiles canonistes, laquelle j'envoyai au Magistrat au mois de janvier de l'année dernière.

Outre leur consultation, on prit ici celle des Conseils de la Ville ; le 16 février suivant, on m'en envoya un double à Paris ; il fut délibéré le 7 mars de m'en adresser un placet envoyé en Cour par la paroisse de Saint-Paul et un autre pour les chanoines de Goailles et de Montbenoit, et on me chargea de les réunir aux autres pièces dont j'étais saisi, ainsi qu'aux observations nouvelles qui me furent envoyées en mars, pour faire dresser un mémoire par M. l'abbé May qui renferma ces moyens et servit de guide. Vers ce temps M. May tomba malade, j'eus dans le mois d'avril longue conférence avec lui et j'envoyai le 22 mai au Magistrat le mémoire que j'avais eu charge de faire dresser.

Les mémoires et consultations ont coûté à la Ville

483 livres suivant l'état qu'en a fourni M. Auda. Je mandai à la Compagnie le 28 juillet, que le Chapitre de Baume, ainsi que je venais de l'apprendre d'un de ses membres, n'accéderait plus à sa translation en cette ville.

ART. 19. — Sur les revenus patrimoniaux et d'octroi tenus en régie et mis aux enchères.

Ayant fait part au Magistrat par lettres des 5 février et 11 avril 1770 que M. Langlois, Intendant des finances, auquel ressortissait l'administration des villes, et le chef pour lors de ces bureaux, désapprouvait que les revenus de la Ville restassent en régie entre les mains des suppôts du Magistrat, ce qu'il regardait même comme contravention formelle à l'article 26 de l'édit du mois d'août 1764, Messieurs du Magistrat se décidèrent à les mettre en enchères publiques qui furent reçues les 22 avril, 6 et 20 mai et 3 juin 1770 ; à la quatrième de ces montes, la plus forte et dernière enchère ne se porta qu'à 78.100 livres, ce qui était bien au-dessous du produit de la régie qui par un relevé de celui des six années précédentes allait à 96.484 livres, conséquemment à 21.348 livres année commune au-dessus de la dernière enchère ; cette considération empêcha que la dernière enchère ne fut suivie d'adjudication.

Il n'est sorte de mouvements que gens intéressés à l'obtenir ne se soient donnés pour forcer la main du Magistrat à qui on demanda le cahier des charges et dont on prétendit faire retrancher certaines clauses comme insolites.

Tout cela donna lieu à divers lettres et mémoires qui me furent adressés par la Compagnie, ainsi qu'à M. Lamy et à M. le Contrôleur général ; à diverses conférences que

j'eus avec MM. Desplanches, Langlois et Terrin qui parut goûter les raisons que je lui exposai en une audience particulière du 3 juillet ; enfin à diverses rescriptions de sa part et de celle de M. Langlois. Le tout fut communiqué à l'assemblée des notables du 16 septembre de l'an dernier, qui approuva la rescription dressée par M. Brenot, détermina que copie du tout me serait envoyée, ce qui fut fait le 24 septembre en me recommandant de laisser assoupir cette affaire et de ne faire usage de mes instructions que lorsqu'on me remettrait dans la nécessité de conférer des intérêts de la ville sur ces objets. L'affaire s'est, en effet, assoupie d'elle-même au point que, dès le 15 octobre, il n'en a plus été question ; il n'a rien été dû à l'avocat au Conseil sur cette affaire.

CHAPITRE III

Des Affaires non finies au Contentieux

ART. 20. — Procès sur une forêt appelée « le Bois Mouchet » entre la Ville et les Dames de Battant, honoraires des sieurs Perrin et Roussel, avocats au Conseil.

M. Roussel avocat au Conseil ayant vendu partie des papiers de son office au sieur Perrin, celui-ci écrivit en janvier 1769 au Magistrat, avoir trouvé dans son étude des papiers appartenant à la Ville.

On lui répondit d'en envoyer une notice et de marquer ce qui pourrait lui être dû ou à M. Roussel. N'ayant plus reçu dès lors de ses nouvelles on me manda le 4 octobre 1769 de passer chez le sieur Perrin et de retirer de chez lui les papiers qu'il avait à la Ville, de régler et solder son compte. L'ayant vu à cet effet, il me dit qu'il croyait en effet avoir des papiers sur lesquels il pouvait lui être dû deux louis, qu'il ferait chercher ces papiers et m'enverrait son état.

Le 15 novembre, il me manda que les papiers qu'il avait cru avoir en son pouvoir étaient encore en celui de M. Roussel de qui je pouvais les retirer. Je trouvai, en effet, chez lui, une grosse liasse de procédures commen-

cées vers 1860, j'en fis part au Magistrat le 28 novembre, je me plaignis le 8 décembre de ce qu'on ne me mandait point s'il fallait suivre ou non ce procès.

Le 13 du même mois le Magistrat me chargea de retirer les pièces des mains de M. Roussel, de les examiner, de lui en rendre compte, ce que je fis par lettre du 3 Janvier. Cette affaire encore pendante est assez importante, Messieurs, pour que je regarde comme indispensable de vous en rendre compte.

Elle concerne une forêt appelée « Le Bois Mouchet » ci-devant peuplée d'une magnifique futaie et qui doit l'être aujourd'hui de beaux taillis. Ce canton de bois, d'environ 78 arpents, est contigu au bois de Serre.

En 1663, les habitants de Serre, eurent procès sur les délimitations de leurs bois, où il fut question de la propriété de celui dont il s'agit ; cela donna lieu à une descente faite en 1684 d'autorité du baillage, à une enquête en 1685, enfin à sentence définitive rendue en 1691 contre les habitants de Serre. Ils se pourvurent tout de suite par devant l'Intendant de la province, prétendant (comme on le faisait en ce temps là) que s'agissant d'affaire de communauté, il était seul compétent pour en connaître.

Le sieur Bouvret, son subdélégué, se rendit en 1692 sur les lieux, en fit lever le plan, fit dresser procès-verbal de délimitation à la participation des habitants de Serre, de MM. du Magistrat, des Directeurs de l'hôpital du Saint Esprit et des dames de Battant.

On y distingua les possessions respectives, celles des dames Bernardines dites de Battant ne devaient être à leur propre mot que de 362 toises de longueur de l'une à l'autre bornes par elles indiquées.

Apparemment les habitants de Serre n'eurent pas lieu d'être contents de cette délimitation faite d'autorité de

l'Intendance, ils se pourvurent au Parlement par appel de la sentence rendue l'an précédent au baillage, ce qui fut cause qu'en 1696 M. l'Intendant renvoya le procès et les parties par devant la Cour.

Elle ordonna nouvelle descente qui fut faite en 1701 devant M. de Noironte. Les dames de Battant se réduisirent encore à la même quantité de terrain qu'en 1692, c'est-à-dire à 362 toises. Les Religieuses de l'hôpital du Saint Esprit se bornèrent à 300 journaux, les habitants de Serre et de la ville de Besançon se disputaient entre eux le surplus.

Sur le tout intervint arrêt le 10 février 1710 qui par une première disposition ordonna plantations de bornes entre le bois du Saint Esprit et celui des dames de Battant ; il fut statué par une deuxième disposition qu'on remplacerait les pierres ou bornes qui avaient été enlevées, pour servir de limite du territoire de Besançon avec la communauté de Serre.

Au mois de septembre même année 1710, le Magistrat de cette cité, les hospitaliers du St-Esprit, les habitants de Serre, firent planter des bornes en exécution de l'arrêt, bornes qui furent marquées aux armes de la Ville, elles furent délimitées des bois de Serre et de Pouilley avec ceux de cette ville et de l'hôpital du St-Esprit, les propriétés de la Ville et de l'hôpital furent encore délimitées entre elles, on dressa procès-verbal du tout, auquel les dames de Battant ne comparurent pas.

La Ville jouissait en paix du canton de forêt délimité à son profit depuis 1710, lorsqu'en 1722 elle fut sommée par les officiers de la maîtrise des eaux et forêts de remettre en leurs mains les plans des bois de la cité, ce qui fut fait en distinguant sur autant de plans différents, le bois d'Aglay et le bois de la Vezé, celui de Chaillat, enfin le bois

Mouchet dont il s'agit déclaré être de 74 arpents 14 perches, dans lequel les officiers de la maîtrise opposèrent quart de réserve au profit de la Cité, laquelle préposait de garder à sa conservation.

En 1741 les dames de Battant assignèrent le Magistrat et la plupart de ceux avec lesquels l'arrêt de 1710 avait été rendu en délimitation, prétendant que celle faite amiablement entre toutes les parties à leur exception, ne pouvait leur préjudicier, nonobstant la possession à elles exclusive d'où l'on élevait fin de non recevoir contre leur demande, sur laquelle la Cour passa par son arrêt du 31 Juillet 1742 injonctif de procéder à une nouvelle délimitation. Il y eut donc nouvelle descente, nouveau plan levé des lieux, nouvelle plantation de bornes, mais qui donnèrent lieu à des appels incidents de la part du Magistrat contre les ordonnances de M. le Commissaire à la descente. Sur le tout intervint arrêt définitif le 6 septembre 1745, qui déclara les Bernardines propriétaires du canton du bois Mouchet précédemment délimité au profit de la Ville.

Le Magistrat d'alors délibéra de recourir à la voie de cassation à laquelle on le trouva fondé. La requête fut distribuée au rapport de M. de St-Pierre, pour lors Maître des requêtes; soit à raison de l'immensité du travail qu'exigeait l'examen de cette affaire, ou plutôt par la circonstance que le Roi lui conféra l'Intendance du Languedoc, il n'en fit pas le rapport.

On perdit de vue cette affaire jusqu'en 1767, et si on s'en occupa, ce ne fut qu'un instant pour en demander des nouvelles à M. Roussel, de qui on ne put alors en obtenir, mais les ayant demandées moi-même en 1769, il ne put s'y refuser.

Mon premier soin fut de faire nommer le 2 Janvier 1770 un nouveau rapporteur, parce que par règlement du

19 août 1769 il avait été statué, article 3, que les requêtes en cassation précédemment présentées et sur lesquelles il n'avait pas été statué, devaient être communiquées aux Commissaires dans six mois pour tout délai, à peine d'être déchus.

Par l'examen que le Magistrat me prescrivit de faire de cet énorme procès, il me parut que les moyens de cassation se réduisaient en substance à observer à Sa Majesté que l'arrêt dont il s'agit n'avait été rendu que par huit juges, du nombre desquels était le père de la Conductrice de l'abbesse de la maison, et qu'il ne l'avait pu être aux termes de l'article 68 des anciennes ordonnances de la Province prohibitives d'être juge d'un prélat ou collateur, dont l'enfant a obtenu bénéfice ; 2° Par l'aveu de 1743, les dames de Battant auraient environ 4 fois plus de terrain qu'elles n'avaient dit leur appartenir et qu'elles n'en avaient demandé à la descente, délimitation et procès de 1692 par devant l'Intendant et en 1701 au Parlement ; plus par conséquent que ne leur en avait adjugé l'arrêt de 1710 ; 3° l'arrêt de 1748 condamnait la Ville indistinctement à tous dépens, et il y en avait cependant que l'ordonnance prononçait à la charge des Dames, tels en autre que ceux d'un incident en inscription de faux commencé par la Ville contre un plan local qu'elles avaient employé et dont après la déclaration en inscription elles dirent ne vouloir pas se servir.

Ces raisons et autres contenues en la requête en cassation me paraissaient de nature à pouvoir en poursuivre la demande, et d'autant plus que tous les frais en étaient faits, même ceux de consigne de l'amende, il me paraissait d'ailleurs qu'une décision devait être contraire à la demande, ne pouvait pas être plus préjudiciable à la Ville que le parti d'inaction ou de désistement volontaire à la

demande, d'où il semblait unanimement à MM. Roussel, Auda et à moi, qu'il fallait poursuivre, et si je ne l'ai pas fait, c'est parce que le Magistrat après avoir délibéré le 12 Janvier 1770, qu'il me serait écrit de retirer les pièces, de payer ce qui serait dû et de les rapporter, me fit écrire le 22 Janvier de ne point suivre cette affaire et de retirer les pièces, ce que j'ai fait, en donnant seulement 12 l. à M. Roussel pour frais et peines à avoir fait nommer nouveau rapporteur à ma prière avant l'échéance des délais du nouveau règlement.

ART. 21. — **Procès d'Olivon**

Le nommé Olivon ci-devant marchand droguiste en cette ville avait eu des difficultés avec le Magistrat à l'occasion des droits à acquitter envers la Ville pour entrée de ses marchandises, au payement desquels il avait été condamné par ordonnance de M. l'Intendant, dont il avait interjetté appel au Conseil.

Ayant appris après mon arrivée à Paris que l'instance y était liée avec le Magistrat, et toute instruite depuis plus de 15 ans, je pris d'office. connaissance de l'affaire, et par l'examen que j'en fis en un mémoire imprimé, il me parut que la Ville ne pouvait y succomber.

J'en rendis compte au Magistrat par lettres des 17 octobre et 6 décembre 1769, et lui envoyai le mémoire : je demandai que lecture en fut faite en séance, qu'on prit des observations sur Olivon, ses héritiers, sur leurs facultés, et qu'on me récrivit si je devais ou non poursuivre.

On me manda le 12 février 1770 qu'il serait inutile de le faire, cet homme étant mort insolvable, je fis part au Magistrat le 22 Juin suivant que M. Damours avait refusé de me remettre les pièces d'Olivon parce que l'instance

étant indécise, les pièces étaient communes à la partie adverse, et qu'on ne pouvait les ravoïr qu'en signifiant le décès d'Olivon et une déclaration qu'on n'entendait donner nulle suite ultérieure à l'instance, qu'en conséquence on m'envoyat son extrait mortuaire dûment légalisé, parce qu'il importait à la Ville de ne laisser aucunes pièces dans les bureaux, surtout d'officiers venaux.

On m'instruisit qu'Olivon ayant fait faillite, s'était retiré de Besançon, qu'on n'avait pu découvrir le lieu de sa mort ; dans ces circonstances, tout ce que j'ai pu faire, a été de tirer, comme j'ai fait, de M. Damours un acte du 2 Juillet contenant avoir été payé de ce qui lui était dû, et en même temps en forme de déclaration contenant les raisons pour lesquelles il n'avait pas cru pouvoir me rendre les pièces du Magistrat, afin de mettre la Ville à l'abri de toutes recherches de la part de ceux qui par la suite acquèreront l'office de M. Damours ; le Magistrat a fait consigner sa décharge en ses journaux par délibération du 7 Juillet de l'an dernier.

ART. 22. — Voirie.

Procès contre M. Brun de Maizières

La voirie ou le droit de prescrire les alignements par les rues et maisons dans Besançon et par les rues dans les chemins et faubourgs et banlieues et même de prescrire quant aux chemins de traverse et à défruiter ce que le bien public exige, tient un rang considérable parmi les juridictions qui sont patrimoniales à la Cité et il en est peu qu'il lui importe autant de conserver, aussi les Magistrats qui en ont eu l'exercice ont-ils apportés dans tous les temps, la plus grande attention à la maintenir.

Ayant eu en 1696 création de bureau des finances en cette Province avec attribution de voirie, et ce bureau ayant été réuni à la Chambre des Comptes de Dole, cette cour prétendit exercer la voirie dans Besançon et sa banlieue, mais le Magistrat de la Cité ayant recouru aux pieds du trône, obtint le 7 octobre 1702 arrêt qui l'a contradictoirement maintenu à connaître des matières de voirie.

Il restait un point à décider, à savoir si ce serait ou non à la charge de l'appel et en quel Tribunal ? Le roi, par sa déclaration du 2 Janvier 1740, a décidé que ce serait à la charge d'appel qui ressortirait au Parlement.

M. Brun de Maizière ayant acquis le 26 mars 1762 deux journaux de terre au village de St-Ferjeux dans la rue commune, voulant y faire bâtir une maison de campagne, au lieu de le déclarer de la sorte, il se borna à énoncer qu'il voulait clore ce terrain de murs, et il en demanda la permission par requête présentée au Magistrat le 10 avril, on l'invita de donner un plan et de se soumettre suivant l'usage à l'alignement pour la clôture, il feignit vouloir en délibérer, demanda du délai qui lui fut accordé, il en profita pour élever ses fondations hors de terre dans l'emplacement qu'il avait choisi.

Le Magistrat qui en fut instruit mit appointment sur sa requête portant permission d'enclore son terrain, mais à la charge de suivre l'alignement qui lui serait donné par Commissaire du Magistrat à la participation du Contrôleur de la Cité, avec défense d'aller en avant que les plans ne fussent approuvés.

Le sieur de Maizières appela de cette ordonnance, obtint surséance de son exécution et par arrêt définitif du 25 novembre 1762, il parvint à la faire remettre à néant. Il y a plus, la Cour ne s'en tint pas à émander l'ordonnance particulière au sieur Maizière, elle déclara que les

propriétaires des fonds anciennement clos et situés hors l'enceinte de la ville de Besançon, qui voudraient y faire quelques constructions ou réparations, ne seraient pas tenus de présenter à cet effet aucun plan ou devis au Magistrat, sauf au Procureur pour la Cité en ses juridictions à se pourvoir en cas d'anticipation sur les chemins et communes à la part qui trouverait convenir.

Le Parlement jugea par cet arrêt, que le Magistrat n'était pas en droit de prescrire quoi que ce fut, ni pour le cas qui venait d'être jugé, ni pour aucun autre de construction ou réparations, sur anciennes fondations, pourvu qu'il s'agit de fonds ou maisons hors de l'enceinte des murs de cette ville.

Le Magistrat qui serait privé par là de l'exercice de juridiction de voiries dans les faubourgs et banlieues de l'ancien territoire de Besançon et d'un autre côté le public privé des avantages qu'il a droit d'attendre des défenses qu'on doit donner (où les chemins l'exigent) de rétablir sur d'anciennes fondations, délibéra de se pourvoir au Conseil de S. M. La requête fut admise et des écritures suivirent de part et d'autre, M. de Maizière produisit de plus un plan du local et un mémoire imprimé non encore signifié, mais qu'il se propose de distribuer dans le temps de l'examen à être fait de cette affaire.

J'en ai conféré dans le cours de Janvier de l'an dernier, mais fort brièvement avec M. de Boulogne et le sieur Hamlin, chef de ses bureaux à qui il m'avait envoyé.

Ayant pris les pièces en communication, j'ai fait un extrait fort détaillé de toutes les pièces, actes et écritures du procès ; lesquels j'aurais fort souhaité apporter ici avec moi pour les communiquer aux Conseils choisis par la Commune, ainsi que le plan du local levé à l'insu du Magistrat, qu'il serait peut-être bon de signifier, mais il

m'a été dit qu'il n'était pas d'usage au Conseil, l'instance une fois levée, de permettre ces sortes de transport.

Je n'ai pu obtenir qu'un exemplaire du mémoire imprimé, j'ai cru devoir en minuter un en réponse. Le Magistrat à qui j'en ai fait part, a nommé MM. Chaudot et Brenot à l'examen de l'imprimé et des réponses que j'ai minutées; je me réfère au compte particulier qu'ils voudront bien m'en rendre.

Si je n'ai pas fait décider cette affaire au Conseil pendant mon séjour à Paris, ou même si je n'ai pas fait de pressantes tentatives pour ce, c'est qu'après le choix qu'on voulut bien faire de moi pour député à Paris, ayant été agité au Magistrat, si je m'occuperais ou non pendant mon séjour à Paris du procès dont il s'agit, il y eut partage d'opinions qui me retint dans l'inaction et m'empêcha de poursuivre, mais mon zèle pour la chose publique me fit livrer au plus sérieux examen du procès et me décida non seulement à en faire l'extrait, mais encore à le mettre en état d'être jugé.

Je crois qu'il importe de suivre la demande, non pas seulement parce que tous les frais en sont faits, l'avocat au Conseil ayant donné quittance à concurrence de 592 l., mais encore parce qu'aux termes de l'article 29 du titre 4 de l'ordonnance du Roi sur les matières qui sont du ressort du Conseil, les poursuites qui y sont faites n'empêchent pas l'exécution des arrêts, de sorte qu'à défaut de poursuite, celui contre lequel le Magistrat a cru du bien public de se pourvoir, servirait immuablement de règle, ce qui restreindrait en quelque sorte dans l'enceinte de la Cité le droit de voirie qui appartient à la Ville dans toute sa banlieue, droit pour la conservation duquel le Magistrat (ainsi que je l'ai appris, mais trop tard) avait délibéré de donner suite à cette affaire.

CHAPITRE IV

ART. 23. — **Retrait de pièces et paiement de M. Auda, avocat au Conseil**

Avant que je fusse député à Paris pour cette ville, M. Auda, avocat au Conseil, y avait occupé en différentes affaires pour et au nom du Magistrat, savoir en l'instance encore indécise qu'il a comme demandeur en cassation d'arrêt contre le sieur de Maizière et une autre instance comme défendeur en cassation d'arrêt contre Mlle Favière au sujet de sa fondation de salle d'incurables en l'hôpital général, instance décidée en laquelle le Magistrat ainsi que la direction de l'hôpital a succombé ; une affaire concernant la municipalité, telles en autres que les charges de Procureur d'office dans les juridictions de la Cité, celle du don gratuit, d'opposition aux sceaux, de l'office de notaire du sieur Dumont receveur des cens de la Cité, en une demande en cassation d'arrêt rendu contre le sieur Perchet de Gray, enfin en l'instance indécise alors contre le chapitre métropolitain au sujet des écluses.

Aussitôt que je fus arrivé à Paris, je conférai avec M. Auda de son état revenant à 2304 l. 10 s. sur lesquelles il ne se rappelait avoir reçu que 800 l. et croyait avoir à répéter 1504 l. 10 s., mais qui fut réduit à 1204 l. 10 s.,

dont il fut délibéré le 23 septembre 1769 de m'envoyer lettre de change de même valeur pour la faire quittance par M. Auda, ce qui fut fait le 30 septembre 1769 à la suite de son état que je représente, ainsi que la lettre du 6 août 1766 et les pièces de la demande rebutée en cassation de l'arrêt du sieur Perchet en 14 cottes, et celle de l'instance en laquelle on a succombé contre Mlle Favière, également en une liasse de 14 pièces, l'une et l'autre telles que je les ai reçu de l'avocat au Conseil.

Je demandai acte de la remise des dites pièces, de l'état quittance du 30 septembre, de copie de la délibération du 23 du même mois.

Après mon arrivée le sieur Auda continua à occuper au procès du Chapitre, produisit le mémoire que j'avais dressé, procura l'expédition ainsi que les lettres patentes rendues sur l'octroi du droit de la bière, de même pour l'arrêt et lettres patentes en emprunt de 60.000 l. et en ratification de nos marchés, donna ses soins et assista aux consultations faites sur l'affaire concernant la non suppression du chapitre de Saint-Paul, releva expédition de l'arrêt rendu contre les directeurs des carosses au sujet des droits d'entrée et de transmarchement, occupa dans les instances contradictoires contre le directeur du Domaine d'Alsace pour le bois de flottage et contre les sieurs et dame Huguenot au procès de rétention de 10^e et 20^e, enfin donna ses soins à l'expédition du 2^e arrêt concernant la coupe des quarts de réserve de nos bois. L'état qu'il a fourni de ses honoraires et de ses déboursés qui forment la partie la plus considérable revient à 2061 l. 12 s. 6 d. sur lesquelles imputant une rescription de 1500 l. que je lui ai remis le 27 mai de l'an dernier, il ne lui est plus dû que 561 l. 12 s. 6 d.

ART. 24. — **De ma recette**

1 ^o Je fais recette de 2.400 l. délivrées ensuite de mandements du 13 septembre 1769, ci	2.400 l.
2 ^o De 2.400 l. montant d'une lettre de change fournie à mon ordre par les sieurs Petiet et Pochet, ensuite de mandement du 18 décembre 1769, ci	2.400 l.
3 ^o Pour rescription de M. de Salvat à moi envoyée le 23 mai 1770, ci	1.200 l.
4 ^o De 300 l. pour rescription du 9 juin 1770 à moi adressée par M. Damours, avocat aux Conseils, ci	300 l.
5 ^o Pour rescription de M. de Salvat du 8 août 1770, je faisais recette de	1.200 l.
6 ^o Je fais recette par rescription des sieurs Petiet et Pochet du 3 octobre dernier.....	612 l.
7 ^o Pour une autre du 7 novembre de	600 l.
8 ^o Pour une autre du 28 novembre de....	400 l.
9 ^o Pour une autre du 3 décembre de	600 l.
Total.....	<u>9.712 l.</u>

Je demande que ma recette demeure fixée à cette somme de neuf mille sept cent douze livres.

Art 25. — **De ma dépense.**

Je distinguerai ma dépense en frais de séjour, de rescription, de commission, de dépenses secrètes, de voyage et d'objets étrangers à ma députation.

Je suis parti de Besançon le 14 septembre 1769, j'ai resté à Paris jusqu'au 5 décembre 1770, les 5, 6, 7 et 8 ont été employés à mon retour, du 14 septembre 1769 au 8 décembre 1770 inclusivement il se trouve un espace d'en-

viron quinze mois ou de 451 journées qu'aux termes de la délibération du 27 août 1769 que je représente dument homologuée et à raison de 18 l. par jour forme une somme de..... 8118 l.

Je n'ai point regardé le traitement qui m'a été fait de 18 l. par jour, comme une récompense anticipée de mes peines, ou comme une indemnité des pertes que me causait la privation de mes fonctions assidues au barreau ; j'ai considéré ce traitement comme un moyen qui m'était fourni de vivre sur un ton de dépense et de décence convenable à un député de l'une des principales du royaume, les personnes de cette ville qui ont été à Paris pendant ma légation (et il y en a beaucoup) peuvent assurer comme je le fais qu'en appartement, domestiques, voitures et tout genre de dépenses, j'ai vécu comme si j'avais eu l'honneur d'être officier de Cour souveraine.

Je dois vous dire, Messieurs, qu'ayant eu des affaires à Nancy qui y exigèrent ma présence, et MM. du Magistrat de cette ville n'ayant pu obtenir par lettres à M. le Premier Président et à M. le Procureur général qu'on en sursit la poursuite, je fus obligé de m'absenter de Paris dès le 17 avril au 12 mai, et de passer ici pour prendre les papiers nécessaires, me rendre ensuite à Nancy, revenir ici, et me rendre en toute diligence à Paris ce qui a emporté 26 journées d'absence et pourrait opérer une réduction de 468 l. sur mon premier article de dépense si on ne me tenait pour présent à Paris pendant cette course, mais il convient ce me semble de le faire ; 1^o J'ai fait à ce sujet près de 200 lieues de courses et fatigues de plus que je n'aurais eu à essayer sans ma députation à Paris, cette absence a été dans un temps mort, pendant les fêtes de Pâques, et les mouvements de fêtes publiques qui tenaient les affaires particulières dans l'inaction, je ne suis

parti qu'après avoir fait donner ordre aux fermiers généraux et à l'avocat du Chapitre de travailler à fournir leurs mémoires et productions dans les procès respectifs, et m'être assuré qu'il ne serait rien innové aux autres affaires de la Ville pendant mon absence. Si dans un temps mort, je me fus arrêté par exemple ou pour prendre en quelque campagne près de Paris quelque repos, on ne m'eût fait aucun retranchement d'où je ne crois pas devoir en subir, me référant cependant vivement à ce que Messieurs trouveront bon d'arbitrer.

Au reste l'immensité des affaires dont j'ai été chargé, leur importance, leur nombre, l'attention que j'ai eu de rendre compte chaque semaine au Magistrat de celle qui avait précédé, les mémoires que j'ai fait parvenir, mes vives et pressantes instances pour qu'on m'envoyât en toute diligence les actes ou instructions dont j'avais besoin, les délibérations du Magistrat du 16 août, celles des notables des 14 février et 8 juillet de l'an dernier par lesquelles j'ai été prié de ne point abandonner la cause commune et de continuer à rester à Paris, les lettres que j'ai écrites et qui reposent aux archives, celles que j'ai reçues et que je conserve, la teneur du présent compte soutenu de pièces justificatives, douze arrêts et plus rendus au Conseil pendant ma délégation, plusieurs décisions émanées du bureau de la guerre, le témoignage des Gouverneur, Premier Président et Intendant, enfin la notoriété, tout atteste que la longueur de mon séjour ne peut en rien m'être imputé, qu'elle eut été plus considérable sans mon travail de dedans et mon activité au dehors, loin de demeurer un jour de plus que l'indispensable nécessité l'exigeait, je suis revenu contre le vœux du Magistrat qui eut souhaité que j'eusse fait expédier et sceller les arrêts rendus contre le sieur Huguenot et contre

le chapitre, et pour solder le compte de l'avocat au Conseil, persuadé que cela pourrait se faire sans ma présence, j'ai résisté aux invitations pressantes qui m'étaient faites de rester, par délibération et lettres du 28 novembre, 3 et 7 décembre dernier, je n'ai point été rappelé et suis parti quoiqu'autorisé à rester. J'ai cru devoir ce détail à ma légitime défense contre l'inculpation de quelques personnes peu instruites que j'ai appris non sans douleur avoir blâmé ouvertement ici la longueur de mon séjour qu'avec moins de zèle de ma part eut été moins utile et plus considérable.

2° J'avais prié qu'on m'affranchit les lettres et paquets que m'adressait le Magistrat, il se décida à n'en rien faire, mais en même temps il me fit écrire le 4 octobre 1769 qu'il m'en serait tenu compte. Je représente les feuilles contenant les mois et jour où j'en ai reçu le prix, je représente la liasse d'enveloppes timbrées de la poste et scellées aux armes de la Ville, le montant est de 196 l. 7 s. que je demande m'être passé en dépenses, ci 196 l. 7 s.

3° Le Magistrat m'ayant chargé de retirer les pièces des dames de Battant de chez le sieur Roussel, avocat au Conseil, je l'ai fait, et j'ai payé..... 12 l.

4° J'ai remis 286 l. 16 s. au sieur Damours, avocat aux Conseils, en retirant les pièces du procès de la Ville contre Fleurot de Beure, suivant sa quittance ci-jointe du 18 juin 1778, ci..... 286 l. 16 s.

5° Le Magistrat m'ayant chargé par lettre du 3 octobre dernier de payer 12 l. au sieur Gallet, banquier rue Saint-Méry, je lui ai donné cette somme, suivant sa quittance ci-jointe du 15 du même mois, ci..... 12 l.

6° M'ayant été écrit par lettre qu'il conviendrait voir M. le Duc de Duras sur la mort de M. le Maréchal son pé-

re et lui présenter un exemplaire d'oraison funèbre je la fis relier en velin doré sur tranches et allai en voiture la lui porter, ce qui m'occasionna une dépense de... 17 l. 8 s.

6^e J'ai fait des dépenses secrètes ainsi que j'y étais autorisé, et elles reviennent à..... 342 l. 8 s.

7^e Les frais à me rendre en poste à Paris sont de..... 138 l. 13 s.

8^e Frais à raccomoder ma chaise de poste... 43 l. 10 s.

Frais de retour de Paris à Besançon ont été de 185 l. 10 s., s'ils excèdent de 25 l. ceux faits à l'aller, c'est qu'en revenant il a fallu assortir la chaise de lanternes attendu la brièveté des jours, ci..... 185 l. 10

9^e Je me suis rendu pour les affaires de la Ville à Versailles les 1^{er} octobre, 1^{er} et 19 novembre, 17 décembre 1769, 10 janvier, 3 et 18 février, 4 mars, 1^{er} avril, 27 mai, 10 juin, 6 et 15 juillet, 23 et 30 novembre de l'an dernier, j'ai fait deux voyages à Saint-Ouen près de M. l'Intendant les 5 octobre 1769 et 27 juin 1770, le 1^{er} pour l'arrêt provisoire, le 2^e pour l'affaire du quart de réserve renvoyée à son avis et pour celle des écluses proposée à son arbitrage, le 4 août je suis allé porter les verbaux d'inondation à Compiègne pour obtenir les ordres en restitution de pièces contre ce Chapitre et lettre exécutive à M. de Beaumont de juger le 26 octobre, à Fontainebleau pour notre procès de bois de flottage et encore pour celui de nos écluses à accélérer la décision de l'un et l'autre, les seuls frais de courses de ces différents voyages reviennent à..... 328 l. 18 s.

10^e Je rappellerai en finissant le compte de ma légation qu'aux termes des délibérations des notables des 6 juillet, 27 août et 9 septembre 1769, ces objets de ma députation se bornaient à la suppression de la boucherie établie au village de Beure, à la conservation des droits

de transmarchement des marchandises contre les entrepreneurs de voitures publiques, à l'obtention d'arrêt provisoire d'administration, à ce que le droit de péage prétendu sur le bois flotté au dessus de Montbéliard n'eussent pas lieu, à l'indemnité à obtenir pour la privation du droit d'affermir la brasserie de la bière, et s'il faut le dire à faire décider l'instance d'opposition contre le Chapitre Métropolitain au fait des écluses et à celui de présenter mémoire contre la suppression du Chapitre Saint-Paul.

Au lieu de borner mes courses, soins et travaux à ces six objets, on les a étendus à quantité d'autres affaires, telles que promenades publiques, ouverture de fortification, construction de pavillon, obtention de coupe de quart de réserve, remise des droits du Roi et des pauvres communautés, non accroissement de cantines, de chambre de discipline, de logement de femmes, de soldats et de convalescents, ratification d'acquisitions très considérables, autorisation d'emprunt, conservation du grenier public, opposition à suppression de régie de patrimoniaux et octrois, construction d'hôtel d'intendance, concession de sols pour livre de pain et sel de repère, et encore de rendre compte du procès des dames de Battant, d'en faire de même de celui d'Olivon, d'obtenir arrêt interprétatif des lettres patentes de 1747 pour l'aumône générale, d'obtenir cassation des ordonnances rendues en faveur du sieur Huguenot, et de rendre illusoires celles accordées à M. de Choiseul La Baume, de faire confirmer contradictoirement la cassation obtenue au Conseil sur simple requête au fait de 10^e et 20^e. Toutes ces choses et autres dont je me suis occupé pour le bien de la Ville ne m'ont pas seulement donné beaucoup de travaux, de peines et de soins aux rédactions des plans et mémoires,

mais encore ces divers objets si fort multipliés m'ont donné lieu à une infinité de courses et conséquemment de dépenses qui m'ont absorbé des sommes considérables.

Pendant la durée de ma députation j'ai épargné des sommes considérables à la caisse de la Ville par les mémoires et placets que j'ai dressé pour droits sur la bière, pour emprunt, pour acquisition à ratifier, pour 10^e et 20^e à retenir, pour droits du bureau de transmarchement à conserver, pour péage à écarter, pour voirie à recouvrer, pour écluses à être abaissées, mémoires qui faits par tous autres eussent coûtés à la Ville des sommes très fortes.

Pour mise au net et duplicata du présent compte j'ai donné au fils du sieur Ménétrie, Commandeur de Bannièrre, la somme de 48 l. suivant sa quittance du 10 avril, que je représente, ci..... 48 l.

Je joins à mon compte les pièces que j'ai retirées et rapportées et après vérification remises aux archives, j'en demande une pleine et entière décharge.

D'AUXIRON

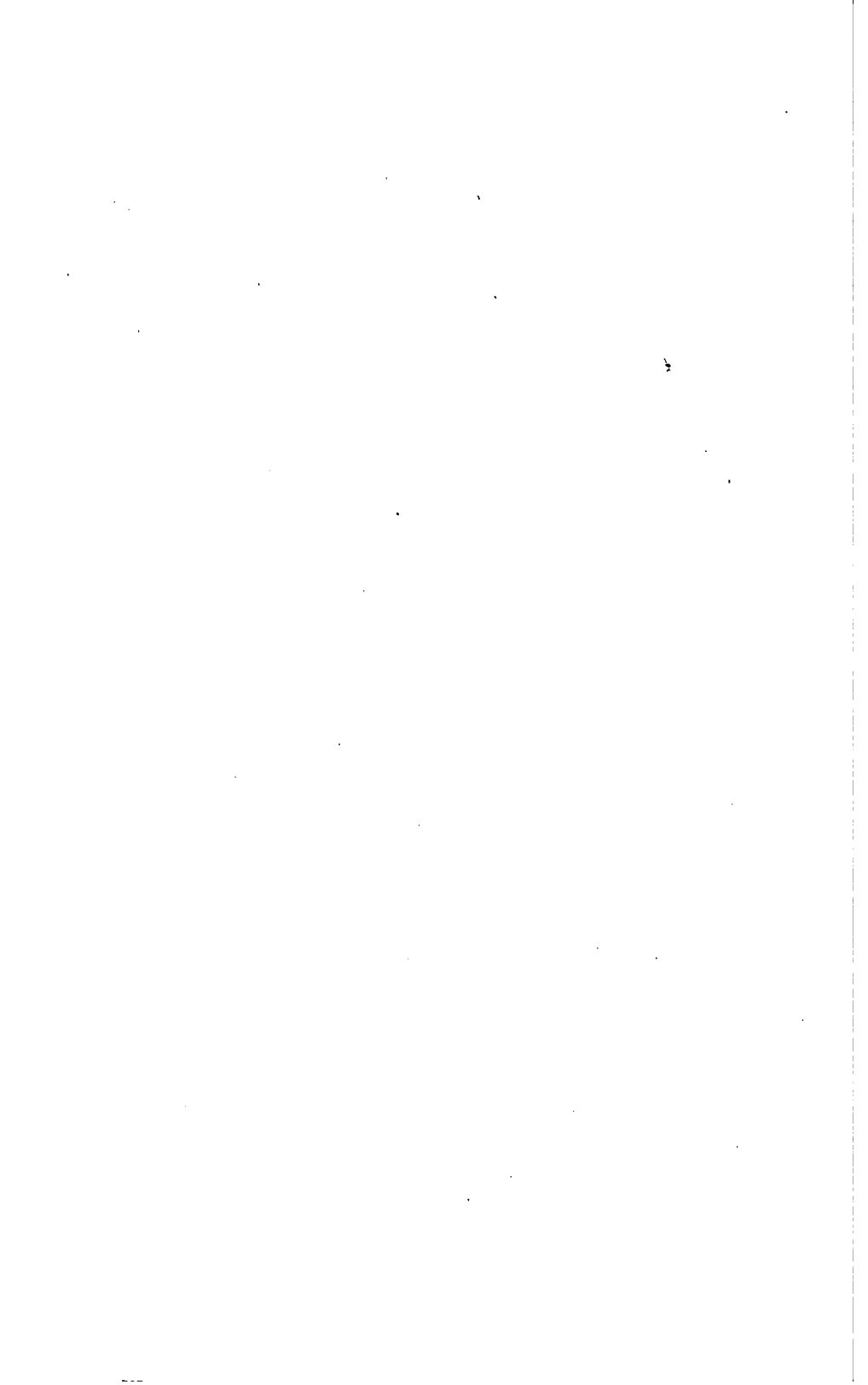


AVIS AU LECTEUR

Nous avons publié, en 1892, une réédition de l'ouvrage estimé de MM. Gatin et Besson, l'HISTOIRE DE LA VILLE DE GRAY ET DE SES MONUMENTS. Il nous a paru utile de lui donner un supplément, avec corrections et table analytique. Les érudits en particulier sauront apprécier, pour leurs recherches, l'utilité de cette table.

Malgré tous nos efforts, nous n'osons espérer que les biographies ne présentent plus de lacunes : il est, en effet, bien difficile de ne pas omettre quelques noms d'hommes recommandables.

Nous serons reconnaissants à quiconque nous signalerait les erreurs et les omissions qui ont pu nous échapper.



ANNALES DE GRAY

1893-1908

1893

17 SEPTEMBRE. — Comice agricole (des huit cantons de l'arrondissement réunis à Gray en l'honneur de la Société d'Encouragement à l'agriculture). Banquet au préau du Collège.

1894

1^{er} MARS. — Inauguration du tramway de la gare de Gray-Gy à la gare de Gray-Est.

15 AVRIL. — Conférence faite par M. Stéphen Leroy, à l'Hôtel-de-Ville (*Une Journée de Louis XIV*) (1). A la suite de cette conférence se forme une Société d'instruction populaire de l'arrondissement de Gray.

Le bureau est composé de MM. Signard, Waltz, André, Vaucaire, Lombard et Ritter (26 avril).

11 OCTOBRE. — Rédaction des statuts de la Société grayloise d'histoire naturelle et d'archéologie.

14 OCTOBRE. — Inauguration du tramway de Gy à Marnay.

(1) Publiée en septembre 1903 dans l'*Indépendant de la Haute-Saône*.

1895

FÉVRIER. — Le conseil municipal nomme une commission chargée de faire ériger un monument aux compatriotes morts pendant la guerre de 1870-1871.

21 AVRIL. — Première séance de la section grayloise de la Société d'études des sciences naturelles de la Haute-Saône. M. Gasser père est nommé vice-président, pour faire fonction de président à Gray ; MM. Georges Jourdy et Auguste Gasser sont nommés secrétaires.

1897

29 JUIN. — Rédaction des statuts de la Société grayloise d'émulation (ancienne section de la Société des sciences naturelles de la Haute-Saône).

30 Octobre. — Première réunion de cette Société. M. Amand Gasser en est nommé président (1).

18-11 JUIN. — Triduum de la canonisation de Pierre Fourier. Grande affluence d'étrangers à Gray. N. N. S. S. de Monaco, de Besançon et de Sens président la cérémonie.

1899

13-15 AOÛT. — Concours musical. La ville est pavoi-sée de couronnes, de guirlandes de mousse, de feuillage et de mousseline, de drapeaux, d'emblèmes divers et d'oriflammes.

Le samedi 12 août, réception en gare des sociétés de musique par le Comité d'organisation et l'*Harmonie gray-*

(1) Après le botaniste Amand Gasser, la Société a eu pour présidents un paléontologiste, M. Victor Maire, professeur au collège, et un naturaliste, M. Ernest André, l'auteur des *Fourmis* (Paris, Hachette, Bibliothèque des merveilles), qui est aussi numismate.

loise (1). Elles se séparent devant l'Hôtel-de-Ville. Le soir, grand concert de gala (2).

Le dimanche 13, à 9 heures, ouverture des concours ; à 2 heures, concours d'honneur. A 4 heures 3/4, réunion des sociétés, rue de Paris et Chaussée d'Arc. A 5 heures et demie, marche du cortège, au son des cloches, du carillon et des salves d'artillerie : en tête, la délégation du Comité d'organisation, les bannières de la *Chorale* de Gray et de l'*Harmonie grayloise*, trois cavaliers du 12^e Hussards, le mousquet au poing. Rue du Marché, arc-de-triomphe où les gymnastes graylois se sont rangés en des poses plastiques, et ont été acclamés par les sociétés à leur passage.

29-30 OCTOBRE. — M. Baudin, ministre des Travaux Publics, reçoit à Dampierre l'hospitalité de M. le député Charles Couyba, vient par Gray à Gy, à Frasne, à Fretigney, où plusieurs discours sont prononcés, à Marnay et de nouveau à Gray, où il est conduit en voiture à l'Hôtel-de-Ville.

(1) M. Alexandre Thevenin, directeur de l'*Harmonie de Gray*, Graylois par sa mère, mais né à Lyon en 1859, a composé :

Parfum des Champs, mazurka pour harmonie ou fanfare. — *Galop des Amazones*, galop. — *Mustapha*, pas redoublé. — *Le Vice-Président*, pas redoublé. — *Le Président*, pas redoublé. — *Ninette*, polka. — *Echos d'Espagne*, boléro. — *Mathilde*, mazurka. — *Première surprise*, polka. — *Polka des Roseaux*. — *Force et Courage*, pas redoublé. — *Nancy*, pas redoublé. — *Les deux Frères d'Armes*, polka pour 2 pistons. — *Eugénie*, grande valse. — *Le Vétérán*, pas redoublé. — *Les bords de la Moselle*, grande valse. — *Mignon, Mignonne, Mignonnette*, mazurka. — *Palmette*, polka. — *Marche des Mandarins*, genre oriental. — *Retraite grayloise*. — *Défilé de la Grayloise*. — *Lucienne*, grande valse. — *Le petit Diable*, pas redoublé. — *Camille*, polka. — *Le Louvre*, pas redoublé. — *Luxembourg*, pas redoublé. — *Marie*, polka. — *Automobile-Galop*. — *Fraternité*, pas redoublé. — *Sourire d'Avril*, schottisch. — *Trente ans après*, pas redoublé. — *Marche des Sultanes*, genre oriental.

La Grayloise, chansonnette, paroles de Joseph Grillot. — *Les Gens du Bas de la Ville*, chansonnette. — *Souviens-toi*, romance, paroles de Lagondet. — *La Cancoillotte*, rondel, poésie de S. Leroy. — *Les Tertres de Gray*, rondel à 2 voix, de S. Leroy. — *Les Gaudes*, rondel à 4 voix, de S. Leroy).

(2) MM. Vertheimmar, Dupuis, Laurent, Pradels, Agnellet, Seguers, Stoupanse jeune, M^{lles} Voge, Marie-Louise Tournier-Pompée, se firent applaudir à ce concert.

1900

10 JANVIER. — Réunion à Gray de l'Union départementale des caisses rurales, de l'Union des syndicats communaux, et de l'Union des sociétés de secours mutuels contre la mortalité du bétail du département de la Haute-Saône.

1901

9 JUIN. — Inauguration d'un monument (quai du Saint-Esprit aujourd'hui place du Quatre-Septembre), à la mémoire des enfants de l'arrondissement de Gray morts pour la patrie en 1870-1871.

13 JUILLET. — M. le chanoine Fernand Louvot remplace M. Villerey, curé de Gray, décédé.

3 AOUT. — Fête du cinquantenaire de la salle d'asile de Gray.

5 AOUT. — Le Conseil municipal approuve l'achat du château fait le 8 juillet pour 120.000 francs aux héritiers Mongin.

L'école primaire supérieure de filles devra être construite dans les dépendances du château et l'école maternelle dans la maison Beilé, propriété de la ville (depuis 1897).

L'Etat a accordé 26.130 fr. pour ces établissements et le Département 8.287 francs (1).

19 OCTOBRE. — M. Waltz, sous-préfet, est remplacé par M. Albert-Maxime Lecomte.

1902

30 JANVIER. — Projet d'achat de la maison Watelet à

(1) L'acquisition du château a coûté 138.000 fr. ; celle de la propriété Watelet 114.000 ; son appropriation, en 1903, pour une école primaire supérieure de jeunes filles et une école maternelle, 75.000 fr.

M. Moïse Lévy ; et de l'installation d'un musée au château, où une promenade sera établie.

20 FÉVRIER. — Location de la maison Beilé à un fabricant de dentelles, M. Davenière (1).

14-15 JUILLET. — Kermesse dans le parc Watelet.

M. Charles Couyba est élu député de l'arrondissement contre M. Charles Philippe.

4 AOUT. — Achat d'un lot complémentaire de la propriété Watelet.

Réunion à Gray du Congrès de l'association des Sociétés savantes de Franche-Comté, sous la présidence de M. Jules Gauthier.

15 NOVEMBRE. — Rapport favorable de la Commission des travaux, pour la construction d'une école maternelle et d'une école supérieure de filles dans la maison Watelet (2).

1903

JANVIER. — Transfert à Vesoul du siège de l'État-major de la brigade de cavalerie indépendante du 7^e corps.

JUIN. — Création de la Société amicale des pêcheurs à la ligne de Gray et d'Arc.

JUILLET. — Les Dames Chanoinesses de Saint-Augustin reçoivent l'ordre de se disperser dans les trois mois.

23 JUILLET. — Adieux des anciennes élèves du couvent de Notre-Dame à leurs maîtresses.

9 AOUT. — Un ouragan d'une violence extraordinaire brise les plus vieux arbres de la promenade des Tilleuls.

OCTOBRE. — Le Conseil municipal de Gray crée une

(1) Cette manufacture n'existe plus.

(2) Une deuxième école maternelle a été installée à la suite de la fermeture de la salle d'asile congréganiste.

école primaire élémentaire payante annexée à l'école supérieure de filles.

13 NOVEMBRE. — Mort de M. Signard, sénateur et maire de Gray.

24 DÉCEMBRE. — M. Ragally est élu maire de Gray.

L'inauguration du musée, créé en grande partie grâce à l'initiative de M. Druet (1) est renvoyée à une autre époque (25 octobre).

1904

6 MARS. — Réunion générale à Gray des Associations agricoles et viticoles de la Haute-Saône.

13 JUILLET. — Fermeture de l'École des Frères (2).

17 SEPTEMBRE. — Le Conseil municipal décide d'élever par souscription un monument à M. Maurice Signard (3).

(1) M. Antoine Druet, né à Essertenne (Haute-Saône), le 12 août 1857, suivit les cours de l'École des Arts décoratifs, puis ceux de Gérôme à l'École des Beaux-Arts, débuta en 1884 par une toile intitulée : *A midi chez Bignon*, et exposa ensuite : *Marchand d'esclaves à la porte d'un sérail* ; les portraits du violoniste *Parent*, de *Mademoiselle de Hirsch*, de *Henry Fouquier*, la *Rentrée de Pharaon en Egypte*, d'après Théophile Gautier, le *Festin des mercenaires*, d'après Flaubert. Ces deux dernières œuvres lui valurent d'être envoyé dans l'Inde en mission artistique. Nous ne pouvons énumérer les soixante-douze tableaux qu'il y exécuta ; et nous citerons seulement : *La Péra-Héra*. (procession à Kandy), les portraits du maharadjah de Jeypore et de sa famille, *Le Taj*, *Le Rendez-vous*, *L'Action*, *Le Retour*, *L'arrivée du vice-roi lord Curzon* ; *Femmes portant des fleurs au temple de Vishnou* ; *Femmes de Jehangir au Zenanat d'Agra* ; *Procession du dieu Ganésa dans le sud de l'Inde* ; *Le Prince Henri d'Orléans sur les ruines d'Amber*. Plus tard, il a voyagé en Europe et en Algérie, et a exécuté plusieurs portraits, entre autres celui du comte Zamoiski ; son *Salon de Madame Adam* a été très remarqué à l'Exposition de 1889.

Cet artiste original et consciencieux a fait acquérir par des princes indiens un grand nombre d'œuvres des peintres français. Il a organisé à Ceylan une académie des beaux-arts, à Alger, une académie de peinture (a) ; et à Paris la *Coopérative des artistes*, avec une salle permanente d'exposition qui permet aux peintres de vendre leurs œuvres directement : M. Roybet en est président d'honneur.

a) *Dict. national des Contemporains*, par M. Curmier, t. V, 14, rue du cardinal Lemoine.

(2) Cette école a été remplacée par une école libre établie conformément à la loi de 1901 sur les associations, et dirigée par M. Louvot, r. p. §.

(3) Ce monument a été inauguré le 23 août 1908.

18 SEPTEMBRE. — Concours d'animaux et de machines agricoles.

15 OCTOBRE. — *L'Harmonie de Gray* se sépare de la société de gymnastique *La Grayloise*.

17 OCTOBRE. — M. Mougeot, ministre de l'Agriculture, vient à Gray étudier le fonctionnement des tramways.

NOVEMBRE. — Projet de construction d'une nouvelle Caisse d'Épargne à l'extrémité du boulevard Carnot (1).

1905

12 MARS. — Réunion des Associations agricoles et viticoles de la Haute-Saône.

26 MARS. — Réunion d'un Comité régional de l'Association catholique de la jeunesse française.

29 JUILLET. — Inauguration du musée et du nouveau groupe scolaire, par M. Étienne, ministre de l'Intérieur.

1906

22 JANVIER. — Inventaire des biens de la fabrique de Gray.

1907

13 JANVIER. — Premier banquet annuel de l'Amicale des Armées de terre et de mer de l'arrondissement, sous la présidence de M. Girard.

4 MARS. — Le receveur des Domaines prend possession des biens de l'ancienne fabrique.

7 JUILLET. — La Ville sollicite l'autorisation d'établir un abattoir dans le pré Pyard.

15 SEPTEMBRE. — M. Ragally est élu député à la place

(1) Ouverte le 1^{er} juin 1907.

de M. Couyba, qui a remplacé comme sénateur M. Outenin-Chalandre, décédé.

16 OCTOBRE. — Vente des immeubles des Chanoines-ses de Saint-Augustin. La Ville acquiert plusieurs bâtiments, destinés à établir les écoles de filles, pour la somme de 31.000 francs.

1908

— Des travaux sont exécutés à l'ancien Couvent de Notre-Dame pour y installer des écoles.

— Le Conseil d'arrondissement émet un vœu pour que le Pont suspendu de Gray soit transformé en un pont de pierre ou un pont métallique.

23 AOÛT. — Inauguration du monument de M. Signard, dans la promenade du château.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

ADDITIONS & CORRECTIONS

(Les noms qui ne sont pas cités dans l'édition de 1892 sont précédés d'un astérisque)

* ACHEY (CLAUDE-EMMANUEL D'), troisième fils de Jérôme d'Achey, gouverneur de Gray, et frère de l'archevêque Claude d'Achey, naquit le 16 décembre 1608. Il fut le premier provincial des Carmes déchaussés du Comté de Bourgogne, puis définitif général, et mourut à Rome recteur du séminaire des Carmes déchaussés dit de Saint-Pancras, le 29 juillet 1678. La bibliothèque de Besançon possède sa vie manuscrite, par le P. Augustin de l'Immaculée Conception. (ms. 792).

* AGNUS (ODO), peintre (*Comptes de la ville*, 1566) (1).

* ALARDET (CLAUDE), né le 23 juillet 1759, conseiller de préfecture de Loir-et-Cher en l'an VIII, représentant de Vendôme pendant les Cent-Jours, redevint en 1830 conseiller de préfecture et fut nommé en 1832 secrétaire général. Retraité en 1840, il mourut à Blois, le 15 mars 1848 (2).

* ARNOUX (CLAUDE) ou ARNOUL, fils de Pierre

(1) Nous mentionnons ainsi quelques noms d'hommes, sur lesquels les renseignements font défaut, pour servir éventuellement aux recherches des érudits.

(2) Docteur ROBINET : *Dict. hist. et biogr. de la Révolution et de l'Empire*.

sculpteur, dit « le lapidaire », et surnommé lui-même *Lulier*, un des maîtres de l'école bourguignonne, naquit à Gray vers l'an 1510. M. Jules Gauthier l'a classé parmi les initiateurs de l'art en Franche-Comté. Son tombeau des d'Andelot (à la chapelle de la Résie) a été ainsi apprécié par M. Henri Bouchot. « Les frères d'Andelot revivent pour nous dans ce chef-d'œuvre incomparable, tel que notre malheureux pays bouleversé n'en pourrait montrer de meilleur.

« ... Ce tombeau est le monument capital de la Haute-Saône, rival des stalles de Montbenoit et du sarcophage de Ferry Carondelet, à Besançon » (1). Lulier est aussi l'auteur des statues des Visemal, du buste d'un seigneur franc-comtois, conservé à la bibliothèque de Besançon, d'un plan de Dole, fait en 1545 ; de statues pour l'église de Jouhe, exécutées en 1549 ; d'un jubé pour les chanoines de Saint-Jean de Besançon, auquel il travailla de 1551 à 1554 ; du retable de la chapelle Saint-Oyan, à Besançon, qui date de 1564 ; du triton de la fontaine du Bourg, qui est de l'année suivante ; du Neptune de la fontaine des Grands Carmes, représentant le duc d'Albe ; d'une statue de Charles-Quint porté sur un aigle, qui décorait la fontaine de l'Hôtel-de-Ville de Besançon ; d'un certain nombre de tables, de colonnes, de croix, de bassins. Le tombeau de Hugues Marmier, à Gray, était aussi son œuvre (2).

M. Fournier-Sarlovèze croit pouvoir lui attribuer le sépulcre en marbre qui orne la chapelle des fonts baptis-

(1) *La Franche-Comté* : 4^e, Plon, éditeur. — Une héliogravure reproduit le tombeau.

(2) *Notice sur l'église de Pesmes*, par Gaston DE BEAUSÉJOUR. Jules GAUTHIER : (*Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1890). — *L'art ancien et moderne*, 1898 (article de M. Fournier-Sarlovèze reproduit dans le *Supplément littéraire de la Presse grayloise*, 13 août). — *Supplément littéraire de la Presse grayloise*, (1903, 26 avril et 10 mai, article signé : G.).

maux, à l'église paroissiale, et le buste peint de Gauthiot d'Ancier, actuellement au musée de Gray.

Son fils Guillaume, en 1577, fit un *Hercule* pour la fontaine des halles de Salins ; en 1578, une *Isis* pour celle des Quatre Corps de la même ville, puis une *Nymphé* de celle de la place Saint-Quentin, à Besançon. Il était bourgeois de Dole. Les Arnoux ou Arnoul habitaient la maison située à l'angle occidental de l'Hôtel-de-Ville ; elle a été reconstruite en 1844.

* ARTOT (MAURICE MONTAGNEY dit), né le 3 février 1772, devint chef de musique militaire sous la République. De 1808 à 1829, il fut premier cor au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, maître de musique à l'église du Béguinage, professeur de chant, de guitare et de violon. Il épousa Thérèse-Eve Ries, fille d'Adam Ries, maître de chapelle du Dôme de Cologne, cousine du célèbre compositeur Ferdinand Ries ; et les enfants nés de cette union héritèrent tous, à des degrés divers, du génie musical de leurs ascendants ou de leurs alliés. Mort à Bruxelles, le 8 janvier 1829 (1).

BERGERET (ALBERT) a édité : *Nancy monumental et pittoresque* ; *Metz monumental et pittoresque* ; une *Revue illustrée de la carte postale*, etc. Il a été nommé officier de l'instruction publique et a reçu une médaille d'or à l'Exposition de 1900.

BILLARDET. — Le musée de Gray a de lui une superbe esquisse, les *Funérailles d'Attila*, don de M. Louis Jobard, et une tête de femme, don de mademoiselle Nourisson. M. J. Roux possède son portrait, peint par lui-même.

(1) LAROUSSE, *Grand Dict. univ.* 2^e supplément.

BOUR (EDMOND), mathématicien.

Il faut ajouter que M. de Chardonnet lui a consacré une notice dans les *Annales franc-comtoises* en mai 1866 ; et M. Resal, de l'Institut, ingénieur en chef du corps des mines, une autre dans les *Annales des mines* (septembre 1879). Biot disait de lui : « La place de Bour sera marquée parmi les hommes dont la Franche-Comté est le plus justement fière ». Son nom a été donné naguère à l'école primaire de Gray. M. le docteur Bertin et moi avons publié ses lettres à sa famille.

* BOUSSEY (JOSEPH-MARGUERITE-ARMAND), fils d'un notaire de Gray, né le 8 juin 1849, professeur agrégé, a enseigné l'histoire et la géographie dans les lycées de Beauvais, de Poitiers et de Besançon. Il a été admis à la retraite. Secrétaire de l'Académie de Besançon, M. Boussey a publié dans les Bulletins de cette compagnie : *Un aventurier franc-comtois au XVIII^e siècle* : Gonzal, (1892) ; *Érasme à Besançon* (1896) ; *Prieur de la Côte-d'Or et la Franche-Comté*, d'après le livre de M. Gaffarel (1903) ; *La Franche-Comté a-t-elle été espagnole?* (1905) ; *l'Exposition rétrospective des arts en Franche-Comté* (1906) ; *A propos de Courbet* (1907). Son ouvrage : *la Franche-Comté sous Louis XIV* (in-8) n'a pas été mis dans le commerce.

* BRIET (CHARLES), peintre, peut-être originaire de Gray, y habitait en 1565. Il habita aussi Pesmes (1).

* BRULLEY (SAMSON), probablement de Gray, reçu citoyen de Besançon le 19 juin 1609, a laissé quelques tableaux, une *Nativité de Jésus*, *Besançon à vol d'oiseau* (1615), une réduction du tableau de Fra Bartolomeo, qui est à l'église Saint-Jean de Besançon : cette copie appartient à

(1) Inventaire des Archives du Doubs, B. 2579. — J. GAUTHIER : *Mémoire de l'Acad. de Besançon*.

à la Société d'agriculture de la Haute-Saône. Son fils fut peintre à Besançon.

* CAUSERET (ALBERT-SIMÉON), né le 24 juillet 1851, entra à l'École polytechnique, devint ingénieur et officier de la Légion d'honneur. Il a dirigé admirablement la Société philharmonique de Gray, en 1879-1880, et publié plusieurs morceaux fort appréciés des connaisseurs. Aujourd'hui il exerce les fonctions de directeur du génie maritime et des constructions navales à Rochefort.

* CHARLEMAGNE (CLAUDE-PIERRE-PHILIPPE), né à Gray, le 1^{er} mai 1840, se fit remarquer pour ses succès scolaires au collège de sa ville natale, entra à l'École forestière de Nancy, et servit dans l'administration des forêts, en Corse, dans la région des Alpes, à Constantine et à Alger. C'est lui qui mit en valeur les forêts de chênes-lièges, dont le produit s'est élevé en quinze ans de cinq cent mille francs à près de sept millions. Il a pris sa retraite récemment, après une carrière brillamment parcourue.

Membre de la Société des artistes français, M. Charlemagne est auteur d'un assez grand nombre de toiles, dont une est au musée de Gray (*Les Cèdres de l'Atlas*). Il a exposé au Salon de 1903 un *Port d'Alger* et une autre toile, *le Tell en été : environs de Constantine* ; à celui de 1904, un *Port d'Alger vu du phare de l'Amirauté*. Le musée de Digne a de lui *La vallée de l'Isère : environs de Tencin*.

M. Charlemagne est officier d'Académie, officier du Mérite agricole et chevalier de la Légion d'honneur.

COURNOT (AUGUSTIN), mathématicien et philosophe.

Le renom du philosophe graylois a singulièrement grandi après sa mort d'abord à l'étranger, puis en France.

Les économistes anglais et américains le considèrent comme un chef d'école. Les philosophes ont pour lui non moins d'estime que pour Auguste Comte et Renouvier. « Je voyageai, a écrit M. Ch.-Victor Langlois : j'appris alors que Cournot était très connu à l'étranger et classé au premier rang des penseurs que la France a produits au XIX^e siècle » (1). La *Revue de métaphysique et de morale* lui a consacré un numéro spécial, pour contribuer à la réimpression de ses œuvres. M. Mentré a publié un volume sur Cournot dans la collection Bloud, intitulée *Science et Religion* (2); et il a, comme M. Tarde dans un cours fait au collège de France, reconnu la haute valeur de ses ouvrages.

« Cournot et Auguste Comte, écrit M. G. Monod, me paraissent avoir éclairé mieux qu'on avait fait avant eux : le premier, la notion de causalité en histoire ; le second, les phases essentielles du développement de la civilisation » (3).

Son dernier ouvrage a été porté sur les programmes officiels, parmi ceux que les professeurs peuvent faire étudier dans les classes de philosophie. Le Conseil municipal de Gray a obtenu que le nom de Cournot fût donné au collège où l'illustre savant a fait ses études. Ce nom a été gravé naguère en lettres d'or dans la cour d'honneur. C'est ce que nous avons demandé en 1889, dans la notice consacrée au nouveau collège, où nous n'avons pas donné à notre éminent compatriote des éloges exagérés.

Lire sur A. Cournot : RAVAISSON : *la Philosophie en France au XIX^e siècle* (1867, 2^e éd. Hachette, 1885, sect. XXXII, pp. 219-228); — BOUGLI : Thèse latine sur les idées sociales de Cournot; *La Critique philosophique*, 1873 ;

(1) *Bulletin des bibliothèques populaires* : CORNÉLY, 1907, février, p. 22.

(2) 2^e édition, 1907, 0.60 c.

(3) *Revue historique*, mars-avril 1906, p. 266.

compte-rendu des *Considérations sur la marche des idées dans les temps modernes* ; et série d'articles sur : (a) la méthode de Cournot dans la philosophie de l'histoire ; (b) la philosophie de l'histoire dans Cournot ; (c) les thèses de Cournot sur la Révolution française ; (d) La manière de voir de Cournot sur le socialisme ; — RENOUVIER : L'infini et le continu : A. Cournot — (Ib., 1877, p. 260 et s. q. q.) *Revue des Deux-Mondes* : 1877 : LIARD : *Un philosophe géomètre* : A. Cournot ; — *Revue de métaphysique et de morale* : 1899 : BOUGLÉ : *L'opinion de Cournot sur la crise universitaire* ; 1902 : MILHAUD : La théorie du hasard dans Aristote et dans Cournot ; — PIÉRON : Essai sur le hasard ; et n° de mai 1904 ; — *Revue de philosophie*, septembre 1904-1905 : TARDE : La théorie du hasard dans Cournot ; — *Revue de synthèse historique*, 1905 : SEGOND : Les idées de Cournot sur l'histoire ; — *Revue philosophique* : CHARPENTIER : Étude sur Cournot : mai 1881, p. 494 ; — MAZEL : *Cournot et son temps* (*La Quinzaine*, 11 juillet 1904).

Travaux inédits sur Cournot : TARDE : Les idées philosophiques de Cournot (Cours professé au collège de France, 1902-1903) (1) ; Paul JAMEY : Mémoire de licence sur les rapports de la philosophie et de la science chez A. Cournot ; AUDIERNE : Mémoire de licence sur la classification des sciences de Cournot.

Consulter encore, sur Cournot : RENOUVIER : *Traité de logique générale*, II, 421, etc ; JANET et SÉAILLES : *Les problèmes et les écoles* (Hachette) ; LIARD : *la Science et la Métaphysique*, (Alcan), 1878 ; RIBERT : *Essai d'une philosophie basée sur la science* (Alcan) ; VACHEROT : *la Science et la Conscience* ; HÖFFDING : *Essai d'une physiologie basée sur l'expérience* ; BERGSON : *Les données immédiates de*

(1) Ce cours a contribué notablement à faire apprécier la haute valeur des travaux de Cournot.

la conscience, (Alcan) ; LALANDE : *Lectures sur la philosophie des sciences* (Hachette) ; BOURDEL : *Sciences et Philosophie* (Colin, 1903) ; et les articles de M. Jamey publiés en 1906 dans l'*Indépendant de la Haute-Saône*.

Les lettres de Cournot sont restées inédites.

L'hospice Cournot de Changey a été fondé à Gray par sa fille la marquise de Changey.

* DANGIN (CLÉRIADUS), peintre du XVII^e siècle (Bibliothèque de Besançon, Collection Chiflet, III, p. 259).

* DENIS (AMÉDÉE), sculpteur et peintre, né le 20 septembre 1846, fut d'abord, à Gray, élève de M. Grandgirard, travailla à Paris comme sculpteur sur bois en 1863, puis au château de Bournel (Doubs); et de nouveau à Paris, à la décoration des Tuileries, puis à Bruxelles, au palais du comte de Flandre, à Hui, au château du prince de Ligne, à Lille, où l'on reconstruisait la préfecture, au Palais tunisien de l'Exposition de 1867, et encore à Paris pour nombre de maisons, d'hôtels et de châteaux. En 1870, il fut sergent-major dans le 202^e bataillon de marche. En 1871, il se fit entrepreneur de sculpture et de décoration, et décora l'hôtel de ville du Havre, celui de Valenciennes (en partie), celui d'Arcueil-Cachan, les mairies des XIII^e et XIV^e arrondissements de Paris, reconstruisit le château de Vigny (Seine-et-Oise), et fit pour l'exposition de 1889 quatre pylônes d'angle du dôme central, ainsi que toute la partie décorative du pavillon de la Suisse.

M. Amédée Denis chercha un repos d'esprit dans des études de paysage, et exécuta une grande quantité de pastels : *Les javelles à St-Evroutt*, *La vallée de St-Evroutt*, *Coupe d'avoine au Guichet*, *Eglise de Rochefort en Yveline* (Seine-et-Oise), *Escalier de l'église de Rochefort* ; *Meules : chemin de La Faisanderie, à Rochefort* ; *Eglise de Longvilliers : effet du matin* ; *Eglise de Longvilliers : effet*

d'après-midi ; Étude de saules près Longvilliers ; Petite étude de prairie à Esbly (Seine-et-Marne) ; La Dordogne à la Bourboule (Puy-de-Dôme) ; Le Mont Kubly à Chernaix-Montreux (Suisse) etc.

Il a exposé au Salon, en 1893 : *Coteaux de Pont-Aven (Finistère)* ; en 1894 : *Chênes verts au cap d'Antibes* ; en 1895 : *Chemin descendant à la rivière de Pont-Aven* ; en 1896 : *Au refuge de l'Alpe : la source de la Romanche* ; en 1897 : *Les javelles à Saclet (Seine-et-Oise)*, et *La Romanche à Livet (Isère)* ; en 1899 : *Près de la Garoupe au cap d'Antibes*, et *La Dordogne à la source Clémence (La Bourboule)* ; en 1900 : *Dans la propriété de la générale Daudel, au cap d'Antibes* ; en 1902 : deux paysages ; en 1903 : *La grande Lande du Long Pont* (reçue avec le n° 2) etc.

On a encore de lui : *L'olivier : propriété de la générale Daudel : Les eucalyptus de la Pinède ; Ile de Lacroë à La Garoupe ; Saligues au bord du Gave à Pau ; Le Gave à Pau ; le Gave à Pau après la fonte des neiges ; Le cimetière de Lescar près Pau ; Le Gave à Orthez : effet du matin ; Le Gave à Orthez : effet de l'après-midi ; le vieux pont d'Orthez ; Un coin de la grande promenade d'Orthez ; Les chênes de la ferme de Kéranperchet à Pont-Aven (Finistère) ; Le vallon aux châtaigniers, près Kéranperchet ; Un moulin à Pont-Aven, (Finistère) ; La Meije à la Grave (Isère) ; Étude réduite de mer de la falaise Ste-Barbe à St-Jean-de-Lux ; trois Études de cette falaise ; Étude de neige au port de St-Jean-de-Lux.*

Citons aussi, parmi ses œuvres de sculpteur : *Portrait de Bretonne, médaillon ; Une Bretonne (bas-relief plâtre) ; Portrait de l'artiste (médaillon bronze).*

Parmi les artistes originaires de Gray, aucun n'a surpassé M. Amédée Denis en ténacité et en puissance de

travail. Aussi a-t-il acquis une fortune honorable en s'adonnant à la sculpture d'ornementation.

DENIS (PIERRE-EUGÈNE), peintre, né le 7 avril 1832, eut une première médaille à l'école des beaux-arts de Dijon, fut élève de Gleyre en 1849, puis entra à l'école des beaux-arts de Paris en 1852. Il est surtout connu comme peintre de natures mortes et de portraits. Nous complétons ainsi sa notice :

M. Denis a exposé à divers Salons : 1852 : *portrait du sculpteur Martin d'Avignon* ; 1854 : *portrait de M. Abel Sacquin, d'Arc-les-Gray* ; 1861 : *portrait de Mme Bernier* ; 1864 : *portrait de M. A. S.* ; 1866 : *portraits du petit Emmanuel et de M. L. G.* ; 1868 : *portrait de M. de Marcol, secrétaire des commandements de la princesse Mathilde* ; 1875 : *Nature morte : raisins* ; 1876 : *id* ; 1877 : *portrait de M. Chautin* ; 1879 : *portrait de Mme Denis-Martel* ; 1880 : *portrait de Mme Denis mère, etc.*

Il a été médaillé à l'exposition de Dijon en 1858, et a reçu en 1877 une médaille d'or à celle de Saint Mandé.

Dans notre région, il existe quelques œuvres de M. Denis : portraits de M. Jules More, de Mme Bertin, de M. Bertin père, de Mme Bertin mère, de Mme Deschamps, de Mme Roux-Barbizet, de Mme A. Roux, de M. Febvrel, etc.

Nous avons déjà signalé sa belle copie du Christ en croix de Prud'hon, faite pour la chapelle du collège : elle date de 1852.

* DENIZOT ou DONZOT, ménestrel de Gray, fut appelé au tournoi de Compiègne par le duc de Bourgogne en 1344 (ERN. PETIT : *Hist. des ducs de Bourgogne* VII, p. 302).

* DEVOSGE (FRANÇOIS) maître sculpteur, fit un retable pour les Cordeliers en 1723 et fut inhumé dans leur cimetière le 25 janvier 1726.

Il eut pour fils Nicolas (né le 14 octobre 1704) et Michel (né le 3 janvier 1711). Ce dernier, sculpteur, a été mentionné dans notre édition de 1892, puis dans le *Dictionnaire des artistes francs-comtois*, de M. Jules Gauthier.

Claude-François, frère de François, architecte et sculpteur, épousa le 24 août 1729 à Gray Jeanne-Philippe Faivre, de la paroisse de la Madeleine de Besançon, et en eut Claude-Anathoile, baptisé le 18 mai 1730, puis Claude-François, baptisé le 27 janvier 1732. (1) C'est ce dernier qui, d'abord sculpteur, devint un dessinateur et un peintre estimable, et fonda l'école des beaux-arts, puis le musée de Dijon.

Nous devons ajouter à sa notice biographique que le Musée de Dijon possède, outre son *Assomption*, un autre tableau, *Sainte Anne et la Vierge*, donné par son fils le peintre Anatoile en 1838; et que ce dernier a encore légué à ce musée en 1850 plusieurs de ses dessins (*La Force, La Vérité, La bataille de Rocroy, La Charité, Hercule rompant un faisceau, Femme avec deux enfants, Un cavalier du temps de Louis XIV, la Gloire des princes, l'Immortalité, Une peste, Portrait du président de La Marche*), tous dessins lavés à l'encre de Chine ou à l'encre ordinaire, sauf le dernier, qui est fait au crayon mine de plomb (2).

M. Pigalle a donné au musée de Gray une collection de gravures représentant l'œuvre de Devosges.

M. Bougot, doyen de la faculté des lettres de Dijon, a publié une étude sur Devosge dans le tome XV de la *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements*.

* DUBAN (MARTIN) fut en 1620 recteur de l'Université de Dole.

(1) Reg. des baptêmes, mariages et décès, à la mairie de Gray. Claude-François signé *Devoje*.

(2) *Catalogue historique et descriptif du Musée de Dijon*, par MENSCH. — 1883 — (Note communiquée par M. Louis Deckherr). — Sa *Flagellation de saint Marcel* est à l'église saint Marcel de Chalon.

FEREY (CLAUDE-FRANÇOIS) né le 22 décembre 1723 à Gray, fut en 1743 lieutenant au régiment de Mareil, puis à celui de Royal-Lorraine ; capitaine de grenadiers au bataillon de Dole, il reçut la croix de saint Louis en 1763 et fut retraits avec pension le 23 octobre 1783.

Capitaine de la garde nationale de Gray en 1789, commandant de cette garde nationale en 1790, il fut nommé, le 10 août 1791, capitaine adjudant-major au 10^e bataillon de la Haute-Saône. Le 26 août 1793 il reçut le grade de général de brigade. Il subit un échec en combattant les émigrés. Le 5 frimaire an II (14 août 1795), il fut promu au commandement de la place de Bitch.

Claude-Louis Ferey, qui avait fait onze campagnes, fut mis à la retraite en 1795. Mort en 1806 (1). Son nom a été donné à une caserne d'Arc-les-Gray.

* FEREY (CLAUDE-FRANÇOIS) né le 20 septembre 1771, fils du précédent, s'engagea dans le 11^e chasseurs à cheval le 19 mars 1787 ; brigadier le 20 février 1788, maréchal-des-logis le 20 juillet 1790, il passa dans la garde constitutionnelle le 9 décembre 1791. Sous-lieutenant au régiment du Roi le 9 juillet 1792, puis adjudant-major au 9^e bataillon de la Haute-Saône, le 12 juillet, il devint capitaine des grenadiers du bataillon des chasseurs francs de Mayence, le 1^{er} juillet 1793, et chef de bataillon le 1^{er} septembre 1793. Il servit en Vendée, à l'armée de Sambre-et-Meuse, à celle d'Angleterre, et en 1800 à celle d'Italie. Il fut promu général de brigade le 11 fructidor an X (29 août 1802) et général de division le 5 octobre 1820. Blessé à Mayence en 1793, il se distingua en 1807 à la tête de pont du village de Lomitten. Le 22 juillet 1812, il fut blessé

(1) Etats de service communiqués par M. Louis Tuetey. — V. *Presse grayloise*. Supp. 14 août 1896. Son fils, Claude-François n'est pas né à Auvet comme le porte une note du Ministère de la Guerre.

mortellement à la bataille de Salamanque ou des Arapiles. Il était baron de Rosengat.

FOILLENOT (ANTOINE) fut recteur de l'Université de Dole en 1550.

FOUSSARD (Pierre), peintre à Gray, est mentionné dans les comptes de la ville en 1506.

* GARNIER (PAUL-AIMÉ), né à Gray en 1820, mort à Paris en 1846, prit part à la fondation de la *Revue de province*, collabora au *Corsaire Satan*, à l'*Époque*, et fit représenter, sous le pseudonyme de *Paul Zéro*, une parodie des *Burgraves*, intitulée *Les Barbes Graves* (1843), puis une revue en vers et quatre tableaux de l'année 1843, sous le titre de *Voyage au Panthéon* (1844, in-12).

GARNIER (MARIE-JEAN-GEORGES-CATHERIN), né en 1815, exerça la profession d'avocat, puis s'occupa de littérature et se fixa à Bagnaux. Il a collaboré à divers journaux et obtenu des prix à des concours de province pour des morceaux de poésie et d'éloquence. Nous citerons de lui : *Éloge de Laplace*, *La Tour du patriarche*, les *Sœurs de la Miséricorde*, la *Première aux Romains*, etc. (1)

* GIRARD (HENRI-CÉLESTIN) né à Gray le 22 juillet 1862, entra à l'École de médecine navale de Toulon, et exerça les fonctions d'aide-médecin de la marine (1882) de médecin de 2^e classe (1885), de médecin de 1^{re} classe (1890), puis de médecin principal (1902). Après avoir professé la physiologie à l'École de médecine de Toulon, il a été nommé sous-directeur de l'École principale du service de santé de la marine à Bordeaux.

Il a publié : *Essai de topographie médicale de Sainte-Marie de Madagascar* (thèse in-8) ; *Variole et vaccine au*

(1) *Larousse* (1^{er} supplément). — Voir sur Georges Garnier l'édition de 1892.

Sénégal (*Archives de médecine navale*, 1889) ; *Hépatite suppurée multiple* (ib.) ; *Anthropométrie des Chinois du Sud* (*Association française pour l'avancement des sciences*, 1887) ; *Esquisse sur les Maus* (ib.) ; *Notes sur les Chinois du Quang-Si* (*L'Anthropologie*, 1898) ; *Notes sur les Nungs du Haut-Tonkin* (*Association française pour l'avancement des sciences*, 1898) ; *Essai sur l'indice céphalique des populations du Nord-Est de l'Indo-Chine* (ib. 1899) ; *Notes anthropométriques sur les Thos* (ib.) ; *Les Dinkas nilotiques* (*L'Anthropologie*, 1900) ; *Yakomas et Bougous, anthropophages du Haut-Oubanghi* (ib. 1901) ; *Notes anthropométriques sur les Tonkinois* (*Association française* 1900) ; *Contribution à l'étude des proportions du tronc chez les Jaunes et chez les Noirs* (ib. 1901) ; *Observations anthropométriques d'un Danakil* (ib.) ; *Notes anthropométriques sur quelques Soudanais occidentaux : Malinkés, Bambaras, Foulahs, Soninkés, etc.* (*L'Anthropologie*, 1902) ; *Trois cas d'hépatite suppurée nostras épidémique* (*Archives générales de médecine*, 1902) ; *Le chlorure d'éthyle en anesthésie générale* (*Revue de chirurgie*, 1902,) mémoire discuté à la Société de chirurgie et publié en brochure in-8° par l'éditeur Alcan) ; *Le Haut Tonkin, notes météorologiques et médicales* (CHALLAMEL, 1903, br. 8°) ; *Cours élémentaire de physiologie* (Toulon, Justiniano, 1899, 8°) ; *Plaie pénétrante à la poitrine...* (*Société de chirurgie* (1901) ; *Fracture para-médiane du crâne* (ib. 1901) *Mort rapide par diastasis médullaire* (ib. 1901) ; *Fraction de la région frontale* (ib. 1902) ; *Désenclavement du nerf radial après paralysie consécutive à une fracture* (ib. 1902) ; *Le sang dans l'adipose symétrique* (*Soc. de biologie*, 1902). *Le doigt hippocratique dans les affections hépatiques* (ib. 1903) ; *Examen du sang dans le cancer massif du foie* (ib. 1903) ; *L'adipose symétrique* (*Rev. méd.* 1903) ; *A propos*

d'un cas de gangrène typhoïdique (ib) ; *Les tribus sauvages du Haut-Tonkin : Maus et Méos, notes anthropométriques et ethnographiques* (dans BULLET : *Géographie descriptive, publiée par le ministère de l'instruction publique*, 1903) ; *L'hygiène navale dans la marine de guerre moderne*. CHALLAMEL, 8° (1905) ; *Biographie de Marcelin Duval ; L'hygiène dans la marine de guerre moderne* (in-8° compact) ; *Contribution à l'étude du cancer du foie* (Rev. de méd., 1905) ; *Déséquilibre hémoleucocytaire et réaction iodophile dans l'abcès du foie* (*Gazette scientifique et médicale de Bordeaux*, 1905) ; *Le Niolo (Corse) notes descriptive et anthropométriques* (1905) ; *Notes sur la bactériologie de l'air des navires de guerre* (Assoc. franç. 1907) ; *Étude préliminaire sur la ventilation à bord d'un garde-côte cuirassé* (ib. 1907) ; *L'eau à bord* (*Archives de médecine navale*, 1907) ; *L'hygiène aux colonies* (ib. 1907), etc.

M. Girard a occupé le poste de chef de service de santé à l'hôpital de Sidi-Abdallah (Tunisie) en 1907, et a été nommé en janvier 1908 professeur de clinique chirurgicale à l'École d'application de médecine navale.

Lauréat de la Faculté de médecine de Paris en 1906, il a reçu de l'Académie de médecine une mention honorable au prix Vernois, ainsi qu'une mention très honorable au prix Monbinne, en 1905, et l'année suivante le prix Clarens, en même temps qu'il obtenait le prix Godard de la Société d'anthropologie. M. H. Girard est officier de l'instruction publique depuis 1905 ; il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1894, par sa brillante conduite à Lang-Cou ; et officier en 1903. Il est titulaire de la Société d'anthropologie et membre correspondant de la Société de chirurgie (depuis 1904) (1).

(1) Son père, M. J.-B. Girard, né près de Gray, ancien élève de l'école Cazer, a fait plusieurs campagnes en qualité de mécanicien de la marine

* GRÉMAILLY, (FERDINAND), architecte, né à Gray le 11 août 1849, élève de MM. Chipiez et Thierry, a exposé au Salon de 1876 un *Projet d'une usine pour la préparation des bœufs conservés à l'usage des armées de terre et de mer* (8 châssis) — (1).

* GRILLOT (JOSEPH), né à Gray le 4 décembre 1835, a publié en 1869 une curieuse brochure : *Un conte graylois* (in 8°) réédité depuis avec une addition, sous ce titre : *La Charité* ; puis *La Saône* ; *Prière des Matelots* ; *Près de vous* (musique de Louis Querm) ; *Le franc-tireur graylois* (musique de Louis Hustache), etc. Il est un des collaborateurs du Bulletin de la *Société grayloise d'émulation*.

Sa modestie excessive lui a fait garder en portefeuille de forts jolis vers. Blessé à Grosagny, devant Belfort, à la tête d'une compagnie de gardes mobiles, M. Grillot a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

* HENRI (NICOLAS) dit *Henri de Gray*, né le 12 décembre 1822, fut élève de Léon Cogniet. Il a exposé au Salon en 1842 : *Eudore et Cymodocée* ; en 1843 : *Sacrifice druidique* ; en 1844 : *Jésus et les docteurs* ; en 1846 : *Jésus flagellé* ; en 1849 : *L'attente* ; en 1857 : *Un jour de marché sur la lande de Pouldavid (Finistère)* ; en 1865 : *Une vision, ou les Sirènes* ; en 1866 : *Les quatre saisons ; les quatre âges*, aquarelles (projet de frises décoratives pour un hôtel) ; en 1872 : *Portrait de Mme H. D. G.* ; *Vue*

et a fini sa carrière comme inspecteur des mécaniciens.

Il a publié : *Traité pratique des chaudières marines. Description, entretien, conduite, à l'usage des mécaniciens de la marine militaire, de la marine marchande et de l'industrie*, (ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, 1897, in-8°) ; *Traité pratique des machines marines motrices, des machines à pétrole et à gaz* (1901, 2 vol. in-8°).

En 1906, M. Girard a reçu un prix de 1.000 fr. de l'Académie des Sciences.

(1) BELLIER DE LA CHAVIGNERIE : *Dictionnaire*.

prise près de Tournus ; en 1878 : *Les démons de la mer* (1). Le Musée de Gray a reçu de lui son portrait.

M. Henri s'est révélé comme un des bons décorateurs de notre époque. Ses principaux travaux décoratifs ont été faits dans les hôtels de MM. le marquis de Talhouët, le duc de Monchy, le comte Lemarois, et de Rémusat ; on lui doit un salon à la préfecture de Versailles, le grand escalier du *Figaro*, etc.

Il a aussi fait un grand nombre de cartons, dessins, etc... pour être reproduits en tapisserie par les manufactures d'Aubusson à diverses expositions universelles.

HUGON (PIERRE-FRANÇOIS), baptisé le 8 octobre 1674, mourut en 1754, évêque de Philadelphie, coadjuteur de l'archevêque de Besançon. Il était fort respecté pour l'austérité de sa vie. Son portrait est à la sacristie de l'église paroissiale (2).

* HUOT, de Gray, orna le château de fresques en 1372.

* JACQUINOT, (CLAUDE), seigneur de Goux, président du parlement de Dole, mourut en 1398 et fut enterré dans l'église paroissiale (3).

JOBARD (PHILIPPE-FR^{ois}) a publié dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* : *Le duel judiciaire*, 1844, J. 88. — *Rapport du concours de droit*, 1847, A. 63. — *La situation morale*, 1848, J. 1. — *Usages et cérémonies de l'ancien droit*, 1848, nov. 1. — *Rapport du concours de philosophie*, 1851, A. 64. — 1855, J. 54. — *Du travail*, 1860, J. 1. — Voir l'édition de 1892. — Il fut nommé après deux mois (et non après deux ans) à Besançon.

JOBELOT (JEAN-FRANÇOIS). La bibliothèque de Gray

(1) BELLIER DE LA CHAUVIGNERIE, *Dictionnaire*.

(2) *Inventaire des Archives du Doubs*, par M. Jules GAUTHIER.

(3) LABBEY DE BILLY : *Histoire de l'Université de Dole*, II, 293. — DUNOD DE CHARNAGE : *Histoire du Comté de Bourgogne*, (Mémoires, III, 626).

renferme, comme celle de Besançon, une copie reliée de ses *Notes manuscrites*. On lui attribue une *Instruction pour dresser les procédures des procès civils conformément à l'ordonnance de 1667*.

Il y a dans les manuscrits Chiflet (à la bibl. de Besançon, t. 54, f° 49) des extraits d'un livre rouge compilé par le président sur les droits et prérogatives du Parlement.

* JOBELOT (JEAN-BAPTISTE), vicaire général (1628-1705). On a de lui un *Coutumier et Directoire à l'usage des religieuses clarisses de Poligny et de Salins* (Lyon, 1703, 8°); et les *Règlements et Statuts de la confrérie de Lorette* (1705). — (Biographie Michaud).

JOUART (JEAN). M. Blondeau, procureur de la République à Vesoul, prépare l'impression de deux études sur le président Jouart.

JOUART (JEAN-ABEL). commanda le 32^e d'artillerie, fut nommé en 1893, général de brigade commandant l'artillerie du 11^e Corps, et en 1897, général de division. Désigné pour le commandement d'un corps d'armée, il fut mis à la tête d'une division d'infanterie, et mourut à Remiremont le 26 mars 1899 (1).

Une congestion cérébrale, qui l'emporta, fut causée par le froid qui sévissait, le jour où il prononça, sur la tombe d'un officier mort à Madagascar, un discours brûlant de patriotisme. (*Presse grayloise*, 1^{er} avril 1899).

Il a été jusqu'à ce jour le plus éminent des officiers supérieurs originaires de Gray.

JOUART (CHARLES), fils d'un notaire de Gray, est né le 5 avril 1850. Avocat à Paris, il a été conseiller de préfecture en 1878, puis sous-préfet de Saint-Jean-de-Mau-

(1) Eugène GUESQUIN : *Bitche et ses défenseurs*. Paris, 1900. Couloum, imp. Brodard. — Voir l'édition de l'*Hist. de Gray*, 1892.

rienne et secrétaire général de la Somme. A la mort de M. Horteur, les électeurs de son ancien arrondissement le nommèrent député en 1895. Il fut réélu en 1898, après avoir soutenu le ministère Méline. Mais il échoua en 1902, et à Gray en 1906. M. Jouart est aujourd'hui avocat à la Cour d'appel. Il a collaboré à l'*Indicateur de la Maurienne*, à la *Savoie libérale*, etc.

* KORNPROBST (JOSEPH-ADOLPHE), né à Gray le 19 mai 1804, d'une famille de commerçants, fit de bonnes études à l'école ecclésiastique d'Ornans, fut admis en 1824 à l'Ecole polytechnique, et envoyé à Besançon en 1831, comme ingénieur ordinaire des ponts et chaussées. Il travailla à une route de Besançon à Pontarlier. En 1847, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Membre associé de l'Académie de Besançon en 1840, il offrit à cette compagnie une note sur *La mécanique rationnelle*, avec un mémoire: *Du mouvement d'un fluide dans un vase en mouvement*. Il exerça depuis les fonctions d'ingénieur en chef à Limoges et à Blois, fut admis à la retraite en 1891 et mourut à Blois le 9 mars de la même année.

* LABOREY (JEAN), conseiller au Parlement de Dole en 1573, mourut vice-président en 1607. (DUNOD DE CHARNAGE : *Hist. du Comté de Bourgogne*, III, p. 644).

* LA ROCHE, (JACQUES), peintre, est mentionné dans les comptes de 1520, 1550 et 1560. En 1529, il reçut quinze francs pour avoir fait pour l'église paroissiale un Christ en croix et un saint Jean.

LULIER. Voir *Arnoux*.

* MAHUET (PIERRE), peintre, mentionné dans les comptes de 1615.

MAILLARD (FIRMIN), né à Gray en 1833. Nous com-

plétons ainsi sa notice : on a de lui : *Histoire anecdotique et critique des 159 journaux parus en 1856*, (1 vol. in-12, 1857) ; *Histoire anecdotique et critique de la presse parisienne* (2^e et 3^e séries, 1857-1858 : 1 vol. in-18 : 1859) ; *Recherches historiques et critiques sur la Morgue* (1860, 1 vol. in-16) ; *Le Figaro* (12^e et 13^e livraisons de la publication : *Les grands journaux de France* : (1862, in-8°) ; *Le gibet de Montfaucon, étude sur le vieux Paris* : (1863, pet. in-8°) ; *Quatre heures d'angoisses, études psychologiques*, (s. d. 1 vol. in-16) ; *Quand j'étais petit*, (id. 1 vol. in-16) ; *Histoire des journaux publiés à Paris pendant le Siège et la Commune* (1871, 1 vol. in-12) ; *Affiches, professions de foi, documents officiels, clubs et comités pendant la Commune* (1871, 1 vol. in-12) ; *Les publications de la rue pendant le Siège et la Commune : satires, canards, plaintes, chansons, placards et pamphlets : bibliographie pittoresque et anecdotique* : (1874, 1 vol. in-18) ; *Les derniers bohèmes : Henry Mürger et son temps* (1874, 1 vol. in-12 : extrait de *la Renaissance artistique et littéraire*, 1873) ; *La légende de la femme émancipée : histoires de femmes pour servir à l'histoire contemporaine* (1888, in-12) ; *Les passionnés du livre* (1896, 1 vol. pet. in-8° : 225 ex. : 1 à 25 sur papier du Japon : 25 fr. ; 20 à 225 sur papier vergé à la forme : 10 francs : ouvrage épuisé) ; *Le salon de la vieille dame à la tête de bois : pour servir à l'histoire de l'Académie française sous le Second Empire* (1897, 1 vol. pet. in-8° : même tirage que le précédent : épuisé) ; *Le Requiem des gens de lettres : comment meurent ceux qui vivent du livre* (1901, 1 vol. in-18 : 12 ex. sur papier du Japon : 10 fr. ; 8 sur papier de laine : 8 fr. ; 12 sur papier de Hollande van Gelde : 6 fr. ; 350 sur alfa vergé : 4 fr.) ; *La cité des intellectuels* (1905, in-16 compact).

M. Maillard a collaboré à l'*Annuaire des Deux-Mon-*

des ; à l'*Almanach parisien* de Desnoyers (1869-1864) ; à l'*Almanach de Jean Raisin*, de Gustave Mathieu ; à *Paris qui s'en va*, au *Musée des Deux-Mondes* ; au *Rabelais*, au *Diogène*, au *Courrier de Paris*, au *Diable boiteux*, à *Paris le soir*, au *Dimanche*, à la *Discussion* (mai 1871), à la *Gazette de Paris*, au *Figaro*, à la *Politique* (12 mai 1871) ; au *Bulletin du bouquiniste*, au *Courrier du Livre*, à la *Nouvelle Revue*, à la *Revue bleue*, à la *Revue biblio-iconographique*, à la *Revue anecdotique*, etc.

Depuis 1894, il a été attaché à la Bibliothèque Sainte-Geneviève comme sous-bibliothécaire. Il est mort en 1907, laissant de vifs regrets, car ses collègues avaient pu apprécier son érudition, son esprit, son caractère aimable et obligeant, sa ténacité toute comtoise dans le travail.

* MAIRE (ANTOINE-MARIE-JOSEPH), dit *Maire neveu*, né le 30 novembre 1804, négociant et commissionnaire en marchandises à Montbard, fut élu en 1842 conseiller général du canton de Montbard, et en 1848 représentant de la Côte-d'Or, le 2^e sur 10, par 74.540 voix. Il fit partie du comité des finances, et vota presque constamment avec la gauche. Partisan de la participation de l'ouvrier aux bénéfices du patron, républicain de vieille date, actif et désintéressé, M. Maire se reconnaissait une rudesse de caractère qui lui fut nuisible ; et en 1849, l'hostilité des socialistes le fit échouer aux élections à l'Assemblée législative. Il ne fut pas réélu au Conseil général en 1852, et mourut en 1857. (Note communiquée par M. de Confeveron).

* MARQUiset (ALFRED-MARIE-THÉRÈSE-JULES-HENRI-ADRIEN, comte), fils de M. Léon Marquiset, est né à Gray le 15 octobre 1866. Il a publié des poésies : *Ruades de Pégase*, (Paris, Savine, 1891) ; *Rasure et ramandons*, (Besançon, Jacquin, 1893) ; *Chansons poudrées*, (Paris, Le-

merre, 1897) ; *Au petit bonheur*, (Paris, Charles, 1901) ; *Claironnées*, (Paris, Emile Paul, 1903) ; *Grayloiseries*, (extraites du Supplément de la *Presse grayloise*, Gray, G. Roux, 1903) ; des contes en prose, parfois assez gaulois : *Les chroniques gaies de la Résie*, (plaquette sans nom d'éditeur et sans date) ; *Franches contées*, (Besançon, Cariage, 1900) ; *La première levée*, (Paris, Charles, 1904) ; il a fait du théâtre : *Môssieu Joseph*, comédie en un acte, (Besançon, Paul Jacquin, 1893) ; *Entre prétendants*, (Paris, *Revue de la France moderne*, 1899) ; et il s'est attaqué à l'histoire en publiant *La duchesse de Fallary*, (Paris, Champion) ; puis *La phrase et le mot de Cambronne* (1907).

M. Alfred Marquiset est un des écrivains les plus spirituels qu'ait produit notre province. Sa franche allure, sa verve et son originalité lui ont valu de flatteuses appréciations, bien que sa muse soit un peu négligemment attifée.

* MONEUSE (MARIE-CATHERINE-ADÉLAÏDE, dite *Tullie*), née à Gray le 14 juillet 1826, a écrit des ouvrages pour la jeunesse : *Marguerite Robert* (3^e édition. Tours, Mame, etc). Nous n'avons pu dresser la liste de ses ouvrages.

MONGIN, (DOM ATHANASE DE). Dans les manuscrits de la bibliothèque de Tours sont ses traités inédits : *Traité de la vie intérieure, où l'âme et ses actions sont considérées comme instrument des opérations de Dieu* ; *De imitatione Christi exercitium* ; *Libellus de devotione Domini Jesu* ; *Modus colligendi ex infirmitatibus fructum et ex imperfectionibus perfectionem* ; *Préparations aux différentes fêtes de l'année* ; *Tractatus de fide divina* ; *Le voyage des dix jours de l'âme se retirant à la sacrée solitude* ; *Traicté pour célébrer l'Advent de Nostre Seigneur* ; *Traicté pour célébrer l'expectation de la glorieuse Vierge* ; *Traicté pour deuotement célébrer le caresme de Nostre-Dame* ; *Traicté pour*

deuotement célébrer l'Advent de la sainte Vierge ; *Tractatus de spe divina* ; *Duplex Christi aetas honoranda a monacho benedictino* ; *De quotidiano examine conscientiae, seu de modo confessionis instituendae*. La liste de ses œuvres est dans l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint Maur*, pages 17 et 793. Gray n'a pas produit de théologien plus laborieux.

MORE, (FRANÇOIS-JULES), né le 20 mai 1823, mort le 5 mai 1908, a édité quelques œuvres musicales : *Salut au Drapeau*, chœur à quatre voix d'hommes (paroles de Maurice Boukay) ; *Le joli mois de mai*, rondel (paroles de Stéphen Leroy) ; *La Saône* (id.) ; *Allons au bal* (paroles de Joseph Grillot) ; un *Chant nuptial*, et plusieurs cantiques (*Ama Dio*, *Sitio*, *Je m'envole à son cœur*, *Soupir du Sacré-Cœur*). Le décès de cet amateur éclairé, aimable et plein de zèle, a inspiré des regrets unanimes dans la ville de Gray.

MOUCHET, (FRANÇOIS-NICOLAS), né à Gray le 10 février 1749 (et non en 1750), membre de la municipalité de Paris, laissa entrer la foule aux Tuileries le 20 janvier 1792, en disant que le droit de pétition était sacré.

Le 14 juillet 1793, il fut arrêté comme girondin, malgré les réclamations de la section de la Fraternité, qui l'avait chargé d'une mission dans l'Eure, département agité par ses amis politiques : le 18 octobre, il fut acquitté de l'accusation d'avoir conspiré (1). Il devint à Gray contrôleur des contributions directes sous le Consulat, et, plus tard, professeur de dessin au collège (2).

(1) *Moniteur-Réimpression* XVII, 145 ; XVIII, 120. C'est ainsi qu'il faut rectifier l'assertion qu'il aurait « signalé à l'indignation publique les chefs du parti révolutionnaire ». (*Biogr. Michaud*. — *Hist. de Gray*).

(2) *Annuaire de la Haute-Saône*, an XI^e. — CH. GODARD : *Notice sur le Nouveau Collège de Gray*, G. Roux. — En vente chez M. A. Bergeret, libraire).

Premier grand prix de Rome en 1770, fondateur de l'école de dessin de sa ville natale en 1794, il avait acquis une assez grande notoriété par son talent. Principaux ouvrages : 1782, *Tête d'homme*, pastel ; — Salon de 1791 : *Dibutade ou l'origine du dessin* ; — Salon de 1795 : *L'ordre du jour*, esquisse du tableau que l'artiste fut chargé d'exécuter pour la Nation comme prix d'encouragement par concours ; — Salon de 1796 : *Léda*, demi-figure ; *Tête de jeune fille* ; *Portrait de C. P.* ; un cadre renfermant plusieurs portraits en miniature ; — Salon de 1799 : *Le 9 Thermidor ou Le triomphe de la Justice* (allégorie) : œuvre qui fit partie des travaux d'encouragement décrétés et figura dans le musée spécial de l'École française, à Versailles (1).

Ses estampes sont fort recherchées des amateurs. On cite de lui : *Le Larcin d'Amour*, *La Surprise d'Amour et le Coucher*, *L'Illusion*, *L'Erreur*, *Les chagrins de l'enfance* (2).

Peut-être est-il impossible de reconstituer la liste des portraits à l'huile et des pastels qu'il fit à Gray et aux environs. Il y travailla pour la famille Revon ; M. Emmanuel Pothelet a deux portraits, de l'ainé de ses garçons et de sa fillette, qu'il a représentés en costumes de bohémiens.

Une toile qu'il a exécutée sur une serviette de table, et qui représente un sauvetage, est à la mairie de Gray.

Une notice posthume de M. Georges Jourdy sur ce peintre a été insérée dans le *Supplément Littéraire* de la *Presse Grayloise* ; un tirage à part a été effectué. M. Callet,

(1) *Bulletin de la Société des Beaux-Arts des Départements*, t. XX ; et BELLIER DE LA CHAVIGNERIE : *Dictionnaire des Artistes français*.

(2) Prix des *Chagrins de l'Enfance* : Photogravure en noir, 1 fr. ; coloriée, 3 fr. — Gravé par Lecœur, in-fol., imprimé en couleur, 20 fr., chez Rapiilly, 9, quai Malaquais.

secrétaire de la mairie du IV^e arrondissement de Paris, achève une étude sur Mouchet.

Ce peintre graylois, dans ses meilleures œuvres, rappelle Chardin, et aussi, par le caractère de certaines inspirations, Baudoin ou Fragonard.

MOUGEY (MME), fille de M. Jouardet, née à Gray vers la fin du XVIII^e siècle, peintre amateur, imita les miniatures faites à Gray par Mme d'Anse, une artiste de passage, et fit quelques portraits parmi lesquels nous pouvons citer ceux de Mme Febvrel mère, de M. Febvrel fils, vers 1840, de M. Demay, de M. Humbert, son beau-père.

Elle donna des leçons de peinture à l'huile, comme en donna plus tard Mlle Parent.

Nous ne pouvons indiquer exactement la date de sa naissance et celle de sa mort (1).

* MUGNIER, (ANTOINE-ALEXIS), né à Gray le 3 juillet 1830, bachelier ès-lettres en 1847 après de brillantes études, eut à Dijon le premier prix de droit romain et le deuxième de droit français en 1850, et fut reçu docteur en droit avant d'avoir accompli sa vingt-deuxième année. Admis en 1852 à concourir pour la suppléance à une chaire de l'École de droit de Dijon, et reçu le troisième agrégé en 1856, il fut nommé professeur à la faculté de Dijon, puis agrégé et professeur de Droit civil à la faculté de Strasbourg en 1860. Il est mort en 1871. Sa thèse de doctorat est intitulée : « *Les Privilèges* ».

* NOIROT, (PIERRE-FRANÇOIS), né à Gray le 13 octobre 1824, violoniste de talent, auteur de quelques valse : (*Souvenir de Nice, Fleur d'hiver, Les adieux*), fut attaché au Théâtre Lyrique à titre de second violon.

(1) Renseignements communiqués par MM. Auguste et Joseph Roux.

Il mourut prématurément d'un orpème à l'hôpital de La Charité (1).

M. Firmin Maillard a donné son médaillon au musée de Gray.

* PAGUELLE, (FRANÇOIS), fut en 1603 recteur de l'Université de Dôle.

* PAUTELLERET, (JEAN), fut en 1416 vice-recteur de l'Université de Dôle.

PARAVEY (JEAN-BAPTISTE), naquit à Gray le 10 novembre 1767. Nous croyons devoir corriger la notice que nous lui avons consacrée.

Après ses études classiques, il prononça ses vœux le 1^{er} janvier 1789, dans l'abbaye bénédictine de la Sainte-Trinité de Vendôme. Élève de l'abbaye de Saint-Bénigne à Dijon, il en sortit en avril 1790 à la suite du décret qui supprimait cet ordre religieux. Il fut, par suite de son refus de serment, fort maltraité par des émeutiers, enfermé au séminaire, d'où une nouvelle émeute l'arracha ; et sauvé par l'intervention du maire de Dijon. M. Paravey exerça les fonctions de surnuméraire à l'administration du département de la Côte-d'Or, servit quelque temps dans un bataillon de nouvelle levée, revint à Gray, y travailla comme surnuméraire de l'enregistrement, puis aida ses parents à tenir une maison de commerce. En 1822, il fut caissier de son frère à Paris ; ensuite il entra au séminaire de Saint-Sulpice, où il resta de 1823 à 1826. Attaché à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, il ne craignit pas, malgré la colère du peuple contre le clergé, d'essayer le premier une réconciliation, en donnant la bénédiction aux morts de juillet 1830, et reçut la croix de la Légion d'honneur pour sa conduite en cette circonstance : le « prêtre des

(1) FIRMIN MAILLARD, dans les *Derniers Bohêmes*, le désigne sous le prénom de Henry.

tombes du Louvre » fut alors très populaire. Nommé chanoine à Saint-Denis, il devint doyen du Chapitre. Sa vie agitée se termina au Havre, chez sa nièce, Mme Charles Saglis, le 9 mai 1857 (1).

* **PARISET (CHARLES)**, menuisier à Gray, fut un décorateur remarquable du XVI^e siècle, (Bonnaffé : *l'Art* : 1^{er} décembre 1886 : Art. sur Hugues Sambin).

* **PELLIÖN (JEAN-PIERRE)**, né à Gray le 5 août 1793, fut élève de l'École de cavalerie de Saint-Germain de 1809 à 1811, et fit la campagne de Portugal comme sous-lieutenant au 2^e régiment de Hussards ; blessé d'un coup de sabre à Salamanque, il fut promu lieutenant en 1813. Blessé encore à Bunzlau, puis à Weimar, il passa aux chasseurs à cheval de la vieille garde. Avec une trentaine d'hommes, à Château-Thierry, il culbuta une centaine de Cosaques. Après avoir pris part à la campagne des Cent-Jours, il resta deux ans en non-activité. Mais il reprit du service en 1817, prit part à l'expédition d'Espagne, au cours de laquelle il fut mis à l'ordre du jour de l'armée, puis à celle de Morée, comme aide-de-camp du général Trézel. Mis encore à l'ordre du jour après la prise du château de Morée, il fut promu officier de la Légion d'honneur. En 1830, il fit fonctions de commandant de la cavalerie régulière des Grecs, commanda quelque temps la place de Coron, puis revint en France, et fut nommé aide-de-camp du général Drouet d'Erlon. Le 20 janvier 1836, il devint chef d'escadron. Il fut grièvement blessé en chargeant seul une trentaine d'insurgés dans la rue d'Amboise, et, à la suite de cet exploit, nommé lieutenant-colonel. De 1841 à 1843 M. Pellion servit en Algérie dans les spahis et au 1^{er} régiment des chasseurs d'Afrique.

(1) Son portrait a été vulgarisé par des gravures dont la bibliothèque de Gray possède un exemplaire.

Général de brigade le 1^{er} juin 1849, il réprima un soulèvement républicain dans l'Allier, en décembre 1851, et fut nommé général de division le 10 mai 1852. Grand commandeur du Sauveur de Grèce depuis 1856, grand officier de la Légion d'honneur en 1857, il fut placé dans le cadre de réserve le 5 août 1858, et mourut au château de Ceyssac, près du Puy, propriété de sa femme, née Élisabeth-Charlotte Théry, le 8 mai 1864.

Président du Conseil général de la Haute-Loire depuis plusieurs années, le général laissa de vifs regrets à tous ceux qui avaient pu apprécier son caractère obligeant, et qui estimaient sa modestie, la régularité de sa vie, la sincérité de ses convictions politiques et religieuses. — Une histoire des Grecs, et quelques brochures sur la stratégie, n'ont été imprimées par lui qu'à un petit nombre d'exemplaires. (*Indépendant de la Haute-Saône* : 31 janvier 1906 : article de M. S. Leroy — *La Haute-Loire* : mai 1864).

* PELLION (MARIE-JOSEPH-ALPHONSE dit ODET), frère du précédent, naquit à Gray le 10 vendémiaire an V (30 septembre 1796). En 1812, il entra à l'École de marine de Toulon. Aspirant de 1^{re} classe en 1815, renvoyé de la marine en 1816 pour avoir servi pendant les Cent-Jours, il fut peu après réintégré dans son grade, et fit partie de l'expédition scientifique du commandant de Freycinet. Enseigne de vaisseau depuis 1821, il assista au blocus de Barcelone. Après avoir accompagné l'amiral de Rosamel dans un nouveau voyage d'exploration, il assista au blocus d'Alger, en 1827 et 1828, puis à l'expédition d'Alger en 1830, et à celle de Lisbonne l'année suivante. M. Pellion fut ensuite commandant de *La Flèche*, capitaine de corvette, puis commandant en second du *Triton*, sous les ordres de l'amiral Hamelin. Commandant du *Cygne*, il prit part au blocus de Buenos Ayres, et fut promu capi-

taine de vaisseau en 1843. Après avoir été aide-de-camp de l'amiral de Mackau, ministre de la marine, il commanda le *Marengo*, puis l'*Océan*, et fut nommé directeur des mouvements du port de Toulon. Une mission bien remplie sur les côtes de l'Équateur lui valut en 1852 le grade de contre-amiral et le commandement de la station du Pacifique. Major général à Brest, puis préfet maritime à Cherbourg, il commanda en second l'escadre de la mer Noire, sous les ordres de l'amiral Bruat, et assista à la prise de Sébastopol. Il prépara la chute de Kinburn en empêchant son ravitaillement. Nommé grand officier de la Légion d'honneur, il commanda les forces françaises dans la mer Noire, puis la 1^{re} division de l'escadre de la Méditerranée. Vice-amiral le 9 août 1858, il fut nommé préfet maritime à Brest, où il sut « tempérer la fermeté du commandement par une profonde bienveillance pour les personnes. » Le 24 août 1861, il fut placé dans le cadre de réserve.

Il mourut à Toulon, au quartier Sainte-Anne, le 23 janvier 1868 (1).

* PERREY (LOUIS-JUSTIN-AURICE), né à Gray le 12 juin 1856, est fils de Félix Perrey, avocat, dont la famille, originaire de Salins, est qualifiée noble dès le XVI^e siècle (2) et dont un membre reçut le titre de chevalier sous Louis xv.

M. Louis Perrey commença ses études au collège de Gray et les termina au collège Saint-François-Xavier, à Besançon. Bachelier ès-lettres, il suivit des cours de médecine et de droit, et s'adonna à la peinture. Il fut successivement élève des maîtres Rivey, Alfred Roll et Albert Maignan.

(1) *L'Indépendant de la Haute-Saône*, 7 février 1906 : Art. de M. S. Leroy. — La variété des aptitudes des Graylois a permis à plusieurs d'entrer dans la marine : M. Carradot fils, les frères Convers, Girard et Michaud, y ont acquis le grade d'officier.

(2) *Nobilitaires de Saint-Allais* : Jules GAUTHIER et DE LURION. — Bibl. de Besançon, ms 1903, fol. 351.

Etabli à Paris, il exposa au Salon de la Société des Artistes Français : en 1884, *Étude de femme nue* ; en 1886, *Portrait de Mme L...* et *Djiddaïcha* ; en 1887, *L'Orpheline*, tableau qu'il a donné au Musée de Gray ; en 1888, *Portrait de Gabriel Prévost* ; en 1889, *Le martyr de Sainte-Eutrope* ; en 1890, *Liseuse distraite* ; en 1898, *La Poésie* ; en 1899, *La Musique* ; en 1900, *Rupture* ; en 1901, *Convalescence* ; en 1903, *Un mot à la hâte*.

M. Perrey a fait, en outre, de nombreux portraits parmi lesquels ceux de Mme H. H... ; de Mme T. Botrel ; de Mme D... ; des trois enfants D... ; de M. V... ; de M. R... (1892) ; de M. A. Rothschild (de New-York) ; de M. C. Rothschild (de New-York) ; de M. C. de la B... ; de M. P... ; de Mme P... ; de Mlle H. B... ; de miss L. H... ; de Mlle F. D... de l'Opéra-Comique (1894) ; de Mme Marrochetti, etc. Revenu se fixer à Gray en 1904, il y fait les portraits de M. le chanoine Louvot ; de M. le docteur Rossen ; de Mme B. M... ; du docteur et Mme H. F... ; de M. A. J... ; de M. C. M... ; de Mlle C... ; de Mme veuve Mugnier, à 103 ans ; de M. R. Petiet ; de Mme C... ; de M. G... ; de M. B. L... ; de Mme L... ; de M. J. M..., etc.

Un certain nombre de ses tableaux ont été popularisés par la gravure en France et en Allemagne : *Lever de lune*, (1888) ; *Coucher de lune* (1889) ; *Diane* (1891) ; *Phœbé* (1892) ; *Stella*, *Vénus*, *Lune rousse*, etc. De nombreux tableaux de lui ont été acquis en Amérique, Angleterre, Russie, etc : *Le Printemps*, allégorie ; *Épisode du siège de Saint-Amour*, peinture historique (Am. du Sud) ; *Personnages Louis XIII* ; Sujets de genre gracieux : *La Comparaison* ; *Petit gredin* ; *Coquetterie* ; *Réverie* ; *Le Missel* ; *La prière* ; *Jeune fille au chat* ; *Femme à la Guitare* ; *Femme et fleurs* ; *Frileuse* ; *Le billet doux* ; *La réponse* ; *Bohémienne au tarot* ; *Éveil* ; *La colombe messagère* ; *Après le bal* ; *Chant du soir* ; *Au*

piano ; Femme au perroquet ; La Renaissance ; Liseuse ; Femme au miroir ; Léda ; Marguerite ; La corvée des cuivres ; Jeune fille à la mandoline ; Jeune femme au chien ; Le miroir improvisé ; Femme au masque, etc.

Parmi les tableaux de nu, citons : *Le Réveil ; La toilette ; Coquetterie ; Diane ; Baigneuses ; Femme couchée ; La toilette de Claudia ; La femme au coquillage ; Andromède ; Far niente ; Hommage à la Russie ; Femmes au bord de la mer ; L'Épave.*

En paysage : Plusieurs *Tableaux de la vallée de l'Ognon ; Couchers de soleil.*

En sculpture : Buste de Mme R. ; Médaillon de Mme L. B... ; Buste de M. le docteur R... ; Médaillon de M. G...

Une dizaine de tableaux de cet artiste font partie de la galerie de S. A. R. le comte de Flandre.

1^{re} médaille : Versailles et Biarritz.

M. Perrey, membre de la Société des Artistes Français, s'adonne également à différents travaux d'art décoratif : (corne ciselée, cuir et métaux repoussés), et enseigne ces différents arts à Gray.

PILLARD (HÉLOÏSE), a encore publié : *Éloge du baron Cuvier sur cette question : Quel est le pas qu'il a fait faire aux sciences*, par Mlle Héloïse Pillard (âgée de 15 ans 1/2). Paris, chez les marchands de nouveautés, 1833. — *Ode sur la mort de Mgr le duc d'Orléans* (1842, br. in-8°).

Sa vie démontre que le jeune travailleur qui n'a pas de rentes ne doit point chercher son gagne-pain dans la poésie.

PRÉVOST (JACQUES), a réparé les verrières de l'église de Gray en 1580. Il n'est pas l'auteur du *Jésus-Christ au tombeau* de la chapelle des Mayrot à Pesmes, comme nous l'avions répété.

Nous reconnaissons que feu M. Perchet, l'historien de

Pesmes, a eu raison de faire sortir Jacques Prévost de cette petite ville. Notre erreur s'explique par l'autorité d'érudits d'un grand mérite, et par ce fait, qu'il y avait au XVI^e siècle, à Gray, une famille de peintres portant le même nom.

Bernardin Prévost, né probablement aussi à Pesmes en 1499, eut pour fils aîné Philibert, peintre comme lui ; pour second fils Bernardin, peintre-verrier ; et le troisième, Jean, né à Gray comme les autres, fut aussi un peintre. En 1594, un Gabriel Prévost ornait de peintures l'hôtel-de-ville de Gray (1).

M. le docteur Bourdin vient de publier sur Jacques Prévost un ouvrage définitif : il se rallie aussi à l'opinion de M. Perchet. Notons que le 14 septembre 1621, Gabriel Prévost, peintre de Pesmes et maître de poste à Gray, y épousa Marguerite Fauvelet.

* QUERM (LOUIS), né à Gray en 1842, mort à Paris en 1890, où il avait été maître de musique des enfants de Mgr le duc d'Alençon, maître de chapelle à Saint-Louis-en-l'Île et professeur au collège Stanislas, a édité plusieurs compositions (2).

Son frère, M. Omer Querm, de Sainte-Marie-aux-Mines, lithographe à Gray, est l'auteur d'albums inédits contenant des vues de la Haute-Saône : un travail de cette importance mériterait de trouver un éditeur.

* RENAUD (MAURICE), fils de M. Renaud, avocat et plus tard président du tribunal civil à Gray, y naquit en 1857. Il a été, comme son frère Joseph (de Vesoul), un des plus brillants élèves du collège. Bachelier ès-lettres en 1873, bachelier ès-sciences l'année suivante, il suivit des

(1) G. Jourdy : *Supplément littéraire de la Presse grayloise* du 14 juillet 1902.

(2) Voir la notice consacrée à M. Joseph Grillot.

cours au collège Rollin, entra à l'École polytechnique avec le numéro 34, et en sortit avec le numéro 7. Après avoir pris les grades de licencié ès-sciences mathématiques et de licencié en droit, il est devenu ingénieur des ponts et chaussées à Paris, puis ingénieur en chef de première classe, et directeur des Travaux publics au Tonkin.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1892, il a été promu officier en 1898. M. Renaud a collaboré aux *Annales des Ponts et Chaussées*, et publié divers rapports à des congrès internationaux.

Il est aujourd'hui propriétaire du château d'Autet.

* ROBERT, (AUGUSTE), né à Gray le 25 janvier 1790, architecte départemental à Lons-le-Saunier, a construit plusieurs ponts dans le Jura, élevé à Lons-le-Saunier le grand séminaire, le palais de justice, les prisons, une caserne de gendarmerie. On lui doit encore une fontaine monumentale, des églises, des presbytères, des maisons de ville etc. (Bellier de la Chavignerie).

ROMÉ DE LILLE, (J.-B.-LOUIS), minéralogiste, né le 23 août 1736, mort le 7 mars 1790. Nous ajoutons ces remarques au sujet du célèbre minéralogiste.

L'étude scientifique des cristaux est d'une date relativement récente : elle représente une revanche intellectuelle de la France ; et son origine, qui est trop peu connue, mérite d'être rapportée.

Le premier savant qui eut l'idée d'appliquer les procédés de la physique et de la chimie moderne aux cristaux fut Romé de Lille, qui avait fait partie des escadres du roi envoyées dans les mers de l'Inde. Il avait été capturé au commencement de la guerre et trainé de cachot en cachot dans toutes les parties de l'immense empire que

l'imbécillité de notre gouvernement nous faisait perdre beaucoup plus que la vaillance de nos ennemis.

Mais ce pauvre prisonnier avait trouvé le moyen de venger à la fois son roi et sa patrie. En effet, sur tous les rivages où le vainqueur le traînait enchaîné, il recueillait une multitude d'objets que les favoris de Mars ou de Bellone dédaignaient de ramasser.

Lorsque la plus honteuse des paix lui permit de revenir en France, il avait dans ses tristes bagages de quoi préparer une des plus brillantes victoires de la physique française. Il arriva à Paris, pauvre, malade, inconnu, et alla voir Daubenton, alors directeur du jardin du Roi. Le digne collaborateur de Buffon le reçut à merveille, soutint sa misère, calma son découragement, et voulut en faire un membre de l'Académie des sciences.

Malheureusement quelque favori de la Pompadour ou de la Du Barry, qui avait étudié la nature dans les jardins de Le-Nôtre, lui répondit durement que l'on ne nommait pas dans la docte compagnie des membres dont le seul titre littéraire était d'avoir rédigé un catalogue.

La collection de Romé de Lille excita l'émulation de quelques amateurs, qui cherchèrent à en constituer de semblables. Un des plus actifs fut M. de France, maître aux comptes, M. l'abbé Haüy, régent au collège de Navarre, brisa un jour par mégarde un de ses cristaux, et découvrit que le cristal avait donné naissance à deux parties exactement semblables : la cristallographie était fondée. Haüy dut par conséquent, indirectement il est vrai, les principes de la cristallographie à Romé de Lille (1).

RICHARD-BAUDIN : M. Charles Thuriet lui a consacré une notice dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon*, en 1880.

(1) Note communiquée par M. Deckherr, professeur de mathématiques.

* RONDOT, (JEAN et JOSEPH), peintres de Gray, sont mentionnés en 1610 dans les comptes de la ville.

* ROUHIER, (CLAUDE), dit Noirot, peintre, est mentionné dans les archives de Gray (G. 135. n° 347 bis.)

ROUX, (GILBERT-JOSEPH). Nous lui avons consacré une notice dans l'édition de 1892.

Ses nouveaux tableaux sont : *Le marché de la place de l'hôtel-de-ville à Gray* (1904) ; *La terrasse du château à Gray*, (1904) ; *Un ménage qui se boude* (id.) ; *Vieux paysan et sa petite-fille* ; *Jeune paysanne donnant à manger à ses poules dans une cour de ferme* ; *Paysage du Doubs aux environs de Saint-Hippolyte et de Consolation* ; *Dans le parc de l'école supérieure de jeunes filles de Gray* (donné par l'auteur au musée de sa ville natale) ; *L'heure du bréviaire* (id.)

N'oublions pas de mentionner des études et paysages du plus grand intérêt, fort appréciés des connaisseurs : *Un coin du vieux Royat* ; *Souvenir d'Espagne* ; *Jeune fille sur la falaise à Douarnenez*, *Mendiants à Amélie-les-Bains* ; *Portrait de vieille* (id.)

M. Roux a mis beaucoup de goût, de finesse et d'esprit dans ses peintures décoratives, les plus curieuses de la région : salles à manger de MM. Joseph Millot, Gilbert Roux et de l'artiste, salon du même, plafond du cabinet de M. May, avocat, plafond d'atelier (grand'rue), salon de M. Gilbert Roux, etc.

M. J. Roux est l'inventeur d'une canne, surnommée « la canne magique » à l'aide de laquelle chacun peut prendre des esquisses rapides sur une vitre avec un crayon lithographique (1).

Le 30 juillet 1905, il a été nommé officier de l'instruc-

(1) Cette canne a été mise dans le commerce.

tion publique, à l'occasion de l'inauguration du Musée.

Il ne nous est guère possible, dans une notice de ce genre, de dire tout le bien que nous pensons d'un artiste dont le talent est si fin et si souple à la fois, et qui marque certainement parmi les peintres les plus distingués qu'ait produit la ville de Gray.

* SAMBIN, (HUGUES), sculpteur, peut-être élève de Michel-Ange, naquit à Dijon, selon l'abbé de Marolles, ou à Vienne selon Allard ; mais M. G. Jourdy a démontré que les documents dijonnais du XVI^e siècle le disent natif de Gray (1). Le portail de Saint-Michel de Dijon, les dômes qui surmontent ses trois arcades, furent élevés sur ses dessins. Dijon lui doit le bas-relief du *Jugement dernier*, qui est dans cette église, le plafond de la Chambre des comptes, les formes de l'abbaye de Saint-Bénigne, et une partie de celles de l'église Saint-Etienne.

Il a publié : *Œuvre de la diversité des termes dont se servent les architectes* (Lyon, 1572, in-folio), avec 36 planches gravées sur bois (2).

En 1540, Hugues Sambin fut reçu maître menuisier, et travailla à Dijon avec Guillaume et Claude Sambin, qui étaient probablement ses frères. En 1550, il fut employé comme *lambroisseur* pour l'entrée du duc d'Aumale à Dijon. Architecte, sculpteur, ingénieur, graveur en même temps que menuisier, il rectifia en 1560 le cours du Suzon, et fortifia Salins en 1595. On a de lui les sculptures du château de Pagny pour M. Chabot-Charny (1572), le dessin de la façade du Palais de justice de Besançon (1481), la porte du trésor du Parlement, un panneau de la clôture de la chapelle au palais de justice de Dijon (1583), le

(1) *Mém. de l'Académie de Besançon*, 1897, p. 19. M. Jourdy a aussi mentionné l'existence, à Gray, de son frère Guillaume, sculpteur sur bois.

(2) *Biographie Michaud*.

modèle d'un jubé pour l'église de Dole (1592), le dessin d'une table en bois sculpté de l'hôtel-de-ville de Besançon, etc. (1).

Un dessin de Sambin est conservé au musée des dessins de l'ermitage de Saint-Pétersbourg (2).

M. Louis Gonse l'apprécie ainsi : « Sa manière et son style ont régné sur l'École bourguignonne du meuble, et même sur l'École lyonnaise durant toute la seconde moitié du XVI^e siècle. Son talent semble avoir suivi diverses phases : plus simple et plus élégant au début, plus chargé et plus compliqué au déclin, plus fin à Lyon et à Dijon, plus lourd à Besançon, où soufflait un vent venu d'Espagne. Je retrouverai Sambin au musée de Dijon, dans un chef-d'œuvre de finesse et de maîtrise, la porte du Scrin, et au musée de Bourg, dans un buffet en noyer qui est bien la merveille de la hucherie lyonnaise. » (3).

« On ne trouverait pas dans l'École italienne, dit M. Jules Renouvier, un dessinateur qui rende avec plus de crânerie des Grâces ou des Satyres en Cariatides. » (4).

M. Philippe de Chennevières-Pointel a écrit, au sujet du bas relief cintré ornant le portique principal de l'église Saint-Michel de Dijon : « Une telle sculpture élève Sambin à la hauteur des plus grands artistes » (5).

(1) Noël GARNIER : *Contribution à l'histoire de Hugues Sambin. — Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*, 1891. — *L'architecteur Hugues Sambin (Société des Beaux-Arts des Départements)*, 1890.

(2) DUSSEUX : *Les artistes français à l'étranger* (Lecoffre, 8°, 1876, p. 580).

(3) *Les chefs-d'œuvres des Musées de France*, p. 111. M. Gonse suppose qu'il eut pour père un menuisier de Saint-Claude, qui mourut à Dijon en 1562.

(4) *Des types et des manières des maîtres graveurs du XVI^e siècle*, Montpellier, 1854, p. 215.

(5) *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*. (Paris, Dumoulin, 1854, in-8°, t. III). — Lire encore Henri CHABEUF, (*Journal des Arts*, 1888) ; A. CASTAN, (*Société des Beaux-Arts des départements*, 1890) ; Bernard PROST, (*Gazette des Beaux-Arts*, 1892). — Voir dans la revue *Les Arts* (août 1903, Paris, Manzi, Joyant et C^{ie}, 24, boulevard des Capucines), le dessin d'une armoire attribuée à Sambin.

Cet artiste est mort vers 1593. Il avait trois fils, David, mort en 1585, Bénigne, peintre, et Jacques, horloger.

En 1871, M. E. Fournier lui a élevé une statue.

SAUZAY, (ANDRÉ-JULES), est mort le 20 novembre 1897. Voir la notice que lui a consacrée M. Jules Gauthier dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* en 1900.

* SENTUPÉRY, (LÉON), né à Gray le 3 novembre 1856, licencié en droit, chevalier de la Légion d'honneur, ancien chef de cabinet au ministère de la justice et des cultes, ancien directeur du *Républicain de la Haute-Saône*, rédacteur du *Lyon Républicain*, a publié : *Petit catéchisme du bon républicain*, br. in-18 (1885) ; *Lettre au père Jean-Claude sur le Tonkin, l'agriculture et les finances* (id.) ; *La suppression des trésoriers généraux et des receveurs particuliers* (réfutation du projet tendant à la suppression) id. 1886 ; *Manuel pratique d'administration*, à l'usage des préfectures, sous-préfectures, mairies, des fonctionnaires et simples particuliers ; 2 forts vol. in-8° ; Paris, PEDONE LAURIEL, rue Soufflot (1887) ; *Le Tonkin et la mère patrie* (en collaboration avec M. Jules Ferry) ; in-12 ; Paris, HAVARD, 1889 ; *L'Europe politique* (gouvernement, parlement, presse), étude d'ensemble sur tous les États d'Europe. 2 vol. in-8° et un supplément ; Paris, LECÈNE et OUDIN, 5, rue de Cluny (1892-95) : ouvrage qui a obtenu la médaille d'honneur de la Société de géographie commerciale : *La république de Saint-Marin* (en collaboration avec M. le baron de Montalbo), br. : Paris, LECÈNE et OUDIN (1894) ; *La réforme de l'enseignement secondaire* (extrait de la *Revue politique et parlementaire* (1900) ; *Économies, réformes : les grandes régions administratives* (br. in-8° ; Paris, Société de publications industrielles, 20, rue Turgot, ix^e, 1903).

M. Sentupéry a publié récemment une brochure contre l'impôt projeté sur le revenu.

Il a collaboré à plusieurs journaux parisiens, à l'*Annuaire des anciens élèves du lycée de Vesoul*, dont il est le président.

SIMONIN (ÉTIENNE), mort à Dole en 1661, a encore publié : *L'Étendard du bon secours ou l'assistance donnée chaque mois aux âmes du purgatoire*.

TESTE (docteur), est mort récemment.

THEVENOT (ALPHONSE-MARIE-JOSEPH), né le 28 mai 1838, fut interne des hôpitaux de Paris, professeur de pathologie, externe à Valparaiso, et médecin à Paris, où il mourut en 1892. Il avait publié plusieurs mémoires fort estimés. Ses instruments de chirurgie ont été légués par lui à l'Hôtel-Dieu de Gray.

TRONCHET (ODET), cordelier de Gray, professa au couvent des Carmes de Paris. Honoré de la confiance du cardinal de Neuchâtel, il devint suffragant de l'archevêque de Besançon, François de Busleiden, et mourut en 1502. (CASTAN : *Les évêques auxiliaires de Besançon* : Bull. de la Soc. d'émulation du Doubs).

VANDENESSE (JEAN de), originaire de Dijon, épousa Clauda Robert, de Gray, et en eut deux fils, nés probablement dans notre ville, Guillaume, évêque d'Elne, puis de Cauria en 1528, et Jean, maître d'hôtel de l'Empereur. Tous deux furent anoblis en 1524 (1). Jean était châtelain de Gray en 1549.

M. le curé Villerey a fait dégager, dans la chapelle de Saint Pierre Fourier, à l'église paroissiale, un vitrail qui porte leurs armoiries.

(1) Bibl. de Besançon, ms. CHIFLET, t. 46, p. 25.

* TUGNOT DE LANOYE (CHARLES-ANTOINE), naquit à Gray le 18 juillet 1783. Son père était capitaine au régiment provincial d'artillerie de Toul. Élève de l'école polytechnique en 1800, puis de l'École d'application de l'artillerie et du génie, il prit part aux campagnes de la grande armée. Capitaine en 1809, après avoir été blessé au siège de Saragosse, il fut fait prisonnier de guerre en 1814 à la capitulation de Dantzig. Attaché en 1815 au ministère de la guerre, il devint chef de bataillon en 1817, lieutenant-colonel en 1824, directeur de la manufacture d'armes de Saint-Etienne, colonel en 1830, inspecteur des manufactures d'armes, maréchal de camp en 1839, lieutenant-général en 1844, directeur du Service des poudres et salpêtres en 1847, et fut mis à la retraite l'année suivante. En 1853, il fut placé, sur sa demande, dans la section de réserve.

Le général Tugnot de Lanoye mourut à Paris le 8 avril 1875 (1).

* WISLIN (CHARLES-JOSEPH-VICTOR), né à Gray le 4 décembre 1832, fils de M. Wislin, pharmacien et membre du conseil municipal, (inventeur du papier Wlinsi), acquit le grade de licencié en droit, puis se fit apprécier comme paysagiste. Il est élève de J. Noël, J.-P. Laurens, P. Colas.

Principales œuvres exposées au Salon : 1880 : *La lisière du bois* ; 1882 : *Plateau du Long Rocher*, *Fontaine-bleau* et *Chemin abandonné* (id) ; 1883 : *La ville de Fréjus au crépuscule* (tableau qui figure dans la collection de sir Charles Dilke) ; et *Sous-bois à Pont-Aven (Finistère)* ; 1884 : *Journée d'août sur les falaises d'Étretat* (2) et *A travers*

(1) *Archives de Gray* : Registre des baptêmes. — Archives du ministère de la guerre.

(2) Ce tableau a figuré à l'Exposition rétrospective de 1889.

champs : Étretat ; 1886 : *Après la faux, la charrue* : Étretat ; et *Ferme à Saint-Clair* (Seine-Inférieure) ; 1887 : *Chemin vert à Guiscard* (Oise) ; 1888 : *La côte de Grâce au printemps* : Honfleur ; 1889 : *Sur les falaises d'Étretat*, (mention honorable à l'Exposition universelle) ; 1890 : *Bords de la Seine à Porcheville* (Seine-et-Oise) ; 1895 : *Le Champ du repos* ; 1899, à l'exposition de la Société nationale des beaux-arts : *Ciel de Montmartre* ; *A Honfleur* (marine).

OBSERVATIONS SUR LES BIOGRAPHIES

Une remarque s'impose au sujet de ces biographies forcément incomplètes, malgré de longues recherches.

Si les Graylois ont toujours été remarqués pour leur amabilité parmi tous les habitants de la province, Gray ne se distingue pas essentiellement des autres villes franc-comtoises par les aptitudes de ses enfants. Celles-ci sont assez variées : mais les conditions sociales et politiques ont tellement changé, qu'une lecture superficielle pourrait faire supposer qu'ils ont des dispositions bien différentes de celles d'autrefois. Jadis, les Graylois instruits cherchaient à faire leur chemin dans l'Église ou à l'Université de Dole : à notre époque, beaucoup entrent dans l'armée ou dans le fonctionnarisme.

Pour le démontrer il suffirait de dresser un tableau des Graylois recommandables. Le lecteur remarquerait immédiatement qu'au XVII^e siècle, Gray a vu naître plusieurs prêtres distingués par leurs écrits ou leur haute situation, comme aux XV^e et XVI^e elle avait surtout produit des jurisconsultes, professeurs pour la plupart à l'Université de Dole ; tandis que le nombre des savants ou des amateurs de science, comme celui des officiers généraux, augmenta singulièrement depuis la fin du XVIII^e, lui-même plus scientifique ici que littéraire et artistique. Cela ne veut pas dire que Gray n'ait pas produit d'officiers

généraux avant 1789 : mais la plupart sortaient de familles nobles qui n'étaient pas toutes grayloises d'origine.

Quant aux artistes, deux siècles ont été particulièrement féconds, le XVI^e et le XIX^e ; ce dernier seul, à notre connaissance, vit briller des Graylois dans la peinture. Le lecteur remarquera que Gray a été un centre artistique au XVI^e siècle, quand l'église, l'hôtel-de-Ville et les maisons des plus riches habitants furent ornés par les sculpteurs Claude Arnoux dit Lulier, Claude Pariset, Hugues Sambin et son frère Guillaume, par les peintres Claude Briet, Foussard, Jacques La Roche, Jacques Prévost, Bernardin Prévost et ses fils Philibert, Bernardin et Jean, Claude et Pierre Rouhier.

Jusqu'ici, la Franche-Comté n'a pas eu d'écrivains et d'artistes dont le génie ait égalé celui d'un Cuvier et d'un Pasteur : de même, Gray, malgré le nombre de ses jurisconsultes, de ses peintres et sculpteurs, de ses officiers généraux, reste pour l'étranger, quand ce n'est pas un érudit qui connaisse Lulier et Hugues Sambin, la patrie de Romé de Lille, d'Edmond Bour et d'Augustin Cournot. Nous le constatons sans vouloir préjuger de l'avenir. Il n'est pas jusqu'à l'éveil un peu tardif du talent littéraire à Gray qu'on ne puisse rapprocher de l'histoire du développement de l'esprit comtois.

On pourra m'objecter que bien des noms d'hommes distingués des siècles précédents ont dû échapper à mes recherches. Nous répondons d'avance qu'il est peu probable que la science des historiens comtois antérieurs à notre époque ait ignoré l'origine d'un général, d'un savant ou d'un écrivain né à Gray avant le XIX^e siècle. En particulier, les travaux de Weiss, pour la biographie universelle de Michaud, et ceux de Louis Suchaux, pour celle de la Haute-Saône, restent fort recommandables.

Je regrette que le plan de cet ouvrage nous oblige à omettre ceux de nos hommes politiques contemporains qui ne sont point nés à Gray, ou qui n'ont pas laissé de travaux imprimés, comme les officiers qui ne sont point parvenus au grade de général. Nous n'avons rien dit non plus des contemporains qui ont acquis une notoriété par leurs travaux, mais qui sont originaires des environs de Gray et non de la ville elle-même, comme J.-B. Piot-Bey, le savant vétérinaire, de Charcenne ; Jacoulet, son confrère, d'Igny ; les poètes G. Starbach et Ch. Couyba, de Valay et de Dampierre ; M. Ernest André, Henri Clémencot, de Gy ; M^{me} Clauda Signard, d'Autrey.

GOUVERNEURS ET CHATELAINS

« Le châtelain, au XIV^e siècle, écrit M. Jules Gauthier, administre, rend compte au bailli, verse au trésorier de son ressort les espèces encaissées dans la châtelanie; il fait assembler par ses agents subalternes, prévôts, maires, sergents, les retrahants qui doivent marcher en cas de guerre, veille au guet et à la garde du château, commande soit les garnisons en permanence, soit les effectifs réunis pour quelque expédition » (1).

M. Gauthier cite, outre ceux que nous avons mentionnés, Richard de Mairey, chevalier (1330); M. Ernest Petit, dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, Hugues d'Arguel, contemporain du *gardien* Jehan d'Oirières; nous relevons encore dans le travail de M. Bertin le nom de Huguenin Rebillier (1343, dans l'*Histoire généalogique de la maison de Beaujeu-sur-Saône*, I, p. 92); celui de Philippe de Beaujeu (1362), dans l'étude précitée; ceux de Guillaume de Belmont (1380-1381), Othon d'Accolans (1381), Jean de Ville-sur-Arce, chevalier (1387-1396); ... Guillaume de Vienne, chevalier (1412); Jean d'Aubonne (1417); Antoine de Toulangeon, sieur de Traves, chevalier (1423-1426); Henri de Baumotte, écuyer (1431); Philippe de Courcelles (1432); ... Philibert de Courcelles, écuyer (1439); Jean Landouci (avant 1470 : *Arch. de la Haute-Saône*, G. 27); ... Jean Lalement (1500-1510); Jean de Vandenesse (1549 : *Arch. du Doubs*, B. 2568). Guyon Jacquelin et Jehan d'Angolevent avaient précédé

(1) Le comte d'Apremont était gouverneur le 3 mars 1674; M. de la Feuillée le remplaça; M. de Louvois fut nommé gouverneur en 1679 (Délib. du Conseil, 27 mai).

ce dernier, qui avait 40 livres de gages (*Arch. nationales*, K. 1162; *Arch. du Doubs*, B. 2568). Hugues Marmier portait le même titre.

Au XVI^e siècle, le châtelain est plus que le gouverneur du château, et moins que le gouverneur de Gray, qui commande la garnison (depuis les dernières années du règne de Charles-Quint). En 1575, Clériadus de Ray était capitaine du château. M. le docteur Bertin a démontré que Bertrand Gast était seulement capitaine de la garnison.

SOUS-PRÉFETS

M. Albert Maxime-Lecomte a remplacé M. Waltz en 1901 ; ses successeurs ont été M. Coyne, en 1904 ; M. Ozanon, en 1906 ; M. Bonnefoy-Sibour, en 1907.

LISTE DES VICOMTES-MAYEURS DE GRAY

Ajouter : 1536 : Jehan Duvivier ; 1560 : André Boutechoux.

CURÉS DE GRAY

Nicolas de Choye, puis Odon de Belmont, décembre 1357 (Invent. des *Arch. du Doubs*, G. 531) ; Henri Rolet (1393) ; Jehan Mathieu (1557) (*Arch. de la Haute-Saône*, Invent. H. : 792, 793) ; Désiré Frémi, recteur paroissial, (1496) (G. JOURDY... : *Presse grayloise*, supp. 16 février 1895...) ; Louvot, Fernand, chanoine honoraire de Besançon, de Monaco et de Nîmes (1902).

VOIES NOUVELLES

Ajouter (page 743) : Route de Dole, faubourg des Capucins, rue du Lavoir, rue Neuve-Mavia, rue des Petites Vaites (vulg. *rue Signard*).

NOMS DES RUES

La rue des Prés s'appelle aujourd'hui l'avenue Carnot ; l'avenue du cimetière, rue de Besançon ; la partie inférieure de la Grande-Rue, jusqu'à la place Edmond Bour, rue Gambetta ; le quai du Saint-Esprit, place du Quatre-Septembre ; la rue du Pont, rue Thiers ; la rue des Promenades, rue Victor Hugo ; la rue Saint-Nicolas, rue du sénateur Louis Jobard ; la rue des Remparts, rue de Belfort ; la rue des Murs, rue du commandant Cécille ; la rue du Palais, rue du docteur Signard ; la rue de la Gare a pris le nom du docteur Edmond Rossen, un des bienfaiteurs de l'hôpital.

SOCIÉTÉS DIVERSES

Page 754 : complément : Société de trompes de chasse (*Rallye graylois*) ; *la Grayloise* ; *Société philharmonique* ; *Cercle franc-comtois* ; *Société grayloise d'émulation* ; *Société d'instruction populaire* ; *Association fraternelle des anciens combattants de Belfort* ; *l'Avenir du Proletariat* ; *la Séquanaise* ; *la Prévoyante de l'Est* ; *Orphelinat des Chemins de fer français* ; *Dotation de la jeunesse* ; *l'Amicale des Postes et Télégraphes* ; *Société timbrophile grayloise* ; *Syndicat de la Morthe et du Durgeon* ; *Ligue fraternelle des Enfants de France*.

ÉCOLES

Le pensionnat de M^{me} Verret n'existe plus. Une école maternelle se trouve rue Neuve-Mavia ; une autre, rue des Promenades, maison Watelet, où est l'Ecole primaire supérieure de filles, déjà florissante,

COMMERCE

Un tramway de Gray à Dole par Gray-la-Ville, etc., a été établi. L'autobus Dijon-Gray date de 1907.

TRIBUNAL DE COMMERCE

Il compte 1287 électeurs inscrits, se compose d'un président, quatre juges, deux suppléants, un greffier.

CHAMBRE DE COMMERCE

Elle comprend 217 électeurs plus 23 de droit.

MOUVEMENT DU PORT DE GRAY EN 1907

Descente.....	1.342 bateaux
Remonte.....	1.004 »
Total	2.346 bateaux

Tonnage: Environ 500.000 tonnes.

Tonnage du port (quai et bassin): 40.000 tonnes. (147.000 avant la construction des voies ferrées). — Principales marchandises : (à la descente): houille, fonte, acier ; (à la remonte): vins, scories, produits agricoles (1).

MOUVEMENT DE LA GARE DE GRAY

Nombre des agents : 208.

Recettes de la Compagnie de l'Est : 316.336 fr. 80 (2).

BANQUES

Il faut ajouter à notre liste de 1892, la banque Varin-Bernier ; la Société Générale ; le Comptoir national d'Es-compte.

ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE

L'hospice Cournot de Changey a été fondé naguère,

(1) Note communiquée par M. Thevenin, conducteur des Ponts et Chaussées.

(2) Note communiquée par M. Charles Bour.

par une fille d'Augustin Cournot, pour recevoir des vieillards (rue de la Vieille-Tuilerie).

La Conférence de Saint Vincent-de-Paul a été réorganisée. On a créé le Patronage de Saint-Joseph pour les jeunes gens, celui des jeunes filles, celui des enfants pauvres (confection de vêtements), et l'Œuvre de la Maternité (soins des nouveaux-nés dans les familles pauvres).

CAISSE D'ÉPARGNE

Nombre de livrets : 11.858 en 1907.

Solde dû aux déposants : 6.430.203 fr. (31 décembre 1907) (1).

MÉTÉOROLOGIE

Nombre de jours de pluie à Gray : 125.

Hauteur d'eau : 815 m/m 9.

Les mois d'avril, mai et septembre fournissent plus de la moitié de la hauteur totale.

Neige : 15 jours par an : 50 m/m 9, d'eau en fusion, de novembre à avril ; c'est en février qu'il tombe le plus de neige et en décembre qu'elle est le plus fréquente (2).

ALTITUDE DE LA SAONE A GRAY

187 mètres (*Annales de géographie*, 13 novembre 1903, p. 454).

(1) En 1880, 2.484.443 fr. 57 c.

(2) Observations de MM. Valiton et Fourton, gardes du génie, de 1852 à 1859. Note communiquée par M. Gasser.

A Mantoche, d'après les observations de M. Gasser, la température moyenne est de 10°, 4 ; celle de Gray doit être peu inférieure.

DÉPUTÉS DE LA RÉGION DE 1789 à 1793 (1)

(RECTIFICATIONS ET ADDITIONS)

LES CONSTITUANTS

Le règlement royal du 19 février 1789 avait accordé au bailliage d'Amont trois députations, autrement dit douze députés, qui furent :

Pour le clergé : 1° *Clerget* (Pierre-François), curé d'Onans ; — 2° *Lompré* (Claude-Bénigne), chanoine, administrateur de la cure de Champlitte ; — 3° *Rousselot* (Claude-Germain), curé de Thiénans.

Pour la noblesse : 4° *Toulangeon* (Jean-René-Hippolyte, marquis de) maréchal de camp ; — 5° *Masson d'Esclans* (Charles-Marie-Pierre-Félix), chevalier de Malte, capitaine de dragons ; — 6° *Bureaux de Pusy* (Jean-Xavier), capitaine au corps royal du génie.

Pour le tiers état : 7° *Roux de Raze* (Claude-François), lieutenant-général du bailliage d'Amont à Vesoul ; — 8° *Gourdan* (Claude-Christophe), lieutenant assesseur criminel au bailliage de Gray ; — 9° *Cochard* (Claude-Alexis), avocat au Parlement à Vesoul ; — 10° *Muguet de Nanthou* (Hyacinthe-François-Félix), lieutenant-général au bailliage de Gray ; — 11° *Durget* (Pierre-Antoine), avocat à Vesoul ;

(1) Nous devons cette liste rectifiée à l'obligeance de M. Stéphen Leroy.

— 12° *Pernel* (Antoine-François), notaire à Moffans, près de Lure.

En outre, neuf suppléants furent nommés, savoir :

Pour le clergé : 1° *Noirot* (Dom Jérôme), bénédictin de l'abbaye de Luxeuil.

Pour la noblesse : 2° *Raclet de Mercey* (Philibert-Ignace-Remy-Boniface-Gabriel, baron), admis, le 3 mars 1798, à l'assemblée nationale constituante en remplacement du marquis de Toulangeon qui avait démissionné : — 3° *Bauffremont* (Charles-Roger, prince *de*), prince de Listenois et du Saint-Empire, chevalier de la Toison d'Or, maréchal des camps et armées du roi, chevalier d'honneur au parlement de Besançon, grand bailli d'Aval, seigneur de Scey-sur-Saône ; — 4° *Maréchal-Vezet* (Joseph-Luc-Jean-Baptiste, comte *de*), seigneur de Vezet, les Bâties, Vaux et autres lieux, président à mortier au parlement de Besançon ; 5° *Moustier* (Charles, marquis *de*), maréchal de camp, seigneur de Cubry, Bournel, Chassesey et autres lieux ; — 6° *Iselin de Lasnans* (Théodule-François, né libre baron *d'*) seigneur de Lasnans, Roullans, baronnie de Monthy, Douvot, Vennans, Montivernaye et leurs dépendances ; — 7° *Talbert de Nancray* (Denis-Claude-Joseph), président à mortier au parlement de Besançon, seigneur du fief de Quenoche.

Pour le tiers état : 8° *Perreciot* (Joseph-Bonaventure), conseiller au bureau des finances de Besançon ; — 9° *Bressand* (Pierre-François), avocat au parlement, demeurant à Besançon.

LES DÉPUTÉS A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE DE 1791

La loi du 24 mai 1791 avait fixé à sept le nombre des députés de la Haute-Saône qui furent :

1^o *Crestin* (Jean-François), président du tribunal du district de Gray, président de l'assemblée électorale ; — 2^o *Lécurel* (Claude-François-Salomon), juge au tribunal du district de Champlitte ; — 3^o *Courlot* (Michel-François), juge au Tribunal du district de Vesoul ; — 4^o *Laborey* (Pierre-François-Marie), homme de loi à Ormoy ; — 5^o *Siblot* (Claude-François-Bruno), médecin à Lure ; — 6^o *Desgranges* (Léopold-Grégoire), négociant à Luxeuil ; 7^o *Carret* (Charles-Antoine), vice-président du district de Gray.

De plus, trois suppléants furent nommés, savoir :

1^o *Dornier* (Augustin), négociant à Dampierre-sur-Salon ; — 2^o *Billerey* (Jean Baptiste), curé de Vitrey ; — 3^o *Berdoz* (Frédéric), maire de Lure.

LES CONVENTIONNELS

Le nombre des députés devant être le même qu'à la Législative, l'Assemblée électorale du département de la Haute-Saône se réunit le 3 septembre 1792 et les jours suivants dans la ville de Gray, qui était alors chef lieu alternatif avec la ville de Vesoul, et nomma les sept députés dans l'ordre suivant :

1^o *Gourdan* (Claude-Christophe), ancien Constituant, président du Tribunal de Champlitte ; — 2^o *Vignerot* (Claude-Bonaventure), procureur général syndic du département ; — 3^o *Siblot* (Claude-François-Bruno), député à la

Législative ; — 4^o *Chauvier* (Claude-François-Xavier), président du département ; — 5^o *Balivet* (Claude-François), procureur syndic du district de Gray ; — 6^o *Dornier* (Claude Pierre), administrateur du département ; — 7^o *Boblot* (Claude-Antoine), maire de la ville de Vesoul.

De plus, trois suppléants furent nommés, savoir :

1^o *Forestier*, de Vereux (Jean), chef de légion du district de Gray ; — 2^o *Humblot* (Nicolas), juge de paix de Jussey ; — 3^o *Billerey* (Anatoile), administrateur du département (1).



(1) M. le docteur Maréchal a parlé de ces personnages dans son ouvrage récent sur *l'Histoire de la Révolution dans la Haute-Saône*.

LES BATIMENTS DES CORDELIERS DE GRAY

*L'enclos et le cimetière. — L'église. — Les fondations
de messes. — Les divers bâtiments
Les cellules et la bibliothèque. — Les biens des Cordeliers*

Les Cordeliers s'établirent à Gray dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. Le comte Othon IV, après leur avoir cédé, en 1283, un vaste enclos, dont faisaient partie les basses-cours du château, leur assura encore, en 1283, pour dix années, une rente de mille livres estevenantes, qui leur permit de commencer la construction du cloître et des murailles de l'enclos (1). Celui-ci se subdivisa en plusieurs jardins et vergers : au nord, une vigne et un verger descendaient sur le versant abrupt de la roche de Gray, jusqu'à la rue Vanoise ; à l'est, le plateau appelé La Broce, dans la partie qui n'était pas occupée par les bâtiments, comprit aussi un grand verger, jusqu'au bas de la roche et vers la rue actuelle des Carrières ; au midi, l'en-

(1) *Histoire de Gray*, par GATIN et BESSON : édition de 1851, pièces justificatives : titre de la fondation des Cordeliers ; autre charte du comte Othon ; érection de l'Université de Gray ; nomination du recteur ; et édition de 1892, p. 26.

clos atteignait la rue des Béguines, aujourd'hui rue de la Charité ; enfin à l'ouest, vers un retraits des remparts et les fossés du château, que dominaient des rampes assez rapides, on put ménager une cour d'entrée et un cimetière (1).

Le premier cimetière de Gray fut probablement établi, selon l'usage, devant la porte de la première église paroissiale, élevée au XII^e siècle et remplacée par l'église actuelle à la fin du XV^e ; il est non moins vraisemblable qu'on enterra aussi dans cette première église. Un autre cimetière existait à côté de la chapelle du château ; mais il était peu étendu, et réservé au personnel de la forteresse. Quant au cimetière des Cordeliers, ouvert dès 1288, il devait servir, dans le principe, à l'inhumation gratuite des pauvres de la ville : mais on y enterra aussi des bourgeois, tandis que leur église était réservée aux bienfaiteurs du couvent et à des personnes de haute naissance. Cet état de choses amena en 1403 un conflit avec le curé primitif de Gray, qui était l'abbé de Corneux, au sujet des droits d'inhumation. Mais en 1406 une décision fut rendue par l'archevêque François de Buxleyden, conformément aux vœux des religieux : le père gardien ou son remplaçant conserva le privilège de prendre la droite, lorsque le curé en fonctions, vicaire perpétuel de l'abbé de Corneux, venait procéder dans cet enclos à des obsèques rétribuées ; toutefois, en vertu d'une bulle de Sixte IV, les Cordeliers devaient dans ce cas lui remettre un cierge et douze deniers (2).

(1) *Id.*, éd. de 1892, p. 38 (*Arch. de la Haute-Saône*, H. 868).

Nous ignorons la date de la création d'un cimetière à Gray : il en existait un probablement au XIII^e siècle : car Jacques du Val y fonda une chapelle dite Notre-Dame au commencement du XIV^e. Ce cimetière était situé « fuer », c'est-à-dire hors de la ville (*Arch. de la Haute-Saône*, H. 798) : c'était peut-être celui qu'on appelait au XVI^e siècle et au XVII^e cimetière Saint-Joseph, et qui donna son nom au cours Saint-Joseph, ou promenade des Tilleuls.

(2) *Haute-Saône*, II 867, 871 : En 1733, les Cordeliers ne voulurent plus enterrer les pauvres que moyennant 30 livres par an : aussi une autre

Au milieu du XIV^e siècle, quand le duc de Bourgogne fit protéger la ville, du moins sur une partie de son pourtour, par de nouveaux remparts de pierre, qui remplacèrent sans doute une première enceinte palissadée, le fossé du château, au levant, se transforma en un chemin creux, qui fit communiquer la haute ville avec la rue Vanoise et fut appelé *le grand tertre*, ou tertre des Cordeliers ; c'est aujourd'hui le tertre du Palais (de justice). Les autres fossés du château formèrent *le petit tertre* (1). Du côté du midi, devant les fossés, s'élevaient déjà au XIII^e siècle les maisons de la rue du Mignot Maisnil (petite habitation), jusqu'à la rencontre de la rue des Béguines : les Cordeliers y possédèrent bientôt plusieurs maisons. En 1295, ils acquirent un meix vers la porte d'Ancier ; en 1326, un terrain près de leur église, de Jehannette la Bellaudière ; en 1329, une maison et un meix de Perrenette Belle, « sis devant ladite église desdiz frères Menours.... dois la place desdits frères jusques dans cil que fut Jehan dit Cordelier.... » ; en 1332, un terrain de Jean de Membrey, curé de Vauconcourt ; en 1351, un mas et une maison de Regnaud de Gray ; en 1402, une autre maison, de Perrenot dit Monin de Gray et Huguette sa femme, « le long du chemin charial... » D'autre part, en 1345, les religieux achetèrent un terrain à Hugues le Tiellier, vers la fontaine de la ville, le long de « la vie de la fontenne » ou rue Vanoise ; en 1497, un jardin près de la porte d'Apremont (2).

cimetière fut-il ouvert à Gray en 1735, rue de la Malcouverte (jardin de M. Chrétien-Vittenet), et remplacé en 1777 par un second, sur la route de Dole.

Chacun des couvents fondés à Gray ont aussi un cimetière. (Voir les *Mémoires de la Société grayloise d'émulation*, 1905).

(1) Un plan de 1791 appelle grand tertre celui des Cordeliers ; MM. Gatin et Besson l'appellent petit tertre.

(2) *Archives de la Haute-Saône*, H 874. La rue Vannoise ou Vanoise peut tirer son nom des vannes des fossés creusés au XIV^e siècle, plutôt que des vannes du Durgeon (Voir Stéphane LEROY : *Les rues de Gray, de 1789 à 1793*. (Indépendant de la Haute-Saône, 1907).

La rue du Mignot Maisnil, qu'on appela plus tard rue des Cordeliers, donnait accès au cloître par une double porte, qui s'ouvrait à un retraits des remparts. Au XVIII^e siècle, les portes étaient larges de cinq pieds et de huit pieds et demi ; sur l'une d'elles était un beau pavillon couvert en tuiles (1).

L'église ne s'ouvrait pas directement sur la rue, mais au fond d'une grande cour qui se confondait avec le cimetière.

Au midi de l'église, un autre jardin communiquait avec un *treige* qui donnait sur les remparts, la petite ruelle de la Pointe (plus tard des Casernes), aujourd'hui partie de la rue du Réservoir. La construction des remparts sous Philippe le Hardi, et d'autres remparts, deux siècles après, sous Charles-Quint et au début du règne de Philippe II, enleva aux religieux une partie de leur verger : aussi reçurent-ils du duc de Bourgogne, en 1358, et de Philippe II, en 1559, des indemnités dont la dernière s'éleva à 1200 livres. La comtesse Marguerite les maintint dans le droit d'aller dans leur verger au moyen d'une porte et d'une passerelle mobile (2). Au début du règne de Louis XVI, la construction des casernes leur fit perdre une bien plus grande portion de leur verger ; ils n'en conservèrent qu'une minime partie depuis 1773, avec un jardin carré qui touchait à la tour ruinée de Jacques Cadot, dont le sous-sol existe encore à l'extrémité du terrain de la manutention.

A l'intérieur des bâtiments, l'étranger pouvait admirer le cloître, la grande salle et l'église.

Le cloître existe encore, mais a été mutilé pour les besoins du service de la manutention. MM. Gatin et Bes-

(1) *Archives de la Haute-Saône* : H. 872.

(2) *Ibid.* : H. 872. (Voir aux pièces justificatives).

son le décrivent brièvement : « Les voûtes, disent-ils, en sont soutenues par des pilastres ornés de nervures qui vont se réunir au centre, où ils forment l'ogive, et se terminent d'un côté à leur retombée, qui n'atteint pas le sol, ici par une figure de lion ou de dragon, là par la représentation d'un personnage grotesque, et plus loin par des feuilles entre lesquelles on distingue celle du nénuphar ».

La grande salle servait à la tenue du chapitre, aux réceptions solennelles des comtes de Bourgogne, quand ils faisaient leur entrée à Gray, enfin aux assemblées des bourgeois, pour leurs délibérations et l'élection du vicomte mayeur, avant la construction de l'hôtel-de-ville en 1568.

Nous ne pouvons plus nous faire une idée exacte de ce qu'était l'église des Cordeliers, démolie après la Révolution comme plusieurs des chapelles de la ville (1). Les religieux, après avoir élevé une chapelle provisoire vers leur cimetière, l'avaient construite à loisir sur un plan assez vaste. Ils obtinrent des souverains de la province de venir y jurer solennellement, à leur entrée dans Gray, d'observer les franchises octroyées aux habitants par la reine Jeanne en 1323 (2). Un incendie ruina l'église en 1378 ; et les voûtes des deux dernières travées ne furent réparées que dans les premières années du XV^e siècle, grâce aux dons de la famille Desmoulins.

Le chapitre provincial, tenu à Gray le 3 juillet 1437, reconnut l'achèvement de ces voûtes de l'église et « du rondau du pignon d'icelle, » travail auquel avaient contribué Huguenin Desmoulins, avec ses frères et sœurs. Le 14 avril 1455, Jeanne de Vergy légua une rente de 100 livres pour onze années, afin d'entreprendre la construc-

(1) Le Conseil municipal vota sa démolition le 26 prairial an XI (15 juin 1803).

(2) La reine Jeanne fut une bienfaitrice de la ville : je me permets d'émettre le vœu que son nom soit donné à la petite place qui est devant le Palais de justice.

tion d'un jubé, sur lequel la messe devait être dite tous les jours : un legs du Graylois Jacques Boutechoux permit d'achever cette construction (1). Mais les ravages exercés par les soldats de Louis XI nécessitèrent des réparations nouvelles.

MM. Gatin et Besson, qui avaient pu faire appel aux souvenirs des vieillards de Gray, décrivent ainsi l'église : « Une rose immense décorait la porte supérieure du pignon occidental. Le contour de la voussure était orné de niches bien fouillées, garnies de statues de la plus belle exécution. Au sud, l'édifice était flanqué de contre-forts surmontés de clochetons. Il en était de même de l'abside. A gauche du sanctuaire s'élevait le clocher, dont la structure n'avait rien de remarquable. L'intérieur de l'église avait à la fois quelque chose de gracieux et d'imposant. Les colonnes en faisceau s'élançaient d'un seul jet jusqu'au dessus des murs, où elles recevaient les arceaux des voûtes ; leurs chapiteaux étaient ornés de feuilles variées ; les fenêtres à lancettes géminées avec leurs trèfles et leurs roses, la hardiesse de la voûte principale, et enfin la richesse des vitraux, qui jetaient dans l'enceinte une lumière douce et mystérieuse, tout se réunissait pour constituer un ensemble plein de grandeur et de majesté ».

Les deux historiens ont exagéré les dimensions de l'église, en affirmant que sa longueur était de 55 mètres et sa largeur de 22 environ : ces dimensions n'atteignaient respectivement que 35 mètres 82 centimètres et 18 mètres 19, d'après les plans conservés aux archives de la Haute-Saône, et le plan de la ville, qui est aux archives municipales (2). Douze fenêtres ornées de vitraux peints éclai-

(1) *Arch. de la Haute-Saône* : H. 868, 872.

(2) Longueur, 18 toises, largeur maxima, 11 et demie.

L'église paroissiale a 40 mètres de long et 22,60 dans la croisée.

raient la nef principale, et sept autres le bas-côté, qui communiquait avec la nef par sept grandes arcades. Il y avait cinq autels dans le bas-côté, qui était sans transept et sans déambulatoire. Les chapelles, au XVI^e siècle, étaient celles de la Confrérie du Nom de Jésus, de Saint-Antoine, de tous les Saints, de Jésus, de Saint-Bonaventure, de Sainte-Anne et Saint-Antoine, des Boutechoux, de Notre-Dame de Pitié, des Froment, du Grand Autel, de Saint-Bernardin, de Saint-Nicolas, de la Conception de Notre-Dame, du Cordon, du Sépulcre, du Rosaire, de Gastel, de Saint-Seigne, de Saint-Pierre et Saint-Paul, et des Desmoulins.

Les archives de la Haute-Saône renferment les noms de tous les fondateurs de messes : la plupart sont obscurs ; mais parmi eux nous relatons ceux de Marguerite de Bourgogne, du sieur Roderiquet (*sic*) et de sa veuve Claudine de Longuay, de Louise Gauthiot, femme de Hugues Marmier, premier président du parlement de Dôle, héritier de Jeanne de Marmier, dame de Betoncourt, enterrée dans l'église, de Guillaume de Mandre, sieur de Montureux, Renée de Ray, Antoinette Serot, veuve de Jean-Baptiste d'Andelot, seigneur de Myon, Bonne Buffot, veuve de Etienne de Scey, chevalier, puis d'Antoine de Laubepin, noble Claude Boutechoux, écuyer, et demoiselle Marie de Vandenesse, Jacques Boutechoux, docteur en droit, et sa veuve Charlotte Charvot, damoiselle Chappuis, codame à Leucourt, femme de M. de la Baulme, Elisabeth Boutechoux, femme du professeur Vauchard de Dôle, Jeanne sa sœur, Simon Gauthiot, seigneur d'Ancier, Claude Marguerite de Coligny, marquise de Listenois, dame de Chargey-les-Angirey, Jean-Bonaventure de Salives, seigneur de Chargey, François Inglois, Françoise Gauthiot, veuve du feu vice-président Jacques Buffot, Alexandre de Marmier,

baron de Longvy, Jeanne de Marmier, veuve d'Odot Desmoulins, sieur de Betoncourt, puis de messire Antoine de Salives, sieur de Fouchécourt, Guy Gauthiot (mort le 7 mars 1504) et sa veuve Isabelle Chamberlain, Guillaume de Mailly, etc. (1).

Un plan de l'architecte Disqueux, conservé aux archives de la Haute-Saône, et daté du 31 mars 1791, nous renseigne sur la disposition des différentes parties du couvent à la fin du XVIII^e siècle. Le clocher, à gauche du chœur de l'église, communiquait avec la sacristie, que continuait une chambre de desserte ; du même côté, à l'est du couvent, se suivaient l'office, le réfectoire, la cuisine, puis de l'autre côté d'un escalier, quatre chambres qui furent occupées par le directoire du district de Gray, et d'où l'on pouvait passer, grâce à un corridor, dans la cour du puits ainsi que dans le cloître.

Une ancienne chapelle était située à l'ouest du cloître et touchait aux cabinets d'aisances. Deux chambres et l'ancien réfectoire étaient au nord du cloître, entre celui-ci et la cour du puits : sur la face occidentale de cette cour, il y avait une écurie, une remise, un charbonnier, une cuverie, une petite chambre, avec cabinet, où couchait probablement un jardinier ; de l'autre côté de ces salles un treige allait du cimetière à la cour et au jardin ; et

(1) *Haute-Saône*, H. 872. Au folio 17 on lit : « Chapelle saint-Nicolas : Chacun premier jeudy d'un chacun mois en la chappelle saint Nicolas à huit heures du matin se doit célébrer une messe du corps de Dieu à la dévotion de feu m^{re} Nicolas Soyerre et dame Mougine Tatoillot sa femme retribuable de deux gros un blanc selon qu'il est rapporté cy après avec aultre fondation déclarée au mois de may feuillet trente-sept pour ce icy. Néant ». Une pierre encastrée dans une muraille rappelle encore cette fondation.

La création de confréries fut une des causes de ces fondations de messes : les confréries de la Conception, de Saint Antoine-de-Padoue, de Saint Bernardin, existaient avant le généralat de Samson de Sienne. (*Ibid.*).

Beaucoup d'ornements avaient été donnés à l'église, entre autres une coupe de jaspe, par la reine Blanche (la reine Jeanne), ornée de perles, et dans laquelle était enchassée une croix d'argent doré.

Ancien verger des Cordeliers

Le grand verger

Jardin

Jardin Terrasse

Verger

Cour du puits

grand potager

Jardin et Cloître

Eglise

Grand hôtel

Près et Verger

Portail des Carmes

Portail

Jardin

Jardin à M^r Ponsart.

Croix de Mission.

Grande Cour et Cloître

Jardin

M^r Denivel

M^r Denivel

Le grand verger.

Plan du Couvent des Cordeliers de Gray.

Archives de la Haute-Saône. H. 871. Année 1791.

ESCALE 10 Toises.

Nota. On a figuré en pointillé le tracé de la Rue actuelle du Palais qui forme la continuation de l'ancienne Rue des Cordeliers. Le Palais de Justice occupe l'emplacement du jardin potager et du jardin Denivel.

Rue des Cordeliers

d'autre part ce treige desservait un verger ainsi qu'un petit jardin, amodié au sieur Versigny et touchant au cimetière.

Du côté du midi, en partant du cimetière, se suivaient deux petits jardins, amodiés aux sieurs Mugnier et Mahon ; à l'est, un petit jardin potager, un petit parterre, une tour en ruines attenante aux anciennes fortifications, et touchant à un bûcher, auquel on accédait par une petite terrasse qui dominait le grand jardin potager exposé au nord, du côté de la rue Vanoise.

Au premier étage, du côté du couchant, il y avait sept petites chambres à coucher, donnant sur un large couloir et dominant la cour du puits ; au midi, quatre grandes chambres ; au levant, huit autres, également de grande dimension ; au-dessus du cloître, il y avait, à l'ouest, trois chambres donnant sur une galerie carrelée, et six autres de l'autre côté ; tandis qu'au midi s'élevait l'église.

Les cellules des religieux étaient ornées de quelques tableaux ou dessins : d'après un inventaire de 1653, le P. Dupont, gardien, avait douze petits tableaux, représentant les douze apôtres ; le P. Jean-François, un portrait de M. Chaprey ; le P. Jacques Pollain, des peintures à la détrempe représentant les vertus, la Nativité, une Vierge de Consolation et une couronne d'épines ; le frère Jean-Claude Charpentier, deux tableaux représentant Saint François, l'un sur bois, l'autre sur toile, et une statuette de la Vierge en carton ; quant au mobilier de chaque religieux, il comprenait un chalit, une paillasser, un lit de plumes, un traversin, deux couvertes, une table, deux chaises et un buffet de chêne (1). A la même date, d'après

(1) Les bâtiments, bâtis pour contenir trente frères, en reçurent seize tout d'abord.

Le nombre des Cordeliers de Gray a varié : en 1473, les religieux étaient huit : FF. Pierre-Robert, gardien, Jacques Henry, Jehan Bar-

ce document, il y avait dans le réfectoire sept grands tableaux et un petit ; six autres dans la grande salle ; deux grands dans la deuxième chambre, œuvres de « feu M. Le Gauché », et un petit Saint-Bonaventure ; la chambre d'office était ornée d'une Notre-Dame des Sept Douleurs et d'une Vierge portant l'Enfant Jésus ; deux portes d'un oratoire donnant sur le cimetière offraient aux yeux, du côté extérieur, Saint-François et Saint-Antoine de Padoue, et à l'intérieur la Vierge et Saint Jean.

La bibliothèque* comprenait alors 614 ouvrages sans compter ceux de droit civil : 51 des interprètes de la Bible, 28 de la Bible avec commentaires, 36 sur les Pères, 91 de Miscellanée thomistes, 29 de canonistes, 25 de théologie morale, 34 de livres spirituels, 34 de philosophie, 39 d'humanistes et rhéteurs, 48 d'historiens, 141 d'auteurs sacrés et 61 de théologie scolastique.

Les Cordeliers avaient un four dans leur couvent ; et ils le conservèrent, malgré le prévôt et les chanoines du château, qui en 1402 avaient obtenu le privilège d'exiger un pain sur dix comme droit de four banal : une sentence arbitrale, dotée du 24 juin 1406 et signée des conseillers de Jean sans Peur, Hugot, de Saint-Maurice, Jeoffroy. Othenin Louvot, A. Gauthiot, Joseph Debey et Muard. maintint dans leurs droits les religieux.

Ceux-ci avaient obtenu de la reine Jeanne, le 8 février

bier, Jehan de St Julien, Guill. de La Marche, Jehan Peron, Claude Branchet et Jehan Chambellan (*Haute-Saône*, H. 874 : fondation par Monnin Joly d'un bichet de froment sur le moulin neuf) ; en 1497, cinq : FF. Odet Parisot Channel, gardien, Girard Clément, Pierre de Jussey, Jehan Guil-lampo, Hugon Prothi (A. 874 : acquisition d'un jardin vers la porte d'Apremont) ; en 1515, 13 : FF. Odet Channel, gardien, Pierre Odet, alias de Jussey, Antoine Lyauté, vicaire du couvent, Antoine Denis dit d'Apremont, Jean Perchet, Martin Pouchet, procureur, Jean Perrin, Jean de Montmartin, Henry Vacheret, Girard Thevenin, Etienne Amyot, Antoine Orillard, Jean Montigny (*ib.* 868 : pièce concernant les confrères de Saint Antoine) ; en 1676, 7 : FF. Bernardin Michot, gardien, Cl. Maistrot, maître des novices, F. Louis Hudelet, F. Gaspard Vallin, F. J. Davril, F. Remy Perrenet, F. Michel Pharisien (*ib.*).

1324, le droit de prendre 366 charretées de bois par an pendant 28 ans dans les forêts de Gray, et celui d'y couper à l'avenir les bois nécessaires à la construction et aux réparations du couvent : en 1363, la comtesse Marguerite confirma cette donation moyennant une messe de requiem chaque lundi (1).

CH. GODARD

(1) *Arch. de la Haute-Saône*, H. 868, 872. Voir les pièces justificatives. Nous nous abstenons d'énumérer ici les prés possédés à Gray par les Cordeliers, et les terres qu'ils avaient à Apremont, Ancier, Velesmes, etc.

Dans notre étude publiée en 1905, et dont celle-ci est la suite, lire, p. 13 : « accordées aux religieux... » ; et à la dernière ligne : « par l'officialité diocésaine.... » ; p. 17 : « Il en résulta... ».

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DONATION D'UN MEIX PAR HUMBERT D'AUXONNE (1295)

Je Humberz de Auxone diz de Mailley et femme Huguete, sœurs daudit Humbert femme Hannond dit bialupas de Auxone facons sauoir a toz ces qui ces presentes lettres verront et orront que nos per lou remede des armes de nos et de noz encessours auons donné et don nous permannablement à toz jorz douz a leglise des frères Menours demoranz à Gray lou mex et lou vergier essis à Gray en la rue que on dit lou Mignot Maisnil, lequel contient de lonc des lou mex qui fut Imbert jusques à la porte de Gray que ont dit d'Ancies : et dou large des les fossez de la ville de Gray jusque au mex au piardat : et est asauoir que ce mex fu a doues parties : et est à sauoir à Jehannot de Gray dit darc su li une des parties : et per cele partie nos et nostre deuancier et nostre commendemens en paient chascun au sex deniers de ceux audit Jehannot landemain de Natiuité : et li autre partie fu a Lambelin lit George : et por celle partie nos et nostre deuancier et nostre commendemens paient chascun an à Girard de Gray dit dou Chatel trente et deus deniers de ceus landemain de natiuité : et nos fumes doudit mex et doudit vergier desuetu ; et ladite yglise et lou pairons desdiz freres en non de ladite yglise en auons envestu et mis

en possession corporel; et de tot lou droit et de tote la raison que nous auons ou pouons ou deuons auoir ouduit mex et ouduit vergier; et por ce que ce soit plus ferme chose et plus estauble nos auons prié et requis et fait mettre en ces lettres les seaus de discrez persones Jehan de Gillans curé de Auxone et de Estienne Rassot, tabelion et notaire de la cort mon seignor lou douc à Auxone: et nos li diz curez et li diz Estiennes à la priere des dessus diz auons mis nos seaus en ces lettres; qui furent faites lan corrant por mil dous cenx nonante et cinc au mois d'auril. Ce fut fait en la présence de mon seignor Pierre dit Pete de mon seignor Pierre Molart de Auxone et de mon seignor Ode de Montbar prevoyres tesmoins à ce apelés en lan et au mois dessus dit.

(Hte-Saône H. 868)

CONCESSION DE PRENDRE DU BOIS, FAITE PAR
LA REINE JEANNE (1325)

Jehanne par la grâce de Dieu royne de France et de Nauarre comtesse de Bourgongne Palatine et dame de Salins, fesonssauoir à touz que nous regardé et considéré la nécessité, le deffaut et la pouretez de la maison des frères meneurs de Gray (1). Nos mehue en ce pour cause de pitié et pour le remede des ames de nous ancesseurs

(1) Cette pauvreté des Cordeliers de Gray avait eu pour causes principales l'état fort embarrassé des finances de leur fondateur, le comte Otton IV, qui ne put assurer l'ouverture d'une Université fondée par lui à Gray en 1287, et dont le premier recteur fut frère Guy de Gy: en second lieu la crise amenée par la guerre que soutinrent les barons comtois contre Philippe IV le Bel.

et de nous, hauons doné et ouctroié, donons et ouctroions au dix frères pour leur effouage en nous forez de Gray à prendre des le jour de la confection de ces lettres jusques à vint huit ans continuellement entresigant par chascun an trois cenz sexente six cherretées de bois au moins de domaige de nouz forez, et avec ce leur donons et ouctroions qu'ils puissent prendre en nousdictes forez de Gray par tout le temps dessusdit ce que mestier et nécessité leur sera de bois pour l'édifice de leur église et de leur maison de Gray, appellé toute voie à ce prendre nostre preuost de Gray ou nostre receveur de Bourgogne. Si mandons et commandons à touz nouz forestiers des diz bois qui ores y sont et qui par le temps à venir y seront que senz nul empeschement et senz aucun commandement auoir de nous lessent prendre et user les diz frères ou leur commandement en nouz diz bois par tout le temps dessusdit et en la manière que dessus est dit et deuisez.

Doné à Gray sus Saone le merquedi unzième jours en feurier lan mil trois cent vint et trois.

(Archives de la Hte-Saône H. 868)

CONCESSION, PAR LA COMTESSE MARGUERITE, DE PRENDRE
UNE CHARRETÉE DE BOIS PAR JOUR (1363).

Marguerite fille de Roy de France, comtesse de Flandres, d'Artois et de Bourgogne Palatine, et Dame de Salins : façons sauoir à tous que nous considérans la nécessité, deffaut et poureté de la Maison des frères de Gray, nous mehue à ce de pitié, et pour le remède des

ames de noz ancesseurs et de nous, avons donué et outtroié, donnons et outtroions par ces présents ausdits frères pour leur effouaige en nos fourez de Gray, excepté nostre bois et forest de Vevre, à touzjours pour chascun jour perpétuellement, une cherretée de bois au moins de dommaige en nosdites fourez de Gray, et voulons que ou cas que il ne panroient chacun lad cherretée il de tant de jours que ils ne l'auroient prise (*sic*) et sè en seroient delaissiez, la puissent prendre et faire charroier à une ou plusieurs fois, ainsi que bon leur semblera, pourueu que par nostre Gruier, ou son lieutenant, soit sceu les iournées que il en seroient délaissiez : et que pour chacun iour ne leur soit bailliez que une cherretée du temps que il en seroient délaissiez comme dit est. Et en outre leur donnons et outtroions, que ils puissent prendre en toutes nos fourez de Gray tant de Vaivres comme autres, à toujours perpétuellement et que nécessaire leur sera, pour édifier et leur église et couvent de Gray, et pour les réfections et sostenement dudit couvent et lieu, tant seulement, appelé à ce nostre Gruier dou lieu, ou son lieutenant, par lesquelz ou l'un de eux leur sera délivré ce que mestier sera pour ce faire aux moinres coust et dommaiges pour nous et susdites fourez, et plus profitablement pour lesdits frères que faire se pourra, et parmi ce, sont et seront tenus lesdits frères doresénauant à toujours perpétuellement chacune semaine célébrer en leurdite église une messe pour le remède des ames de nos prédécesseurs et de nous ; c'est a scauoir chacun lundy une messe de requiem. Mandons et commandons à tous nos officiers qui sont ou seront par le temps et à chacun d'eulx à qui il appartiendra, que lesdits frères laissent et facent dez maintenant iouÿr et user paisiblement de nostre présente grâce, en la manière dessus dite, sans permettre

empeschement. Donné à Dole sous notre grand scel le premier jour de février, l'an mil trois cent soixante trois.

Au repli : Par Madame, présents MM. de Saint-Valier, le doien de Basançon, frère Jean Pinot, confesseur de madite Dame, maître Jean Biset et messire Imbert de la Platie, signé Jean Desparnay.

. (*Archives de la Haute-Saône H. 868*)

DROIT RECONNU PAR MARGUERITE D'AVOIR UNE PLANCHE MOBILE
POUR ALLER DANS LA VIGNE (1374)

Marguerite fille du Roy de France, comtesse de Flandre, d'Artois et de Bourgogne, Palatine et Dame de Salins, sauoir faisons à tous quil nos plect et voulons et octroyons que les Cordeliers de notre ville de Gray ayent et refacent leur planchette qu'ils voulaient avoir yssant de darré leur couvent et alant en leur vigne, et voulons que on y face deux clez dont lesditz Cordeliers ayant l'une et l'autre les eschevins de notre ville de Gray (1), et que ainsi ils puissent joir de leur dite planchette par temps de paiz, et par temps de péril ou de guerre, quelle (soit) ostée et bien renfermée, et avec ce voulons et mandons au diz eschevins de notre dite ville de Gray que ils cessent en tout de plus faire oster ou prendre (2) pierres en certaine

(1) Ce passage concerne une poterne ouverte évidemment entre la tour de la Pointe, derrière l'église des Cordeliers, et la tour de Jacques Cadot ; la porte dont les clefs sont mentionnées ici faisait communiquer avec une passerelle établie sur le fossé. Nous avons mentionné ailleurs, une interdiction d'élever les remparts de manière à boucher les fenêtres de l'église et du réfectoire des Cordeliers (Bulletin de 1905).

(2) Il s'agit évidemment des *perrières* qui ont donné leur nom à un faubourg de Gray, et avaient été ouvertes à l'extrémité du terrain des Cordeliers.

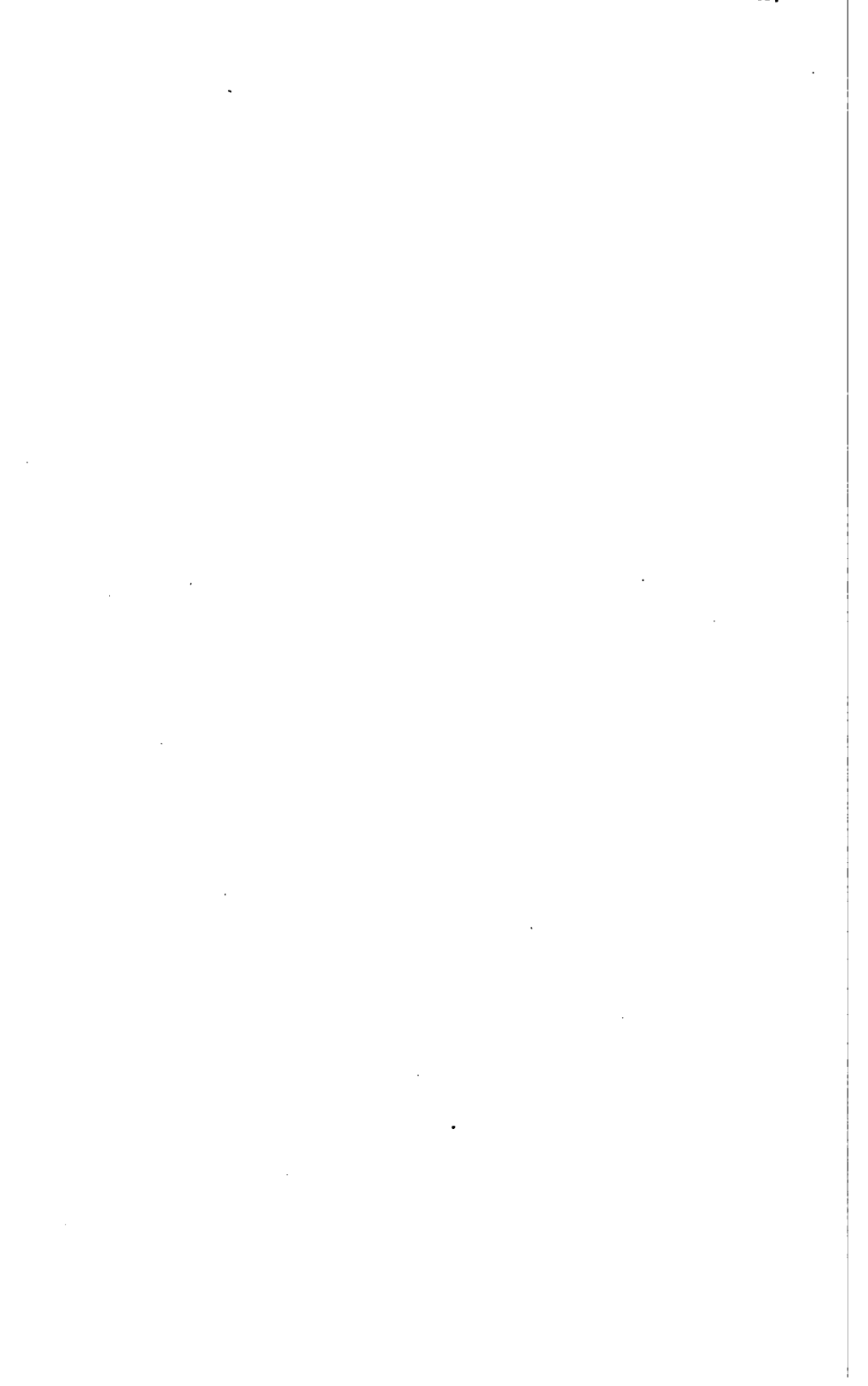
carrière quils ont fait dont ils font domage au diz Cordeliers, et que ce quil leur auront fait de dommage que il le leur restituent, et quil se delaissent aussi de plus faire cauer en une fosse quil ont faite derrière leur courtil par laquelle fosse grant corruption d'yaue chiet en leur pois et quil la facent tellement réparer et radrecier, que leur dit pois nen puisse plus pis valoir, car ainsi laurons nous octroyé et octroyons de grace especial au diz Cordeliers, et ordonons par ces présentes, que ainsi leur soit fait, et défendons au diz échevins de notre dite ville de Gray que en ce ne mettent aucun empeschement mais laccomplissent tout ce qui dit est sanz contredit. Donné en notre chastel de Gray le XX^e jour d'aoust lan de grace mil trois soixante quatorze.

Par Madame et son Conseil.

Matheron de Gy.

(Archives de la Haute-Saône H. 868)





CONTRIBUTION

A LA

CONNAISSANCE DE LA FAUNE

DES

*Marnes à Creniceras Renggeri, dans la
Franche-Comté septentrionale.*

PREMIÈRE PARTIE

Le Callovien et l'Oxfordien inférieur à Authoison (Haute-Saône).

Depuis la remarquable étude de M. Choffat « *Esquisse du Callovien et de l'Oxfordien dans le Jura occidental et le Jura méridional* », plusieurs auteurs ont étudié les Marnes à *Creniceras Renggeri*.

En ce qui concerne la chaîne du Jura, M. Attale Riche s'est occupé du Jura méridional (1) M. Abel Girardot du Jura lédonien (2), MM. Kilian (3), Albert Girardot (4) et P. Petitclerc (5), de la Franche-Comté septentrionale et M. Koby (6), du Jura bernois.

(1) Etude stratigraphique sur le Jurassique inférieur du Jura méridional.

(2) P. DE LORIOU : Etude sur les moll et brachiop. de la zone à Am. Renggeri du Jura lédonien, et Abel GIRARDOT : Notice stratigraphique.

(3) Carte géologique de Montbéliard.

(4) Le système oolithique. — Mollusques du Syst. ool. et Paléontostatique jurassique.

(5) Sur le niveau de quelques Ammonites oxfordiennes à Malbrans.

(6) P. DE LORIOU : Etude sur les Moll. et brachiop. de l'Oxf. inf. du Jura bernois, et F. Koby : Notice stratigraphique.

En outre, M. de Loriol a consacré deux belles monographies à la description de la faune du Jura bernois et du Jura lédonien, et jeté ainsi une vive lumière dans cette partie de la paléontostatique restée jusqu'alors peu connue et assez confuse.

Il m'a paru, à la suite de ces publications, qu'une œuvre de révision s'imposait en ce qui concerne le même horizon dans la Franche-Comté septentrionale.

J'ai donc entrepris des recherches dès 1899 et j'ai pu amasser de nombreux matériaux d'étude.

J'ai même eu l'avantage de rencontrer quelques individus représentant des espèces nouvelles, ou permettant de compléter les descriptions déjà faites de certaines espèces connues.

Je conservais toutes mes récoltes pour servir à M. de Loriol à la publication d'un supplément qu'il se proposait d'écrire. Mais, malheureusement, l'âge avancé de ce cher et vénéré Maître ne lui permet plus de s'adonner à des travaux si minutieux.

Il en résulte qu'en livrant actuellement à la publicité le résultat de mes recherches, je ne saurais avoir la prétention de donner une œuvre complète sur l'ensemble des espèces de notre Oxfordien inférieur.

Je me bornerai donc, pour le moment, à ne parler que des espèces reconnues, et s'il m'est ainsi permis de donner un supplément quelque peu utile à toutes les œuvres déjà publiées, j'aurai rempli en partie le but que je m'étais proposé.

LES GISEMENTS D'AUTHOISON

Dans la première partie de cette étude, je ne m'occuperai que des gisements d'Authoison. Ils me paraissent mériter une place spéciale, non seulement par leur faune très importante et très variée, déjà en partie connue par la publication de M. Paul Petitclerc: *Etude sur les couches Kelloway-oxfordiennes à Authoison*. (Bulletin de la Soc. d'agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône, 1883), mais surtout parce qu'ils permettent de suivre les espèces fossiles depuis le Callovien supérieur jusqu'aux marnes appelées jusqu'à ce jour: *Marnes à Creniceras Renggeri*.

Aucune autre localité ne m'a présenté un si grand intérêt, aussi l'ai-je étudiée à différentes reprises avec la plus grande attention. En dernier lieu, avril 1907, après avoir pu saisir la succession des assises calloviennes et oxfordiennes, j'ai consacré deux jours à en relever la coupe suivante et à recueillir minutieusement la faune spéciale à chaque horizon.

Je ferai d'abord remarquer qu'il n'est possible de voir à Authoison que la partie du Callovien représentant l'horizon à *Aulacothyris pala*: toutes les couches inférieures sont recouvertes par la culture.

Coupe du Callovien et de l'Oxfordien inférieur à Authoison

4. — Marnes grises, compactes, quelque peu grumeleuses contenant de petites concrétions calcaires et des nodules; fossiles ocreux, pyriteux.

Bien visibles sur 4^m90, ces marnes s'observent égale-

ment à nu, par places, lorsqu'on s'élève sur le flanc de la montagne ce qui permet d'affirmer qu'elles doivent atteindre près de 30 m. d'épaisseur.

Ce sont les couches appelées généralement jusqu'à ce jour *Couches à Creniceras Renggeri*: minimum, **30 m.**

Harpoceras delmontanum, *Creniceras Renggeri*, *Perisph. perisphinctoïdes*, *Terebratula Stutzii*, etc.

3. — Marnes calcaires gris cendre en bancs plus ou moins épais, se délitant en marnes grises, blanches, renfermant aussi de petites concrétions calcaires : fossiles, les uns brun-jaune, marno-calcaires et ferrugineux, d'autres entièrement marno-calcaires.

A leur surface on rencontre quelques chailles provenant du lavage de l'Oxfordien supérieur.

Ce sont les *Couches à Quenstedticeras Lamberti* **5 m.**

Belemnites hastatus, *Bel pressulus*, *Bel latesulcatus*, *Bel. Sauvaneuxi*, *Quenstedticeras Lamberti*, *Q. flexicostatum*, *Q. Mariae*, *Q. Sutherlandiae*, etc., *Cardioceras Goliatum*, *Creniceras Renggeri*, *Aptychus berno-jurensis*.

2. — Marnes jaunes légèrement friables et arenacées à la surface, à concrétions calcaires, produites par la désagrégation de bancs également marno-calcaires, mais rarement visibles : fossiles brun-jaune, ferrugineux.

On y rencontre également quelques chailles à la surface.

Ce sont les *Couches à Peltoceras athleta et à Cosmoceras*..... **6 m. 45**

Serpula grandis, *S. gordialis*, *Bel. hastatus*, *Bel. pressulus*, *Bel. latesulcatus*, *B. Sauvaneuxi*, *Cosmoceras ornatum*, *C. Proniae*, *Hecticoceras Brighti*, *Oppelia inconspicua*, *Aptychus berno-jurensis*, *Cidaris læviuscula*, *Ostrea sandalina*, *Gryphæa dilatata*, *Rhynchonella triplicosa*, *Balanocrinus pentagonalis*, *Pentacrinus amblysealaris*, etc.

1. — Marnes jaunes, terreuses, assez compactes, à concrétions calcaires assez abondantes; fossiles les uns jaunâtres, presque entièrement marneux, d'autres, les Ammonites, bruns et ferrugineux.

C'est la *Couche à Aulacothyris pala* et à *Rhynchonella spathica*; elle est visible sur..... 2 m. 50

Bel. hastatus, *B. pressulus*, *B. latesulcatus*, *Gryphœa dilatata*, *Aulacothyris pala*, *Rhynchonella spathica*. (Ces deux dernières espèces très abondantes).

*
**

Cette coupe présente quelques particularités que je crois devoir signaler.

1^o La couche que je désigne sous le nom de *Couche à Aulacothyris pala* et à *Rhynchonella spathica* renferme ces deux espèces presque exclusivement.

La plupart des individus sont déformés, mais il est possible d'en trouver néanmoins des exemplaires bien conformés et bien caractéristiques.

2^o Les couches à *Pelloceras athleta* et à *Cosmoceras* contiennent à leur base de nombreuses Térébratules toutes écrasées et déformées, à ce point qu'il est bien difficile, sinon impossible d'affirmer à quelle espèce il faut les attribuer: ce doit être *Terebratula dorsoplicata* ou *T. Stutzii*.

3^o Alors que *Pelloceras athleta* ne se retrouve presque plus vers le sommet, *Cosmoceras ornatum* persiste à ce point que les couches à *Pelloceras athleta* et celles à *Quenstedticeras Lamberti* sont un peu mélangées comme faune sur une épaisseur de 2 m. 50 à 3 mètres, et c'est alors que l'on commence à trouver aussi *Creniceras Rengeri*.

4° En outre, j'ai confié à M. Alabernarde, professeur de physique et chimie au collège de Gray, l'analyse chimique des fossiles de chaque division de cette coupe, et il en résulte qu'il n'y aurait pas trace de phosphore à aucun niveau. La teneur en fer tendrait à s'accroître de la base au sommet où les fossiles sont presque entièrement composés de ce métal.

* * *

Pour suivre cette coupe, il faut visiter tous les points fossilifères qui environnent le village. Le plus important est celui du lieu dit « En-Voyet ». au Nord-Est, déjà connu par le mémoire cité de M. Paul Petitclerc, où l'on peut observer le Callovien à *Aulacothyris pala* et à *Rhynchonella spathica*, les couches spéciales à *Peltoceras athleta* et les couches à *Quenstedticeras Lamberti*.

A l'Est, à 500 m. du village et à 100 m. environ à gauche du chemin conduisant à Villers-Pater se trouve une marnière appartenant aux marnes grises à *Creniceras Renggeri* avec nodules concrétionnés.

A l'Ouest, à un kilom. environ du village, le long du chemin qui va rejoindre la route nationale dans la direction de Pennesières, près de trois poiriers sauvages, existe un autre gisement offrant à l'examen les couches à *Peltoceras athleta* exclusivement. Autour de ce point, sur un rayon d'une centaine de mètres, dans les champs cultivés vers l'est et dans une friche un peu au nord, on retrouve l'horizon à *Aulacothyris pala*.

Enfin, en face, au pied du Bois Lajus existe une série de ravins et de découverts comprenant les couches à *Peltoceras athleta*, les couches à *Quenst. Lamberti* et la partie inférieure des marnes grises à *Creniceras Renggeri* jusqu'à l'horizon à *Aulacothyris impressa*.

Pour la compréhension des observations que cette

coupe m'a suggérées, voici, pour chaque division, la nomenclature des espèces recueillies (1).

* * *

1^o COUCHES A *AULACOTHYRIS PALA* ET A *RHYNCHONELLA SPATHICA*

Belemnites hastatus BL.

id. *pressulus* QUENST.

id. *latesulcatus* D'ORB.

id. sp. voisine de *Bel. Girardoti* P. DE L.

Hecticoceras Brighti PRATT.

Perisphinctes bernensis P. DE L.

Lygoryphaea dilatata DESH.

Aulacothyris pala de BUCH.

Rhynchonella spathica LAMK.

Stomatopora dichotoma LAMK.

Fragments de tige de végétaux.

* * *

2^o COUCHES A *PELTOCERAS ATHLETA* ET A *COSMOCERAS ORNATUM*

Plesiosaurus sp. (humérus).

Belemnites hastatus BL.

id. *latesulcatus* D'ORB.

id. *pressulus* QUENTS.

id. *Sauvanaui* D'ORB.

id. *Coquandi* D'ORB.

(1) Cette nomenclature a été établie d'après les collections de MM. Paul Petiiclere, Gevrey, G. Garret, Pératé, Ch. Clerc, de Grossouvre, les frères Caillet, pour lesquelles M. Paul Petiiclere a dressé une liste spécialement à mon intention, et d'après ma collection personnelle composée d'environ 1500 individus.

A ce sujet, j'adresse à M. Paul Petiiclere l'expression de ma sincère gratitude.

Aptychus berno-jurensis TH.

id. lamellosus QU.

id. latus PARK.

Hecticoceras punctatum STAHL.

id. Brighti PRATT.

id. Bonarelli P. DE L.

Harpoceras Hersilia D'ORB.

id. lunula ? ZIETEN.

id. delmontanum OPPEL.

Oppelia inconspicua P. DE L.

id. episcopalis P. DE L.

id. Mayeri P. DE L.

id. Petitzclerci de GROSS.

id. aff. bicostata STAHL.

Cosmoceras ornatum SEHL.

id. Proniae TEYSS.

id. aff. Pollux REIN.

Distichoceras Baugieri D'ORB.

id. bipartitum, ZIET.

Reinackia Fraasi OPPEL.

Pachyceras Lalandei D'ORB.

Perisphinctes bernensis P. DE L.

id. Mœschi P. DE L.

id. Girardoti P. DE L.

id. Picteti P. DE L.

id. Matheyi P. DE L.

id. species.

Peltoceras athleta PHILL.

id. angustilobatum L. BRASIL.

Diceras sp.

Arca concinna PHILL.

Pecten subpunctatus QUENST.

Plicatula peregrina D'ORB.

Alectryonia gregarea Sow.
Lyogryphæa dilatata Sow.
Dysaster granulosus Ag.
Holectypus punctulatus DESOR.
 id. depressus DESOR.
Rhabdocidaris copeoïdes (Ag.) DESOR.
Balanocrinus pentagonalis GOLDF.
Pentacrinus cingulatus MÜNST.
 id. oxyscalaris TH.
Tetracrinus sp.
Goniaster impressae GOLD.
Stomatopora dichotoma LAM.
Végétaux (frag. de tiges).

* * *

3° COUCHES A *QUENSTEDTICERAS LAMBERTI*

Asteracanthus (strophodus) ornatissimus Ag.
Une dent rectangulaire.

 Asteracanthus sp.
Plusieurs dents de petites dimensions.
 Ostracodus (sphenodus) longidens Ag.
Plusieurs dents.

 Picnodus sp.
Fragments de très petite mâchoire.
 Notidanus Münsteri Ag.
 Lepidotus aff. semiserratus Ag.
Écailles.

 Lepidotus sp.
Écailles.
 Serpula comaluta GOLDF.
 id. Deshayesi MÜNST.
 id. gordialis SCHLOT.
 id. filaria GOLDF.

Serpula plicatilis MÜNST.

id. *limata* MÜNST.

id. *tricarinata* SOW.

id. *tricristata* GOLDF.

id. *delphinula*.

id. *grandis* ?

id. Sp. (Espèce couverte de verrues).

Belemnites hastatus BL.

id. *pressulus* QUENST.

id. *latesulcatus* D'ORB.

id. *Sauvanaui* D'ORB.

id. *Coquandi* D'ORB.

Nautilus hexagonus D'ORB.

id. *granulosus* D'ORB.

Aptychus berno-jurensis TH.

id. *lamellosus* ? QUENST.

id. *latus* PARK.

Cardioceras Goliathum D'ORB.

id. aff. *Leachi* SOW.

id. *tenuiserratum* OPPEL.

Quenstedticeras Lamberti SOW.

id. *Mariae* D'ORB.

id. *sutherlandiae* MURCH.

id. *flexicostatum* PHILL.

id. *vertumnium* LECKENBY.

Hecticoceras punctatum, STAHL.

id. *cœlatum* CAG.

id. *Bonarellii* P. DE L.

id. *Brighti* PRATT.

id. *Matheyi* P. DE L.

id. *Mayeri* P. DE L.

Phylloceras tortisulcatum D'ORB.

id. *Chantrei* MUNIER-CHALMAS.

Phylloceras aff. Frederici-Augusti POMPECKI.

Oppelia episcopalis P. de L.

id. Richei P. de L.

id. Heimeï P. de L.

id. Mayeri P. de L.

Harpoceras Hersilia D'ORB.

id. delmontanum OPP.

id. lunula ? ZICHT.

Creniceras Renggeri OPP.

Ækotraustes scaphytoïdes COQ.

Perisphinctes Bernensis P. de L.

id. Girardoti P. de L.

id. Picteti P. de L.

id. Matheyi P. de L.

id. Nœtlingi P. de L.

id. aff. Nœtlingi P. de L.

id. ledonicus P. de L.

id. perisphinctoïdes SINZOW.

id. id. var. armata P. de L.

id. Kobyi P. de L.

id. Boujouri P. de L.

id. billodensis P. de L.

Peltoceras torosum OPP.

id. annulare REIN.

id. Constanti D'ORB.

id. Eugenii RAEP.

id. arduennense D'ORB.

id. athletoïdes LAHUSEN.

Aspidoceras Babeanum D'ORB.

Alaria Gagnebini TH.

Cerithium Moschardi TH.

id. Girardoti P. de L.

Ceritella Hoferi, TH.

Littorina Meriani GOLDF.

Sulcoacteon Johannis-Jacobii TH.

id. *Garcini* TH.

Pleurotomaria Munsteri RÖEM.

id. *chladrata* MUNST.

Neritopsis Deslongchampsii BEAUDOIN.

Astarte percrassa ETALL.

Dacryomya acuta MÉR.

Nucula longiuscula MÉR.

id. *Cottaldi* P. DE L.

id. *Zieteni* P. DE L.

id. *nuda* PHILL.

id. *Oppeli* ETALL.

Leda hordeum MÉR.

id. *phaseolus* MÉR.

Isoarca transversa GOLDF.

Arca concinna PHILL.

id. *Gagnebini* P. DE L.

id. *Berlieri* P. DE L.

Avicula peralata J.-B. GREPPIN.

id. (*Oxytoma*) cfr. *Munsteri*.

Plicatula Quenstedti P. DE L.

Pecten Buchi RÖEM.

id. (*Chlamys*) *textorius* SCHL.

id. id. *subtextorius* MÜNST.

id. id. *subarmatus* MÜNST.

id. *subfibrosus* D'ORB.

id. *subspinosus* SEHL.

id. *soyhierensis*.

Posidonomya sp.

Liogryphæa dilatata DESH.

Exogyra Rœderi P. DE L.

id. *reniformis* GOLDF.

Ostrea sandalina GOLDF.
Gyphea alimena D'ORB.
Zeilleria Friesenensis SCHRÜFER.
 id. *subrugata* E. DESL.
Terbratula Stutzi HAAS.
Terebratula dorsoplicata ? SUSS.
Rhynchonella minuta BUV.
 id. *Oppeli* E. DESL.
 id. *Thurmanni* VOLTZ.
Plegiocidaris Blumenbachi MÜNST.
 id. *filograna* AG.
Paracidaris spinosus QUENST.
Cidaris variegata COTT.
Rhabdocidaris copeoides DES.
 id. *remus* DES.
Holectypus punctulatus DES.
Trochotiara superbum AG.
Tetracrinus sp.
Millericrinus granulatus ETALL.
Pentacrinus cingulatus MÜNST.
 id. *oxyscalaris* TH.
Balanocrinus pentagonalis GOLDF.
 id. *subteres* GOLDF.
Goniaster impressae QUENST.
Berenicea diluviana LAMK.
Cellepora orbiculata GOLDF.
Montlivaultia sp.

* * *

4^o COUCHES A *CRENICERAS RENGGERI*

Ostracodus (sphenodus) longidens AG.
Belemnites hastatus BL.

Belemnites latesulcatus D'ORB.
id. *pressulus* QUENST.
Quenstedticeras sutherlandiae MURCH.
Harpoceras delmontanum OPP.
Oppelia episcopalis P. DE L.
id. *Heimei* P. DE L.
id. *Richei* P. DE L.
Creniceras Renggeri OPP.
Perisphinctes bernensis P. DE L.
id. *Kobyi* P. de L.
id. *perisphinctoides* SINZOW.
Peltoceras arduennense D'ORB.
id. *athletoides* LAHUSEN.
id. *Eugenii* RASP.
id. *Constanti* D'ORB.
Cerithium Girardoti P. DE L.
Neritopsis Deslongchampsii BEAUD.
Arca concinna PHILL.
Gryphæa dilatata Sow.
id. *alimena* D'ORB.
Alectryonia gregarea Sow.
Aulacothyris impressa BRONX.
Terebratula Stutzi HAAS.
Rhynchonella Thurmanni VOLTZ.

* * *

5°. FAUNE DES CHAILLES

Eryma ventrosa MEYER. — Coll. A. Gevrey.
Glyphæa Regleyama DESM. — Coll. P. Petitclerc.
id. *ornata* QUENST. — Coll. H. Caillet.
Cardioceras cordatum Sow. — Coll. P. Petitclerc.
Gervilia sp. »

Trigonia aspera LAMK. — Coll. P. Petitclerc.

id. *elongata* Sow. »

id. *perlata* AG. »

id. *densicostata* RÖEDER. — Coll. V. Maire.

id. *spinifera* D'ORB. »

Pecten sp. »

Thecocyathus sp. — Coll. P. Petitclerc.

Millericrinus horridus. Coll. Petitclerc et V. Maire.

* * *

L'examen de ces faunes mérite de retenir l'attention.

On remarquera que le caractère oxfordien, particulier de la zone à *Amm. Renggeri* telle qu'elle a été envisagée jusqu'ici dans la chaîne du Jura et si bien établie dans les ouvrages précités, commence avec les couches à *Peltoceras athleta* et même avec les couches *Aulacothyris palæ*.

En effet, dès l'horizon à *Aulacothyris palæ*, si bien délimité à Authoison, avec les *Belemnites hastatus*, *late-sulcatus*, *pressulus* qui se retrouvent à toutes les hauteurs, on voit apparaître *Perisphinctes bernensis* P. de L., espèce oxfordienne par excellence.

Puis avec les couches à *Peltoceras athleta*, avec *Aptychus berno-jurensis*, *A. lamellosus*, *Hecticoceras Brighti*, *Hect. lunula* ?, *Oppelia Petitclerci*, *Opp. aff. biscotata*, *Cosmoceras ornatum*, *C. Pronixæ*, *C. aff. Pollux*, *Distichoceras Baugieri*, *D. bipartitum*, *Reinachia Fraasi*, *Peltoceras athleta*, *P. augustilobatum*, *Plicatula peregrina*, *Pentacrinus oxyscalaris*, qui sont des espèces calloviennes, apparaissent 29 espèces oxfordiennes, sur un total de 43.

Ces couches sont donc composées déjà de moins d'espèces calloviennes que d'espèces oxfordiennes.

Il se pourrait même que des recherches toujours sé-

rieuses et longtemps persévérantes aboutissent à prouver un fait que je me borne à signaler, savoir : la présence de *Creniceras Renggeri*.

J'ai, en effet, trouvé en pleine zone à *Peltoceras athleta*, aux champs du Voyet, un individu de *Creniceras Renggeri*. Je ne peux tirer parti de ce fait, car il est possible qu'au point où je l'ai trouvé, à découvert, il ait été apporté par un élément quelconque.

Enfin, si l'on passe aux couches à *Quenstedticeras Lamberti*, où il a été recueilli 130 espèces déterminées, à part *Serpula filaria*, *Serp. delphinula*, *S. cristata*, *Nautilus hexagonus*, *Aptychus berno-jurensis*, *A. lamellessus*, *Quenstedticeras aff. Leachi*, *Quenst. Lamberti*, *Q. flexicostatum*, *Q. vertumnum*, *Hecticoceras Brighti*, *Exogyra reniformis*, *Osthea sandalina*, *Gryphaea alimena*, *Zeilleria frisenensis*, *Z. subrugata*, *Rhynconetia minuta*, *Rhynch. Oppeli*, soit 18 espèces qui ne dépassent pas la zone, les 112 autres, et parmi elles, *Creniceras Renggeri*, appartiennent aussi à la faune oxfordienne.

La transition des faunes se fait donc insensiblement, et si, comme il est de règle en pareille matière, on fait abstraction du faciès, on peut affirmer que **la zone à QUENSTEDTICERAS LAMBERTI est oxfordienne à Authoison et qu'il faut la rattacher à la zone à CRENICERAS RENGGERI.**

Quenst. Lamberti disparaît à quelques mètres de la hauteur où apparaît *Aulacothyris impressa*, espèce qui a servi autrefois à caractériser l'oxfordien inférieur, et qui a été abandonnée, avec raison, non seulement parce que c'est un Brachiopode, mais aussi et surtout parce qu'elle se retrouve encore dans l'**Argovien II** ou **Couches d'Effingen** du Jura lédonien, en particulier.

Alors l'oxfordien à *Creniceras Renggeri* pourrait se subdiviser en deux zones :

1° A la base, zone marno-calcaire jaune à *Quenstedticeras Lamberti* ;

2° Au sommet, zone marneuse grise, faciès franc-comtois, pour laquelle je propose la dénomination de Zone *Harpoceras Fromenteli* (1).

* * *

Tels sont les faits qui m'avaient frappé dès le début de mes excursions à Authoison, c'est pourquoi j'ai poursuivi si minutieusement mes recherches dans cette localité.

D'ailleurs, c'est aussi cet ensemble de considérations qui avaient déterminé M. Paul Petitclerc à désigner ces couches sous le nom de « COUCHES KELLOWAY-OXFORDIENNES » dès 1884.

Ce rattachement à l'oxfordien de la zone à *Quenstedticeras Lamberti* se comprend encore par d'autres considérations paléontologiques dignes de retenir l'attention.

Si d'après la composition des faunes de l'horizon à *Aulocoelohyris palæ* et de la zone à *Peltoceras athleta*, on peut dire que ce sont des zones de transition, puisqu'elles se composent, la première de la moitié, la seconde de plus de la moitié de formes oxfordiennes, et qu'à Authoison on peut déjà les ranger, au moins la seconde, dans l'oxfordien, on remarquera qu'avec la zone à *Quenstedticeras Lamberti*, pour ne s'en tenir qu'aux Céphalopodes, coïncident :

(1) *Harpoceras Fromenteli* Coq ne serait pas *Harp. Eucharis* d'Orb et aurait été à tort confondu avec lui. (Voir P. PETITCLERC : *Du Niveau de quelques Ammonites oxfordiennes à Malbraus* (Doubs), in Bulletin de la Soc. agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, 1907).

1° La disparition des *Cosmoceras*, des *Distichoceras*, des *Reinackia* ;

2° Le plus grand développement des *Hecticoceras*, des *Oppelia*, des *Périsphinctes*, genres qui auront leur épanouissement dans les marnes grises de l'oxfordien ;

3° L'apparition des *Quenstedticeras*, avec leurs variétés nombreuses d'espèces, leurs formes si multiples préparant l'avènement des *Cardioceras* ;

4° Enfin, le premier développement certain de *Creniceras Renggeri* et d'*Ekotraustes scaphytoïdes*.

Il paraît bien qu'il y ait là un fait susceptible de fixer les idées et suffisant pour légitimer le rattachement proposé.

Remarquons enfin qu'il ne paraît pas possible jusqu'à ce moment d'établir à Authoison une zone spéciale à *Quenst. Mariae* et une zone spéciale à *Quenst. Lamberti*, les deux espèces se rencontrant ensemble dans la même zone.

* * *

J'avais écrit ces remarques, à part la dénomination proposée de zone à *Harpoceras Fromenteli*, pour en faire part au Congrès de l'Association franc-comtoise, tenu à Vesoul l'an dernier ; j'en fus empêché au dernier moment.

Depuis, il m'a été donné de lire dans le Bulletin de 1907 de la Soc. d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône, à l'article : *Sur les limites de l'étage callovien dans le Jura suisse et dans l'est de la France*, de M. le Docteur Rollier, à la page 237 :

« L'on est maintenant assez d'accord pour ranger
« dans l'oxfordien les marnes à *Cardioceras Mariae* d'Orb.
« et à *Cardioceras Lamberti* Sow. (le type anglais de
« Weymouth, et non le *Card. Lamberti* de d'Orbigny qui
« est le *Card. flexicostatum* de Phillips).

« C'est-à-dire que l'oxfordien doit commencer un peu
« plus bas que ne l'admettait Alcide d'Orbigny d'après
« les fossiles oxfordiens qu'il cite dans son douzième étage
« callovien du Prodome de paléontologie stratigraphique ».

Et plus loin, page 250 : « L'oxfordien, à son tour,
« devrait commencer avec les couches à *Cardioceras Lam-*
« *bert* Sow (Am.) type, comme l'a proposé M. Rob. Dou-
« villé (Bull. Soc. géol. de France, 4^e série, t. iv, p. 106 et
« suivantes, année 1904) ».

Dans ce dernier ouvrage que M. Petitclerc a eu l'ai-
mable obligeance de mettre à ma disposition, M. Douvillé
donne la coupe de Villers-sur-Mer ; d'après M. Raspail,
puis il consacre les lignes suivantes à la *Limite entre le*
Callovien et l'Oxfordien.

« On a l'habitude de faire commencer l'Oxfordien
« avec les couches à *Cardioceras cordatum*. Ces couches
« sont calcaires et pétries d'oolithes ferrugineuses. De
« plus elles sont séparées des premières couches callo-
« viennes par environ 25 mètres de couches argileuses
« qui ne renferment guère que *Liogryphaea dilatata*. On
« a donc, au moins localement, un horizon bien net pour
« marquer la base de l'Oxfordien.

« Malheureusement cet horizon à *Card. cordatum* est
« mal caractérisé au point de vue des genres d'Ammoni-
« tes. Ceux qu'on y rencontre sont exactement les mêmes
« que dans les couches sous-jacentes. La faune, dans les
« deux cas, se compose principalement de *Cardioceras*
« *Perisphinctes*, *Stephanoceras*, *Peltoceras*. On trouve dans
« les couches à *Cardioceras cordatum* : *Peltoceras arduen-*
« *mense* d'Orb., *Pell. Constanti* d'Orb., *Stephanoceras go-*
« *liathum* d'Orb. Or, on trouve déjà dans les couches cal-
« loviennes sous-jacentes à *Opp. Villersensis*, le *Pell. ca-*
« *prinum* Quenst. qui est très voisin du *Pelt arduennense* ;

« d'autre part, le *Steph. goliathum* est très répandu dans
« les couches à *Cosm. Duncani*. Il reste uniquement pour
« caractériser la base de l'Oxfordien, le *Card. cordatum*,
« qui, en vérité, peut fournir, au point de vue pratique
« un bon niveau stratigraphique, mais ne diffère pas plus
« du *Quenst. Marise* que celui-ci ne diffère du *Q. Lam-*
« *berti*. Donc faire commencer l'Oxfordien avec les cou-
« ches à *Card. cordatum* revient à ne pas donner plus de
« valeur à la limite entre l'Oxfordien et le Callovien qu'à
« celles entre deux zones du Callovien.

« Il semble, au contraire, que la présence ou l'ab-
« sence de genres très communs puisse fournir un bon
« moyen de différencier deux étages, puisqu'on fait inter-
« venir en ce cas l'aspect tout entier de la faune. A Vil-
« lers, dans la couche à *Opp. Villersensis*, la faune est
« caractérisée par un grand nombre de *Cosmoceras*, d'*Op-*
« *pelia* et d'*Hecticoceras*, tandis qu'à partir de la couche
« supérieure à *Ctenostreon proboscideum*, y compris le
« petit banc de marne glissante sous-jacent, H. 4 bis, ces
« genres ont totalement disparu. En faisant commencer
« l'Oxfordien avec ce banc marneux on obtient une sépa-
« ration d'étages correspondant à une différence de faune
« assez considérable au point de vue des genres. Par con-
« tre, la séparation entre la dernière couche callovienne
« et cette première couche oxfordienne est presque in-
« sensible sur le terrain au point de vue pétrographique ;
« mais il semble que l'argument paléontologique doive
« l'emporter ».

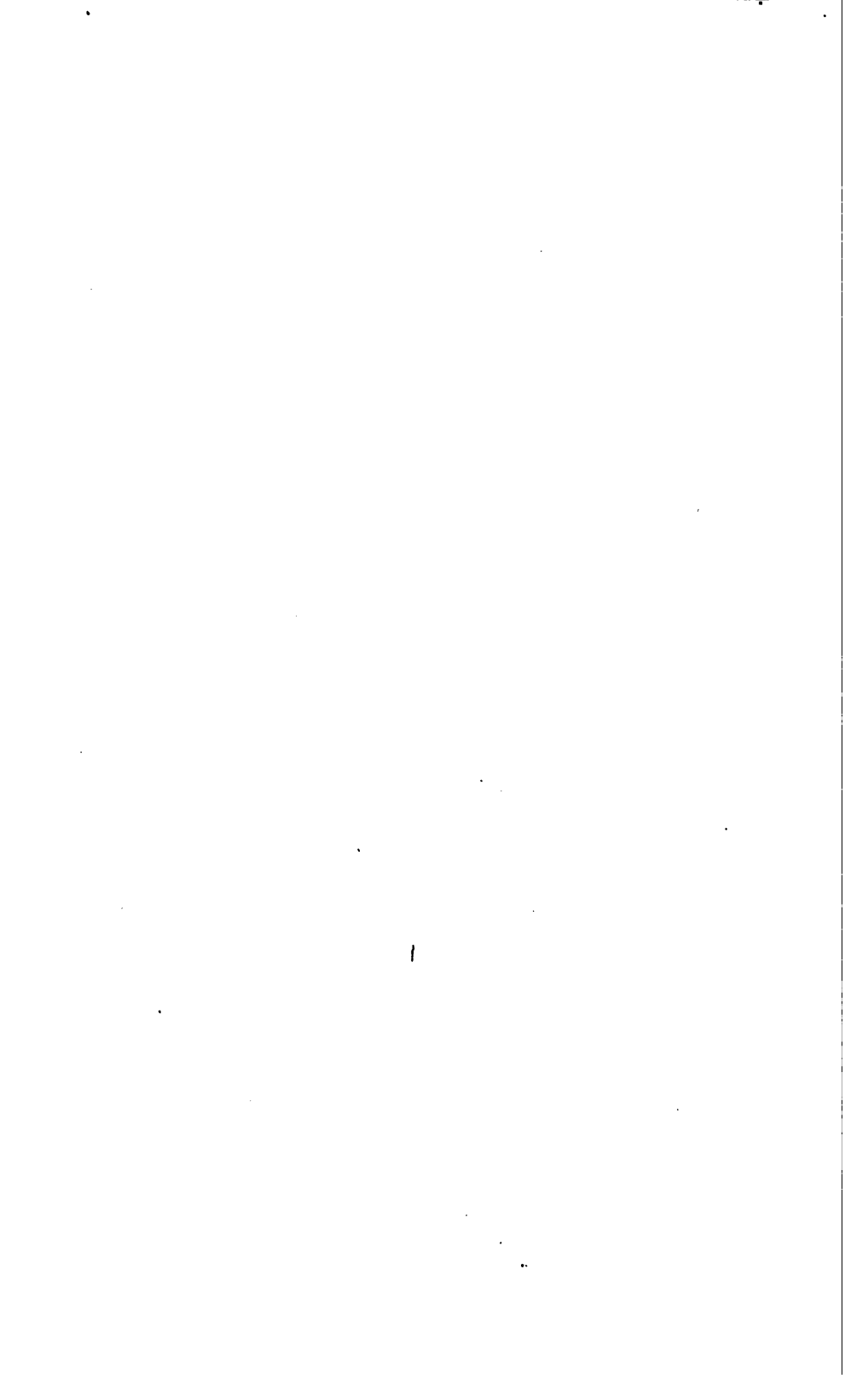
On remarquera sans peine, à la lecture des faits que
j'ai indiqués plus haut et des considérations qu'ils m'ont
suggérées, que les propositions émises par les deux au-
teurs précités y trouvent une éclatante démonstration.

L'analogie au point de vue paléontologique paraît

presque complète entre la Normandie et la Franche-Comté septentrionale, avec cette seule différence qu'ici la zone à *Pectoceras athleta* et à *Cosmoceras*, avec ses *Oppelia* et surtout ses nombreux *Hecticoceras*, renferme déjà plus de moitié d'espèces qui se continueront dans l'Oxfordien.

C'est le début de la faune oxfordienne.

V. MAIRE.



GISEMENT DU " VOYET "

A AUTHOISON (*Hte-Saône*)

Couches Kelloway-Oxfordiennes (1)

PARTIE INFÉRIEURE DES MARNES

Liste des Foraminifères de cette assise. établie par M. le docteur W. Deecke, professeur à l'Université de Greifswald (Allemagne), collationnée et mise en ordre par Paul Petitclerc, géologue à Vesoul.

Considérations sur la composition et la faune microscopique desdites marnes.

Les marnes de la base des champs du « Voyet » sont de couleur jaune-brunâtre, argileuses et riches en fer hydraté, à l'état de particules isolées, globuleuses ou ellipsoïdales.

On y trouve encore des grains de quartz limpides ou imprégnés de substance ferrugineuse. Le résidu qui reste après le lavage contient une certaine quantité de concrétions calcaires ressemblant tout à fait, aux dimensions près, aux nœuds calcaires du Loess de la vallée du Rhin appelés « *Losshindchen* » !!

La faune microscopique des marnes qui nous occupent est représentée par des Foraminifères et des Ostracodes.

(1) Cette dénomination de " Couches Kelloway-oxfordiennes " a dû être employée, car, au « Voyet », les fossiles habituels de la zone à *Pel-toceras athleta* se trouvent fréquemment mélangés avec ceux de la zone à *Creniceras Renggeri*.
(Note de P. Petitclerc).

Les Foraminifères ont le test un peu corrodé, par cette raison que l'échantillon de marne qui m'a été soumis par l'intermédiaire obligeant de M. P. Petitclerc, a été pris d'une couche probablement trop rapprochée de la surface du sol. Dans les loges, on remarque fréquemment des parcelles de minerai de fer, qui, lors de la disparition du test de la coquille, ont formé des moules souvent indéterminables.

Le groupe le mieux conservé est celui des Foraminifères agglutinants : les *Haplophragmium* et les *Plecanium*.

Des exemplaires mis dans le baume du Canada ou réduits en lame mince mettent en parfaite évidence la structure composée de ces deux genres ; on constate facilement que les pores des coquilles et les interstices qui existent entre les grains de quartz restés limpides sont remplis d'une matière brune ferrugineuse.

Les Ostracodes sont très communs, plus fréquents que dans aucun autre échantillon de marnes oxfordiennes, mais le nombre des espèces en est restreint. Les autres fossiles sont des fragments et articulations de *Balanocrinus pentagonalis* Goldf., encrine très fréquente dans tout le Callovien et l'Oxfordien ; plus rares sont les moules de Gastropodes et d'Ammonites de petite taille. Ces dernières se prêtent volontiers à la préparation de la loge. L'absence de ces corps minuscules en forme de roue, attribués aux Holothuries, forme un caractère remarquable de cette assise.

ÉNUMÉRATION DE LA FAUNE

Elle se compose comme suit :

Cytheridea craticula, J.-A. SHERB.

id. cf. *bicarinata*, J.-A. SHERB.

id. *sedata*, J.-A. SHERB.

Cytheridea æquabilis, J.-A. SHERB.

id. aff. *winwoodiana*, J.-A. SHERB.

Ces Ostracodes ont la plus grande ressemblance avec les formes décrites par MM. R. Jones et Sherborn de la Fullers-Earth Oolite et du Bradford-Clay anglais. L'espèce la plus commune à Authoison est le *Cyth.* aff. *winwoodiana* que je n'ai pu déterminer plus exactement. Les échantillons français ne concordent pas complètement avec le type, ils sont plus renflés et ont la marge supérieure plus saillante. Au contraire, le *Cyth. craticula* ne diffère en aucune manière de l'espèce anglaise. Du *Cyth. bicarinata*, je n'ai rencontré qu'un simple exemplaire : je le rapporte à cette espèce. Les deux autres Ostracodes appartiennent au groupe de coquilles lisses et rectangulaires avec les angles arrondis.

Haplophragmium coprolithiforme Schwag.

Plecanium depravatatum Schwag.

Ces coquilles très petites se trouvent dans le sable le plus fin du résidu et sont quelquefois à l'état de moules. Elles sont accompagnées de variétés dont la structure des loges primordiales est plus régulière et qui se rattachent au *Textilaria agglutinans* d'Orb. M. Häusler, dans son mémoire sur les Foraminifères de la zone à *Amm. transversarius* en Suisse, en a figuré quelques-unes (Pl. XI) ; elles démontrent la grande variabilité de ces formes.

Rheophax latidorsatum Born. rare.

Probablement identique au *Rh. polycoides* décrit par moi.

Lagena bullæformis Schwag., assez commun.

id. *ovata*, Terq. rare.

id. *hispida*, Rss. assez rare.

Outre ces deux formes glabres, j'ai pu constater

l'existence d'une autre espèce munie de petites pointes à la surface du test. J'ai cru devoir la rapprocher du *Lagena hispida* Rss. et l'identifier aux figures de M. Häusler (Pl. XIII. fig. 21-24).

Webina rostrata, Qu. sp., très commun.

Sur les articles des Pentacrines, sur les fragments de coquilles des Brachiopodes et sur les Bélemnites de petites dimensions, s'attache fréquemment au petit foraminifère serpentueux, composé de trois ou quatre loges en forme de bouteilles, lisses et généralement remplies de fer hydraté. Ce genre est reconnaissable à première vue. Son abondance est un trait caractéristique de toutes les marnes calloviennes ou oxfordiennes de la Suisse, de la Souabe et de la Franche-Comté. Seulement, dans les assises contemporaines de la Pologne, il semble faire défaut d'après les recherches de M. Wisniowski.

Nodosaria nitidula GÜMB.

id. *tuberosa* SCHWAG.

id. *Waageni* SCHWAG.

Dentalina Gumbeli SCHWAG.

id. *obsoleta* SCHWAG.

id. *turgida* SCHWAB.

Les Nodosaires et les Dentalines sont nombreux en individus, mais non en espèces. Les causes de ce phénomène sont dues à la mauvaise conservation des moules qui ont été corrodés par l'action des eaux du sol, ce qui empêche toute détermination précise. En général, tous les types susnommés se rapportent aux espèces décrites par MM. Gumbel et Schwager des marnes à *Aulacothyris impressa* de la Souabe et des marnes à Spongiaires de la Bavière.

Fronicularia oolithica Terq., rare, mais d'un type

exclusivement jurassique et caractéristique de la Grande-Oolithe et des marnes du Lias moyen de la Lorraine.

Cristellaria Sowerbyi Schwag., très commun.

La grandeur des individus adultes surpasse celle des formes de la zone à *Amm. Sowerbyi*, aussi la callosité médiane est plus nette et plus accentuée.

Cristellaria polonica Wisn., très commun.

Des côtes robustes et dentelées, qui se relient, par leur extrémité inférieure, à une callosité médiane et l'entourent comme d'un cercle à l'aide de leurs ramifications, tel est le caractère saillant de cette espèce. Elle peut être placée dans le groupe du *Crist. semiornata* Schwag.

Cristellaria Uhligi Wisn., très commun.

La coquille est glabre et les loges sont presque méconnaissables; la loge embryonnaire seule forme une éminence centrale, très caractéristique. Les échantillons du « Voyet » sont munis d'une crête dorsale, qui fait défaut chez le type polonais.

Cristellaria cephalotes Rss., rare, mais identique à la figure que j'en ai donnée.

Cristellaria centralis Terq., rare.

id. *polymorpha* Terq., assez rare.

On ne rencontre que des variétés simples. Les ornements des coquilles sont représentés par des côtes radiales et une crête dorsale, les bandes latérales manquent.

Cristellaria aff. *Schlönbachi* SCHWAG.

id. *manubrium* SCHWAG.

Marginula resupinata SCHWAG.

Ce *Marginula* est caractéristique des marnes jurassiques.

Rotalia pusilla SCHWAG.

Polymorphina oolithica Terq.

Ces deux dernières formes se trouvent de même dans les marnes à *Creniceras Renggeri*.

Cornuspira orbicula Terq. et Berth., très commun.

Spiroloculina dubiensis Deecke, très commun.

Les *Cornuspira* et *Spiroloculina* se comptent par centaines dans l'échantillon examiné ; ces derniers se distinguent de tous les autres Foraminifères de cette assise par la couleur blanche du test et l'absence de toute corrosion.

Cette faune microscopique est, à l'exception des *Ostracodes*, à peu près identique à celle que j'ai constatée dans les marnes argileuses à *Creniceras Renggeri* du Jura bernois et du département du Doubs. Comme je l'ai déjà fait remarquer, cette même faune a une grande analogie avec celle de la Souabe et de la Pologne et une ressemblance frappante avec les types de M. Häusler. Cette ressemblance serait plus évidente, si M. Häusler n'avait pas adopté la méthode et la nomenclature des auteurs anglais qui, à mon avis, ont réuni trop de formes pour une seule espèce.

PARTIES MOYENNE ET SUPÉRIEURE DES MARNES

Ces marnes, de couleur grisâtre, où pullulent à la surface le *Quenstedticeras Lamberti* Sow., et l'*Hecticoceras punctatum* Stahl, renferment une faune microscopique très riche ; c'est la plus intéressante de toutes celles que j'aie rencontré depuis longtemps ; elle mérite d'être l'objet d'une étude spéciale.

Outre les espèces communes et persistantes, telles que : *Haplophragmium suprajurassicum* Schwag., *Spiroloculina dubiensis* Deecke, *Cristellaria Sowerbyi* Schwag., *Robulina princeps* Rss., *Lagena bullæformis* Schwag., *Nodosaria Sowerbyi* Schwag., *Ammonidiscus incertus*

d'Orb., *Chirodota Sieboldi* Schwag. etc., j'ai remarqué un grand nombre de *Dentalina*, un *Frondicularia* appartenant au type du *F. Moëlleri* Uhl., cinq *Nodosaria*, quantité de Rotalidées, et reconnu dans les marnes d'Authoison quelques-unes des formes jurassiques de la Pologne.

ÉNUMÉRATION DE LA FAUNE

- + (1) *Cornuspira orbicula*, TERQ et BERTH.
Triloculina oxfordiana, DEECKE.
- + *Spiroloculina longiscata*, TERQ.
id. aff. *dubiensis*, DEECKE.
- + *Webbina rostrata*, QUENST.
- + id. *infraoolithica*, TERQ.
Lagena bulkeformis, SCHWAG.
Nodosaria englypha, SCHWAG.
- + id. *jurassica*, GUMB.
id. *prima*, D'ORB.
id. *nitidula*, GUMB.
id. *Sowerbyi*, SCHWAG.
- + *Frondicularia* aff. *Nikitini*, UHL.
id. *Moëlleri*, UHL.
Flabellina intermedia, TERQ.
id. *semicristellaria*, SCHWAG.
Marginula resupinata, SCHWAG.
- + id. *flaccida*, SCHWAG.
- + id. *contracta*, TERQ.
Vaginulina rugosa, TERQ. (var.)
- + *Dentalina marginuloïdes*
- + id. *turgida*, SCHWAG.
id. *pugiunculus*, Rss.
- + id. *funiculus*, SCHWAG.

(1) Le signe +, placé au-devant du fossile, indique les espèces abondantes.

Dentalina obsoleta, SCHWAG.

id. *Oppeli*, SCHWAG.

id. *Gümbeli*, SCHWAG.

id. *imbecilla*, SCHWAG.

id. *extensa*, SCHWAG.

id. *pilluligera*, SCHWAG.

id. *declivis*, SCHWAG.

id. *irregularis*, TERQ.

id. aff. *jurensis*, TERQ.

id. *Fraasi*, SCHWAG.

+ id. *Simplex*, TERQ.

Cristellaria montis Calvi, DEECKE.

id. *Deecke* WISN.

+ id. *Baierana*, GUMB.

+ id. id. id. (Var).

+ id. *vasa*, SCHWAG.

+ id. *triquetra*, SCHWAG.

+ id. *Bronni* ROEM., VAR. ROEMERI WISN.

+ id. *rotulata*, LAM., VAR. ROEMERI RSS.

+ id. aff. *informis*, SCHWAG.

+ id. *seminvoluta*, TERQ.

+ id. *Sowerbyi*, SCHWAG.

+ id. *polonica*, WISN.

+ *Robulina princeps*, RSS.

+ id. *vulgaris*, SCHWAG.

Psammosphaera fusca, SCHLTZ.

Ammodiscus incertus, D'ORB.

+ *Rheophax polyeides*, DEECKE.

Placopsilina, NOV. SP.

id. *cenomana*, D'ORB.

+ id. *rotaliformis*, DEECKE.

+ *Haplophragmium vetustum*, TERQ et BERTH.

+ id. *suprajurassicum*, SCHWAG.

- + *Haplostiche horrida*, SCHWAG.
- Hyperamina vagans*, BRAD.
- + *Glandulina lævis*, SCHWAG.
id. *secale*, SCHWAG.
- Polymorphina amygdala*, TERQ.
- Plecanium depravatum*, SCHWAG.
- + *Chirodota Sieboldii*, SCHWAG.
- + *Macrocypris terræ-fullonica*, J. A. SH.
- Cytheridea sedata*, J. A. SH.
- + id. *craticula*, ID.
- + id. *bicarinata*, ID.

OUVRAGES CITÉS

- 1862. — *Gümbel*, Die Streitberger Schwammlager und ihre Foraminifereneinschlüsse (Württemb. Jahresh. Bd. XVIII).
- 1865. — *Schwager*, Beiträge zur Kenntniss d. mikrosk. Fauna jurassischer Schichten (Württemb. Jahresh. Bd. XXI).
- 1867. — *Schwager*, Foraminiferen der Sowerbyi-Zone (in Waagen, Zone d. Amm. Sowerbyi, in Benecke's Geogn. palæont. Beitr. B. d. T., Heft III, p. 654-661).
- 1867-74. — *Terquem*, Recherches sur les Foraminifères du système oolithique.
- 1883. — *Uhlig*, Ueber Foraminiferen aus dem rjäsanschen Ornatenthone (jahrb. d. K. K. geol. Reichsanst. Bd. XXXIII. Vien.)

1886. — *Deecke*, Les Foraminifères de l'Oxfordien des environs de Montbéliard (Doubs). Extr. des Mémoires de la Soc. d'Emulation de Montbéliard, XVI^e vol.
1888. — *R. Jones et D. Sherborn*, On some Ostrocarda from the Fullers-earth Oolite and Bradford-clay. Proceed. Bath. Nat. Hist. and Antiqu. Field Club VI, n° 3.
1890. — *Haüsler*, Monographie der Foraminiferen der schweizerischen *Traversarius-Zone*. Abhandl. d. schweiz. paläont. Gesellsch. XVII.
1890. — *Wisniewski*, Mikrofauna ilow Ornat. oholicy Krakowa. Mém. Acad. d. Cracovie.

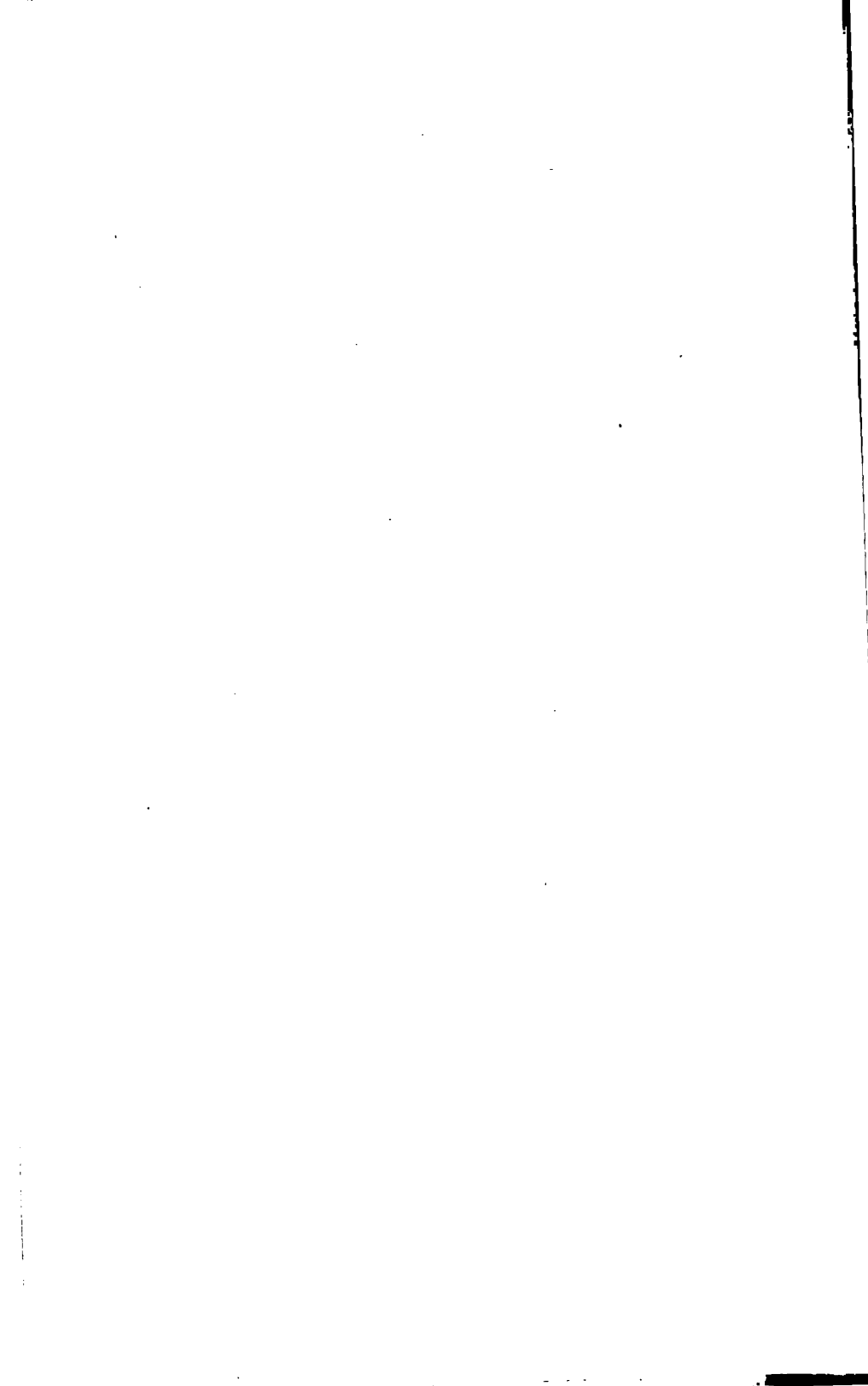


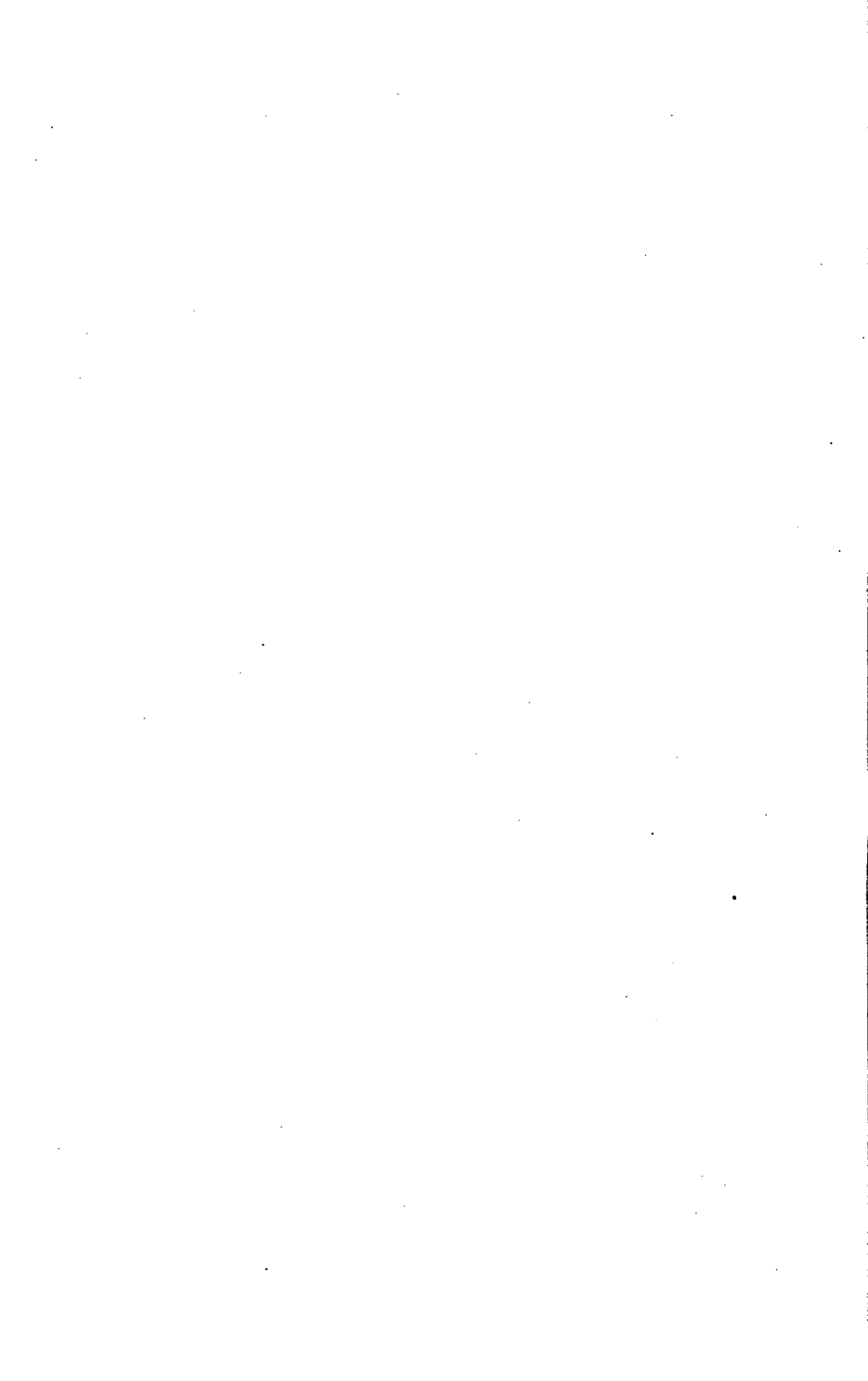
TABLE DES MATIÈRES

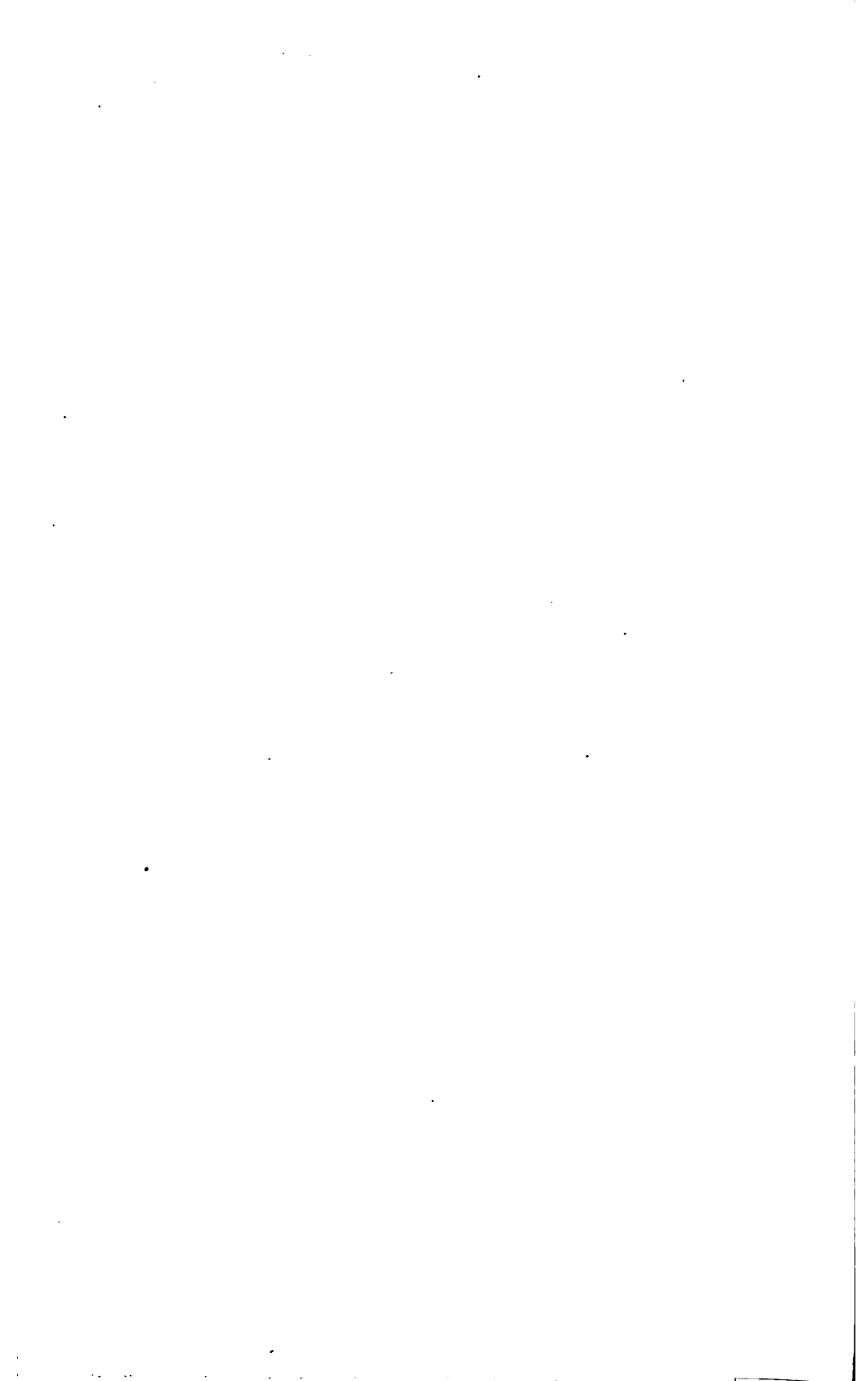
Du Bulletin n° 11 (1908)

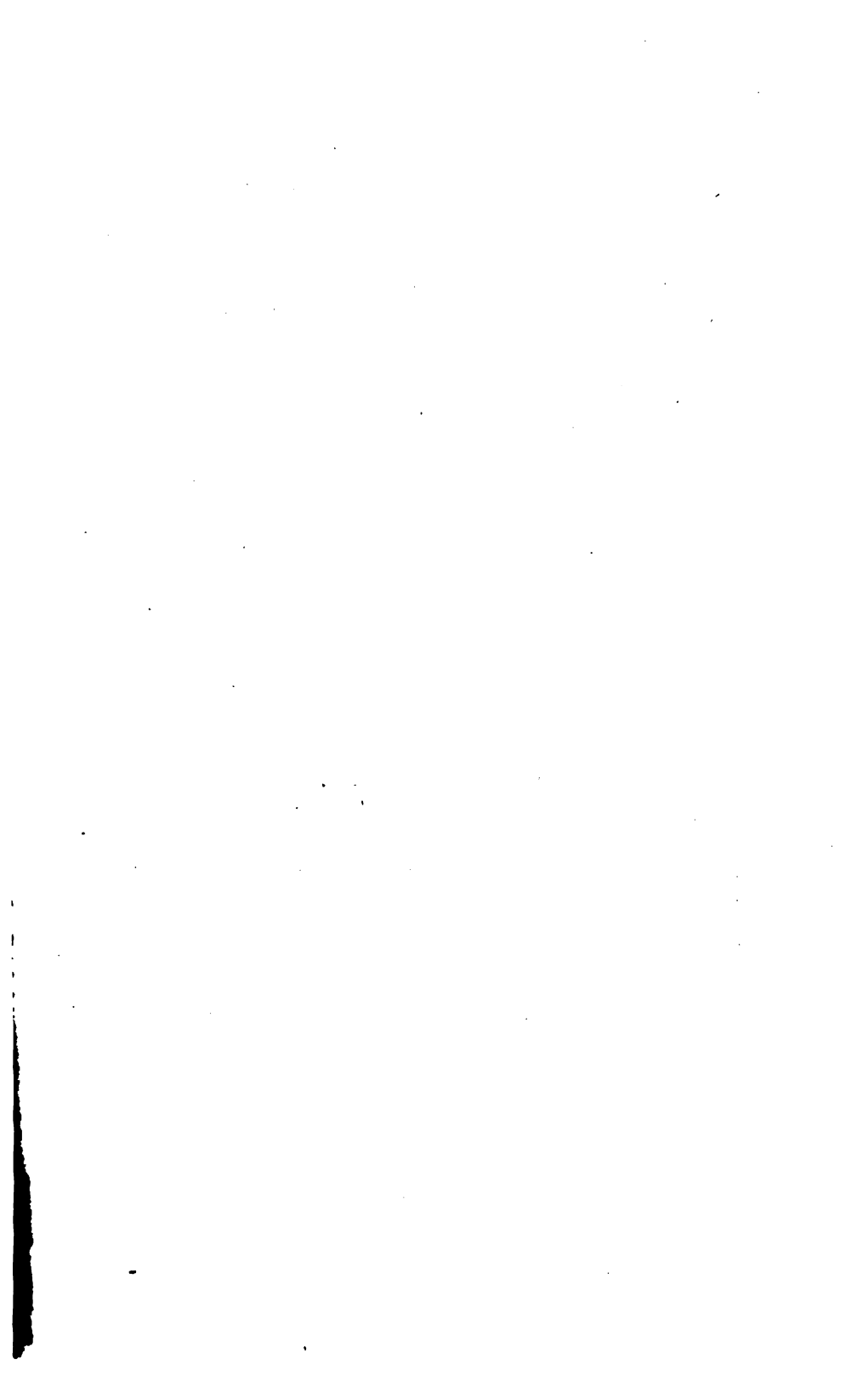
Liste des membres.....	3
Sociétés correspondantes.....	8
Rapport annuel.....	11
Situation financière.....	15

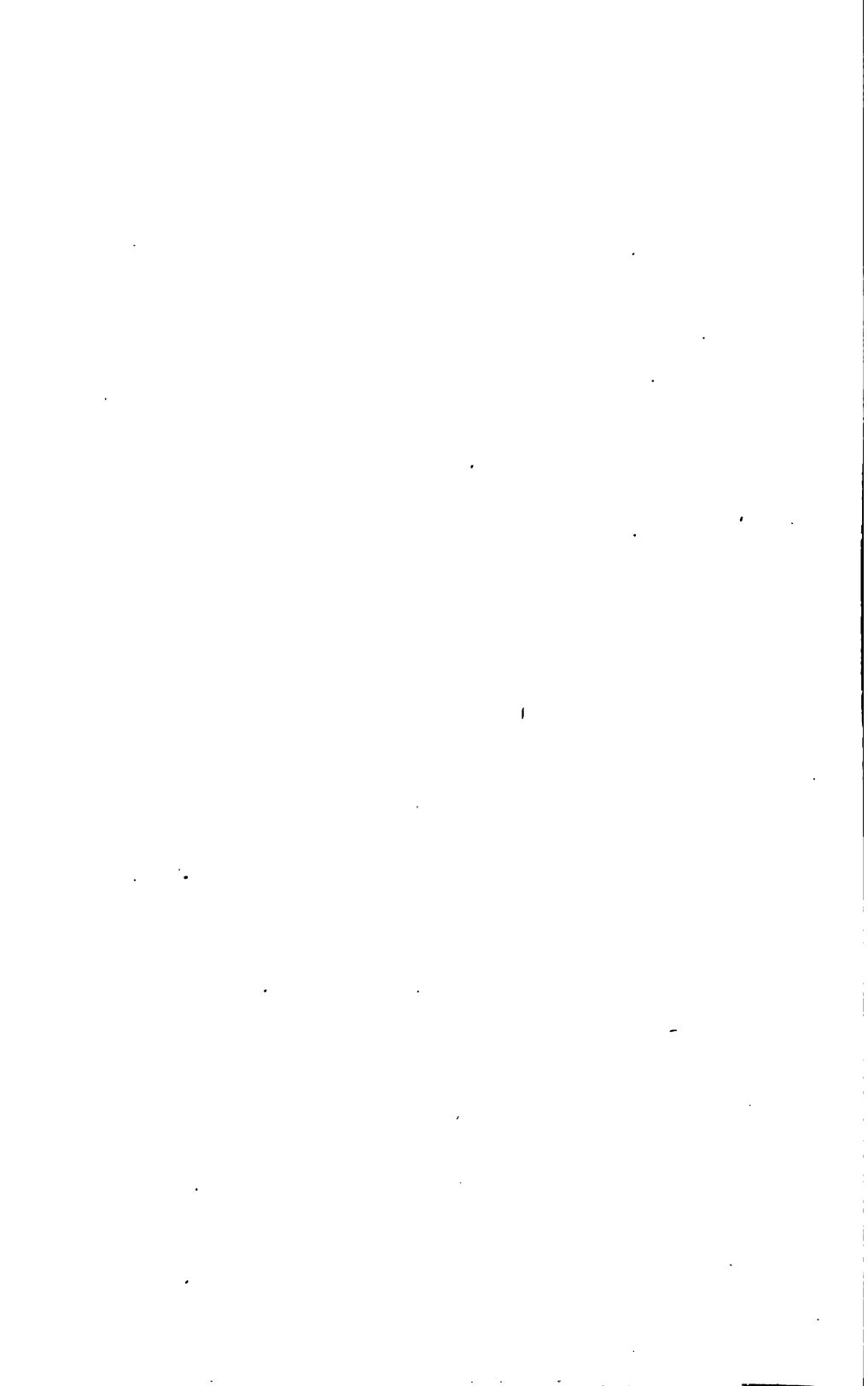
G. STRARBACH. — Poésies.....	17
C. F. — Les d'Auxiron : Rapport de M. d'Auxiron sur sa mission à Paris pour la ville de Besan- çon (fin)....	21
CH. GODARD. — Biographies grayloises (supplément à l'Histoire de Gray).....	59
CH. GODARD. — Les bâtiments des Cordeliers de Gray.....	123
V. MAIRE. — Étude paléontologique et stratigraphi- que sur le terrain jurassique d'Authoison....	143











BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ GRAYLOISE
D'ÉMULATION

N° 12

← Année 1909 →



GRAY
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE GILBERT ROUX
1909

LISTE DES MEMBRES

Le millésime placé en regard du nom de chaque membre indique l'année de sa réception
dans la Société

BUREAU

Président: M. Ernest ANDRÉ, ☿ A. ☿.

Vice-Président: M. Victor MAIRE, ☿ A.

Secrétaire-Trésorier: M. Auguste GASSER.

Secrétaire-Bibliothécaire: M. le Docteur BOUCHET.

COMITÉS

Comité scientifique. — MM. le Docteur BOUCHET (chimie, zoologie); DECKHERR ☿ A., (mathématiques); V. MAIRE (géologie, paléontologie); René MAIRE, (botanique).

Comité d'histoire et d'archéologie. — MM. le Docteur BOUCHET (préhistoire); Aug. GASSER (archéologie préhistorique et protohistorique); le chanoine LOUVOT ☿, (histoire).

Comité littéraire et artistique. — MM. BAILLE, ✱ O., ☿ I. P., (littérature étrangère); DECKHERR, ☿ A. (peinture); Moïse LÉVY, ☿ A. (sciences sociales); P. REGNAUD, ☿ I. P., (linguistique); Gilbert ROUX, (photographie).

M. le président ANDRÉ ☿ A, ☿ (entomologie, numismatique) fait de droit partie de tous les comités.

MEMBRES HONORAIRES

Membres de droit

MM. Le Sénateur de l'arrondissement.

Le Député de l'arrondissement.

Le Préfet de la Haute-Saône.

Le Sous-Préfet de Gray.

Le Maire de Gray.

Membres d'honneur

MM. D^r MAGNIN, professeur à la Faculté des Sciences et à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Besançon. — 1902.

MOREL, * o., * I. P., inspecteur général à Paris. — 1897

PINGAUD, *, professeur d'histoire à la Faculté de Besançon, m. c. de l'Institut. — 1902.

SOCIÉTAIRES PERPÉTUELS

MM.

Le colonel BAILLE, * o., * I. P. — 1900.

Amand GASSER. — 1894 † 1899.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

ANDRÉ, * A., *, notaire honoraire, à Gray. — 1895.

ARNOULD, à Nantilly. — 1905.

BAILLE, * o. * I. P., colonel en retraite, à Gray. — 1895.

DE BEAUSÉJOUR, Gaston, maire de Motey-Besuche. — 1899.

DE BELLAIGUE DE BUGHAS, *, ancien Consul général, à Gray. — 1897

BERNARD, Charles, négociant à Gray. — 1897.

BEY, Henri, licencié ès lettres, à Gray. — 1898.

BOISSET, Léon, * A., négociant à Gray. — 1900.

BONNET, Pierre, rentier, quai Villeneuve, à Gray. — 1906.

BOUCHET père, négociant à Gray. — 1897.

D^r BOUCHET, Emmanuel, à Gray — 1895.

MM.

- BOURGEOIS, Victor, ✕, inspecteur des contributions directes en retraite, à Velleuxon. — 1899.
- CASTANIÉ, chef de l'agence du Comptoir d'escompte à Gray. — 1901.
- CAULLE, Pierre, percepteur en retraite, à Gray-la-Ville. — 1895 † 1909.
- CHAMPEIL, Émile, ingénieur, à Pontailler-sur-Saône. — 1899.
- CHAVONNET, ✕ A., ancien directeur du Comptoir d'escompte à Gray. — 1897.
- CLEMENTZ, négociant, à Gray. — 1900.
- Dr COSTE, médecin, à Salins (Jura). — 1903.
- DEBELFORT, ✕ A., conseiller général, à Champlitte. — 1899.
- DEBELFORT, à Nantilly. — 1902.
- DECKHERR, ✕ A., professeur au collège de Gray. — 1899.
- DÉNEUSY, ✕ A., négociant, quai Villeneuve, 13, à Gray. — 1897.
- L'Abbé DÉNOYER, curé de Percey-le-Grand. — 1907.
- Dr DURAND, Alph., 21, rue de France, Nice. — 1900.
- FAIVRE, Félix, ancien négociant, à Arc-les-Gray. — 1897.
- FAITOUT, 56, Grande-Rue, à Châlon-sur-Saône. — 1902.
- Dr FROMENTEL, ✕ I. P., médecin à Gray. — 1897.
- GASSER, Auguste, directeur de la *Revue d'Alsace*, à Mantoche. — 1894.
- GÉRARD, F., professeur, à Dijon. — 1897.
- GIRAUD, géomètre, à Mantoche. — 1900.
- GRILLOT, Joseph, ✕, à Gray. — 1903.
- GODARD, ✕ I. P., professeur au lycée de Vesoul. — 1901.
- Dr GOURMET, à Champlitte. — 1900.
- GUYARD, Jules, retraité des chemins de fer, Arc-les-Gray. — 1908.
- GUYOT, notaire, à Gray. — 1904.
- HUGUENEY, ✕, conseiller à la Cour de Dijon. — 1895.
- Dr JACQUOT, médecin à Gray. — 1908.
- JOURDY, Amaury, à Gray. — 1902.
- LÉGER, notaire, à Gray. — 1904.
- LEHMANN, notaire, à Gray. — 1902.
- LÉVY, Édouard, ✕ A., négociant, à Gray. — 1900.
- LÉVY, Moïse, ✕ A., négociant à Gray. — 1897.
- Le chanoine LOUVOT, ✕, curé-doyen de Gray. — 1901.
- MAIRE, René, maître de conférences à l'Université, Caen. — 1894.
- MAIRE, Antoine, économe des Hospices, à Gray. — 1897.
- MAIRE, Victor, ✕ A., professeur à Gray. — 1895.
- L'abbé MÉRAND, curé d'Apremont. — 1900.
- MEUGNIOT, à Arc-les-Gray. — 1897.
- MILLOT, Joseph, ✕, ingénieur, à Gray.

MM.

- MILLOT, Benoît, industriel, à Arc-les-Gray. — 1897.
MUGNIER, juge au tribunal de Gray. — 1901.
MUNSCH, J.-B., directeur d'assurances, à Dijon. — 1894.
NANTILLY, la commune. — 1902.
Mlle PETIET, à Gray. 1909.
Mlle PETITGUYOT, à Gray. — 1904.
PETIT,  A., , conseiller général, négociant à Gray. — 1902.
PICHAT, Jules, négociant à Gray. — 1905.
POISOT, Paul, rue Michel Péter, 4, Paris. — 1906.
POTHELRT, Emmanuel, à Beaujeu. — 1900.
REGNAUD, ,  I. P., professeur à la Faculté des lettres de Lyon, en retraite. — 1896.
REY, Ferdinand, archéologue, Aubepierre (Marne). — 1907.
RITTER, Ch., négociant, à Gray. — 1895.
ROGEZ, Édouard, ingénieur à la Poudrerie de Vonges (Côte-d'Or). — 1905.
ROUX, Gilbert, imprimeur, à Gray. — 1895.
ROUX, Roger,  A., substitut du Procureur de la République, 20, rue Scheurer Kestner, à Belfort. — 1903.
Mlle SAIGEY, à Mantoche. — 1902.
SENTUPÉRY, Léon, 57, rue de Clichy, à Paris — 1903.
STRARBACH, Gaston, avocat, à Valay. — 1904
THEVENIN, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées en retraite, à Gray. — 1900
THIBAUT, ancien notaire, à Gray. — 1897.
TURCK, Henri, à Gray. — 1900.
VAUCAIRE, négociant à Gray. — 1897.
Docteur VÉSIGNIÉ, Henri, médecin, rue du Cirque, à Paris. — 1899.
Mlle VIRY, à Bley, près Auvet. — 1901.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

- BAUFLE, Paul, interne des hôpitaux de Paris. — 1901.
BOUCHET, Émile, à Gray. — 1895.
Docteur CHAMPY, Henri, médecin, à Pontailier-sur-Saône. — 1894.
CHARPILLET, instituteur, à Apremont. — 1903.
COLARD, Aug., chimiste, à Pontarlier (Doubs). — 1895.
DRIOTON, Clément, $\frac{H}{A}$, à Dijon. — 1896.
FEUVRIER, Julien, $\frac{H}{A}$ A., professeur, à Dole (Jura). — 1902.
GOYOT, Félix, instituteur à Saint-Bonnet-de-Cray (Saône-et-Loire). — 1901.
MACHERAS, instituteur, à Mantonche. — 1900.
MAIRE, Louis, pharmacien. — 1909.
MONIOT, $\frac{H}{A}$ A., instituteur en retraite, à Gray. — 1897.
MOSSON, Aimé, à Fesche-le-Châtel. — 1895.
SERRIGNY, Édouard, à l'école des Beaux-Arts, à Paris. — 1895.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

AIX-EN-PROVENCE : *Bibliothèque de l'Université.*

AUTUN : *Société éduenne.*

AUXERRE : *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.*

BEAUNE : *Société d'Archéologie, Histoire et Littérature.*

BELFORT : *Société belfortaine d'Émulation.*

BESANÇON : *Académie.*

— *Société d'Histoire naturelle du Doubs.*

— *Société d'Émulation du Doubs.*

BOURG : *Société d'Émulation de l'Ain.*

— *Société des Sciences naturelles et archéologiques.*

CAEN : *Société linnéenne de Normandie.*

CHATILLON : *Société archéologique et historique du Châtillon-
nais.*

CHAUMONT : *Société archéologique.*

COLMAR : *Société d'histoire naturelle.*

DIJON : *Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres.*

— *Société bourguignonne de Géographie et d'Histoire.*

ÉPINAL : *Société d'Émulation des Vosges.*

LANGRES : *Société historique et archéologique.*

LEVALLOIS-PERRET : *Association des Naturalistes, 37^{bis}, rue Lannois.*

LONS-LE-SAUNIER : *Société d'Émulation du Jura.*

LYON : *Bulletin historique du diocèse de Lyon.*

MACON : *Société d'Histoire naturelle.*

METZ : *Société d'Histoire naturelle.*

MONTBÉLIARD : *Société d'Émulation.*

NANCY : *Société des Sciences.*

— *Société d'Archéologie lorraine.*

NEUCHÂTEL : *Société neuchâteloise des Sciences naturelles.*

— *Société neuchâteloise de géographie.*

NIORT : *Société botanique des Deux-Sèvres.*

POITIERS : *Société des Antiquaires de l'Ouest.*

PORRENTROY : *Société jurassienne d'Émulation.*

RENNES : *Bibl. de l'Université.*

SAINT-DIÉ : *Société Philomatique vosgienne.*

SAINT-MALO : *Société historique et archéologique.*

SEMUR : *Société des Sciences naturelles.*

STRASBOURG : *Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace.*

VESOUL : *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône.*

ZÜRICH : *Concilium bibliographicum (Neumünster).*

Bibliothèques publiques qui reçoivent le Bulletin

GRAY. -- VESOUL -- BELFORT. — MONTBÉLIARD. — BESANÇON
LONS-LE-SAUNIER. — DOLE. — ARCHIVES DE LA HAUTE-
SAONE.



SITUATION FINANCIÈRE

Exercice 1908-1909

RECETTES

Solde en caisse.....	5fr35
Produit de 76 cotisations à 6 fr.....	456 »»
Produit de 13 cotisations à 3 fr	39 »»
Subvention de la ville de Gray	25 »»
Vente de bulletins	9 20
TOTAL.....	<u>534fr55</u>

DÉPENSES

Frais d'encaissement des cotisations.....	21fr80
Cotisations impayées ou en souffrance.....	24 »»
Frais de correspondance et de convocation.....	27 20
Port de bulletins.....	6 05
Impression du bulletin.....	367 »»
Allocation au concierge de l'Hôtel-de-Ville.....	10 »»
Remboursé au comptable son avance	10 »»
TOTAL.....	<u>466 05</u>
En caisse.....	68 50
Balance	<u>534 55</u>
Placé à la Caisse d'épargne	<u>258fr12</u>

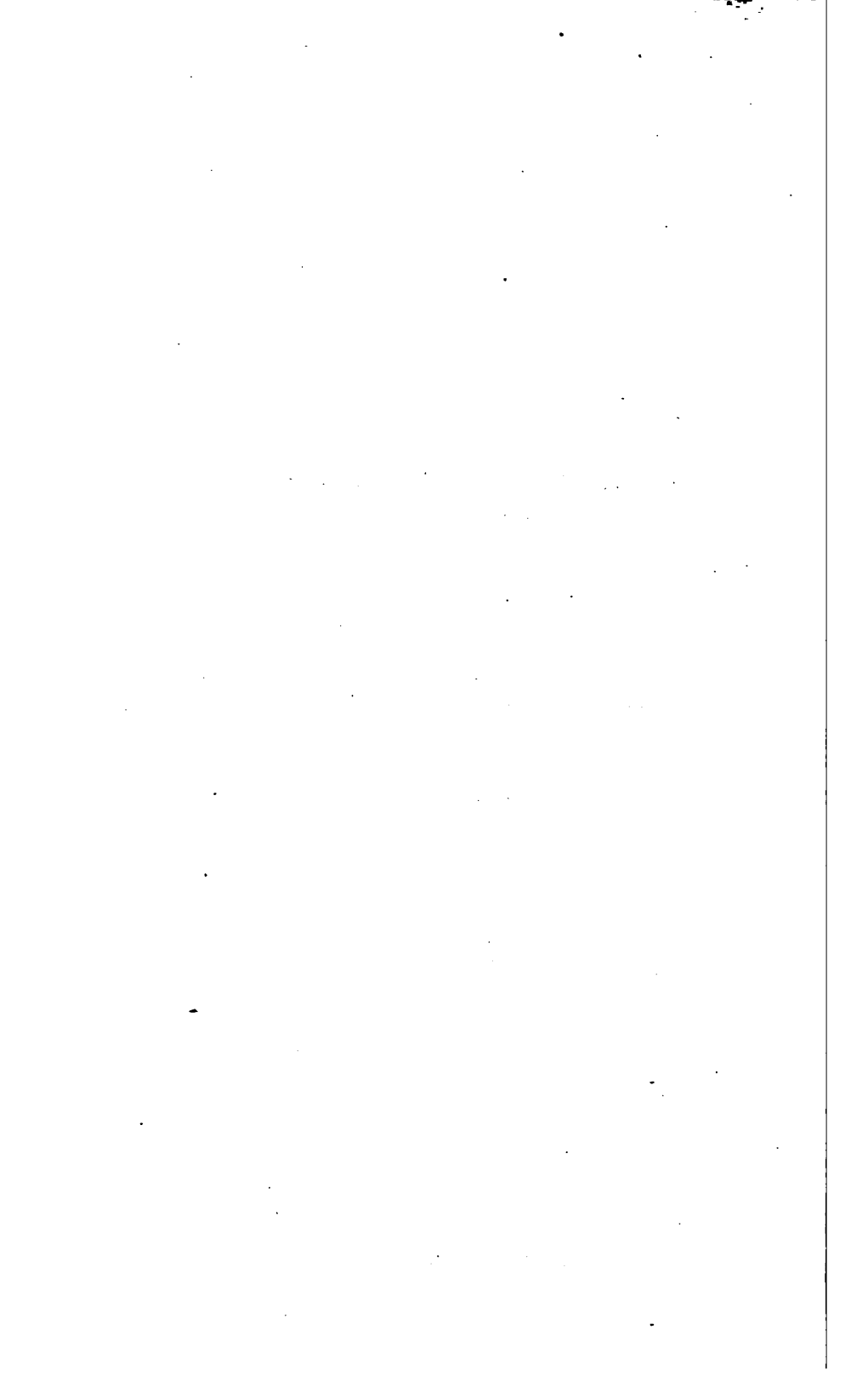
J. GUYARD

JOURNAL D'UN CONSCRIT

AU

42^e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE MARCHE

Pendant la guerre de 1870-71



INTRODUCTION

Jusqu'ici les récits de guerre étaient rédigés par des officiers ou par des érudits.

Les premiers envisageaient les faits au point de vue du commandement, de la tactique et de la stratégie, les autres récoltaient des souvenirs épars, compulsaient des documents d'archives et en tiraient un récit, certainement assez exact, mais qui avait le tort de n'avoir pas été vécu par l'auteur.

Depuis quelque temps les recherches de ces érudits ont amené la mise au jour de récits de soldats, qui n'ont plus, sans doute, la recherche de la science militaire, ni même du style littéraire, mais du moins peignent l'état d'esprit des grandes masses qui se meuvent sur les champs de bataille et sont des récits animés et pittoresques.

C'est à ce titre que nous publions dans le Bulletin de la Société grayloise d'émulation ce Journal d'un conscrit pendant la guerre de 1870-71. C'est un document nouveau apporté à l'histoire de cette triste période.

L'auteur de ce journal, M. Jules-Nicolas Guyard, est né à Mantoloché le 13 Juin 1850.

Son père était entrepreneur des travaux du canal de dérivation de la Saône. C'est lui qui au cours de ces travaux, découvrit en 1837 dans un de ses champs où il extrayait du sable, le magnifique tombeau gallo-romain qu'il donna à la ville de Gray et qui orne actuellement le vestibule de l'Hôtel-de-Ville. Jules Guyard perdit ses parents de bonne heure ; sa mère succomba dans l'épidémie de choléra en 1854 et son père mourut quatre ans après. L'orphelin fut recueilli par des membres de sa famille, son instruction primaire commencée, à Manloche, fut continuée à Arc et se ressentit, évidemment, de ces changements de situation. Très désireux de s'instruire, il acquit l'instruction qu'il possède, surtout par lui-même par des lectures, et son Journal porte bien l'empreinte de ce genre d'auto-didactes.

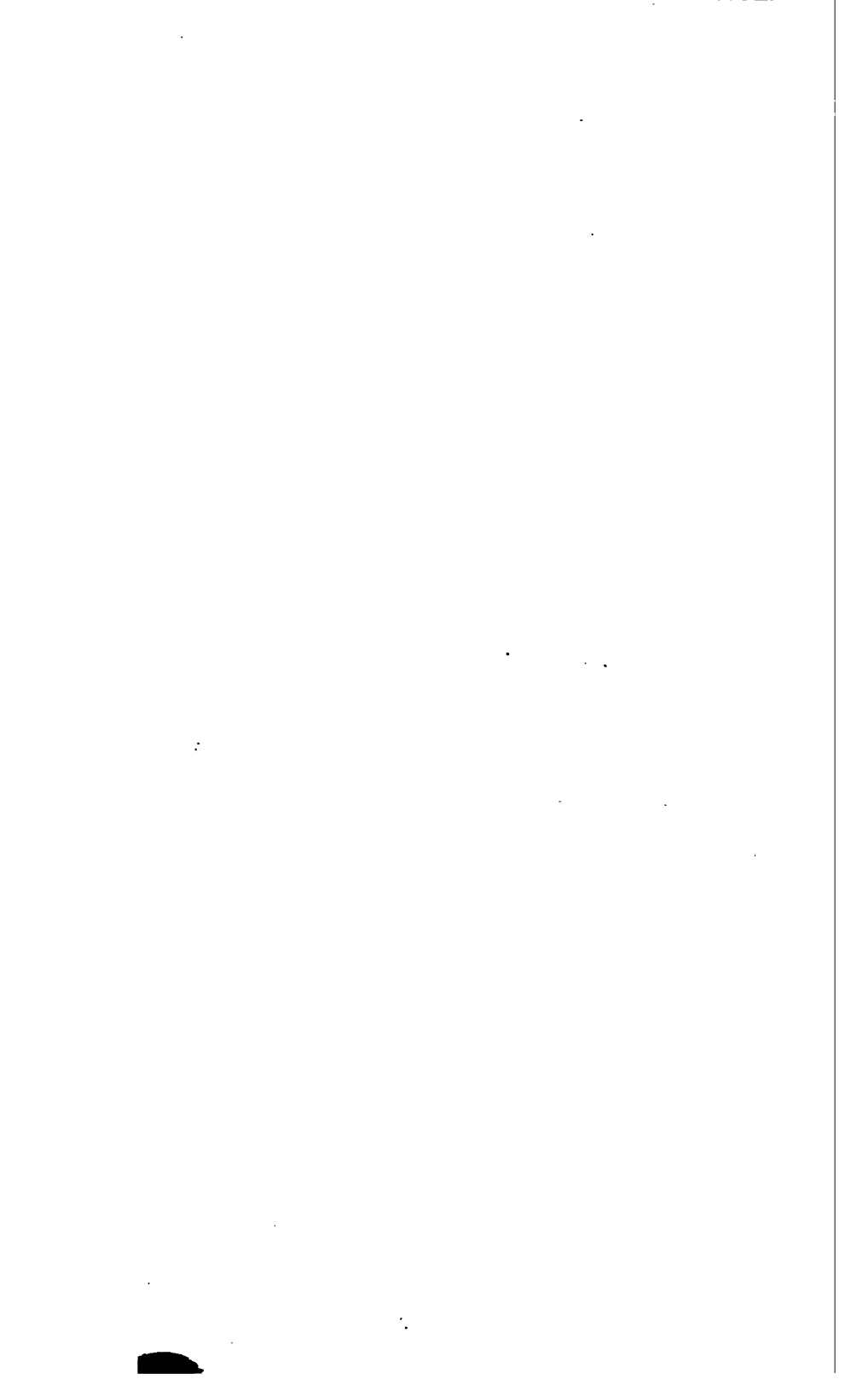
Il était employé de commerce à Paris quand la guerre éclata. Comme il était de la classe 1870 et avait eu le n° 7 au tirage au sort, il fit partie du contingent de la Haute-Saône et fut incorporé au 8^e de Ligne le 16 septembre 1870. Il passa au 42^e régiment de marche, le 18 octobre, fit avec ce régiment la campagne de la Loire et celle de l'Est, et fut interné en Suisse du 2 février au 20 mars 1871. De retour en France il fut incorporé au 42^e de Ligne, le 27 mars 1871, et passa au 17^e le 26 octobre ; un mois après il fut admis à cause de ses aptitudes à l'emploi de secrétaire du Trésorier, fut promu caporal le 26 avril 1872, sergent le 24 mai 1874 et continua, de 1873 à 1875, à remplir les fonctions de secrétaire du major, non officiellement. Il fut libéré du service actif le 10 août 1876, muni des meilleurs certificats.

Pendant sa campagne il eut la chance de s'en tirer

sans blessure. Sa compagnie était ordinairement de garde à l'artillerie, ce qui lui permit de se rendre compte de l'aspect des combats du moins autour de la position qu'il occupait. Il commença à prendre des notes journalières, sur les faits dont il était témoin, à partir d'octobre 1870 ; il mit ses notes en ordre et les compléta pendant son internement en Suisse. La rédaction définitive de son journal fut exécutée en 1874.

Nous publions ce récit intégralement voulant lui laisser sa saveur originale, l'auteur gardant la responsabilité des appréciations qu'il émet. A ce point de vue, surtout, le document est intéressant car il peint bien l'état d'esprit de cette malheureuse armée. Sans aller jusqu'à la trahison, il ressort clairement que les chefs n'avaient aucune confiance dans leurs soldats improvisés et que ceux-ci n'avaient aucune confiance dans leurs chefs. De là les hésitations regrettables du commandement, hésitations qui ressemblaient, en effet, à de la trahison par ses résultats. On y voit enfin une fois de plus la désorganisation complète des services auxiliaires et de l'intendance.

A. GASSER,



AVANT-PROPOS

En écrivant ces lignes, j'ai pris la résolution de me faire le champion du droit de mes camarades, et de faire sortir la vérité de ce chaos de récits, plutôt faits pour la défense de la cause de leurs auteurs, que pour dépeindre les faits de cette malheureuse campagne.

Je n'ai pas, chers lecteurs, la prétention de vouloir me donner pour savant, don que je ne possède pas. Dans mon récit, vous n'y trouverez pas le beau style de Fénelon, mais vous y trouverez celui de la vérité ; il vous sera d'autant plus facile de me comprendre, car je n'ai aucune cause à défendre, je n'ai pas non plus mon honneur à sauvegarder, puisque dans cette campagne, j'ai combattu dans les rangs de l'armée française comme simple soldat ; j'ai donc fait ou dû faire mon devoir : dans le cas où je ne l'aurais pas fait, c'était à mes chefs à me punir, et non à moi à me justifier aujourd'hui.

Je vais donc, chers lecteurs, vous dépeindre, au jour le jour, les faits et le moral de la troupe, c'est-à-dire que je me borne à vous exposer les faits avec autant d'impartialité qu'un peintre qui ayant suivi les combattants,

aurait peint ces scènes terribles sur son tableau, et sans chercher à vouloir démontrer ce que l'on aurait dû faire à la place de ce que l'on a fait ; cependant dans quelques passages, où le sort de nos armées était dans un péril imminent ou proche de la victoire, ma plume s'est peut-être un peu écartée de la limite que je m'étais tracée, car elle ne pouvait écrire ces faits sans s'y arrêter et démontrer ce que les moins expérimentés de mes camarades ont vu.

J'ose espérer, chers lecteurs, que vous voudrez bien me pardonner ces petites infractions, car je n'ai souhaité qu'ardemment la victoire à nos armes et chaque fois qu'elle nous échappait, j'en avais le cœur aussi navré que si j'eusse perdu un de mes plus chers parents ou amis. Je vous prierai aussi de m'accorder votre plus grande indulgence.

JULES GUYARD

*Ancien soldat de la 2^{me} Compagnie du 2^{me} Bataillon
du 42^e Régiment d'Infanterie de Marche.*

PREMIÈRE PARTIE

ARMÉE DE LA LOIRE

LA DÉCLARATION DE GUERRE

Sans avoir d'opinion, sans être d'aucun parti, un homme sait juger, bien ou mal, la situation de son pays, surtout dans un moment périlleux tel que celui où nous nous trouvons ; je ne songe qu'avec douleur sur le sort de notre patrie ; il me semble déjà voir les phalanges prussiennes s'abattre sur notre sol ; les journaux ont beau représenter les petits défauts de l'armée prussienne il en existe de grands dans la nôtre. Le premier le plus terrible de tous, la division des partis devant l'étranger ; le deuxième, l'effectif de nos troupes établi par la statistique même du plébiscite ; procédé qui n'a pas échappé aux Prussiens, car M. de Bismarck, le lendemain du triomphe plébiscitaire, disait à qui voulait l'entendre : « L'inquiétude de l'Empereur est une garantie de notre force, nous n'avons rien à craindre d'une armée de deux cent mille indisciplinés en face de notre million de soldats. Dès aujourd'hui nous pouvons entrer en campagne et la France ne le peut plus ».

Le plébiscite n'a accusé que trois cent et quelques

mille hommes sous les armes, et disséminés sur le territoire français. Voilà ce que nous avons à opposer contre les masses formidables que la Prusse a déjà entassées au delà du Rhin, prêtes à envahir la France au premier signal.

Voici la statistique des deux armées :

Les troupes de la Confédération se composaient :

354 Bataillons d'infanterie.

18 Bataillons de chasseurs.

76 Régiments de cavalerie.

13 Régiments d'artillerie de campagne.

13 Bataillons de génie.

9 Régiments de siège.

16 Régiments de train.

218 Bataillons de Landwehr.

La Confédération du Nord donne seule un total de 766.000 hommes dont 82.500 cavaliers et 1.700 canons.

La Bavière, un total de 117.500 hommes et 240 canons.

Le Wurtemberg, 35.000 hommes et 65 canons.

Enfin le grand duché de Bade, 30.000 hommes et 64 canons.

Total général : 937.000 fantassins, 100.000 cavaliers, 2 050 canons.

Assurément ce million d'hommes ne peut pas tenir la campagne à la fois ; il faut défalquer de ces chiffres 300.000 hommes pour la réserve, les dépôts et les garnisons des places fortes, mais en appelant ensuite sous les drapeaux le deuxième ban de la landwehr, ainsi que les contingents de 1870 et 1871, l'Allemagne peut mettre en ligne une deuxième armée aussi formidable que la première.

Ainsi la France se trouve en présence de deux millions d'hommes aguerris. La France presque désarmée en face de ce pays armé, a un effectif qui est plus qu'illusoire et que le budget de la guerre a réduit de plus en plus, mais sans réduire... son budget !

Voici la récapitulation générale de nos forces.

ARMÉE ACTIVE

368 bataillons	{	sans les réserves, à 500 hommes.
	}	avec les réserves, à 700 hommes.
352 escadrons	{	sans les réserves à 100 hommes.
	}	avec les réserves à 130 hommes.

3 Régiments du génie.

984 Canons de campagne ou mitrailleuses.

RÉSERVE DE L'ARMÉE ACTIVE

115 Bataillons de dépôt tenant les garnisons : la mobile instruite et équipée les aurait remplacés, mais elle n'était pas prête.

68 Escadrons de dépôt.

ARMÉE DE RÉSERVE

La Mobile, sur le papier seulement.

ARMÉE DU RHIN

332 Bataillons.

220 Escadrons.

924 Pièces.

37 Compagnies du génie.

FRONTIÈRE D'ESPAGNE

12 bataillons	{	formant une division.
6 escadrons		
A CIVITA-VECCHIA		
6b bataillons	{	une brigade.
2 escadrons		
12 pièces		

EN ALGÉRIE

18 bataillons	{	une division et trois brigades.
24 escadrons		
48 pièces		

Il existe 3216 pièces de 4, 8 et 12 ; mais 984 seulement sont attelées.

Lorsque la Prusse peut mettre sous les armes près de deux millions d'hommes, la France ne peut mettre que 420.000 hommes ! L'armée du Rhin place en ligne 154.000 hommes et les cinq corps Bazaine en ont 273.000, c'est-à-dire que la réserve est plus forte que l'armée active.

Jamais plus d'imprévoyance, jamais plus d'incurie n'a signalé nos fautes militaires.

Il est vrai que l'Empire compte sur l'impression d'une grande victoire, sur l'incendie des places fortes, par ses mitrailleuses, sur l'apparition de ses turcos pour faire fuir et dissiper l'armée de Guillaume « comme une bulle de savon ! »

L'imprévoyance de Napoléon III et de son entourage est si grande que l'Allemagne ne peut y croire. De là l'effroi des populations d'Outre-Rhin, qui redoutent une force inconnue. De là cette peur d'un côté, cette rage de

l'autre qui donneront à cette guerre un caractère odieux et sauvage.

Troisièmement, Emile Olivier a déclaré à la Chambre, dans sa séance du 15 juillet 1870, qu'il acceptait la guerre d'un cœur léger, que doit-on tirer [de bon. d'un premier ministre déclarant au milieu d'une assemblée, qu'il verra d'un cœur léger notre malheureuse armée, aller se faire égorger par les hordes allemandes ?

Quatrièmement, ce qui me surprend le plus, c'est que la Marseillaise, toujours proscrite sous un gouvernement despotique, est chantée aux Tuileries, et dans toutes les réunions de l'aristocratie impériale : pourquoi ce revirement subit ? L'aristocratie serait donc l'esclave et le peuple le tyran ? Le souverain aurait donc à se plaindre avec ses quarante millions ? L'aristocratie serait donc mécontente de ses places d'honneur ? Cependant le peuple a autrement à se plaindre, si l'on juge qu'il y a déjà des milliards de dettes : sans compter ceux que cette guerre va entraîner et que c'est lui qui les paiera à la sueur de son front : et ce sont ses enfants qui vont se faire tuer pour les caprices et la politique de cette aristocratie. Pourquoi donc, parmi cette dernière, cette joie frénétique à déclarer une guerre pour laquelle nous ne sommes pas prêts, contre un peuple qui est déjà sous les armes, et qui cependant désire plutôt la paix que la guerre ?

Pour cette guerre injuste, déclarée par la France, ou du moins par un gouvernement despotique et sanguinaire, sous le simple prétexte que la Prusse veut mettre un Hohenzollern sur le trône d'Espagne, prétexte futile pour effacer les seize milliards de dettes dont le budget se trouve grevé par une guerre dans laquelle notre nouveau César croit sortir vainqueur. Dieu permettra-t-il qu'un pareil monstre, employant un subterfuge, sorte triom-

phant, et puisse montrer encore à nos voisins une puissance éphémère ? Non, nous verrons ce César indomptable du moyen âge, ce vainqueur du 2 décembre et de Mantana, et dans les guerres folles contre la Crimée, l'Autriche, le Mexique et la Chine, rendre son épée à la tête de quatre-vingt mille hommes ! O Mânes du premier empereur, vous tressaillerez dans votre tombeau à la nouvelle du désastre de Sedan, et de la France après cette deuxième invasion !

N'est-ce donc pas l'intérêt de l'Europe entière d'empêcher la prépondérance de la Prusse sur l'Espagne ; est-ce donc à la France seule de l'en empêcher ? Cependant c'est elle la plus coupable sur ce point ; n'a-t-elle pas, elle aussi, imposé des rois à ses voisins ? Pourquoi le coupable se fait-il seul le champion du droit ? Pourquoi aussi ces colonnes qui sillonnent les rues de Paris en faveur de la guerre, reçoivent-elles les sympathies du gouvernement et de ses journaux, tandis que celles qui sont en faveur de la paix sont impitoyablement maltraitées par les agents de la rue de Jérusalem.

Ceux qui font partie de ces derniers et qui ont la mauvaise chance de se laisser prendre par les agents, n'ont en arrivant dans les postes de police, qu'un droit illimité aux mauvais traitements, à se voir frappés avec une cruauté inouïe, victimes sans défense ; ils n'ont droit ensuite pour un temps plus ou moins long, qu'aux prisons qui leur sont libéralement ouvertes. Ces colonnes en faveur de la paix, parce qu'elles forment une opposition qui a, malgré les persécutions, le courage de montrer au gouvernement impérial, en face même de ces casse-cou, les fautes et les issues funestes de cette guerre, son abreuvées d'outrages. Cependant quelques jours suffiront pour prouver qu'elles ont raison et que leurs craintes sur

les dangers de la patrie sont justement fondées. En effet, le 23 juillet, la lecture de cette proclamation que l'Empereur a fait afficher dans les rues de Paris où il a la franchise de dépeindre au peuple la situation de la France dans ces deux lignes : « La guerre sera longue et pénible », fait ouvrir les yeux à ceux qui, grâce à l'activité dévorante, des agents de M. Piétri (Préfet de police) et autres, ont accepté la guerre avec frénésie, sont déçus maintenant de leurs espérances, et un morne silence règne dans les rues de Paris ; chacun comprend alors la faute commise.

SARREBRUCK

La victoire de Sarrebruck est le dernier artifice de notre souverain : sachant à quel point les esprits sont mobiles en France, l'empereur, pour ne pas laisser à l'enthousiasme le temps de se refroidir, offrit au pays un combat préliminaire. De concert avec le général Frossard, il combina l'expédition de Sarrebruck, ville ouverte, défendue par quelques bataillons seulement.

La présence du prince impérial à cet engagement est grossièrement exploitée, et elle montre dès l'entrée en campagne, le but césarien de cette guerre :

La réclame, envoyée sous forme de dépêche intime à l'impératrice et faite pour surexciter la fibre dynastique des Français, indigné tous les honnêtes gens.

Voici cette dépêche, annonçant la victoire de Sarrebruck et envoyée au *Gaulois* :

DÉPÊCHE PARTICULIÈRE ENVOYÉE A L'IMPÉRATRICE :

« Louis vient de recevoir le baptême du feu ; il a été
« admirable de sang-froid, et n'a nullement été impres-
« sionné.

« Une division du général Frossard a pris les hauteurs
« qui dominent la rive gauche de Sarrebruck.

- « Les Prussiens ont fait une courte résistance.
- « Nous étions en première ligne, mais les balles et les
- « boulets tombaient à nos pieds.
- « Louis a conservé une balle qui est tombée tout auprès
- « de lui.
- « Il y a des soldats qui pleuraient en le voyant si calme.
- « Nous n'avons eu qu'un officier tué et dix hommes
- « blessés.

« NAPOLEON ».

Que penser de cet enfant qui n'est nullement impressionné devant l'incendie d'une ville, et le massacre d'une surprise sanglante ?

Que penser d'un père qui offre à son jeune fils ce spectacle hideux, révoltant, lugubre, comme une récompense de son passé et une promesse de son avenir ? L'Europe à cette naïve et épouvantable dépêche est saisie d'indignation et d'épouvante.

Les Prussiens, qui aiment la famille, sont saisis d'une stupeur haineuse devant un homme qui sert comme un jouet sinistre, à son fils, une tuerie d'Allemands !

L'ennemi se demande ce qu'il deviendra avec un pareil homme en cas de revers.

Le canon de Wissembourg, les fusillades de Forbach répondront bientôt par de cruelles représailles, à cette petite tuerie préparatoire donnée en distraction à un enfant par un impérial père !

WISSEMBOURG

Dès la défaite de Wissembourg, l'empereur ne peut plus revenir à Paris. La France est édifiée sur l'Empire et sur l'empereur, les rameaux d'olivier n'abritent plus aucune fiction ; la victoire appartient aux vaincus du 15 juillet parlementaire.

SEDAN

La France qui, un moment, s'est laissé aller à la gloire, qui, par naïveté, entra, fière de sa tradition funeste, dans les calculs ténébreux de Napoléon III, la France est trop punie et les vaincus de décembre sont eux-mêmes trop vengés par la Prusse, parce qu'ils ne profitent pas assez de l'indignation publique.

LE 4 SEPTEMBRE 1870

Aux nouvelles de nos premiers désastres, des murmures s'élèvent, la nouvelle du désastre de Sedan fait crouler le trône de ce César incapable, et une ombre de République est proclamée sur les ruines sanglantes de l'Empire.

Pour un instant, je suis prophète :
Oui, malgré le flot révolté
Et la rage de la tempête,
Le vaisseau de la liberté,
Un jour, verra sa banderolle
Un jour, en dépit des pervers,
Flotter de l'un à l'autre pôle,
Et consoler notre univers.

(L. V. GUÉNIN).

PROCLAMATION

CABINET
DU
SÉNATEUR PRÉFET
de la Seine

Paris, 4 septembre 1870.

—
Le peuple a devancé la Chambre qui hésitait, pour sauver la patrie en danger ; il a demandé la République, il a mis des représentants, non au pouvoir, mais au péril. La République a vaincu l'in-

vasion en 1792, la République est proclamée. La République est faite au nom du droit, du salut public.

Citoyens, veillez sur la cité qui vous est confiée, demain vous serez avec l'armée, les vengeurs de la Patrie.

Signé :

Jules PICARD, Jules FAYRE, Emmanuel ARAGO,
L. GAMBETTA, Jules FERRY, Jules SIMON, DORIAN,
MAGNIN, Eugène PELLETAN, GARNIER-PAGÈS.
CRÉMIEUX, L. GUYOT, MONPATROUSE.

* * *

La revanche du coup d'Etat vient trop tard : le 4 septembre aurait dû se faire le lendemain de la victoire de Sarrebruck, victoire fictive, conquête mensongère, comme toutes les conquêtes de l'Empire ! L'on demeure abasourdi devant l'allégresse des Parisiens le 4 septembre. C'est à se demander si, après trois défaites sanglantes qui compromettent la fortune et la vie d'une grande nation, tous les Parisiens ne sont pas frappés de délire ! Paris, tout au bonheur d'être débarrassé de l'Empire ne pense plus aux Prussiens ! La population parisienne, dans un élan unanime et un peu naïf, oublie pour quelques heures que ses ennemis marchent à pas réglés sur ses murs.

Avec l'avènement de la République, elle ne songe plus à l'Empire : elle vit tout entière dans son passé de 1792 : elle puise de nouvelles espérances à la source de son orgueil, elle croit qu'avec l'Empire, la guerre est finie.

Elle célèbre en même temps, la chute d'un régime maudit : le retour d'une République qui lui promet la victoire au nom de son passé !

DÉPART

Le 5 septembre 1870, est le jour qui décide de mon sort. Une lettre de mon tuteur m'annonce que l'on a tiré pour moi le numéro 7. Je ne suis pas grandement surpris d'être soldat : je m'y attendais, puisque le gouvernement de la Défense nationale, qui vient de s'instituer sur les débris de l'Empire, fait une grande levée d'hommes pour repousser l'étranger, qu'un vil Bonaparte a, par sa faible politique, amené jusque sous les murs de Paris.

Le 15 septembre, je reçois ma feuille de route pour me diriger sur le 8^e de Ligne, qui est en garnison à Orléans.

Le 16, en prenant mon billet à la gare d'Orléans, à Paris, une affiche ainsi conçue est apposée au-dessus du guichet : « Le train n° 125, partant de Paris pour Orléans a été arrêté hier soir par les Prussiens : 250 personnes tuées ou blessées. La compagnie prévient les voyageurs qu'ils partent à leurs risques et périls ».

Je prends cependant mon billet, quoique l'affiche que je viens de lire, avec son quiproquo, ne soit pas trop rassurante, (car n'ayant la pensée qu'aux Prussiens, chacun comprend qu'il y a eu 250 personnes tuées ou blessées).

En arrivant près de Meaux, on nous raconte l'événement de la veille. Le train arrive à 2 heures du soir à Orléans, sans aucun incident qu'une grand'garde prussienne que nous avons vue dans la plaine de Meaux.

Aussitôt arrivé à Orléans, je me présente à la caserne Saint-Charles, à mon sergent-major et à mes nouveaux camarades qui me racontent le sort du 8^e de Ligne. Ils me disent que les trois bataillons de guerre sont autour de Metz, sauf quelques hommes qui ont pu s'échapper et suivre le corps d'armée du général Vinoy, et ont rejoint

le 4^e bataillon qui se trouvait déjà à Paris : actuellement le régiment n'est plus formé que des anciens soldats, rappelés par la loi du 10 août 1870, et de quelques engagés volontaires. Aucune compagnie n'est formée, ou du moins elles n'existent que de nom, car les cadres ne sont pas complets, et les hommes sont à peu près libres : mais en revanche, nous sommes mal nourris et guère payés ; l'on ne voit presque pas de prêts, le pain manque souvent.

Tout ce qui nous manque sur nos distributions sert à payer les dépenses du café, et les dîners dans les hôtels que notre sergent-major et notre fourrier font à nos dépens.

A la cuisine il y a des gamelles pour le tiers des hommes : aussi, quand l'heure de la soupe sonne, la cuisine est enlevée d'assaut, et envahie aussitôt. L'on voit une masse d'hommes se heurter pour avoir une malheureuse gamelle, bien maigre ; mais, est encore heureux celui qui peut en avoir une : il arrive souvent que le cuisinier se fait rappeler à l'ordre par des coups de poing, car il a déjà été pris à vendre du pain et de la viande qu'on lui avait confiés pour faire la soupe. Chaque jour, il y a des réclamations à ce sujet et sur le manque de vivres : mais comment avoir raison ? le caporal d'ordinaire, le fourrier, le sergent-major et enfin....., tous s'entendent pour nous dérober une grande partie des vivres et des quelques deniers que le gouvernement alloue à chaque soldat. Tout cela nous décourage : chacun s'irrite contre de pareils faits.

Les plus bornés disent que puisque le gouvernement ne veut pas nourrir ces hommes, il devrait les renvoyer ; ceux qui ont quelques notions de la comptabilité qu'ils ont pu découvrir, disent que les feuilles de prêts, se touchent intégralement, comme en temps de paix, et que si

nous sommes mal nourris et mal payés, c'est tout simplement aux orgies de ces Messieurs, désignés plus haut, que nous le devons (1).

Le 18, à 6 heures du matin, l'on a déjà mis des effets d'habillement, d'équipements et d'armements par tas dans la cour, et tous ceux qui sont désignés pour être habillés, reçoivent l'ordre de choisir un de ces tas. A 7 heures, tous ceux qui ont été désignés sont habillés, équipés et armés.

Le 19, un chef de bataillon du régiment fait former deux compagnies des hommes armés et équipés, et le reste constitue le dépôt, et est dirigé le même jour sur Périgueux par les voies ferrées.

COMPAGNIES DE GUÉRILLAS, SUR LA LOIRE

Le 20 septembre, 5 heures du matin, la marche du régiment sonne, à 5 heures un quart, nous nous mettons en marche sur Beaugency ; notre colonne est formée de deux compagnies de tirailleurs algériens, de gardes-mobiles du Cher, et enfin de nos deux compagnies du 8^e de ligne ; nous arrivons à 4 heures du soir pour camper près de cette dernière ville.

Le 21, 7 heures du matin, départ pour Blois, où nous arrivons à 5 heures du soir ; l'on nous fait cantonner dans les fermes, près de la ville.

Le 22, 6 heures du matin, départ pour Orléans ; nous n'y arrivons qu'à 11 heures du soir ; on nous fait loger à la caserne Saint-Charles, et nous y faisons un séjour.

Le 25, 5 heures du matin, nous partons en reconnaissance sur la route de Château-Neuf, nous passons une partie de notre journée dans cette ville, et à 5 heures du

(1) Ce récit de l'anarchie qui régnait dans les dépôts de l'armée, est trop exact. Deux jeunes hommes de Guebwiller (Alsace), envoyés au dépôt de Toulouse dans les mêmes conditions de Guyard, ont pu, après quelques jours, revenir en Alsace, puis s'en retourner de nouveau à Toulouse sans qu'on se soit aperçu de leur absence au dépôt ! (A. Gasser).

soir, l'on nous fait rétrograder sur Orléans où nous arrivons à minuit.

Le 26, 3 heures du matin, nous nous mettons en marche sur Cercottes et Chevilly ; nous arrivons dans ce dernier village à 11 heures du matin, l'on nous annonce des éclaireurs prussiens. A 1 heure de l'après-midi, nous sommes déployés en tirailleurs de la manière suivante, pour attaquer : les Mobiles du Cher forment l'aile gauche, nos deux compagnies du 8^e de Ligne l'aile droite, et les Tirailleurs algériens sont au centre. Une colonne noire se dessine au loin : elle s'approche lentement : mais nous voyons pour la première fois les paratonnerres des casques prussiens. 1 heure et demie : l'ennemi est à une assez faible distance de nous ; le feu commence et se continue sans aucun avantage de part et d'autre. 3 heures : les Mobiles du Cher rétrogradent en désordre, et sont suivis de leurs chefs auxquels la peur ou la haine de la république ôte le courage de se défendre, encore moins de prendre l'offensive, car nous sommes plus nombreux que les Prussiens. 3 heures et demie : à l'exemple des Gardes-mobiles notre commandant nous fait rétrograder et ensuite placer sur la lisière d'un bois ; les Tirailleurs algériens restent seuls sur la place du combat, et parviennent à repousser l'ennemi. 4 heures nous n'entendons plus que quelques coups de feu, par intervalles assez longs. Les Tirailleurs nous rejoignent ; quelques uns d'entre eux nous font comprendre leur mécontentement de ce qu'on ne nous a pas laissé mettre l'ennemi en déroute, attendu que les Prussiens n'étaient pas plus de quatre cents. Cette journée est pour nous d'un triste présage, pour la suite de la campagne. 8 heures soir : départ pour Orléans : nous marchons pendant toute la nuit sur des chemins peu praticables, et ce n'est qu'à 7

heures du matin que nous arrivons dans cette dernière ville.

A notre arrivée, une discussion s'engage entre notre Commandant et les autorités de la ville : le premier veut faire sauter le pont, le Maire s'y oppose avec énergie, en faisant comprendre qu'il ne vaut pas la peine de détruire ce pont, puisque nous ne sommes pas en forces pour défendre Orléans, n'ayant point d'artillerie. Après cette altercation où notre Commandant s'avoua vaincu, il se contente de nous faire passer la Loire, non pas comme Moïse fit passer la Mer rouge aux Israélites, mais dans un endroit du fleuve où nous avons de l'eau jusqu'au milieu du corps : lui-même et tous nos officiers passent sur le pont. Chacun de nous est en proie à une vive irritation en voyant cet acte ignoble : nous pensons que si nos officiers ont du sang français dans les veines, ils vont rougir de leur mauvaise action en apercevant la statue de Jeanne d'Arc, cette héroïne qui, en 1429, sauva Orléans des mains des Anglais ; aujourd'hui, ce sont des Prussiens qui veulent s'en emparer : qu'ont-ils déjà fait pour défendre cette ville ? Ils ne craignent pas de faire exténuer de fatigue leurs soldats par des marches inutiles, et de leur faire passer un fleuve sans nécessité ; ils nous font battre en retraite devant quatre cents Prussiens ; quelques mois suffiront pour connaître leur courage ou leur infamie. Sans nous laisser reposer pour nous remettre des fatigues de nos deux jours de marche et faire sécher nos effets, l'on nous fait continuer notre route sur Laferté-Saint-Aubin, et ce n'est qu'à 6 heures du soir que nous y arrivons. On nous fait camper près du village.

Le 28, 6 heures du matin, nous arrivons à Lamotte-Beuveron. On nous fait camper près du village, et nous y faisons un séjour. Quoique l'on ne nous ait pas fait de

distribution de vivres, nous n'en manquons pas, les habitants du village viennent au camp, pour nous voir et nous apporter toutes sortes de provisions.

Le 30, 6 heures du matin, l'on nous conduit à la station du chemin de fer et nous montons dans les wagons, 6 heures et demie, le train se met en marche.

Le 2 octobre, 11 heures du matin, nous arrivons à Périgueux : nous descendons des wagons, et l'on nous conduit sur la place de la Préfecture : l'on nous y fait camper. Le dépôt du régiment est ici depuis le 20 septembre. Tous les jours sont employés aux exercices et à des marches militaires dans les montagnes où l'on nous exerce à l'emploi de tirailleurs. On passe rapidement sur les exercices de détails, car nous devons bientôt partir pour aller concourir à la formation d'un corps d'armée, destiné à l'armée de la Loire.

Le 20, deux compagnies sont désignées pour le 17^e corps d'armée en formation à Bourges, et qui est destiné à l'armée de la Loire. 3 heures, soir, l'on fait rassembler sur la place de la Préfecture les deux compagnies qui doivent partir. Un chef de bataillon nous fait à l'occasion de notre départ, une harangue, qu'il termine ainsi : « Quand à Sedan, un petit nombre d'hommes du 8^e de Ligne furent contraints de se rendre prisonniers, ils préférèrent brûler leur drapeau, que de le donner à l'ennemi ; ce trait de courage et d'honneur de vos camarades doit vous rappeler à l'honneur de défendre notre pays, et si une victoire vient récompenser vos efforts, n'oubliez pas de l'accueillir aux cris de vive l'empereur, il se reprit aussitôt pour crier vive la France ! » « Nous répondons par les cris de vive la France ! vive la République ! La foule qui est rassemblée autour de notre cercle nous appuie, et s'apprête à faire un mauvais parti à notre

chef de bataillon qui, devinant aussitôt ce que va lui coûter d'avoir, par inadvertance, découvert son opinion, pique des deux sa monture et s'esquive de la place. On nous fait former les faisceaux, et nous restons sur la place jusqu'à 2 heures du matin, qui est l'heure du départ. On nous conduit sans bruit à la station du chemin de fer. 3 heures, nous montons dans les wagons et le train se met en marche ; nous sommes dirigés sur Bourges où nous arrivons le 22, à 10 heures du matin. En arrivant à la porte de la ville, nous voyons que l'on a fait des préparatifs de défense, sur les remparts improvisés des gabions, des fascines, sont arrangées avec art, et semblent ne plus rien attendre que des défenseurs et enfin l'ennemi. On fait traverser la ville pour aller au polygone où nous devons camper.

Le 24, 6 heures du soir, une troisième compagnie, formée par le 8^e de Ligne, vient nous rejoindre au camp.

UNE AURORE BORÉALE

Le 24, 8 heures du soir, le ciel se couvre vers le nord d'un rideau de brumes violettes, assez léger cependant pour laisser apercevoir les étoiles : sa partie supérieure s'éclaire faiblement, puis cette lueur devient de plus en plus régulière et forme un arc de couleur jaune pâle ; qui tourne sa concavité vers la terre, et a son sommet au Zénith, l'arc monte avec lenteur dans le ciel, et devient graduellement lumineux. Sur toute sa longueur, se manifeste une sorte d'effervescence. Bientôt des rayons se forment, varient de longueur et d'éclat, et s'élancent dans le ciel comme des fusées d'artifice. La traînée de feu, éblouissante par intervalles, passe du rouge pourpre au vert émeraude. Dans leur ascension, ces rayons

dépassent le Zénith et paraissent converger vers un même point du ciel. Nous reconnaissons bien vite ce magnifique phénomène lumineux, qu'on appelle au Nord, l'aurore boréale et au Sud, l'aurore australe. Dans nos latitudes, nous ne l'apercevons que rarement, mais dans les longues nuits des zones glaciales, son apparition est presque continuelle. Il était autrefois un sujet d'épouvante. Dans l'antiquité et le moyen-âge ces flammes rouges, ces rayons paraissaient des torches et des épées teintes de sang. L'imagination créait tantôt un assemblage de têtes hideuses, secouant leurs chevelures flamboyantes, tantôt une immense mêlée où combattaient des hommes de feu. Encore aujourd'hui, dans la ville, nous entendons des vieilles femmes dire que c'est un signe de guerre. (Prophétie incontestable pour le moment).

Le 26, toutes les compagnies qui doivent constituer le 42^e régiment d'infanterie de marche, étant arrivées, il est formé définitivement dans la soirée. Les régiments qui ont envoyé des détachements pour le former sont : le 52^e de Ligne, 6 compagnies qui formèrent le 1^{er} bataillon ; les 3 compagnies du 8^e de Ligne forment les 3 premières compagnies du 2^e bataillon ; le 36^e de Ligne 3 compagnies, qui forment les 3 compagnies de gauche du 2^e bataillon, enfin le 3^e bataillon est formé de 2 compagnies du 1^{er} de Ligne, 2 du 5^e et de 2 du 100^e de Ligne.

Le 27, la ville ressemble à un grand camp : on ne voit dans les rues de Bourges que des soldats de toutes armes.

Le 29, 7 heures du matin, l'on nous conduit à la station du chemin de fer : 9 heures, nous sommes installés dans les wagons, et nous sommes dirigés sur Salbris, où nous arrivons à 3 heures du soir. On nous fait camper dans une plaine où deux mois plus tard doit s'engager un

combat où 2.000 Prussiens et 1.200 Français trouveront la mort. Chaque jour l'on nous fait faire des exercices pour nous faire connaître les places que nous devons occuper en cas d'attaque.

Le 31, 9 heures du soir, l'on nous annonce que les Prussiens ne sont pas éloignés, et l'on nous recommande de ne pas faire de grands feux pour que ces derniers n'accusent pas notre présence à l'ennemi.

Aussitôt, comme si la défense était un ordre, en sens contraire, les Mobiles du Cher mettent tout le combustible qu'ils peuvent trouver dans leur camp, sur les feux des bivouacs, aussitôt des flammes s'élèvent à une grande hauteur, et ces soldats insensés se mettent à crier et à gambader autour de leurs feux, comme des sauvages. Ces feux et ces cris qui vont nous compromettre, doivent cesser au plus vite, car déjà de toutes parts des insultes sont lancées à l'adresse des imprudents : chacun de nous veut aller réduire ces furieux au silence : mais quelques-uns de nos officiers vont eux-mêmes pour rétablir l'ordre : Eh quoi ! disons-nous, ces Mobiles forment comme une armée distincte de la nôtre : ces soldats reçoivent un franc par jour, et le pain ; la discipline n'est dans ses rangs qu'à l'état de légende, tandis que dans notre armée, nous sommes conduits par une discipline rigoureuse, et qui deviendra tyrannique quand la faim et la fatigue auront fait plus de ravages dans nos rangs, et nous n'avons pour solde que dix centimes par jour, encore ne nous sont-ils pas toujours payés : le pain et les vivres ne nous sont pas toujours assurés. Pourquoi donc deux armées distinctes dans notre pays ? Il y a donc deux ennemis à combattre ou enfin le riche et le pauvre ne sont-ils pas égaux pour repousser l'étranger ? Eh quoi ! parce que dans les rangs de la Garde Mobile il y en a qui sortent de l'aristocratie,

l'on n'ose pas leur donner une gamelle et dix centimes par jour : par ce fait, on veut mettre le désordre dans notre armée. En effet comment pourrait-on dire à ces Mobiles de ne pas quitter les rangs pendant une marche, ce serait insensé, puisque ces hommes sont payés, il faut bien qu'ils achètent des vivres dans les villages où ils sont de passage, donc ces hommes en mettant le désordre dans les rangs, en se répandant dans les villages, en avant ou en arrière des colonnes, sont dans leurs droits légitimes. Que l'on n'accuse donc plus les régiments de l'armée active, d'être indisciplinés, puisque l'on a toléré par une loi arbitraire, cette indiscipline dans la Garde Mobile. On aurait dû avoir de l'indulgence pour les régiments de l'armée active, et ne pas établir les cours martiales qui, dans quelques jours, frapperont impitoyablement dans nos rangs.

Nos régiments, frères de ceux qui ont versé leur sang dans les batailles de Wissembourg, Reichshoffen, etc..., seraient donc aujourd'hui accusés de trahison, ou enfin, a-t-on peur que nous nous immortalisions comme ces régiments qui ont été écrasés sur nos frontières, sous le nombre toujours grossissant des hordes allemandes, que l'on va employer contre nous une discipline tyrannique, pour nous décourager.

Le 1^{er} novembre, nous soupçonnons que des espions rôdent autour du camp. En effet, nos soupçons sont justement fondés, car à 9 heures du matin, nous en prenons un qui s'est déguisé en marchand de pacotilles pour s'introduire au camp ; on trouve sur lui une carte des environs de Salbris, et des notes compromettantes. 10 heures du matin, on le conduit à l'extrémité ouest du village, près du chemin de fer ; quelques minutes plus tard, une détonation se fait entendre, la justice militaire est satis-

faite. 10 heures et demie : l'on nous fait partir pour aller camper à environ 3 kilomètres au sud-ouest du village, sur la route de Romorantin.

Le 3, 7 heures du soir, l'on nous fait mettre en marche pour aller à Salbris, où nous arrivons à 3 heures. On nous fait arrêter près de la gare ; enfin, à 11 heures, l'on nous fait monter dans les wagons, et nous sommes dirigés sur Chagny où nous arrivons le 4 à 3 heures et demie du soir. On nous fait camper à un kilomètre de la ville sur les montagnes ; ici est le lieu de rassemblement du 18^e corps d'armée qui sera formé par les corps suivants :

ÉTAT-MAJOR	Garde Mobile du Cher.
Général de Division :	42 ^e Régiment d'Infanterie de Marche, Colonel LECLAIR.
Général de Brigade : BONNET	
»	Un escadron du 5 ^e Hussards.
»	Deux batteries d'artillerie.
»	Une batterie de mitrailleuses.

Le 11, 10 heures du matin, départ pour Poligny ; nous arrivons à 3 heures de l'après-midi, on nous fait camper dans les vignes. Notre chef de bataillon, M. D...., nous ordonne de couper les ceps qui se trouvent près de nos tentes, les propriétaires des vignes sont très exaspérés contre cet ordre, ils disent que les Prussiens seraient moins cruels. En effet, pourquoi nous obliger à détruire des vignes sans nécessité : c'est déjà assez malheureux de brûler les échalas.

Le 12, la 2^e compagnie du 2^e bataillon est commandée de grand'garde. On nous fait placer le long du chemin de fer à environ 2 kilomètres du camp, quoique l'on nous ait dit que les Prussiens n'étaient pas éloignés. Nos 24 heures de grand'garde se passent sans aucun incident.

Le 13, 5 heures du soir, nous revenons au camp après avoir été relevés par une autre compagnie,

Le 14, midi et demi, l'on nous fait partir pour aller camper près de Saubin, en haut des montagnes arides : des pièces d'artillerie sont en batterie sur les points culminants, et sont prêtes à faire feu à la première alerte.

Le 16, 3 heures du matin, la 1^{re} compagnie et la 2^e du 2^e bataillon sont commandées pour aller faire une reconnaissance sur les montagnes. 7 heures du matin, nous arrivons à Meursault, petit village de la Côte-d'Or, situé à 8 kilomètres de Chagny. Quelques hussards sont dans le village, et nous disent que les Prussiens ne sont pas éloignés. 8 heures, nous rétrogradons sur le camp, sans autre incident que la pluie qui tombe à torrent jusqu'à notre rentrée au camp. 5 heures, soir, la 2^e compagnie du 2^e bataillon est de grand'garde. On nous fait placer sur la route de Gannay à Chagny, à un kilomètre de ce premier village : une grande agitation règne au camp, des patrouilles, des rondes et des estafettes ne font que circuler sur la route ; nous restons sous les armes toute la nuit. Une compagnie du Génie fait des fossés pour couper la route. Que se passe-t-il de grave ? Voilà la demande de tous ?

Le 17, 6 heures du matin, départ pour Epinac, village où nous devons monter en chemin de fer. Nous arrivons dans ce village à 5 heures du soir, l'on nous fait camper dans les champs de blé. Les pluies récentes ont détrempé le terrain et l'ont rendu spongieux, nous enfonçons dans la boue : il nous est presque impossible de trouver du bois pour faire du feu, et nous n'avons plus de vivres.

Le 18, 2 heures du matin, l'on nous fait une distribution de pain : à 3 heures de l'après-midi, l'on nous fait mettre sac au dos pour partir ; les wagons n'étant pas arrivés en nombre suffisant pour emmener tout le régiment, l'on nous fait attendre, et nous sommes placés sur deux rangs, le long du chemin de la gare. 6 heures, soir,

la pluie commence à tomber, et continue toute la nuit.

Le 19, 6 heures du matin : notre colonne est à la même place, et les rangs sont formés comme hier soir ; la pluie cesse comme par enchantement, le soleil semble par sa chaleur de printemps, vouloir nous réchauffer et sécher nos effets. 11 heures du matin : l'on voit courir des soldats près du village ; nous demandons ce qui s'y passe, l'on nous répond que ce sont des Francs-tireurs qui veulent s'emparer des bœufs que l'on a achetés pour notre régiment. Quand nous arrivons à Sully, les Francs-tireurs avaient déjà désarmé une de nos sentinelles, et des coups de feu allaient s'échanger lorsque soudain, la cloche de la gare sonne, et les tambours rappellent. C'est pour nous le signal du départ, et met ainsi fin à une scène qui aurait pu devenir déplorable ; nous emportons la viande des bœufs qui sont déjà découpés, et nous abandonnons ce que nous ne pouvons emporter aux Francs-tireurs, pour aller prendre nos places dans les wagons. 4 heures, soir, le train se met en marche. 6 heures, le train a 10 minutes d'arrêt à Autun : les employés de la gare passent à chaque wagon pour nous distribuer des provisions de bouche, que les habitants de la ville ont apportées : le train se remet en marche, et nous sommes dirigés sur Gien.

L'INCONVÉNIENT DU BIVAC

Nos législateurs, qui, pour la plupart n'ont pas été soldats, ne se sont pas encore donné la peine de résoudre cette question. En effet, que leur importe que le soldat souffre dans un bivac, les batailles se gagnent, les victoires se remportent, et ils n'ont qu'à fêter l'événement, sans s'occuper des souffrances que nos soldats ont eues à surmonter pour battre l'ennemi. Au contraire, si nos sol-

datés sont vaincus, l'on met la faute sur leur indiscipline, l'on vote la rançon, et tout est fini : on ne se donne pas la peine de chercher les causes qui ont produit cette indiscipline, et les moyens d'y remédier. Ayant, comme nous l'avons dit dans la préface de ce récit, la résolution de nous faire les champions du droit de nos camarades, nous allons donc essayer de démontrer l'inconvénient du bivac.

A cet effet, voyons deux colonnes, l'une prussienne et l'autre française : mais pour éviter les coups de fusil nous allons les faire marcher sur deux villages différents : c'est-à-dire à Saizy et à Epinac. Nous voyons la première s'installer dans les maisons, ils y vont faire cuire leurs aliments en commun, c'est-à-dire qu'ils se rassemblent dix ou douze, peut-être plus, dans la même maison, suivant que leur colonne est nombreuse. Les habitants de Saizy, qui dans la peur de l'ennemi ont perdu tout espoir de revoir seulement une bûche de bois dans leurs greniers, seront tout surpris demain, au départ de cette colonne, de voir que les dégâts sont presque insignifiants.

Il n'en est pas de même pour la nôtre. Au lieu d'entrer dans les maisons, l'on nous fait établir nos tentes à un kilomètre d'Epinac. Aussitôt nos tentes dressées, que nous manque-t il ? Une chose bien indispensable, du bois ! En effet, c'est cependant une grande question à résoudre, une cause de plus à enregistrer à celle de l'indiscipline. (On changera bien les boutons, l'on mettra bien des numéros au collet des effets d'habillement et d'équipement à la prussienne, l'on recherchera par tous les moyens possibles si le soldat français peut s'habituer au dur traitement des armées prussiennes, c'est-à-dire au bâton, à la schlague, au poteau, et l'on en enverra même des milliers dans les bagnes militaires d'Afrique. Tout cela pour faire voir au peuple que c'est la discipline de ces sauvages

du Nord qui nous a battus ! Comment rester toute une nuit sans feu : comment faire cuire les faibles aliments que l'on nous donne. Il faudrait donc que nous mourrions de froid, et que nous jetions nos aliments, parce que nous n'avons pas de bois. Par conséquent, nous voyons les soldats de notre colonne se répandre dans Epinac et Sully comme une nuée de pillards.

Ils se présentent aux habitants, on leur refuse du bois et de la paille, après cette tentative d'appel à la clémence de ces derniers. Ces habitants, étant comme fascinés de terreur par nos revers, tout patriotisme est enlevé en eux : ils préfèrent crier au sacrilège en voyant dévaster leurs jardins, et leurs arbres fruitiers tomber sous la hachette, que de se cotiser pour nous donner un peu de bois. Nous nous répandons partout, dans les jardins, autour des haies ; nous arrachons tout le bois que nous pouvons trouver, au risque de nous faire casser le cou par des paysans agressifs, et au risque de recevoir douze balles dans la peau demain matin. Il n'est pas difficile de voir quel contraste de souvenirs vont laisser nos deux colonnes. Les habitants de Saizy qui auront logé la colonne prussienne, n'auront pas à se plaindre de leurs hôtes ; tandis que ceux du village d'Epinac diront que les Français sont des pillards. A qui la faute ? A ceux qui disent qu'on ne peut avoir de bons soldats qu'en les faisant camper sur la dure. Faire camper les grand'gardes, rien de mieux : mais toute une armée, c'est vouloir combattre un ennemi avec des chances inégales : cependant si nos législateurs qui proposent de pareilles mesures étaient obligés de les pratiquer par eux-mêmes, ils en auraient bien vite reconnu les inconvénients. En effet, outre les ressentiments fâcheux que nous allons laisser demain matin, dans le cœur de nos habitants, il n'est pas difficile

de comprendre que la colonne prussienne, qui a été logée dans les maisons, sera reposée et pourra fournir une longue course ou étape, tandis que nous qui aurons passé la nuit accroupis près d'un maigre feu, serons-nous en état de fournir une aussi longue course que nos ennemis ? Il n'est pas difficile non plus, de voir qu'un mois ou deux suffiront pour nous anéantir par la fatigue, et que l'on n'aura plus à opposer à l'ennemi que des êtres inanimés, que le seul bruit du combat et le désir de vaincre, pourront rappeler à un reste de vie pour les moments décisifs.

1^{re} ARMÉE DE LA LOIRE

Général en chef :

Général de la Motterouge, jusqu'au 11 octobre
et d'Aurelles de Paladines, jusqu'au 6 décembre 1870

15^e Corps d'Armée

<i>Commandants successifs..</i>	{	Général de la Motterouge, jusqu'au 11 oct ^{bre} .
		Général d'Aurelles de Paladines, jusqu'au 6 décembre.
<i>Etats-Majors successifs...</i>	{	Général des Palliers, du 6 août au 10 déc ^{bre}
		Général Martineau des Chenez.
<i>Commandant d'artillerie.</i>	{	Général Borel.
		Colonel des Plas.
<i>Commandant d'artillerie.</i>	{	Général de Blois.
		Général Martin des Pallières.
<i>Commandants successifs de la 1^e Division</i>	{	Général de Chabron, à partir du 16 nov ^{bre} .
		Général Martineau des Chenez.
<i>Commandant de la 2^e D^{on}</i>	{	Général Martineau des Chenez.
<i>Commandant de la 3^e D^{on}</i>	{	Général Peytavin.
<i>Division de cavalerie, commandants successifs...</i>	{	Général Reyau.
		Général de Longuerne.

16^e Corps d'Armée

<i>Commandants successifs..</i>	{	Général d'Aurelles de Paladines.
		Général Pourcet, jusqu'au 2 novembre.
		Général Chanzy, du 2 nov. au 6 décembre.
		Amiral Jauréguibéry.

<i>Chefs d'Etat-Major successeurs.....</i>	{ Général Renault, jusqu'au 25 octobre. Général Lallemand, jusqu'au 1 ^{er} novembre. Colonel Vuillemot.
<i>Commandant d'artillerie..</i>	Colonel Robinet-Marey.
<i>Commandant du génie....</i>	Colonel Javain.
<i>Commandants successifs de la 1^{re} Division d'infanterie</i>	{ N..., général de Division. Amiral Jauréguibéry, à partir du 7 novemb. Général Deplanque.
<i>Commandant de la 1^{re} Division d'infanterie.....</i>	Barry, général de Brigade.
<i>Commandants successifs de la 2^{re} Division</i>	{ Chanzy, général de Brigade. . Général Maurandy.
<i>Commandants successifs de la Division de cavalerie</i>	{ Bessagre, général de Division. Général Michel, après Coulmiers.

17^e Corps d'Armée

<i>Commandants successifs..</i>	{ Général Durieu. Général de Sonis, jusqu'au 2 décembre. Général Guépratte, jusqu'au 21 décembre. Général de Colombe.
<i>Chefs d'Etat-Major successeurs.....</i>	{ Général Brunot de Rouvre, jusqu'au 27 nov. Général de Bouillé, jusqu'au 2 décembre. Colonel Forgemol.
<i>Commandant d'artillerie,</i>	Barbary de Langlade.
<i>Commandant de génie ...</i>	Colonel Charrier.
<i>Commandants successifs de la 1^{re} Division d'inf^{te}...</i>	{ De Brémont d'Ars, général de Division. Général Roquebrune.
<i>Commandants successifs de la 2^{re} Division d'inf^{te}....</i>	{ Général Dubois de Jancigny. Général Paris.
<i>Commandant de la 3^{re} Division d'infanterie</i>	Deffandre, général de brigade.
<i>Commandants successifs de la Division de cavalerie</i>	{ De Longuerne, général de Division. Général Guépratte. Général d'Espénibles.

18^e Corps d'Armée

<i>Commandants successifs..</i>	{ Général Abdelal (n'a pas pris possession de son commandement). Général Bourbaki, du 2 au 5 décembre.
---------------------------------	---

<i>Chefs d'Etat-Major successifs.....</i>	{ Colonel Billot.
<i>Commandant d'artillerie..</i>	Colonel Charles.
<i>Commandant le génie.....</i>	Colonel de la Berge.
<i>Commandant la 1^{re} Division</i>	Général Feillet-Pilatric.
<i>Commandants successifs de la 2^e Division d'inf^{te} ...</i>	{ Colonel Perrin, jusqu'au 2 décembre. Peuhout, contre-amiral.
<i>Commandants successifs de la 3^e Division d'inf^{te} ...</i>	{ Général Espivent. Colonel Gouzy. Général Bonnet.
<i>Commandant la Division de cavalerie</i>	Général de Brémont d'Ars.

Le 20, 1 heure de l'après-midi, le train marche avec une extrême lenteur, qui permet par moments de le suivre à pied. On vient nous dire dans les wagons qu'il faut que nous chargions nos armes et que nous nous tenions prêts à descendre à la première alerte, car on croit très probable que nous serons attaqués avant l'arrivée du train à la gare de Gien. 3 heures du soir : nous arrivons dans cette dernière ville, sans aucun incident. Nous traversons la ville, non sans peine, les rues sont encombrées de soldats de toutes armes. On évalue le nombre à près de 150.000 hommes. 5 heures, soir, l'on nous fait camper sur la rive droite de la Loire.

Le 21, 1 heure de l'après-midi, l'on nous conduit pour faire une grande manœuvre dans les champs de blé. Après notre départ, on ne peut savoir si ce sont des champs ensemencés ou un grand bournier.

Le 22, 10 heures du matin, départ pour aller camper sur la rive gauche de la Loire. En traversant Gien, un grand ouragan s'élève et une pluie torrentielle se met à tomber, et continue toute la journée ; ce n'est que dans la soirée que la pluie et le vent cessent, et l'on nous fait camper près de la gare.

Le 23, 9 heures du soir, la 2^e compagnie du 2^e bataillon, sous les ordres de M. C..., sous-lieutenant, est commandée de grand'garde. Ce n'est qu'à 2 heures du matin qu'il parvient à trouver le poste que nous devons relever, quoi que ce poste ne soit éloigné du camp que d'environ 2 kilomètres. Une pareille impéritie de la part d'un officier, ne peut conserver longtemps notre confiance à nos chefs.

Le 24, 11 heures du matin, nous rentrons au camp; et l'on nous fait une distribution de vivres pour partir. 1 heure de l'après midi, une batterie d'artillerie part avec l'avant-garde pour protéger la colonne. 5 heures, soir : en se penchant à terre on entend le grondement du canon et la fusillade. 7 heures, soir, l'on nous fait camper dans une forêt : nos tentes sont rangées de chaque côté de la route, à 12 kilomètres de Gien. Pendant toute la nuit, nous entendons distinctement le grondement du canon.

Le 25, 6 heures du matin, départ pour Ouzouer : nous arrivons dans ce village à 3 heures du soir; 3 heures et demie : la pluie commence à tomber à torrents. Quoique nous ayons eu le temps de camper avant que la pluie ne commence à tomber, on nous a laissés sur deux rangs le long de la route. 5 heures : la pluie cesse, nous sommes tout mouillés; les champs sont inondés. Alors, on nous contraint de faire nos tentes quoique nous ne puissions habiter dedans. Au lieu de nous décourager, chacun cherche du bois et de la paille pour mettre dans sa tente, pour pouvoir y passer la nuit. Les habitants du village nous disent que les Prussiens ont établi une batterie d'artillerie sur un mamelon près de Sadon : que la pluie a rendu le terrain mouvant, qu'ils ne peuvent emmener leurs pièces d'artillerie, et que le gros de leur armée se replie sur Baume-la-Rolande. Quelques hommes (quarante

environ) vont demander à un général la permission de marcher en avant pour s'emparer de cette batterie, l'amener ou la garder jusqu'à l'arrivée de la colonne. Pour récompenser la bonne résolution de ces hommes, le général les menace de la prison, c'est-à-dire de la garde du camp.

Le 26, 8 heures du matin, départ. Pendant toute la journée, nous entendons par intervalles des coups de canon, et en se couchant à terre, l'on entend au loin le pétilllement de la fusillade. 8 heures, soir, nous arrivons dans une forêt près de Montargis, on nous y fait camper. Les habitants d'une ferme nous disent que les Prussiens battent en retraite, et sont presque en déroute. Ce qui le prouve, nous disent-ils, c'est que, depuis deux jours, l'ennemi met le feu dans les fermes ou villages qu'il est obligé d'abandonner. En effet, on voit au loin les flammes rougeâtres de plusieurs incendies dans la direction de Sadon, et l'on entend au loin sur la route, le roulement de voitures ou de batteries d'artillerie qui semblent s'éloigner.

FAUSSE ALERTE

La 1^{re} Compagnie du 2^e bataillon est de grand'-garde sous les ordres de son lieutenant, M. Durand, dit « Cour martiale » ; ce surnom lui a été donné par les hommes de sa compagnie, parce que chaque fois qu'il voit un soldat rapporter au camp, soit un peu de paille ou du bois, pour faire du feu ou toute autre chose, aussi insignifiante, il le menace de le faire passer à la Cour martiale. Il fait camper sa compagnie dans une prairie qui est baignée par un bief, dont les eaux font marcher un moulin qui se trouve à 300 mètres plus bas.

Vers minuit, le meunier se réveille et voit des tentes

dans sa prairie : « Bien sûr, se dit-il, ce doit être des Prussiens, la nuit passée, ils étaient ici, ils sont revenus. Si je fermes les vannes de l'écluse ? » Il se met aussitôt en devoir de faire ce qu'il vient de penser. Les hommes profondément endormis, ne s'aperçoivent pas que l'eau va les submerger. Les sentinelles se trouvent un peu éloignées ; elles sont sur la lisière de la forêt, elles ne peuvent voir que l'eau va inonder la prairie.

A 2 heures du matin, le stratagème du meunier fait son effet, l'eau couvre la prairie, et les hommes se sauvent en emportant leur sac, leur tente et leurs armes. Le lieutenant, M. D... croit que ce sont des Prussiens qui ont mis à exécution ce stratagème pour surprendre le corps d'armée ; il vient lui-même au camp et dit à notre lieutenant-colonel que nous sommes cernés par une colonne ennemie, qu'il faut mettre le camp sur la défensive.

On vient prévenir la 2^e Compagnie du 2^e bataillon, les sergents passent à chacune de nos tentes pour nous réveiller et nous recommander le plus grand silence pour abattre nos tentes, et faire nos sacs.

A 4 heures, nous partons en reconnaissance, nous arrivons près du moulin et le meunier nous raconte sa méprise.

On rit beaucoup de ce stratagème. Le lieutenant Durand jura qu'on ne l'y reprendrait plus.

Le 27, à 9 heures du matin, départ sur la direction de Sadon. Arrivés à 2 kilomètres de ce village, notre lieutenant-colonel fait arrêter le régiment, et nous dit qu'il a reçu l'ordre ce matin de prendre Sadon, mais que le corps d'armée qui forme avant-garde l'a fait évacuer, et que nous trouverons d'autres missions où nous pourrons nous distinguer. 2 heures de l'après-midi : nous nous remettons en marche : sur la droite de la route, nous voyons le

mamelon où était la batterie prussienne dont quelques-uns d'entre nous avaient, le 23, demandé à un général la permission de s'emparer. On voit les traces où ont passé les pièces de cette batterie. Les Prussiens ont dû tenter des efforts inouïs pour les faire descendre sur la route : ils ont mis tous les villages voisins à réquisition. On voit que les roues ont enfoncé dans la boue jusqu'aux essieux, aussi, où une pièce a passé, on dirait que la terre a été labourée. Plus loin, un triste tableau se déroule devant nos regards : çà et là, les cadavres que la mort moissonne depuis plusieurs jours, jonchent le sol ; des affûts de canons brisés par les projectiles ; là ce sont des chevaux attelés à des fourgons d'artillerie que les obus ont tués sur place. Le long de la route, des poteaux télégraphiques sont brisés, et l'écorce des arbres est enlevée par les balles de l'ennemi. Tous ces ravages, faits par nos engins de guerre, nous font frémir.

Trois heures : nous arrivons à Sadon. Ce village qui a été bombardé le 25, offre à la vue un aspect des plus tristes : des maisons à demi effondrées, d'autres ont leurs cheminées renversées, les carreaux cassés et les portes enfoncées ; celles qui ont le moins de mal servent d'ambulance où sont à demi-mourants, des blessés couchés sur de la paille ensanglantée. A la sortie du village, c'est-à-dire sur la route de Sadon à Maizières, à environ trois cents mètres de ce premier village, l'artillerie du 18^e corps d'armée se met en batterie ; le général Bonnet fait embusquer l'infanterie dans un bosquet à environ un kilomètre de notre batterie d'artillerie ; nous sommes placés par groupes de 30 à 60 hommes. Le 42^e de marche forme l'aile gauche ; une partie de la cavalerie de l'armée de la Loire, c'est-à-dire des escadrons formés de cuirassiers, de carabiniers de l'ex-garde, de lanciers et de hussards sont

réunis pour pousser une charge sur les avant-postes prussiens. Ils reçoivent l'ordre de feindre, aussitôt le combat bien engagé, de battre en retraite dans le plus grand désordre sur notre gauche, en se dirigeant sur notre artillerie, afin d'y attirer l'ennemi et de le prendre ainsi par le flanc.

Quatre heures soir, la cavalerie est en marche : déjà l'on n'entend plus au loin que les pas précipités des chevaux, lorsque soudain, nous entendons le choc qui se produit entre les deux cavaleries : on entend le pétilllement de la fusillade, le cliquetis des sabres qui se choquent les uns contre les autres, les cris des combattants, et enfin le hennissement des chevaux qui sont frappés par des projectiles.

Cinq heures, la fusillade se rapproche, les balles arrivent jusqu'à nous : nous voyons les premiers cavaliers qui rétrogradent et refondent de nouveau sur l'ennemi, comme un ouragan, en renversant tout sur leur passage, l'ennemi n'est plus éloigné que de 150 mètres : soit prudence, soit que notre mouvement ait été trop long à exécuter, ou que notre présence ait été révélée par un moyen quelconque, aux premiers coups de feu de nos tirailleurs, les Prussiens se retirent en désordre.

Six heures soir, la 2^e Compagnie du 2^e Bataillon est commandée de grand'-garde Notre capitaine, M. Girardot, nous fait placer près d'une ferme qui, depuis trois jours, est en feu : on nous dit que les habitants de cette ferme ont été enfermés avec tout le bétail, qui se composait de plusieurs bœufs, des chevaux et près de deux cents moutons, et que les Prussiens avaient fait garder pour qu'on ne puisse sauver les victimes. Une odeur de chair brûlée se répand à une grande distance, et à chaque instant, quand une poutre ou un pan de mur s'écroule

des flammes bleuâtres jaillissent en tourbillonnant à une hauteur prodigieuse, et éclaire le camp dans toute son étendue. Près de cette ferme l'on a mis de la paille avec des cadavres, c'est-à-dire que l'on a mis un lit de paille et un lit de cadavres, ainsi de suite jusqu'à une hauteur assez imposante et le feu avait été mis à la paille ; mais celle-ci n'ayant pas été mise en assez grande quantité pour consumer les cadavres, le feu n'a fait que les raccourcir en les carbonisant, et par ce fait, les a défigurés horriblement.

Dix heures, l'on nous fait changer de position, car étant près de l'incendie, l'ennemi pourrait s'en servir comme point de mire. On nous fait traverser la route et l'on nous fait bivacquer à environ 200 mètres de la ferme.

Deux heures du matin, quelques imprudents font de grands feux, non pas pour se chauffer : car le froid ne se fait pas sentir, la nuit ressemble à une nuit d'été, c'est-à-dire qu'elle a presque de la chaleur ; mais avec cette différence que le ciel est couvert de gros nuages noirs, et que nous ne jouissons pas de la vue des astres qui nous sont cachés par ces nuages. Ces imprudents avaient fait du feu pour le simple plaisir de brûler une grande quantité de fagots qui se trouvaient autour de notre bivac, et de voir des flammes s'élever à une grande hauteur, plaisir plus innocent, il est vrai, que celui de Néron en faisant brûler Rome : mais assez dangereux pour nous, car il pouvait nous faire passer des rires et de l'admiration de ce jeu imprudent à une mort cruelle. En effet, l'ennemi peut nous cerner et nous faire mordre la poussière jusqu'au dernier. Le général Bonnet, jugeant la gravité de notre amusement, vient lui-même au bivac et fait éteindre les feux, en faisant comprendre les dangers que nous risquons ; les feux sont aussitôt éteints ou en partie.

Comme pour sceller du cachet de la vérité les paroles du général, une petite escarmouche s'engage entre quelques hommes de notre compagnie, et un avant-poste prussien. Ces quelques coups de feu rendent le sérieux aux esprits portés à la trop grande gaité, et font comprendre que nous sommes en première ligne, que rien ne nous sépare de l'ennemi, qu'enfin, si maintenant nous sommes tranquilles, nous pouvons en quelques minutes être aux prises avec les Prussiens, et être égorgés jusqu'au dernier, par le nombre, avant que l'on ait eu le temps de nous porter secours. Le reste de la nuit se passe sans aucun autre incident.

Le 28, 7 heures du matin, l'on nous fait ranger en bataille.

Notre lieutenant-colonel fait rassembler les officiers et les sous-officiers du régiment, et leur lit un ordre, duquel nous ne savons que le libellé succinct, ainsi conçu : « Tout officier ou sous-officier aura le droit de tuer n'importe quel soldat qui restera en arrière, pendant le combat. » Nous trouvons cette mesure très bonne en pareille occurrence, si elle s'appliquait à tous, officiers et soldats ; mais arbitraire, en ce qu'elle ne s'appliquait qu'aux soldats et non aux officiers.

Cependant, depuis le commencement des hostilités, des éloges ont été faits par nos ennemis sur l'attitude au feu du soldat français, et aucun fait n'est arrivé dans un combat qui puisse faire prendre une pareille mesure contre nous seuls.

Ce soir même, après le combat, nous verrons les soldats du 6^e bataillon de Chasseurs à pieds à la recherche de leurs officiers, et aucun de ces soldats n'aura manqué au feu.

Huit heures, l'on nous fait déployer en tirailleurs ;

9 heures, nous arrivons en haut d'un plateau d'où nous découvrons les villages de Juranville et de Corbeil. Les Prussiens commencent aussitôt le feu : les éternelles exhortations de nos chefs, de quelques uns de nos chefs ne manquent pas, comme avant tous les combats qui se sont déjà livrés pendant cette malheureuse campagne. « Ne tirez pas, nous disent-ils, ce sont des Français ! » Ils se mettent devant nous pour nous empêcher de commencer le feu ; cependant les balles sifflent à nos oreilles : quelques-uns de nos camarades tombent blessés mortellement. Un homme de notre compagnie ramasse une balle, et la montre au commandant de notre bataillon, M. D.... et lui fait observer que c'est bien une balle prussienne, parce qu'elle se reconnaît à sa forme ovale : le commandant ne veut rien entendre et persiste à dire que ce sont des Français qui sont devant nous.

A cette réponse, un cri de rage frénétique circule dans nos rangs, nous chargeons nos armes et nous commençons le feu, en avançant sur l'ennemi : la plupart de nos chefs voyant cette frénésie s'emparer des soldats, restent derrière. Le petit nombre qui nous suivirent firent leur devoir de citoyens pendant cette journée. 10 heures : nous ne sommes plus éloignés de l'ennemi que d'environ 200 mètres : nous nous arrêtons, car les Prussiens sont embusqués dans un bosquet et derrière une ferme, qui leur servent de retranchements naturels, et ne pensent certes pas à lâcher pied de sitôt : il ne nous reste qu'un moyen, c'est de trouver un abri pour tirailler sans trop nous découvrir : un fossé présente cet avantage, mais il est à environ 80 mètres de nous. Après avoir mesuré de l'œil le danger, nous courons nous y embusquer : beaucoup des nôtres ne peuvent y arriver, les Prussiens s'opposent à notre mouvement par une vive fusillade, enfin, nous

arrivons et nous sommes un peu à l'abri des projectiles derrière le remblai du fossé.

Nous pourrions tenir longtemps, mais à 11 heures, notre position devient critique, nos cartouches commencent à manquer, une mort affreuse nous menace, si l'ennemi avance sur nous, il pourra nous fusiller à bout portant, car rétrograder, il ne faut pas y penser, il nous faudrait remonter le plateau que nous venons de descendre, et nous serions tous détruits avant d'avoir atteint le côté opposé, marcher en avant avec la baïonnette, il ne faut pas y compter non plus, car nous serions écrasés par le nombre. Soudain, le cri de en avant parcourt la ligne de bouche en bouche : la fusillade, comme un roulement formidable, se fait entendre ; c'est sur toute la ligne le signal de la retraite pour l'ennemi.

Nous marchons en avant sans éprouver aucune résistance ; enfin l'on nous fait arrêter, pendant que l'aile gauche s'empare des villages de Saint-Loup et Juranville. Notre halte permet à l'ennemi d'effectuer sa retraite sur Baume-la-Rolande, en passant par Corbeil. On laisse aux Prussiens le pont de Corbeil libre pour effectuer leur retraite sans être arrêtés par le Fusain, petite rivière qui sépare Saint-Loup et Juranville de Corbeil. Midi, la 1^{re} et la 2^e compagnie du 2^e bataillon, comme nous sommes à l'extrême droite de la ligne, nous nous détachons de cette dernière pour marcher sur Corbeil. Nous éprouvons une vive résistance pour traverser le chemin de fer : l'ennemi est embusqué dans la gare et dans les maisons du village et nous tire dessus, presque à bout portant, sans que nous puissions nous défendre, car nous sommes pris par le flanc, et nous pourrions nous tuer les uns, les autres. Le commandant de la 1^{re} compagnie, M. Durand, dit cour martiale, vient de tomber, et est laissé pour mort. Le

capitaine de la 2^e compagnie M. Girardot est percé de trois balles. Quoique son état soit désespéré, quelques hommes de la compagnie le portent à l'ambulance où les premiers soins que nécessitent ses blessures, lui sont donnés par des chirurgiens prussiens, les ambulances internationales françaises n'étant pas encore arrivées ; elles n'arrivent que le 4 décembre. (Les ambulances qui suivent notre armée font beaucoup de bruit sur les routes, en interceptant à chaque instant la marche de l'armée, et elles s'éclipsent de la vue des champs de bataille, sans doute que les héros de ces ambulances sont anti-philantropes, et que le silence seul de la mort, planant sur des milliers de cadavres, peut les attirer sur ces champs de désolation où ils peuvent repaître leurs yeux de la vue d'une foule de Français morts, faute des secours de ces héros sans nom).

Notre capitaine est regretté des hommes de la compagnie, car nous perdons en lui un brave officier et un héroïque soldat ; pendant tout le temps qu'a duré l'action, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il fut blessé, il nous a montré l'exemple pour marcher à l'ennemi.

M. Barthelemy, sous-lieutenant prend le commandement de la 1^{re} compagnie, et M. Colignon, sous-lieutenant, prend celui de la 2^e compagnie. Ils nous font embusquer à 150 mètres d'un bosquet qui nous sépare de Corbeil ; nous avons ramassé les cartouches de nos tués et blessés, aussi une terrible fusillade s'engage ; les Prussiens sont fortement retranchés derrière des barricades artificielles, et sont cinq fois plus nombreux que nous.

Une heure : on voit une batterie ennemie qui est sur la route de Sadon à Maizières, et qui se rend dans ce dernier village ; peut-être que l'ennemi a pensé qu'en marchant en avant nous laisserions Sadon sans défense,

mais contrairement à sa pensée, une grande partie de notre artillerie est restée en réserve dans ce dernier village. (Nous nous demandons même pour quelle cause elle y est restée, attendu que presque toute l'infanterie est déployée contre l'artillerie de l'ennemi.) Avait-il encore la pensée de nous attaquer sur ce point ? Avait-il d'autres intentions ? nous laisserons l'énigme à éclaircir à nos généraux.

Deux heures de l'après midi, les Prussiens battent en retraite, ou du moins continuent leur retraite sur Baume-la-Rolande et nous laissent maîtres de Corbeil, que près de deux mille d'entre eux n'ont pu défendre contre trois cents hommes qui, pour la plupart, ont vu le feu aujourd'hui pour la première fois. Si nous parlons ici de ces trois cents hommes, ce n'est pas pour nous élever à la hauteur de ces trois cents Spartiates de Léonidas aux Thermopyles : non, c'est seulement pour montrer à nos lecteurs que notre armée de soldats indisciplinés, ramassés à la hâte des quatre coins de la France, pouvait se défendre, et, bien que les émigrés de 1870 aient crié et crieront encore peste et rage contre nous ; les nations étrangères n'en admireront pas moins le courage des soldats français.

UN PRÊTRE PATRIOTE

Ce titre étonnera les sceptiques qui ne voient que défection dans toute la hiérarchie ; comme notre but est de raconter les faits d'une manière impartiale, nous ne pouvons laisser celui-ci sous silence, il prouve que dans toutes les classes de la société, il y a des patriotes.

Arrivés près des maisons, le premier habitant que nous voyons venir à nous est un prêtre, ayant un ruban

de la Légion d'honneur sur la poitrine : il embrasse le premier d'entre nous. Ce prêtre est suivi par une dizaine d'hommes du village ; mais nous les prions, voyant qu'ils voulaient rentrer avec nous au village, d'aller porter secours à nos camarades que les projectiles ont laissés derrière nous. Le prêtre les exhorte en leur disant qu'il pourvoiera à tout.

Nous arrivons dans le village où nous sommes acclamés par les habitants qui sortent, un à un, de leurs caves. Les uns nous racontent les craintes qu'ils ont eues pendant le combat, d'autres nous montrent les ravages que les projectiles ont faits aux tuiles et aux vitres de leurs maisons ; d'autres enfin prennent des civières et vont chercher nos blessés ; ensuite l'on nous entraîne dans les maisons où l'on nous fait manger de la soupe que les Prussiens ont faite, mais à notre grand étonnement, ce qui a été préparé pour deux, nous nous mettons quatre ou six pour le manger.

Trois heures et demie, des uhlands viennent à l'entrée du village, mais quelques coups de feu suffisent pour les faire rétrograder.

Quoique du haut du clocher de Corbeil, l'on puisse voir Baume-la-Rolande, ses retranchements formidables et la nombreuse artillerie qui l'entoure, nous marchons en avant ; au bout d'un kilomètre, un civil vient nous prévenir que nous courons les plus grands dangers, et nous dissuade de continuer ; nous pensons aussi qu'il est plus prudent pour nous de rentrer à Corbeil et d'y attendre des renforts. En effet, après avoir tous délibéré, nous rétrogradons sur ce dernier village. En y arrivant, nous nous rassemblons quatre pour monter une seconde fois au haut du clocher afin de voir par nous-mêmes si les fortifications artificielles de Baume-la-Rolande sont aussi

formidables qu'on nous les a dépeintes. Arrivés en haut du clocher, nous jetons un cri d'effroi en voyant une batterie d'artillerie que les Prussiens ont amenée sur la route, et à 2 kilomètres du village. Si nous avions avancé 500 pas de plus, nous aurions été à découvert devant cette batterie et balayés par une pluie de mitraille. Nous redescendons au village, sans raconter à nos camarades ce que nous venons de voir, pour ne pas les effrayer et leur faire perdre, en un instant, leur gaieté insouciance de Français au milieu du plus grand danger. Ainsi, il y a une heure, nous étions aux prises avec l'ennemi, dans une heure nous pouvons y être encore et dans deux, aucun de nous ne sera peut-être de ce monde, mais qu'importe aux Français : ils ont un moment de répit, ils en profitent, et s'il faut, dans quelques minutes, échanger des coups de fusil avec l'ennemi, on le fera encore avec la même insouciance que si l'on était au milieu d'une salle de bal.

Quatre heures et demie, au lieu de nous laisser garder cette position que nous avons prise avec tant de peine, on nous fait partir pour Juranville, en nous faisant traverser le champ de bataille.

De tristes pensées nous assaillent. Le jour jette son dernier crépuscule sur ce sol funèbre ; partout, sur notre passage, la terre est couverte de voitures brisées, de cadavres, de chevaux, des armes, des affûts, etc., etc..., tout git là pêle-mêle, depuis quatre jours qu'on livre des combats, les cadavres n'ont pas encore été enterrés.

Nous arrivons à Juranville, un tableau encore plus affreux se déroule devant nos yeux. On a mis de la paille dans l'église, et l'on y a déposé les blessés ; les cris de souffrance poussés par ces derniers portent au cœur : les uns appellent à leur secours, des autres appellent leur mère, d'autres enfin invoquent la mort pour qu'elle vienne

mettre un terme à leurs souffrances. Le parvis de l'église est encombré de cadavres, et des hommes de notre régime y gardent des prisonniers prussiens.

Une femme traverse nos rangs et nous montre un uhlan qui est parmi les prisonniers : « Voilà, nous dit-elle, un de ces scélérats » et elle nous raconte le fait suivant. Hier soir, un cuirassier qui avait été fait prisonnier, et qui était parvenu à s'échapper des mains des Prussiens, est entré dans ma maison et me demanda un endroit pour se cacher, en attendant que la nuit soit venue pour traverser les lignes prussiennes et retourner au camp français. Je le fis entrer dans le four, cachette que je croyais la plus sûre dans ma maison : mais trois uhlands qui étaient à sa poursuite entrent quelques minutes plus tard, font une perquisition et trouve le fugitif : ce dernier est l'objet des plus dures cruautés de la part des uhlands. Ensuite ils le coupèrent avec leurs sabres en dix ou douze morceaux. » Le uhlan que cette femme nous montre est un des trois qui ont commis cet acte de monstrueuse barbarie.

Sur la place du village, armes, sacs, casques, cuirasses, et enfin toutes sortes d'effets d'équipement des Prussiens et des Français gisent là, pêle-mêle en monceaux. Tous ces effets et armes sont maculés de sang. Dans la rue que nous suivons, on a mis les cadavres le long des maisons pour qu'ils ne gênent pas la circulation.

Cinq heures et demie soir, nous arrivons près de plusieurs fermes à environ un kilomètre du village. On fait cantonner notre compagnie dans une remise à fourrages. Par ce mouvement, on nous fait abandonner le champ de bataille, et nous nous trouvons à 6 kilomètres de Corbeil.

DIALOGUE

Dialogue entre les généraux d'Aurelles de Paladines et Billot, qu'un homme de garde surprit à la dérobée. Nous pouvons le donner comme authentique, attendu que les faits ci-après vont en prouver par eux-mêmes l'authenticité.

« Le général d'Aurelles de Paladine dit au général Billot, commandant le 15^e Corps d'armée, de prendre dix mille hommes d'Infanterie, et de se diriger sur Baume-la-Rolande pour l'attaquer et le prendre à la baïonnette. Le général Billot répond qu'il est impossible d'attaquer Baume-la-Rolande à la baïonnette, attendu que quarante mille Prussiens sont concentrés dans cette ville, et possesseurs d'une nombreuse artillerie, qu'on ne peut donc attaquer qu'avec de l'artillerie. Le général d'Aurelles de Paladines lui répond que nous ne devons pas abîmer les villes françaises avec notre artillerie. »

A cette réponse, le général Billot se retire.

Huit heures soir, environ dix ou douze mille hommes du 15^e corps d'armée sous les ordres du général Billot, se mettent en marche sur Baume-la-Rolande. 9 heures soir, le feu commence, et toute la nuit le grondement sourd du canon et la fusillade se font entendre, par intervalles, comme le roulement du tonnerre.

Le 29, 4 heures du matin, malgré de nombreux avantages partiels pour nos troupes, le général Billot est contraint de céder devant le nombre, et la nombreuse artillerie de l'ennemi, après avoir laissé beaucoup de monde sur le champ de bataille. D'après le rapport de ces hommes, les Prussiens auraient fait usage de balles explosibles.

Sept heures du matin, l'on nous fait rassembler près du château de Juranville : les Prussiens y ont fait beau-

coup de dégâts ; les murs de la cour et du jardin ont été percés pour servir de créneaux pour les tirailleurs prussiens, et quand ils se sont vus obligés de l'abandonner, ils ont détruit tout ce qui pouvait nous servir. Nous remarquons aussi que comme la terre était détremmée par la pluie, les tirailleurs prussiens étaient munis chacun d'un petit paquet de paille, qu'ils mettaient où ils étaient obligés de s'agenouiller pour tirer, afin de ne pas salir leurs pantalons.

Dix heures, nous nous mettons en marche sur Sadon. (Comme on peut le voir sur la carte, malgré nos avantages du 28, nous sommes aussi avancés que le 27 au soir). Après avoir marché à travers les champs jusqu'à trois heures de l'après-midi, nous arrivons dans le bosquet du château de Sadon. On nous fait ensuite placer en bataille sur le chemin de fer, et notre premier bataillon se déploie en tirailleurs sur Corbeil ; un nombreux convoi de notre artillerie passe devant nous à fond de train pour se porter sur notre aile droite.

Trois heures et demie : notre artillerie commence le feu, quoi qu'elle lance des projectiles sur Corbeil, et que notre ligne de tirailleurs n'en soit pas éloignée, l'ennemi ne répond pas.

Quatre heures et demie : l'on nous fait rétrograder sur Sadon et l'on nous fait camper près de la lisière d'un bois : pendant la nuit, la fusillade se fait entendre à plusieurs reprises.

Le 30, 10 heures du matin, l'on nous fait embusquer dans un bois en vue de Maizières : les Mobiles du Cher restent en réserve près de Sadon. Notre lieutenant-colonel, M. Couston, nous dit que dans le cas où nous serions obligés de battre en retraite, nous devions nous diriger sur Bellegrade où sont campés les autres corps d'armée.

L'artillerie a déjà commencé le feu depuis 9 heures.

Onze heures et demie, nous nous déployons en tirailleurs. Un bataillon de tirailleurs algériens et une batterie d'artillerie forme l'aile droite de notre ligne de bataille : le 2^e bataillon du 42^e de Marche forme l'aile gauche ; les 1^{er} et 3^e bataillons sont au centre : le feu est dirigé des deux côtés avec modération : mais vers midi, pareil à un ouragan, le feu va toujours en augmentant, et la mort fauche de part et d'autre.

Midi et demi, l'ennemi commence son mouvement de retraite sur Maizières, nous accueillons ce mouvement aux cris de « Vive la France ! Vive la République ! » En marchant en avant, quelques-uns de nous entonnent le premier couplet du chant du départ, couplet que nous avons cru devoir reproduire ici :

LE CHANT DU DÉPART

UN DÉPUTÉ DU PEUPLE

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière

La liberté guide nos pas

Et du Nord au Midi, la trompette guerrière

A sonné l'heure du combat.

Tremblez ennemis de la France ;

Rois ivres de sang et d'orgueil !

Le peuple souverain s'avance...

Tyrans descendez au cercueil !

La République nous appelle,

Sachons vaincre ou sachons périr.

Un Français doit vivre pour elle,

Pour elle un Français doit mourir.

Une heure, nous sommes maîtres de quelques fermes et nous sommes à 200 mètres des batteries ennemies qui font beaucoup souffrir notre aile gauche.

Deux heures, l'aile gauche est conduite derrière le remblai d'un fossé, par notre lieutenant-colonel qui s'étant aperçu de notre péril imminent, s'est élancé avec son cheval en avant d'une des batteries ennemies et à 150 mètres de notre ligne, au milieu des balles françaises et des obus prussiens, pour reconnaître le terrain. Après avoir sauvé la vie à presque toute l'aile gauche, il tourne bride et va se placer en avant de l'aile droite pour entrer dans Maizières : il s'en va avec autant de sang-froid au milieu des projectiles, que s'il était sur un simple terrain de manœuvres, et l'on dirait à son attitude que l'acte de courage dont il vient de faire preuve, est la chose la plus simple.

Deux heures et demie : l'aile droite marche sur Maizières, et s'en rend maître. L'ennemi abandonne sa batterie d'artillerie qui se trouve entre le village et l'aile gauche. Au moment où quelques-uns de nos artilleurs se disposent à atteler des chevaux après les pièces que l'ennemi a abandonnées, l'on sonne la retraite : mais personne ne veut rétrograder. Cependant vers trois heures, entendant que l'on sonne toujours en retraite, nous pensons que l'ennemi veut peut-être nous tourner, nous nous décidons, non sans peine, à abandonner le village. Nos artilleurs n'ont eu le temps que d'atteler deux pièces qu'ils amènent : ils les conduisent près de leur batterie qui, placée près d'une ferme pendant la durée de l'action n'a pas tiré un seul coup de canon, sous le prétexte que la grande quantité de boue a empêché les caissons de munitions d'arriver.

Un général, voyant les deux pièces qu'on amène, au lieu de récompenser ou d'encourager, réprimande fortement les artilleurs qui les conduisent et leur dit qu'ils sont déjà assez embarrassés de notre artillerie sans en

aller prendre d'autre. L'on nous conduit près d'une ferme sur un plateau à 300 mètres de Maizières. Nous passons à côté de ce général qui vient de faire un si beau compliment aux artilleurs : notre exaspération est grande en passant à côté de lui, et certes, s'il n'était pas gardé par un piquet de gendarmes, qui forment un grand cercle autour de lui, on lui logerait quelques balles dans la tête, quelques-uns des nôtres ont déjà mis des cartouches dans leurs fusils à cette intention. On nous fait ranger en colonne serrée à mesure que nous arrivons sur le plateau, et l'on nous oblige à rester en cette position sous les projectiles de l'ennemi qui nous sont envoyés des pièces mêmes que nous avons laissées près de Maizières.

Les Mobiles du Cher arrivent, et on les fait placer sur notre gauche : on les fait mettre aussi en colonnes serrées ; mais étant plus nombreux que nous, les projectiles leur font éprouver de grandes pertes.

Trois heures et demie : les fermes qui se trouvent près de nous et de notre artillerie sont très abîmées par les projectiles de l'ennemi, et l'on voit les femmes et les enfants se sauver à travers les champs : une de ces femmes captive notre attention par la vitesse qu'elle met à se sauver : elle porte un enfant en bas âge à chaque bras et deux autres d'environ 6 à 7 ans, la suivent de chaque côté en tenant sa robe. Soudain un obus éclate derrière elle, et un éclat de cet obus emporte le bras du petit bambin qui se trouve à sa droite ; cette femme éplorée ne peut faire un pas de plus, elle tombe sur son petit blessé et le couvre de baisers ; mais comme les soins du chirurgien sont plus urgents pour lui en ce moment que les baisers d'une mère, deux des nôtres sortent des rangs et portent cet enfant dans une ambulance à Sadon.

Ces endroits, c'est-à-dire l'entourage des fermes où

nous nous trouvons montrent les vestiges de lutttes sanglantes et opiniâtres. Les cadavres sont amoncelés les uns sur les autres, et des débris d'armes de toutes sortes font voir qu'elles ont été brisées par les combattants dans la rage du désespoir. Les cadavres d'un Tirailleur algérien et d'un Prussien nous montrent quel acharnement ces premiers ont mis à exterminer ces derniers. En effet, l'on voit que le tirailleur algérien a les deux jambes enlevées par un obus, et le Prussien renversé par un coup de baïonnette, pas assez profond cependant pour donner la mort. Le tirailleur voyant peut-être son ennemi râler dans les convulsions de l'agonie, fit des efforts inouïs pour se traîner au moyen de ses mains, jusque près de son adversaire, la traînée de sang montre qu'il s'est traîné sur la distance de huit pas pour atteindre son ennemi ; malgré son état désespéré, il étreignit le Prussien à la gorge et l'étrangla. La mort n'a pu lui faire lâcher prise ; les deux cadavres sont là, étendus : celui du tirailleur tenant dans ses mains crispées par la mort le cou du Prussien.

Quatre heures : voyant les pertes que nous font éprouver les Prussiens et que l'on nous empêche de nous défendre, nous commençons à quitter nos rangs et à rétrograder. Un général passe devant nous et nous exhorte à marcher en avant, en nous montrant sur notre droite des gardes mobiles qui sont encore aux prises avec l'ennemi. Un des nôtres prend la parole, et dit à ce général qu'après avoir pris Maizières, on nous fait battre en retraite, et qu'au lieu de récompenser quelques artilleurs qui ont amené deux pièces d'artillerie de l'ennemi, un général les a réprimandés. Ce général inconnu de nous part aussitôt sans répondre, sur Sadon, et quelques minutes plus tard, nous voyons venir à fond de train de ce dernier village, une batterie d'artillerie : elle est aussitôt établie près de notre première, et des munitions arrivent à profusion.

Cinq heures : le feu cesse, et l'ennemi quitte une seconde fois Maizières. En même temps, on nous fait rétrograder encore de 200 mètres, et à la nuit, on nous fait faire de grands feux avec de la paille et du bois.

Neuf heures : l'on nous fait partir pour aller camper au haut du bois que nous avons quitté ce matin.

Le 1^{er} décembre, 6 heures du matin, départ : 10 heures, nous arrivons à Fréville, et l'on nous fait embusquer par pelotons sur la lisière d'un bois, au sortir d'un village. La gelée fait son apparition car ce n'est qu'avec peine que nous avons arraché les piquets de nos tentes ce matin.

Le 2, 8 heures du soir, l'on nous fait cantonner dans les greniers de Fréville.

Le 3, 5 heures du matin, départ, nous arrivons près du château de Chambord. 7 heures du matin, on nous fait occuper diverses positions et à 9 heures, nous nous déployons en tirailleurs sur Lorcy ; 9 heures et demie, nous rétrogradons, et l'on nous fait ensuite partir sur Bellegarde où nous arrivons à 11 heures du matin. On nous fait camper à 1 kilomètre de la ville : un froid glacial se fait sentir.

Le 4, 6 heures du matin, l'on nous fait déployer en tirailleurs : notre artillerie commence le feu, et le continue jusqu'à 8 heures. Nous entendons au loin des coups de canon et nous voyons dans cette direction, comme des points imperceptibles, des obus éclater dans l'espace. Comme les obus de l'artillerie française éclatent dans l'espace, tandis que ceux de l'ennemi ne sont explosibles qu'autant qu'ils se choquent contre un corps dur, nous nous demandons si ces obus que nous voyons éclater ne seraient pas envoyés par l'artillerie française, mais l'armée de Paris se battant à Champigny, il est presque impossible que ce soit elle : la distance est trop grande.

Neuf heures, l'on fait rassembler le 18^e corps d'armée, par corps distincts, et en colonnes serrées. Notre lieutenant-colonel, M. Couston, lit au régiment une dépêche du gouvernement de la Défense nationale qui nous annonce que l'Assemblée nationale a promulgué, le 29 novembre dernier, un décret par lequel le 18^e corps d'armée a bien mérité de la patrie.

Voici la formule de ce décret :

Les Membres du gouvernement de la Défense nationale.

En vertu des pouvoirs à eux délégués, Considérant que le 18^e Corps d'armée, à peine formé, composé en grande partie de soldats qui voyaient le feu pour la première fois et privé de son commandant en chef, a cependant, par la fermeté de son attitude, remporté des avantages signalés sur l'ennemi à Sadon, Maizières, Baume-la-Rolande.

DÉCRÈTENT :

Article 1^{er}. — Le 18^e Corps d'armée de la Loire a bien mérité de la patrie.

Article 2. — M. le Chef d'Etat-Major Billot, général de brigade à titre provisoire, est nommé général de brigade à titre définitif.

M. Peillet-Pilatrie, général de division à titre provisoire, est nommé général de division à titre définitif — et nous recommande de continuer : que l'armée de Paris s'est débloquée elle-même, et qu'elle n'est pas éloignée. Dans quelques jours, dit cette dépêche, vous serez joints à elle, et vous pourrez sauver l'honneur de la France.

Voici cet ordre du jour :

ORDRE DU JOUR

Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire.

Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme, a rompu les lignes prussiennes. Le général Ducrot, à la tête de son

armée marche vers nous ! marchons vers lui avec l'élan dont l'armée de Paris nous montre l'exemple.

Je fais appel aux sentiments de tous les généraux comme des soldats : nous pouvons sauver la France. Vous avez devant vous cette armée prussienne que vous venez de vaincre sous Orléans, vous la vaincrez encore : marchons donc avec résolution et confiance.

En avant sans calculer le danger ! Dieu protégera la France.

QUARTIER GÉNÉRAL DE SAINT-JEAN,
le 1^{er} décembre 1870.

Des applaudissements chaleureux accueillirent ces dernières paroles : des cris de « Vive la France », « Vive la République » sortent de toutes nos poitrines avec frénésie. Les plus belles chimères se déroulent dans notre esprit : nous voyons déjà les noms de l'armée de Paris et de l'armée de la Loire inscrits sur les listes d'honneur à côté de ces armées de 1792 ; l'on se croit enfin les dignes descendants de ces héros, et, comme eux, nous croyons renverser les drapeaux de la tyrannie pour planter celui de la liberté. Ce qui augmente notre joie, c'est le rapport de plusieurs soldats du 13^e corps qui avaient été faits prisonniers à Baume-la-Rolande, dans la nuit du 28 au 29 novembre, et qui viennent de s'échapper. Ils nous disent que la misère est à son comble dans le camp prussien, c'est-à-dire à Baume-la-Rolande, et qu'un jour ou deux suffiront pour déterminer les Prussiens à se rendre.

Onze heures et demie, la marche du régiment sonne : chacun de nous croit à une attaque ; on nous fait ranger en colonne de marche sur la route nationale de Bellegarde à Sadon.

Midi, départ. On nous fait forcer la marche. Sur notre passage les habitants accusent les soldats de ne pas avoir fait leur devoir, et que seuls, nous sommes cause que l'on est obligé de nous faire battre en retraite ;

aussi sommes-nous l'objet des plus dures insultes : quelques uns mêmes de nos camarades sont blessés par des pierres que des femmes et des enfants leur ont jetées. (Une pareille guerre ne peut se finir avec de bons résultats pour la France. Les chefs n'ont plus la confiance des soldats, car les moins expérimentés d'entre nous voient bien que tous ces combats que l'on nous fait livrer ne sont que pour faire voir au peuple que l'on se bat, et qu'aussitôt que l'on verra le moment favorable, on nous livrera à l'ennemi comme à Sedan et Metz, ou l'on nous fera décimer dans des combats jusqu'au jour où la France épuisée d'argent et d'hommes, demandera la paix.

Cinq heures soir : nous passons à Lorris ; 6 heures, soir, nous arrivons près de Coudroy situé à environ 3 kilomètres de ce dernier bourg. On nous fait camper, l'on nous force à établir nos tentes dans un terrain que la gelée rend impropre à un camp, par suite du mode de labourage employé dans ces contrées. 10 heures, soir : beaucoup des nôtres n'ont pu suivre la colonne par suite de cette marche de nuit, l'armée est arrivée en désordre à Bourges ; les retardataires passent, les uns sur la route directe pour Sully, les autres prennent la route de Château-Neuf ; ceux qui malgré les avis du capitaine de génie Rossel, qui se trouve en ce moment avec sa compagnie sur la place du village, prennent cette dernière route sont faits prisonniers dans le bourg, (on évalue le nombre des hommes qui sont faits prisonniers par l'ennemi à Château-Neuf à environ cinq cents,) car ils n'ont pu rattraper la colonne, et au moment où notre arrière-garde sort de cette dernière ville, l'avant-garde prussienne y fait son entrée.

Nous arrivons à Sully dans la nuit du six au sept :

aussitôt que la colonne a passé la Loire, l'on met le feu aux mines du pont de fil de fer, mais elles ne prennent pas. On met du goudron et du bois sur le pont, et le feu y est mis une seconde fois : aussitôt des flammes bleuâtres s'élèvent en tourbillonnant : les poutres craquent, et à 4 heures du matin, il ne reste du pont que quelques poutres échappées aux ravages de l'incendie : ce terrible fléau qui suit les armées vient de détruire une des beautés de l'architecture moderne.

Le 7, 9 heures du matin, l'on nous fait partir pour Gien. 10 heures, nous arrivons sur un plateau à 2 kilomètres de cette dernière ville, près du bois de St-Romain, l'on fait arrêter la colonne et nous bivouaquons.

De notre bivac, nous entendons au loin un bruit pareil à celui que l'on entend quand l'on défonce des caisses de biscuits à coups de marteaux, ce qui nous fait lancer des calembourgs, mais peu à peu, nous entendons parfaitement que ce sont des coups de canon, et en se penchant à terre, nous entendons le pétilllement de la fusillade.

Nous nous avançons vers le versant opposé du plateau d'où nous découvrons Gien et Sully. 10 heures et demie : les avant-gardes du 15^e corps d'armée font leur apparition, mais comme le pont de Sully est détruit, elles se dirigent le long de la Loire pour la traverser à Gien. L'ennemi qui suit ce corps d'armée pas à pas, voit alors le moment favorable d'attaquer, le combat s'engage à 11 heures : l'artillerie du 18^e corps se met en batterie sur la rive droite de la Loire, pour protéger le 15^e corps dont les hommes exténués de faim et de fatigue, livrent un combat inégal contre 40.000 Prussiens que ? a rendus victorieux. Le combat se continue toute la journée, et nous sommes sur un plateau où nous voyons en spectateurs le champ de bataille dans toute son étendue.

Cinq heures, soir, on se décide cependant à nous faire marcher sur Gien. Arrivés dans la ville, nous voyons une cohorte de gens effarouchés, les uns nous demandent si nous serons assez forts pour repousser l'ennemi. Quoique nous sachions d'avance que l'on ne fera rien pour repousser les Prussiens, nous répondons : « Oui ! » pour ne pas les effrayer davantage : d'autres enfin moins crédules, déménagent et conduisent leurs meubles en sûreté.

Six heures, soir, nous traversons le pont de la Loire, et l'on nous fait camper près de la gare du chemin de fer.

Huit heures, on bat en retraite, et le 15^e corps vient bivouaquer près de nous. Pendant toute la soirée l'on empêche de faire des grands feux pour ne pas donner, nous dit-on, le signal de notre présence, lorsqu'à 11 heures, l'on donne ordre de mettre le feu aux marchandises qui sont à la gare. Le feu est mis aux toiles goudronnées et se communique rapidement, des tonneaux de vin et d'eau-de-vie éclatent par l'activité de la chaleur, des flammes bleuâtres s'élèvent aussitôt en tourbillonnant, et les hommes, pareils à des fantômes, offrent à la vue un aspect fantastique à la lueur de l'incendie.

La destitution du général d'Aurelles de Paladines est à peine déguisée : déjà les généraux Chanzy et Bourbaki se sont partagés son armée. Le général Chanzy prend le commandement des 16^e et 17^e corps d'armée : le général Bourbaki prend le commandement du 15^e et du 18^e corps d'armée.

Le 8, 1 heure du matin, nous voyons se dessiner sur la neige une longue colonne noire qui se dirige sur Gien, nous apprenons que c'est le 15^e corps d'armée qui commence le mouvement de retraite ; à 2 heures vient le tour du 18^e corps.

Le 42^e de Marche est d'arrière-garde, nous ne pou-

vons traverser la Loire qu'à 5 heures du matin. Aussitôt que les derniers d'entre nous sont passés sur le pont, une forte détonation se fait entendre, ce sont les mines que l'on a placées aux piles du pont qui font explosion. On nous fait passer par des chemins de traverse que la neige rend difficiles, et où il n'est permis de marcher qu'un à un. C'est un tableau sublime que de voir cette colonne de trente à quarante mille hommes engagés dans ces labyrinthes de neige.

Trois heures de l'après-midi : au moment où notre tête de colonne va traverser la route nationale, l'on nous fait faire une grande halte pour laisser passer l'artillerie.

A quatre heures nous nous remettons en marche ; 6 heures, nous arrivons dans un petit village pour y faire le café. On nous fait arrêter à cent mètres de ce village, près d'un tas de fagots, en forme de maison, appartenant à un pauvre homme qui n'a, nous dit-il, que ce petit commerce pour vivre avec sa femme et ses quatre enfants, et n'a que ce peu de bois pour vendre pendant l'hiver : mais à notre approche, il craignait pour ses fagots. Ses craintes ne furent malheureusement pas vaines, car aussitôt la halte sonnée, nous nous jetons sur son bois, comme une nuée de vautours sur des cadavres qui gisent sur un champ de bataille : chose surprenante, en moins de dix minutes, des feux flamboient de toutes parts au bivouac, et il ne reste plus un fagot. Un général ayant pris la réclamation du propriétaire en considération, vu sa pauvreté, lui fait un reçu de son bois, avec lequel il pourra se faire payer à la fin des hostilités.

Le 9, 1 heure du matin, nous arrivons près de..... pour camper. Il faut que nous déblayions la neige avec nos gamelles de campement, pour établir nos tentes : aussi la moyenne de ceux qui campent est d'environ dix pour

cent, et les autres se répandent dans les villages voisins.

Six heures du matin, on lève le camp. Quoique les tambours et les clairons sonnent le signal du départ, peu de nous se mettent sur les rangs. Le commandant, M. Durand, veut en bousculer quelques uns pour les mettre sur les rangs, il oublie sans doute que nous ne sommes pas des Prussiens, car quelques-uns le regardent d'un air menaçant et s'apprêtent à lui faire un mauvais parti. Il est contraint de se retirer : heureux d'en être quitte pour la peur : parmi les Français la force ne prime pas le droit. En effet, quelle force veut-on opposer contre notre droit : l'on nous fait battre en retraite, comme on vient de le voir, après les combats des 28 et 30 novembre, sans avoir été vaincus, sans avoir même tourné le dos à l'ennemi durant un seul combat, voilà ce que nos chefs ne peuvent comprendre : ils croient donc que nous allons marcher en retraite avec autant de joie que quand nous marchions à l'ennemi, aux cris du Chant du Départ. Enfin, 7 heures, l'on se décide à se mettre en marche par groupes de 50 à 60 hommes.

La déroute est complète, chacun suit la route nationale à sa guise ; aussi est-elle encombrée de voitures, cavalerie, artillerie et infanterie, tout se heurte dans un grand désordre qui rend notre marche plus difficile. Pendant ces journées de revers pour l'armée de la Loire, des dépêches ainsi conçues circulent dans toute la France : « L'armée de la Loire est coupée : mais elle opère sa retraite en bon ordre, le moral de l'armée est toujours excellent. » Nous ne pensons pas comme ces dépêches : nous sommes mal vêtus, et nous avons reçu les derniers biscuits à Gien, où l'on nous a fait brûler ce qui nous serait utile maintenant, car parmi ce qui a été détruit par les flammes, il y avait du linge, des chaussures et des

vivres en quantité, on nous a mis par ce moyen dans l'impossibilité d'engager un combat, car la faim est le plus terrible des fléaux qui puisse tomber sur une armée en campagne.

La faim, c'est le désordre, la faim c'est l'indiscipline. En effet comment dire à un homme qui a faim, quand il passera dans un village où il saura que des Français comme lui sont bien logés, ont du pain, enfin tout ce qui est nécessaire à la vie, tandis que lui, pauvre soldat qui sacrifie sa vie pour sa patrie, pour ces habitants que nous venons de voir, comment dire à ce soldat de ne pas quitter les rangs pour aller demander un morceau de pain à ce compatriote ? Quel est aussi celui qui refuserait un morceau de pain à celui qui se meurt, à celui qui verse généreusement son sang pour la défense de ceux qui possèdent ? Ce serait être bien cruel, n'est-ce pas, chers lecteurs, que de refuser la vie à un mourant, et un chef n'aurait pas le cœur assez dur pour refuser à un soldat de quitter les rangs : donc deux cents soldats, ou plus, quittent les rangs d'une colonne en traversant un village ; voilà le désordre, voilà l'indiscipline que l'on a tant reproché à cette armée qui ne demandait qu'à s'illustrer comme celles de 1792. Voilà ce désordre et cette indiscipline causés par le manque du nécessaire. Il faut voir nos malheureux soldats opérant cette retraite ; jamais une armée n'a présenté un tel aspect de désastre. Ces fiers soldats, abattus par la défaite, sans vivres, n'ont plus que l'amertume au cœur, et l'injure aux lèvres. Ils maraudent pour vivre. Leur tenue est telle que les populations effrayées fuient à leur approche.

Le 10, 10 heures du matin, départ. En route ce qui nous frappe le plus l'attention, c'est le soin très scrupuleux qu'ont les Prussiens pour leurs morts. En effet nous

les voyons sur les champs de bataille ramasser leurs morts et leurs blessés, et il faut un combat terrible ou une retraite précipitée pour qu'ils les abandonnent. Nous voyons aussi quels soins ils prennent en enterrant les cadavres, que l'on ne puisse s'apercevoir du nombre qu'ils ont mis dans une fosse, ils ont soin de trépigner sur l'emplacement, afin de dérouter les curieux, tandis que dans notre armée, c'est le contraire. Du 25 novembre au 4 décembre que nous avons livré des combats sur les plaines de Baume-la-Rolande, nous n'avons pas vu l'ombre d'une ambulance, si ce n'est celle des Prussiens qui ont bien voulu recevoir et soigner quelques blessés français que nous avons pu leur porter.

Ceux de nos blessés qui n'avaient pas de camarades intimes pour veiller sur eux, ont été impitoyablement abandonnés là, dans un champ où dans un ruisseau, où les projectiles les ont frappés. Ils sont morts à petit feu, appelant à leur secours dans les dernières convulsions de leur agonie ; mais seul l'écho du canon et de la fusillade leur ont fait réponse. Ah ! si les mères, les sœurs et les amis de ces infortunés avaient su qu'un des leurs était dans un champ à attendre dans de cruelles souffrances, une mort qui ne venait pour eux qu'à pas lents, et qu'une seule main amie pouvait les sauver, ils auraient volé à leur secours. Eh bien, aujourd'hui encore sur notre route, l'on veut perpétuer le douloureux souvenir de ces champs de bataille dans nos mémoires. On veut perpétuer le souvenir des cris de détresse de ceux que nous avons laissé mourir là-bas, faute d'avoir pu leur porter secours, Eh bien ce qui perpétue ce souvenir dans nos pensées, ce sont des voitures de bagages chargées de cuirasses, de sacs, de bottes, de fusils, tous ces objets sont maculés de sang, et chacun de nous reconnaît des objets ayant

appartenus à un de ses camarades. De grâce, nous demanderions que l'on fasse disparaître ces souvenirs de nos colonnes, pour ne pas affaiblir notre courage. La Patrie est en danger nous devons la sauver et pleurer nos camarades ensuite. Mais comment adresser une pareille demande : nos chefs riraient de ceux d'entrè nous qui l'adresseraient. Il vaut donc encore mieux conserver le silence, et détourner, s'il le faut, les yeux de ces lugubres souvenirs de nos camarades morts pour la défense de la France, envahie par les légions despotiques de l'Allemagne.

A 4 heures du soir, nous arrivons près d'un petit village où l'on nous fait cantonner.

Le 11, 9 heures du matin, départ, nous arrivons à 10 heures du soir pour bivouaquer près d'un petit village. A droite de la route s'élève une colline où des feux de bivouac sont allignés avec art. Notre compagnie est de grand'-garde dans un jardin du village. Ce qui peut nous faire croire que c'est dans un jardin que nous sommes bivouaqués, ce ne sont que les arbres que nous reconnaissons à leur forme pour des arbres fruitiers, et des vestiges de légumes que nous trouvons en déblayant la neige.

Le 12, 5 heures du matin, départ ; nous prenons un chemin de traverse pour nous diriger sur Bressy ; nous arrivons dans cette place le 13 à 1 heure du matin, pour camper dans la prairie, près de ce dernier village. La terre est toujours couverte de neige, et un froid rigoureux se fait sentir. 4 heures du matin, l'on nous fait une distribution de biscuits par homme. 6 heures, départ ; nous nous dirigeons sur la route de Bourges. A 4 kilomètres de cette ville l'on nous fait prendre un chemin de traverse sur la droite pour nous rendre à Fussy où nous arrivons

à 4 heures de l'après-midi ; l'on nous fait camper dans les champs. La neige commence à fondre ; aussi est-elle remplacée par la boue, et une pluie fine commence à tomber. Nous sommes obligés, de mettre des branches d'arbres sous nos tentes pour ne pas enfoncer. Notre compagnie est campée dans un jardin.

Le 14, la 2^e compagnie du 2^e bataillon est de grand-garde près d'une forêt. Quoique l'on nous ait dit que les Prussiens ne sont pas éloignés, nous passons la journée sans aucun incident. 7 heures soir, un beau panorama se déroule à nos regards, le village est bâti en amphithéâtre, et des feux sont allumés par rangs, on dirait que le village est en fête, tant il est rempli de cris bruyants.

Le 15, 10 heures du matin, on vient nous relever de garde et nous allons reprendre les places que nous occupions le 14 au matin, c'est-à-dire que nous bivouaquons dans un jardin qui se trouve sur une petite éminence, et au pied duquel une petite rivière se déroule dans la prairie comme un ruban d'argent. Au loin la forêt ferme l'horizon de ce petit panorama.

Le 16, 7 heures du matin, nous recevons l'ordre de partir pour Bourges, et l'on nous annonce la revue du ministre de la guerre, M. Gambetta. Nous arrivons près de cette ville à 1 heure de l'après-midi. Soit que le Ministre de la guerre ne se soit pas fait connaître, soit qu'il juge à propos de nous laisser reposer, la revue n'a pas lieu. On fait cantonner le 2^e bataillon du 42^e de Marche à Pont-de-Moulin dans une fabrique de toiles cirées.

Le 17, midi, manœuvre du régiment, afin de nous faire connaître les places que nous devons occuper en cas d'attaque. 3 heures, nous sommes libres. Nous allons visiter les fortifications qui sont poussées avec une

grande activité. L'intérieur de la ville est transformé en un grand camp, on ne voit que soldats dans les rues. Des affiches signées par le Ministre de la guerre, recommandent le calme aux habitants, de ne pas s'effrayer d'une si grande agglomération de troupes dans leur ville, que cette agglomération ne doit durer que quelques jours, car les troupes vont être dirigées sur un point du théâtre de la guerre, qui doit rester inconnu pour le moment.

Le 18, nous recevons au 42^e de Marche un détachement de jeunes soldats du 3^e de Ligne pour compléter nos compagnies, on fait aussi des nominations pour compléter les cadres. Entre autres, le général de brigade M. Bonnet, du 18^e Corps, passe général de division au 15^e Corps, le général de brigade, M. Billot, passe général de division au 18^e Corps. Le général Bourbaki prend en chef le commandement de cette armée que nous allons compléter à Nevers et qui prendra le nom d'armée de l'Est.

Le 19, 9 heures du matin, départ. A 2 kilomètres de Bourges, on nous fait arrêter sur deux rangs du côté droit de la route, et l'on nous annonce le général Bourbaki. Le général passe devant nous, mais on le regarde avec indifférence : ni un geste, ni une acclamation n'accueillent sa présence au milieu de nous. 4 heures, soir, nous arrivons près de Bressy, l'on nous fait camper à 2 kilomètres de ce dernier village.

Le 20, 9 heures du matin, départ : en route, les esprits se rassérénèrent en voyant cette longue colonne noire se dessiner sur la route : nous n'en voyons pas la fin. Tout ce monde et ce nombreux matériel de guerre nous donnent l'espoir d'être vainqueurs, et nous attendons avec impatience le jour où nous pourrions nous mesurer avec l'ennemi. Nous arrivons à 4 heures et demie pour camper

près de Lansergues. Dans la soirée nous recevons encore un détachement du 3^e de Ligne. 8 heures soir, la pluie commence à tomber et continue durant la nuit.

Le 21, 6 heures du matin, on doit fusiller un soldat qui a pris du miel dans une ruche d'abeilles, hier soir, dans le jardin d'une maison qui se trouve sur la droite de la route. 11 heures du matin, départ. 3 heures de l'après-midi, nous arrivons à La Charité, nous n'y faisons qu'une halte à la sortie de la ville. 4 heures, on nous fait partir pour aller à Ravaux, petit village situé à 6 kilomètres de La Charité. Nous y arrivons à 5 heures 1/2, on nous fait camper près du village.

Le 23, le commandant M. Durand, passe une revue de vivres et de munitions. Pour les cartouches, tout le monde a le compte réglementaire ; mais pour le pain et les biscuits, le commandant n'en peut voir la trace, car depuis le 20, nous n'en avons reçu qu'une ration de 300 grammes à Lansergues ; aussi la misère et la famine règnent-elles au camp. On nous annonce une grande revue pour demain neuf heures du matin.

Le 24, 9 heures du matin, tout le monde au camp est sous les armes, comme hier, on nous a annoncé une grande revue, nous regardons de tous côtés, si nous ne voyons pas venir ce général ou ce chef quelconque, qui doit nous passer la revue, lorsqu'à notre grande surprise, nous voyons un de nos camarades attaché à un piquet, sur la lisière d'un bosquet, à 150 mètres au Nord-Est du camp. Le patient attend avec courage une mort qu'il n'a certes pas méritée, son crime est d'avoir été pris en train de déboucher une fiole d'huile pour en boire le contenu qu'il croyait être de l'eau-de-vie, et qui appartenait à son lieutenant dont il était l'ordonnance. Enfin nous voyons venir l'aumônier suivi du lieutenant-colonel, du commandant

Durand et d'un piquet formé de 12 hommes et d'un sergent.

Dix heures et demie, on lit la sentence au condamné.

Dix heures 3/4, une détonation se fait entendre ; la cruauté des chefs qui ont institué la cour martiale est satisfaite, le malheureux est tombé la face contre terre et nage dans son sang. Le défilé devant le mort n'a pas lieu, car chacun de nous, au moment de l'exécution, n'a pu retenir une larme et la plupart posent leurs armes à terre pour se soustraire à la vue de cet acte arbitraire. Ce n'est pas la seule exécution, car huit détonations successives nous annoncent que huit autres de nos camarades viennent d'avoir le même sort que celui qui est devant nous. Voilà ce qu'a amené cette institution que nous ne pouvons prononcer désormais qu'en frémissant ; elle met un chef dans la possibilité de se débarrasser d'un homme qui ne lui plaît pas, sans autre forme de procès que quelques-uns des collègues de ce chef qui déclarent cet homme passible de la peine de mort, et mettent pour acte d'accusation que cet homme a volé un fagot de bois, ou un chou.

Cette institution a été établie à l'instar de celle qui existait parmi les armées de la République, en 1792, avec cette grande différence que celle instituée en 1870 n'est appliquée qu'aux soldats, et laisse nos chefs maîtres absolus de leurs actions, avec le droit de vie ou de mort sur leurs soldats. En effet, quel est le soldat qui n'a pas mérité la mort, c'est-à-dire quel est le soldat qui ne s'est pas rendu coupable d'une de ces mille niaiseries que l'on s'est plu à ajouter au code militaire, et qui fait douter que des hommes de bon sens aient pu signer un pareil décret.

La cour martiale établie en 1792 ne consistait qu'en la rapidité de l'exécution des jugements, et était applicable à tous : un chef qui manquait à son devoir était aussi

bien puni qu'un soldat. Nous savons bien que cette dernière a amené quelques abus, puisque les généraux Custine, Houchard, etc., ont porté leurs têtes sous le couteau de la guillotine : mais en revanche, nos armées rentrèrent victorieuses après ce duel à mort contre les nations de l'Europe : le comité de salut public a poussé la témérité jusqu'à décréter leurs victoires. Pendant la guerre actuelle, on va fusiller des milliers d'hommes, abattre le courage des soldats et nos armées seront vaincues. En effet, à l'appel de 11 heures, l'on nous lit au rapport que les commandants de chaque compagnie de toutes armes auront à fournir un état de un militaire pour être fusillé : cet homme sera celui de chaque compagnie qui aura le moins de bonnes notes, qu'il soit ou non coupable d'un délit spécifié ou prévu par la circulaire du 2 octobre. Voyant que nous n'applaudissons pas à ces projets, c'est-à-dire que nous mettons déjà de la résistance au lieu d'une obéissance passive, à fusiller nos camarades, et que chacun fait son possible pour faciliter l'évasion de ceux qui sont désignés pour les piliers, quelques-uns que l'on pourrait appeler tigres sanguinaires, prendraient la résolution d'exécuter eux-mêmes cette terrible tâche. Nous ne l'affirmons pas, quoique nous ayons vu trois cadavres mutilés de coups de sabres.

Au dire des habitants d'un village voisin, celui qui est ainsi condamné est éloigné du camp sous un prétexte quelconque, où il est tué par une main assassine quand il est hors de la vue du camp : les trois cadavres que nous avons vus, ont été trouvés dans les parages avoisinant le camp. Ce qui peut encore donner raison à ces habitants, c'est que ces trois cadavres ont été reconnus pour être ceux de trois hommes déjà condamnés à la prison, et susceptibles d'être traduits devant la cour martiale. Dans les

villages voisins, tous ceux qui nous racontent ces faits sont terrifiés de voir ces actes de cruauté : « Voilà, disent-ils, comme l'on traite ceux que la France envahie a mis sous les armes, pour repousser les corbeaux de la tyrannie qui ont envahi son sol. »

Nos bonnes espérances du 20 décembre sont déçues en voyant ces ignominies à notre égard, le découragement est à son comble ; chacun de nous s'attend à avoir le même sort que ceux que l'on a déjà fusillés, si l'on ne nous délivre pas bientôt de ce maudit camp qui nous est si funeste.

Combien de parents, de frères, de sœurs pleureront l'absence de leurs fils, de leurs frères, qu'une mort si cruelle a séparés d'eux à jamais ; et leurs ombres crieront à jamais vengeance d'avoir été assassinés par des Français, par ceux-là mêmes qui devaient les conduire à la victoire. Ils sont morts, et leur mort a été décrétée par une ignoble institution que beaucoup ont approuvée. Croient-ils, ceux-là, qu'un homme qui tient la campagne par toutes les intempéries des saisons, et qui est souvent sans vivres, si un jour il dérobe chez un habitant un chou ou un fagot de bois, que ce dernier lui a refusé, croient-ils ces insensés, que l'homme qui a commis ce larcin mérite la mort ?

Ce n'est pas par des actes de cruauté si inouïe que l'on conduit une armée ; la plupart des hommes qui ont approuvé cette loi sauvage envers le soldat, appellent général malheureux celui qui a vendu son armée à l'ennemi ou qui n'a pas employé tous les moyens en son pouvoir pour gagner la victoire. Nous avons cru devoir reproduire ici la circulaire qui a établi la cour martiale, afin que le lecteur puisse juger avec quelle légèreté on condamne un homme à la peine de mort, enfin qu'on l'exécute et qu'on l'envoie dans le séjour de Pluton.

MINISTRE

DE LA
GUERRE

DÉCRET

Le gouvernement de la Défense nationale, considérant que la maintenance et du rétablissement de la discipline dépendent la dignité et la force des armées : considérant que la législation et les règlements actuels ne contiennent pas de dispositions qui permettent de réprimer immédiatement les crimes et délits commis par les militaires en campagne.

Décrète :

ARTICLE PREMIER

A partir de la promulgation du présent décret, les cours martiales sont établies pour remplacer les conseils de guerre, jusqu'à la cessation des hostilités dans les divisions actives et dans les corps de troupes détachés de la force d'un bataillon au moins, qui marchent isolément.

ART. 2

Il n'y aura lieu ni à révision, ni à cassation des sentences rendues par les cours martiales.

ART. 3

La plainte dressée par l'autorité qui aura constaté le délit ou le crime, et portant le nom des témoins, sera transmise dès l'arrivée au gîte du soir, à l'officier du grade le plus élevé ; celui-ci donnera l'ordre de la convocation immédiate de la cour martiale qui se réunira aussitôt au lieu indiqué par son président.

Le Président donnera lecture de la plainte en présence de l'accusé ; le conseil entendra les témoins présents de l'accusation, puis l'accusé et les témoins à décharge qu'il appellera et s'ils sont présents : l'accusé aura la parole le dernier, il n'y aura pas de plaidoirie par avocat pour ou contre.

Le Président fera sortir l'accusé, résumera les dépositions faites en faveur de l'accusé et celles faites contre lui.

Il posera en ces termes, une question unique aux membres du conseil, en commençant par les moins élevés en grade.

Au nom de la Patrie envahie :

Le nommé un tel est-il coupable d'avoir « brisé son arme, maraudé, insulté un supérieur » etc.

Il sera répondu par oui ou par non.

La majorité simple décidera de la culpabilité.

Le greffier rédigera, séance tenante le procès-verbal, et le président, faisant rentrer l'accusé, lui lira la sentence qui le condamne ou qui l'acquitte.

En cas de condamnation, la sentence sera exécutée le lendemain matin, avant le départ des troupes, en présence du bataillon auquel appartient le coupable.

ART. 4

Pour les soldats, caporaux, brigadiers et sous-officiers, la cour martiale de la division se composera d'un chef de bataillon, président ; de

deux capitaines, d'un lieutenant ou d'un sous-lieutenant qui resteront tous en fonctions pendant quinze jours sans être renouvelés, et d'un sous-officier qui appartiendra toujours à la compagnie de l'accusé. Un sergent-major remplira les fonctions de greffier, sans voix de délibération. Pour toute fraction constituée de la division, en marche isolément, de la force d'un bataillon, la cour martiale se composera de deux capitaines dont le plus âgé présidera, d'un lieutenant ou d'un sous-lieutenant et de deux sous-officiers, dont l'un appartiendra toujours à la compagnie de l'accusé ; un sergent-major sera greffier.

Les cours martiales des fractions isolées cesseront de fonctionner aussitôt qu'elles seront revenues au campement de la division ; partout ailleurs elles fonctionneront.

ART. 5

Les compositions des cours martiales pour les officiers seront les mêmes que celles des conseils de guerre concernant les officiers, mais la procédure sera la même que celle suivie à l'égard des soldats, caporaux, brigadiers ou sous-officiers.

ART. 6

Seront punis de mort les crimes et les délits suivants : assassinat, meurtre, désertion, embauchage pour commettre un des faits punis de mort par le présent décret, complicité dans un des faits, espionnage, vol, maraudage, pillage avec ou sans armes, refus de service à un supérieur, avec ou sans menaces, ou injures, inexécution d'ordres compris et réitérés, avec l'intention d'opposer de l'inertie, injures, menaces, voies de fait envers un supérieur, provocation en paroles à la révolte ou à l'indiscipline, bris d'armes, perte volontaire d'armes, afin de ne pas marcher au feu, destruction de munitions dans le même but, fait en présence ou non de l'ennemi par lâcheté.

Au feu, tout officier ou sous-officier est autorisé à tuer l'homme qui donne une preuve de lâcheté, en n'allant pas se mettre au poste qui lui est indiqué, ou en jetant le désordre par fuite, panique, ou autre fait de nature à compromettre les opérations de la compagnie et de son salut qui dépend de la résistance et de l'accomplissement courageux du devoir.

ART. 7

Tout individu, non militaire, qui se rendra complice d'un militaire dans un des crimes et délits prévus ci-dessus sera soumis à la même juridiction et passible des mêmes pénalités.

ART. 8

Seront traités comme maraudeurs, et punis comme tels les trainards sans armes que les chirurgiens du corps n'auront pas autorisés à suivre avec l'arrière-garde, s'ils ne marchent pas en ordre sous sa conduite.

ART. 9

Chaque division aura une prévôté composée de 32 gendarmes à cheval, commandés par un officier ; cette troupe se divisera au besoin de manière que chaque portion de corps marchant isolée, soit accompagnée au moins de deux gendarmes et d'un brigadier.

La prévôté arrêtera d'elle-même tous les délinquants, quels qu'ils soient, officiers ou non, et dressera des procès-verbaux des délits commis, qui seront aussitôt transmis au commandant de la colonne ; contre les

délinquants qui tenteraient de fuir ou de faire résistance, elle fera usage de ses armes.

La prévôté recevra et conduira les délinquants qui lui seront remis par une autorité quelconque de la colonne. Quand il y aura lieu, il lui sera donné des hommes de garde pour conduire les délinquants.

La juridiction pénale des prévôtés, prévue par les articles 51-52 et 75 du code de justice militaire, s'étend à la suite du corps d'armée sur tout le sol français.

ART. 10

Tous les manquements simples au service seront punis par le doublement de sentinelles des grand'-gardes ou avant-postes, mais une de ces sentinelles ou deux, ou toutes les deux, s'il n'y a pas d'hommes punis, appartiendront toujours à la fraction constituée de grand'-garde.

ART. 11

Les dispositions du présent décret s'appliquent à tous les corps de troupes d'armée, équipés et entretenus aux frais de la République ou qui auraient seulement reçu l'attache de belligérants.

ART. 12

Dans tous les cas non prévus par le présent décret ; les pénalités édictées par le code de justice militaire devront être appliquées.

ART. 13

Le vice-amiral, ministre de la guerre par intérim, est chargé de la promulgation et de l'exécution du présent décret.

Fait à Tours, le 2 octobre 1870

Pour le gouvernement de la Défense nationale,

Les membres de la délégation,

Signé : AD. CRÉMIEUX, AL. GLAIS-BIZOUIN, L. FOURRICHON.

Par le gouvernement

Le vice-amiral, ministre de la guerre par intérim,

Signé : L. FOURRICHON.

Le 25 décembre, dans la matinée, la neige fait sa seconde apparition. A 1 heure de l'après-midi, on doit fusiller un soldat du 9^e bataillon de Chasseurs à pied, qui est accusé d'avoir volé une oie au préjudice du châtelain de Ravaux, auquel la Révolution de 1789 n'a pas fait de grands torts, car presque tout le village de Ravaux et les fermes avoisinantes lui appartiennent. Il ne demande cependant pas grâce pour le condamné quoique ses moyens lui permettent bien de perdre une somme si minime pour sauver l'honneur d'une famille. Tous les hom-

mes du bataillon de Chasseurs se refusent de fusiller leur camarade.

Trois heures, on nous fait partir : une neige fine, chassée par le vent, nous fouette la figure. En passant à Ravaux, nous ne pouvons passer devant le cimetière sans détourner les yeux, car onze petits monticules de terre fraîchement remuée, nous montrent que onze de nos camarades y ont été ensevelis, après avoir eu la poitrine trouée de balles françaises.

A mesure que nous nous éloignons de ce camp funèbre, nos poitrines semblent respirer plus à leur aise, seulement, si nous détournons nos regards à l'arrière de notre colonne, nous voyons, escortés par des baïonnettes, cinq ou six de nos camarades, ayant les bras liés avec des cordes comme de vils criminels, ils vont traverser les villages sur notre passage, et ensuite, quand le caprice des chefs mettra un terme à cette humiliation, chacun de ces malheureux sera attaché à un piquet, comme de vils animaux dont on veut se débarrasser : douze balles leur trouseront la poitrine et ils seront jetés dans un trou près d'une forêt, pour être la proie des animaux carnassiers, si un cimetière ne se trouve pas à portée de leur exécution.

Voilà, mères éplorées le sort de vos fils, que vous avez élevés pendant vingt ans. que vous avez laissé partir pour la défense de la patrie envahie : voilà ce que l'on fait de vos défenseurs !

Nous arrivons à La Charité à 4 heures et demie ou du moins nous sommes bivouaqués aux abords de la gare du chemin de fer en attendant la formation du train. Les boulangers de la ville ont appris que nous manquions de pain depuis plusieurs jours : ils en ont fait une grande quantité : mais à notre grand étonnement les issues de la

ville sont gardées par des gardes-nationaux, ayant le fusil chargé, et qui ont reçu l'ordre de faire feu sur n'importe quel soldat qui chercherait à entrer en ville ; les officiers seulement ont accès libre. (Nous ne pouvons nous expliquer pourquoi on prend cette mesure rigoureuse envers les soldats, tandis que l'on donne carte blanche à MM. les officiers pour entrer en ville). Quelques soldats cependant, malgré la vigilance des gardes nationaux, parviennent, non sans courir les plus grands dangers, à entrer à La Charité, et rapportent au bivouac du pain qui est revendu par eux à environ 3 francs le demi-kilog ; il pourrait se vendre plus cher si les bourses étaient mieux garnies.

DEUXIÈME PARTIE

ARMÉE DE L'EST

ARMÉE DE L'EST

Général en chef : Bourbaki.

15^e Corps d'Armée

<i>Commandants successifs..</i>	{	Général des Pallières, du 6 août au 6 décembre.
		Général Martineau des Cheney.
		Général Bonnet.
<i>Chef d'Etat-Major</i>		Colonel des Plas.
<i>Commandant d'artillerie.</i>		Général de Blois.
<i>Commandant de la 1^e Division d'infanterie</i>		Général de Chabron.
<i>Commandant de la 2^e Don</i>		Général Martineau des Cheney.
<i>Commandant de la 3^e Don</i>		Général Peytavin.
<i>Commandant de cavalerie.</i>		Général Longuerne.

18^e Corps d'Armée

<i>Commandants successifs..</i>	{	Général Bourbaki, du 2 au 5 décembre.
		Général Billot.
<i>Chefs d'Etat-Major successifs.....</i>	{	Colonel Gallot, du 5 décembre au 18 janvier.
		Lieutenant-colonel de Sachy.
<i>Commandant d'artillerie..</i>		Colonel Charles.
<i>Commandant le génie. ...</i>		Colonel de la Berge.
<i>Commandant la 1^e Division</i>		Général Feillet-Pilatrie.

<i>Commandant la 2^e Division</i>	Penhout, contre-amiral.
<i>Commandant la 3^e Division</i>	Général Bonnet.
<i>Commandant la cavalerie..</i>	Général de Brémont d'Ars.

20^e Corps d'Armée

<i>Commandants successifs..</i>	{ Général Crouzat, jusqu'au 16 décembre.
	{ Général Clinchamp.
<i>Chef d'Etat-Major</i>	Colonel Varaigne.
<i>Commandant d'artillerie..</i>	Colonel Chatillon.
<i>Commandant le génie.....</i>	Colonel Picofat.
<i>Commandant la 1^{re} Division d'infanterie</i>	Général de Polignac.
<i>Commandant la 2^e Division</i>	Général Chareton.
<i>Commandant la 3^e Division</i>	Général Segard.

24^e Corps d'Armée

<i>Commandant.....</i>	Général Bressoles.
<i>Commandant la 1^{re} Division d'infanterie</i>	Général Darier.
<i>Commandants successifs de la 2^e Division</i>	{ Général Irlande.
	{ Général Comagny.
<i>Commandant de la 3^e Di- vision d'infanterie</i>	Général Busserolle.

Division indépendante

<i>Commandant,.....</i>	Général Crémier.
<i>Chef d'état-major.....</i>	Colonel Poulet.

Le 26 décembre, 2 heures du matin : l'on nous fait monter dans les wagons ; 2 heures 1/4 le train s'ébranle, et nous sommes dirigés sur Nevers ; nous arrivons à la station de cette ville à 7 heures du matin, le train s'arrête : mais nous ne descendons pas. Les 20^e et 24^e Corps d'armée, qui doivent former avec nous l'Armée de l'Est, sont campés près de cette ville depuis plusieurs jours. Neuf heures du matin, le train se remet en marche, et nous sommes dirigés cette fois sur Chagny où nous arrivons à 10 heures du soir. La neige couvre la terre de son linceul blanc, on nous fait cantonner dans la ville. La 1^{re} et la 2^e

compagnie du 2^e bataillon ont la rotonde des machines de la gare du chemin de fer, pour cantonnement.

Le 27, 6 heures du matin, un piquet de gardes-nationaux de la ville est conduit sous le commandement d'un officier du 9^e bataillon de Chasseurs à pied, sous le tunnel du chemin de fer, pour y fusiller le soldat de ce bataillon, qui, on se le rappelle, a été condamné à mort à Ravaux, et que ses camarades ont refusé de fusiller. Six heures et demie, une forte détonation se fait entendre. Quelques-uns des nôtres vont voir ce que peut être cette détonation ils sont conduits par d'autres soldats sous le tunnel du chemin de fer où vient d'avoir lieu la détonation. Ils y virent le cadavre du Chasseur nageant dans son sang. Cinq minutes plus tard, un cavalier de l'escorte de l'Etat-Major portant la grâce de la victime, arrive tout haletant : mais il est trop tard. Les gardes-nationaux du piquet d'exécution sont l'objet des imprécations les plus dures de notre part. Leur désespoir est grand en apprenant de nos camarades de quoi est coupable la victime. Ils s'irritent contre nos chefs en reconnaissant qu'on les a trompés, par un mensonge perfide, pour leur faire assassiner un soldat. Neuf heures du matin, on fait une distribution de vivres : nous n'en avions pas touché depuis le 20 au matin où nous avions reçu un demi pain et quatre biscuits par homme. On peut juger si nous sommes heureux d'avoir du pain. Onze heures et demie appel en armes, on nous annonce que nous cantonnerons dans les villages jusqu'à la fin de l'hiver : on nous annonce aussi qu'un général nous passera la revue demain. On nous raconte des avantages fabuleux qu'ont remportés nos armées dans différents endroits de la France. Tous ces contes que la plupart de nous ne croient pas, sont cependant, à notre pensée, très bien inventés pour ne pas nous décourager, et entre-

tenir dans nos cœurs une lueur d'espoir pour le salut de la patrie.

Le 28, 11 heures du matin : nous sommes réunis sur le terrain de manœuvres, où dans la neige jusqu'aux genoux, nous attendons le général qui nous a été annoncé hier. Après deux heures d'attente, il ne vient pas ; nos officiers, nous voyant presque morts de froid, (ils n'avaient pas bien chaud non plus) jugent à propos de nous renvoyer dans nos cantonnements. Le commandement de rompre les rangs est accueilli de tous par un cri de joie ; chacun court dans toutes les directions, comme des écoliers pour lesquels vient de sonner l'heure de la récréation. Dans l'après midi, en nous promenant dans la ville, nous apprenons, par des civils, que ce matin, pendant que nous attendions dans la neige le général qui devait nous passer la revue, celui-ci était dans un hôtel en train de faire des plans de bataille autour d'une table chargée demets, en guise de cartes géographiques. Bien triste nouvelle pour des soldats qui souffrent depuis si longtemps le froid, la faim et la fatigue, et qui n'attendent qu'avec impatience le jour où il pourront encore se mesurer avec l'ennemi pour en finir avec cette vie errante. Que d'amères pensées traversent notre esprit en pensant qu'un chef, sans doute placé dans les premiers commandements de notre armée, était dans un hôtel à faire bonne chair, au lieu de s'occuper de ses soldats et de faire pourvoir à leurs besoins en vivres, habillement et équipement, et de les conduire au combat, c'est-à-dire les conduire seconder leurs camarades de la Division Crémer, pour reprendre Nuits et marcher en avant, comme ce dernier général en a exprimé le vœu, si nous en croyons ce qu'il a écrit dans sa campagne de l'Est, page 358, Crémer voulait reprendre aussitôt l'offensive et était résolu à se porter sur Nuits,

il en prévint le général Billot qui était arrivé à Chagny avec le 18^e Corps et lui demanda du secours en cas d'attaque.

« Le commandant du 18^e Corps avait reçu l'ordre formel de rester à Chagny : on prescrivit à Crémer lui-même « de ne point quitter Beaune, afin de masquer le mouvement de l'armée qui s'opérait en arrière de lui. On espérait de la sorte tromper Werder et le retenir à Dijon. Crémer devait poursuivre avec une nouvelle activité les travaux entrepris à Beaune et tenter ainsi de cacher aux Prussiens l'arrivée de Bourbaki, en leur faisant croire à « notre faiblesse numérique ».

« Le 31 décembre, Crémer entra à Dijon que Werder « avait abandonné la veille. Celui-ci s'était retiré par Gray « sur Vesoul. Crémer avait plusieurs fois écrit au général « Billot, qu'il fallait attaquer Werder à Vesoul et le couper « ainsi de Belfort. Deux Corps le 18^e et le 20^e avec la division de Crémer eussent suffi pour cette opération. Le « général déclarait également que si nos mouvements « continuaient avec la même lenteur, nous donnerions le « temps à nos ennemis de recevoir une armée de secours. « Le succès était affaire de rapidité. Malheureusement le « général Bourbaki ne se hâta pas et les prédictions de « Crémer durent fatalement se réaliser ».

Le 29, 8 heures du matin : on nous fait une distribution de vivres, et à 9 heures, nous quittons Chagny en emportant dans nos cœurs les bons souvenirs de la bienveillante hospitalité des habitants de cette ville. Cinq heures, soir, nous arrivons à Ste-Marie-la-Blanche où l'on nous fait cantonner. Nous trouvons un grand changement dans la différence de caractère des habitants de ces contrées avec ceux du Loiret, qui, comme nous l'avons déjà dit, préféraient les Prussiens aux Français, et sou-

hantaient par de fortes démonstrations la victoire aux Prussiens et le revers aux Français, parce que, disaient-ils, les Prussiens ne faisaient pas autant de ravages que nous. Dans ces contrées ci, au contraire, les habitants montrent un entrain patriotique admirable, et leur bon accueil à notre égard nous redonne le courage, le désir de combattre, et l'espoir de vaincre.

Le 30, 10 heures du matin départ pour Auvernay, où nous arrivons à 8 heures du soir pour y cantonner.

Le 31, 8 heures du matin, départ pour Pagny-la-Ville où nous arrivons à 4 heures du soir. Moitié du régiment cantonne à Pagny-le-Château, et l'autre moitié à Pagny-la-Ville. Les Prussiens ont laissé trace de leur passage, dans les villages que nous occupons. Les habitants nous racontent les actes de pillage dont ils ont été les victimes.

Le 1^{er} janvier 1871.— En temps de paix, on passerait cette journée à se faire des souhaits de prospérité pour l'avenir : mais nous autres, nous ne souhaitons que d'être vainqueurs et de nous retrouver sains et saufs, pour mieux fêter le nouvel an 1872 ; nous sommes assez philosophes pour penser avec sang-froid qu'il en manquera à l'appel à cette époque : cela ne nous empêche pas de nous donner force poignées de mains, tout en jurant de nous venger sur l'ennemi. Oui grand étonnement des habitants du village qui croyaient nous avoir pour toute la journée, à l'occasion du nouvel an ; la marche du régiment sonne, on se met sur les rangs et ce n'est qu'à regrets que ces braves habitants nous laissent partir. En route nous apprenons que les Prussiens ne sont pas éloignés et que peut-être nous serons attaqués dans la journée : mais il n'en est rien nous arrivons sans aucun incident à Labergement à 4 heures du soir ; on nous y fait cantonner.

Le 2, 8 heures du matin, départ : 10 heures nous arrivons près d'Auxonne. On nous fait faire une halte près des fortifications pendant que nos officiers vont déjeuner en ville, pendant cette halte nous voyons avec admiration les travaux de défense de cette petite ville, dont il y a quelques semaines, les Prussiens ont abandonné le siège pour aller prendre des villes ouvertes, dont la prise est plus facile il est vrai, mais aussi avec moins d'honneur pour le drapeau prussien.

En effet, il ne laisseront en France que le souvenir de leurs vols et de leurs cruautés, et non de leur courage. Onze heures, un bataillon de Marche du 6^e bataillon de Chasseurs à pied, vient se joindre à notre colonne. On se remet en marche, et nous arrivons à 3 heures du soir à Dammartin : on nous y fait cantonner, mais à 5 heures et demie, nous nous remettons en marche pour aller traverser l'Ognon, petite rivière qui arrose les confins de la Haute-Saône et du Doubs, et se jette dans la Saône au sud d'Aubigny. Nous devons traverser la rivière sur le pont de Pesmes : mais ce pont ayant été détruit par les Prussiens, on dut improviser des ponts à la hâte. Quoique nous ne soyons éloignés de la rivière que de 2 kilomètres nous n'y arrivons qu'à minuit. Où la cavalerie passe, on a jeté des échelles reliées ensemble sur la glace et l'on a mis quelques planches et de la paille dessus pour faciliter la marche des chevaux. 2 heures du matin, deux échelles se détachent, quelques cavaliers et leurs chevaux roulent sous la glace pour ne plus reparaitre. On a bien vite rétabli ce pont : il est aussitôt improvisé un peu plus loin où la glace montre plus de résistance, le passage continue à s'effectuer pour la cavalerie qui, avec quelques bataillons d'infanterie est envoyée en avant pour protéger le passage de la rivière en cas d'attaque. Plus bas, on construit un pont de

bateaux pour faire passer l'artillerie : c'est près de ce pont que l'infanterie passe et que nous allons passer à notre tour.

On nous fait mettre sur un rang et nous commençons à passer ; la glace craque sous nos pas, quelques uns hésitent à s'aventurer sur cet élément fragile qui peut à chaque instant s'ouvrir en un gouffre béant, sous les pieds de ceux qui y sont engagés, les engloutir et ne plus se rouvrir : mais ceux qui hésitent sont bientôt remis de leur frayeur en voyant notre lieutenant colonel, M. Couston, qui est lui-même sur la glace depuis le commencement du passage, et exhorte les plus peureux par des paroles rassurantes, et par son exemple, qui est toujours le même au milieu du péril ; il pense plus à ses soldats qu'à lui-même : il est aux places les plus périlleuses, nous indiquant ce que nous avons à faire, nous avertissant quand le péril est trop grand : insouciant de sa propre vie, il se montre soucieux de celles de ses enfants. Aujourd'hui, ils ont un obstacle à franchir, il reste sur la glace, au risque de se voir engloutir sous ce terrible élément, jusqu'à ce que le dernier homme du régiment soit passé. Sur le champ de bataille, il montre la même abnégation pour sa vie, c'est ainsi que le 30 novembre 1870, durant le combat de Maizières, il alla reconnaître à cheval et à 150 mètres en avant de notre ligne, au milieu des balles et des obus français et prussiens, une position propice à une embuscade car la place n'était plus tenable, huit pièces ennemies étaient dirigées sur nous, les obus sillonnaient l'espace et se succédaient avec une incroyable rapidité. Leur sifflement, ainsi que celui des balles commençaient à intimider les moins déterminés, lorsqu'il dit d'avancer encore, que nous trouverons un abri : en effet, deux minutes plus tard nous pouvions tirailler sur les canonnières de la batte-

rie ennemie, sans que leurs projectiles puissent nous faire aucun mal, et pendant que celui qui nous avait conduit dans cette embuscade, se portait sur un autre point où sa présence pouvait être nécessaire, nos cœurs l'accompagnaient dans la terrible mission qu'il s'imposait.

Cependant, ce chef qui nous montre un si grand exemple de courage durant les combats, et qui prend autant soin de nous que si nous étions ses enfants, la Commission de révision des grades le remettra chef de bataillon au 45^e de Ligne : *Voir l'annuaire militaire de 1872* (M. Couston, Hubert).

A mesure que nous arrivons du côté opposé de la rivière, on nous fait placer en colonnes serrées. Il fait un froid glacial, cette nuit restera gravée dans la mémoire de ceux qui assistent à ce passage, car plutôt la mort sur un champ de bataille que de mourir par le froid. Si l'on nous fait rester plus longtemps, demain on aura à constater la mort de beaucoup d'entre nous. Déjà le froid nous empêche de respirer, des cris de détresse s'élèvent de toutes parts : quelques-uns tombent en se tordant dans les dernières convulsions de l'agonie, et semblent vouloir se creuser une tombe dans la glace avec leurs ongles. 4 heures, le passage du régiment est effectué : on se met en marche. Nos chefs nous empêchent de marcher vite dans la crainte de nous faire entendre par l'ennemi : mais que nous importe l'ennemi : Comme nous venons de le dire, nous préférons mourir sous les balles, que de nous laisser geler sur le bord de la route. Nous prenons le pas de gymnastique pour nous réchauffer ; après cette marche effrénée nous arrivons à Chevigney pour y cantonner. Les habitants ne veulent pas nous ouvrir leurs portes, ne sachant pas, disent-ils, s'ils ont affaire aux Prussiens ou aux Français ; c'est ce qui nous paraît inadmissible car

si nous étions des Prussiens, les portes seraient déjà ouvertes. Cependant, après avoir fait beaucoup de bruit, et manqué de casser plusieurs portes de granges, on nous laisse cantonner dans les maisons. Si nous nous étions arrêtés en route, nous aurions entendu le roulement des voitures de bagages de l'armée prussienne qui se dirigent sur Gray.

Le 3, 10 heures du matin, on nous fait prendre un chemin de traverse pour nous diriger sur Valay. Nos chefs nous laissent à comprendre en route qu'un combat doit s'engager à Gray pour y déloger les Prussiens.

En effet, les quatre corps de l'armée de l'Est doivent se concentrer sur Gray comme il suit. Le 24^e Corps doit y arriver par la route de Champlitte. Le 20^e par les routes d'Autrey et d'Auxonne. Le 18^e par les routes de Pesmes et Marnay : le 15^e par la route de Gy.

Onze heures et demie, nous traversons Valay au bruit de l'acclamation des habitants qui veulent nous donner toutes sortes de provisions de bouche : mais nos officiers s'en étant aperçu, nous font prendre le pas de gymnastique pour que les habitants n'aient pas le temps de nous donner ce qu'ils ont apporté. On nous fait faire une grande halte, à 500 mètres de ce dernier village ; on nous fait placer sur un plateau couvert de neige, où nous ne pouvons faire de feu faute de bois. Il nous faut rester ainsi pendant que nos officiers font bonne chère à Valay, car toutes les issues du village sont gardées par des hommes de garde. A 2 heures de l'après-midi nous nous remettons en marche, nous arrivons près de Venère. Nous traversons la route nationale à l'entrée du village pour prendre le chemin vicinal de Cugney, et nous arrivons à 5 heures du soir à Villefrancon. Nous y apprenons que les Prussiens ont évacué Gray. (Notre quartier général est établi à Veloreille.)

Le 4, 7 heures du matin, départ : en route, nous croyons probable que l'on attaquera, mais il n'en est rien. A 500 mètres de Gy on fait déployer le 6^e bataillon de Chasseurs en tirailleurs dans les vignes, sur la direction de Vellefrey : une batterie est stationnée dans les champs, à 50 mètres sur la gauche de la route et à 200 mètres de Bucey-les-Gy, et les portes des maisons de ce dernier village portent encore les traces à la craie blanche du chiffre désignant le nombre des Prussiens que chaque maison avait à loger. A 4 heures, on nous fait quitter la route nationale pour nous diriger sur Frasnelle-le-Château, et nous arrivons à 5 heures du soir à Vaux-le-Montcelot. On nous fait bivouaquer dans un petit bois : mais, à 5 heures et demie, on nous fait cantonner dans le village. Les habitants nous disent que les Prussiens leur avaient demandé dans la matinée, une contribution de guerre de 28.000 francs, et que le délai fixé par les Prussiens pour donner l'argent, devait expirer à 7 heures du soir, lorsque soudain, à 3 heures et demie, nos avant-postes ont surpris l'ennemi qui a été obligé de fuir sans rien emporter.

Le 5, 6 heures le matin : départ, nous arrivons à Mailley à 4 heures du soir. L'artillerie se met en batterie au sortir du village, le 1^{er} bataillon du 42^e de Marche est envoyé en reconnaissance à Velleguindry, et se déploie en tirailleurs. Le capitaine Roques tue d'un coup de revolver un homme de sa compagnie, qui vient de s'affaïsser sur le bord de la route. Ce capitaine vient de commettre cet acte de brutalité et d'assassinat sous le prétexte que cet homme a feint de s'affaïsser pour ne pas marcher au feu. Comment pourrait-on admettre qu'un homme qui a déjà assisté pendant cette campagne à plusieurs combats ou batailles, refuserait aujourd'hui de marcher à l'ennemi, s'il n'avait pas été exténué par la fatigue, le froid et la faim, ou

si une indisposition quelconque ne l'en avait empêché. C'est une loi arbitraire, nous le répétons encore, que d'avoir donné à des hommes le pouvoir de tuer ceux qu'ils ont sous leur commandement, sous un prétexte futile. Comment un homme peut-il s'arroger le droit de tuer son semblable ? Quoique chacun de nous estime le capitaine Roques, pour son courage habituel en face de l'ennemi, nous ne pouvons maîtriser un mouvement d'indignation en voyant cet acte barbare commis sur un de nos camarades.

Cinq heures, l'artillerie du 15^e Corps commence le feu ; 6 heures : le 1^e bataillon du 42^e de Marche est surpris à Velleguindry par une colonne prussienne ; le village est abandonné et repris presque aussitôt. Quelques escarmouches s'échangent pendant la nuit.

Le 6, 7 heures du matin : les hommes du 1^{er} bataillon reviennent en désordre ; 8 heures du matin, les 2^e et 3^e bataillons, sont déployés en tirailleurs sur les montagnes pour faire une reconnaissance et attaquer l'ennemi s'il est encore dans le village. La marche est rendue difficile par la grande quantité de neige qui est tombée sur les montagnes. Le vent a chassé la neige et en a rempli les accidents de terrain ; quelquefois, nous enfonçons dans des trous desquels, sans le secours de nos camarades, nous ne pourrions nous retirer. A 9 heures : une petite escarmouche s'échange avec des arrières-gardes prussiennes. Les quelques villages qui se trouvent devant nous sont évacués par l'ennemi. Seul le 15^e Corps marche en avant, en se portant sur notre droite. 11 heures, la 2^e compagnie du 2^e bataillon du 42^e de Marche est de grand'-garde sur les montagnes et le reste du régiment descend à Mailley. Quelques hommes de notre compagnie sont envoyés à Velleguindry pour aider les habitants du village à porter les blessés dans

les ambulances et à enterrer les morts. A 6 heures du soir, on nous fait descendre pour rejoindre le 18^e Corps qui est rangé en bataille sur la route de Mailley à Vesoul. Aussitôt arrivée la colonne se met en marche ; on nous fait prendre un chemin de traverse qui est rendu impraticable par la grande quantité de neige qui est tombée. A 3 heures du matin, nous traversons Pennesières et, enfin, la route de Vesoul à Besançon, près de la ferme de Revrotte : des grand'-gardes du 15^e Corps sont bivouaqués sur cette route, près de la 55^e borne kilométrique.

Le 7, 4 heures du matin : nous arrivons à Authoison, pour y cantonner. La misère règne en souveraine dans ce village : les maisons montrent par leur abandon le récent passage des Prussiens : beaucoup d'elles sont abandonnées de leurs propriétaires qui se sont sauvés à l'approche de l'ennemi. Nous ne pouvons rien trouver à acheter, soit mauvaise volonté de la part des habitants, soit que les vires manquent réellement.

Le 8, 11 heures du matin, départ : en traversant le village de Fontenoy, on voit des soldats ramasser des morceaux de biscuits qui ont séjournés dans l'eau sale et boueuse des fumiers, et les manger avec avidité. Quatre heures, nous arrivons près de Thieffrans, mais on nous dit qu'il n'y a point de place pour nous cantonner le village étant déjà occupé par d'autres régiments : on nous fait bivouaquer dans la forêt près d'une ferme appelée la Suisse.

VILLERSEXEL

Le 9, 8 heures du matin, départ : nous arrivons sur la route nationale à 500 mètres de ce dernier village ; on nous fait une distribution de biscuits. Neuf heures, départ. A 11 heures nous passons à Chassey-les-Monthozon. Il y a à peine

deux heures que les Prussiens ont abandonné le village. Midi, nous arrivons à Esprels : les derniers uhlands quittent le village en même temps que nous y entrons. Un paysan nous montre le cadavre d'un de ces uhlands qu'il a tué avec une fourche en fer au moment où ce soldat se préparait à monter à cheval pour partir. Au sortir du village d'Esprels on nous fait déployer en tirailleurs : l'artillerie du 18^e Corps forme l'aile gauche de la ligne de bataille, et elle se met en batterie sur un plateau qui domine Marast, Villers-la-Ville et Villersexel : l'artillerie des autres corps prend position sur la lisière des bois qui se trouvent sur la ligne. Il faudrait ici une plume plus exercée que la nôtre pour décrire cet imposant tableau, car c'est quelque chose de sublime que de voir ces deux ennemis préparer leurs engins de destructions à la vue l'un de l'autre, avec un sang-froid stoïque, avec la même confiance dans leurs armes ; l'habileté des généraux et le courage des soldats vont décider du sort du combat. Le canon tonne déjà sur toute la ligne, et les projectiles jettent la mort et la dévastation de part et d'autre ; le choc des deux armées est terrible, la fumée du canon empêche de voir les villages qui sont devant nous. 2 heures de l'après-midi, le 1^{er} bataillon du 42^e de Marche se rend maître de Marast, et au moment où les Prussiens qui l'abandonnent sont entre le village et la forêt qui se trouve sur la route de Marast à Villersexel, l'artillerie du 18^e corps fait une décharge sur cette colonne qui jonche aussitôt le sol de cadavres. Les quelques Prussiens qui ne sont pas atteints par les projectiles, se sauvent en désordre dans la forêt où ils sont presque tous tués par nos tirailleurs. Le feu se continue avec la même impétuosité jusqu'à 4 heures et demie du soir.

Ensuite, on n'entend plus que quelques coups de feu de nos tirailleurs. Cinq heures, nous voyons une colonne

se dessiner sur la neige et qui se dirige sur Marast. En moins de dix minutes, une batterie prussienne est établie à l'entrée du village, et ouvre aussitôt un feu des mieux nourris sur notre artillerie, pendant que l'infanterie attaque le 1^{er} bataillon du 42^e de Marche qui est dans le village.

Quelques enfants et des femmes, que la soudaine apparition de l'ennemi a trouvés dans les rues, sont tués ou blessés par les projectiles. Aussitôt un combat à la baïonnette s'engage, et le silence de la nuit est troublé par les cris qui s'échappent de la poitrine des combattants. Quatre cents hommes de ce bataillon sont faits prisonniers : mais notre artillerie vient de démonter presque entièrement la batterie ennemie. Alors quelques officiers rassemblent les hommes du 1^{er} bataillon qui ont pu s'échapper des mains de l'ennemi battant en retraite dans la forêt de Borrey. Le général Billot, comme punition à infliger aux hommes de ce bataillon qui, à Velleguindry, près Mailley, se sont déjà laissé surprendre, ne veut pas que d'autres troupes reprennent le village : il ordonne de le faire reprendre par les fuyards aussitôt qu'ils seront réunis. Six heures, ces hommes rassemblés à la hâte se déploient en tirailleurs marchant sur Marast et s'en emparent : l'ennemi ne fait presque pas de résistance. Sept heures soir, on entend dans le camp prussien le son des trompes, des coups de sifflets, enfin toutes sortes de signaux pour se rallier. La panique doit y être complète car nos prisonniers peuvent s'échapper, et on entend au loin, le roulement des voitures de l'armée prussienne, et par intervalles, le pétilllement de la fusillade et le grondement sourd du canon se fait entendre dans la direction de Belfort.

Le 10, 6 heures du matin, notre ligne de tirailleurs commence le feu, l'artillerie ne se fait presque pas entendre. Onze heures soir, il fait un clair de lune magnifique, mais en revanche, un froid glacial se fait sentir.

On nous fait rétrograder, sous le prétexte que l'on va nous faire cantonner à Esprels : mais il n'en est rien. Nous traversons le village, point de halte, on nous fait passer sur la gauche pour traverser l'Ognon. Croyant à une véritable retraite, nous accueillons ce mouvement avec indignation ; chacun croit à la trahison.

Arrivés à Pont-sur-l'Ognon, on nous fait marcher dans la direction de Villersexel.

La marche est pénible, nous sommes exténués de faim et de fatigues. La route étant couverte d'une couche assez forte de verglas la marche est très lente ; pour une cause que nous ne comprenons pas, rien ne se présente à nos yeux que la neige et le ciel, des cadavres et des débris de nos engins de guerre ; tout cela forme un tableau que nous voyons tous les jours. Il y en a beaucoup qui dorment en marchant mais leurs pieds mal assurés glissent sur le verglas perfide, et les dormeurs sont tout surpris, en se réveillant un peu brusquement, de se trouver par terre, ou du moins sur la glace.

Le 11, 3 heures du matin : on nous fait arrêter près des fermes de : un froid terrible se fait sentir. Le vent nous chasse la neige à la figure, et l'indécision que l'on met à nous faire marcher nous décourage complètement. Voilà, à nos pensées, la cause qui fit de la rencontre de Villersexel un combat indécis, au lieu d'en avoir fait une bataille sanglante qui aurait jeté le découragement et la panique dans les rangs de l'armée prussienne et ramené le courage dans la nôtre. Que n'emploie-t-on pas, dans notre commandement, les terribles devises de Richelieu et de Danton, c'est-à-dire qu'après avoir tout pesé et jugé, il faudrait marcher droit au but, avec de l'audace, et non avec cette inertie.

Au lieu de cela nous ne voyons qu'hésitation dans nos

mouvements ; ainsi ce n'est qu'à 6 heures du matin que nous arrivons dans la forêt de Noire-Rouze, où l'on nous fait bivouaquer, le long de la route de Rougemont à Villersexel, et à trois kilomètres de ce chef-lieu de canton. Nous trouvons dans ces parages beaucoup de chevaux morts qui sont pour nous notre seule subsistance ; cependant à 11 heures on nous fait une distribution de biscuits.

Pendant les instants de loisir qu'on nous laisse, nous allons visiter la place de combat de l'armée prussienne. Dans beaucoup d'endroits, on voit que la terre a été remuée, et des branchages arrangés en formes de croix latines nous montrent que des Prussiens et des Français reposent sous ces petits monticules ; des affûts, des voitures brisées, des chevaux morts, des cadavres de Français et de Prussiens qui n'ont pas encore été enterrés, gisent ça et là sur la neige. A 5 heures, soir, départ pour Les-Magny où nous arrivons à huit heures pour cantonner. Les habitants nous accueillent très mal ; ils nous laissent cantonner, mais avec une mauvaise volonté très prononcée et accompagnée de mots peu dignes à notre adresse, et que nous ne voudrions pas reproduire ici.

Le 13, 8 heures du matin, départ : arrivée à 2 kilomètres des Magny, notre artillerie se met en batterie ; 10 heures, nous nous remettons en marche ; arrivés à Villers-la-Ville, on nous fait déployer en tirailleurs, et l'artillerie se met en batterie. A 1 heure et demie on se remet en marche. A 2 heures on nous fait ralentir le pas : enfin, à 5 heures du soir, nous arrivons près d'une forêt : l'artillerie se met encore en batterie à environ 200 mètres de Chavanne. On croit que les Prussiens sont dans ce village : on n'y envoie même pas une reconnaissance pour s'en assurer. A 6 heures, l'artillerie se rassemble, et on nous fait bivouaquer dans la forêt. Par ces faux mouvements

d'attaque que l'on nous a fait exécuter pendant cette journée, il n'est pas difficile de juger l'impéritie qui va s'en suivre. Nous n'avons plus de vivres : l'artillerie n'a soi-disant plus de munitions : la neige serait le prétexte qui empêche les convois d'arriver. Cependant notre artillerie, quoique traînée par des chevaux qui ne ressemblent rien moins qu'à des squelettes animés, nous suit partout, malgré la neige.

Pourquoi un plus grand nombre de voitures et d'artillerie ne passeraient-ils pas où passe une voiture ou une batterie d'artillerie ? Pourquoi ne met-on pas des chevaux en réquisition quand il s'agit du salut d'une armée française ?

On ne peut donc pas donner la neige comme un grand empêchement à l'arrivée de nos convois, surtout dans notre propre pays, où nos chefs peuvent faire des réquisitions de chevaux, de voitures etc.

Nous sommes découragés en voyant ces fausses manœuvres qui retardent notre marche en avant, et qui permettent à l'ennemi de choisir des positions favorables pour se laisser attaquer. Pourquoi le soir du combat de Villersexel, n'a-t-on pas profité de l'avantage du combat ? Pourquoi ne nous a-t-on pas fait marcher en avant par une diversion décisive ? Et faire de ce combat une bataille mémorable, en ce qu'elle aurait démoralisé l'ennemi ?

Mais non, ce n'est que dans la nuit du 11 que l'on se décide à nous faire exécuter un mouvement rétrograde qui nous faisait déjà penser à la trahison. Aujourd'hui, depuis l'heure de notre départ nous devrions avoir parcouru trente kilomètres ou avoir attaqué ; au lieu de cela nous avons parcouru dix kilomètres en 7 heures. Ajouter à cela la vue de cette armée dans une forêt pour passer la nuit sans vivres et bivouaquer. Tous ces hommes sont

rassemblés par groupes de dix à douze formés en cercle autour d'un feu entouré d'un rempart de neige. Les arbres de la forêt, dépouillés de leurs feuilles et couverts de givre, cachent aux astres de la nuit l'aspect de ces scènes lugubres. Ces hommes n'ont pour toute distraction pour passer la nuit que de se raconter leurs misères : de temps en temps le cri du hibou ou le qui-vive des sentinelles les rappellent à la réalité. Demain, il n'y aura peut-être pas encore de vivres et il faudra marcher, peut-être se battre, et aller à la mort avec ce découragement débile d'un condamné qui se rend à l'échafaud.

Voilà cette armée sur laquelle la France a fondé quelques espérances.

Tous les faits de cette journée nous montrent l'impéritie des ordres. Est-ce inintelligence de la part des officiers de l'État-Major ?

On ne peut le croire, car, quoi qu'on en dise, l'armée française possède d'aussi bons officiers supérieurs et subalternes que l'armée prussienne (pour les soldats ce n'est pas à nous à les juger, c'est à nos ennemis) car les ordres donnés au commencement du combat de Villersexel furent trop bien donnés et exécutés pour en douter. Une partie de nos officiers serviraient-ils un parti hostile à la République ? C'est ce qui pourrait être malheureusement trop vrai, car en 1792, combien y a-t-il eu de ces lâches Français qui, après avoir émigré, se sont mis dans les rangs de l'armée coalisée pour piller leur Patrie et tuer les vrais Français sur les champs de bataille, dans la simple perspective de faire échouer la République au bénéfice de ces monstres que l'on nomme rois.

Un fait qui va se passer hors du bivouac et dont quelques-uns d'entre nous ont été témoins, va prouver ce que nous avançons sur les faits déplorables de ces journées

de revers pour l'armée de l'Est, et sur l'ineptie volontaire du commandement. Aussitôt installés dans notre bivouac, c'est-à-dire aussitôt que nous avons déblayé la neige qui a une épaisseur dans ces endroits de cinquante à soixante centimètres, et que les feux sont allumés, quelques hommes (quatre) demandent au commandant de la 2^e compagnie du 2^e bataillon, qui est notre compagnie, la permission d'aller chercher des pommes de terre ou du pain dans le petit village de Saulnot qui se trouve, nous a-t-on dit, à 2 kilomètres au nord-ouest du bivouac. Nous nous mettons en marche, nous suivons dans la forêt un chemin tortueux, dont la neige empêche de voir aucune trace, et qui n'est marqué à l'œil que par les arbres qui ont été coupés. Enfin, après un quart d'heure de marche, nous sortons de la forêt : le jour jette ses derniers crépuscules, et les silhouettes des maisons de Saulnot se dessinent à nos regards, à la distance d'environ 500 mètres. Sur notre droite, aucun autre objet que l'horizon et le blanc linceul de neige qui se déroule au loin, n'arrête nos regards. Ce tableau nous rends muets ; chacun de nous est plongé dans la plus grande rêverie : on pense à ses parents, ses amis, son village natal que l'on a laissés là-bas pour venir défendre la Patrie envahie.

Soudain, une vive fusillade est dirigée sur nous ; ne voulant pas faire feu sans savoir à qui nous avons affaire, nous nous couchons dans la neige et nous parvenons, non sans peine, par des signaux avec nos képis que nous mettons au bout de nos fusils et que nous agitions en l'air à nous faire reconnaître de nos agresseurs qui ne sont autres que des gardes-mobiles du Gâtinais. Aucun de nous n'est blessé, nous n'avons qu'une giberne de cassée et quelques morceaux de nos vêtements enlevés par des balles peu clémentes. Nous expliquons à un capitaine de

ces derniers la cause de notre présence ; celui-ci nous dit ensuite qu'il allait à Chavanne quand un aide-de-camp lui a déferé l'ordre d'aller prendre le village de Saulnot à la baïonnette s'il voulait y faire cantonner les hommes de sa compagnie.

Il nous demande ensuite des nouvelles de notre camp qui sont celles que nous venons de décrire plus haut, et qu'enfin le village de Chavanne qui se trouve devant notre bivouac, et sur la route nationale est occupée par l'ennemi, que l'on nous a fait bivouaquer dans la forêt sous ce prétexte et nous ne pouvons marcher en avant. Si ce n'était pas une feinte, on aurait bien envoyé une reconnaissance quelconque pour s'assurer de ce fait, et on ne se serait pas contenté de rassembler notre artillerie à cent cinquante mètres de ce village. Nous disons une feinte, parce que notre État-Major était ou devait être informé qu'il n'y avait point de Prussiens à Chavanne, attendu que deux heures avant que notre colonne arrive, le village était occupé par les mobiles du Gâtinais, et que c'est dans ce village même qu'un des aides-de camp par ordre supérieur, a intimé l'ordre aux chefs de ces derniers d'aller prendre Saulnot à la baïonnette et d'y faire cantonner leurs hommes pour la nuit.

Après ces pourparlers avec le capitaine des Mobiles, nous nous remettons en marche, et nous arrivons aux premières maisons du village.

Cinq heures et demie, soir, aucun bruit faisant craindre la présence de l'ennemi ne se fait entendre, craignant que ce silence nous soit funeste, nous nous glissons par mesure de prudence le long des maisons pour ne pas être aperçus des Prussiens, dans le cas où il y en aurait encore. Notre précaution reste vaine ; un paysan se montre, nous aborde et nous dit que les Prussiens sont partis depuis

hier dans la soirée, et qu'il s'étonne de ne pas avoir vu paraître les Français plus tôt. Après avoir acheté des pommes de terre et un peu de pain, nous retournons au camp. Les Mobiles, nous voyant revenir du village, en concluent que les Prussiens que l'aide-de-camp leur a signalés, ne sont que des ennemis imaginaires ; ils se mettent aussitôt en marche pour aller cantonner, sans avoir la peine de mettre baïonnette au canon, attendu que Saulnot n'est occupé que par de bons et braves Français et qu'ils peuvent y cantonner en sûreté.

Nous reprenons notre chemin tortueux de la forêt, et nous parvenons, non sans peine, à rejoindre nos camarades, car il faut à chaque instant répondre aux qui-vive ? des sentinelles que l'on a placées pendant notre absence ne sachant pas le mot d'ordre, à chacune d'elle il nous faut faire des explications sans fin.

A notre arrivée au camp on parle des incidents de la journée et des journées précédentes, le mot de trahison circule à l'insu de nos chefs ; quand à notre tour nous avons fini de raconter les incidents de notre excursion, le doute n'est plus permis, tous les corps de troupe de l'Armée de l'Est ont été pendant ces journées l'objet des mêmes mystifications. Le découragement est à son comble : chacun sent qu'il n'est pour l'armée de l'Est qu'une question de temps pour être faite prisonnière, ou enfin mise hors d'état de porter atteinte à l'ennemi : chacun présage, à sa manière, le sort qui nous est réservé. Nous fera-t-on capituler comme à Sedan ? ou nous fera-t-on égorger par des forces plus grandes ?

HÉRICOURT

Le 14, 7 heures du matin : on nous fait quitter nos feux de bivouac, pour nous porter près de l'artillerie.

Arrivés à notre nouveau poste, on nous dit qu'il faut que nous attendions des ordres pour partir. Pendant ce moment d'inaction, quelques-uns des nôtres veulent aller à Chavanne, dans l'espoir d'y trouver des vivres à acheter.

Un officier d'Etat-Major s'avance près d'eux et leur dit de faire demi-tour, parce que le village est occupé par les Prussiens. Un de ces soldats prend la parole et répond à cet officier ce qui suit, en montrant une ferme où est établi le quartier général français : « Il n'y a que des Français à Chavanne ; les Prussiens sont sur notre droite ! » L'officier ne fait pas attention que c'est le quartier général français qui est établi dans la ferme qui se trouve sur notre droite. L'allusion ne fut pas comprise, heureusement pour le soldat, parce que, quoiqu'il n'y ait que des Français dans le village, l'allusion sur le quartier général n'aurait pas trouvé clémence, et, comme on le voit d'ici, le pauvre soldat aurait été victime de ses paroles imprudentes en pareil moment.

Neuf heures du matin, départ. En arrivant près de Couthenans, un aide-de-camp donne un pli à notre lieutenant-colonel, et aussitôt on fait déployer le 2^e bataillon en tirailleurs dans la forêt, en nous faisant diriger sur Courmont. Notre marche est difficile à travers la forêt, car la neige et les branches des arbres obstruent le passage, et il nous faut souvent recourir à la hache pour abattre les branches entrelacées qui nous enferment dans ces labyrinthes naturels.

Ce n'est qu'à 2 heures et demie du soir que nous parvenons à sortir de cette forêt, sans y avoir rencontré d'autres indices de la présence de l'ennemi que le cadavre d'un cheval qui a été percé d'une balle.

Quatre heures, nous rejoignons la colonne qui est près de Courmont. (On n'avait nul besoin de faire exté-

nuer de fatigue et de froid tous les hommes d'un bataillon d'Infanterie pour explorer cette forêt, attendu que quelques cavaliers pouvaient faire le tour de notre ligne d'exploration en moins d'une heure, et comme il n'est pas tombé de neige depuis huit jours, il leur aurait été facile de voir si la neige avait été foulée, et par cet indice, voir si la forêt était occupée par l'ennemi.

Pendant la halte, quelques uns des nôtres se répandent dans des fermes voisines pour y chercher des vivres. Dans une de ces fermes les habitants ont l'obligeance de faire une fournée de pain exprès pour nous : mais la question est de savoir si le pain aura le temps de cuire avant le départ de la colonne. Ce que l'on craint arrive, la marche du régiment sonne ; alors chacun se met en devoir de retirer le pain du four, sans crainte de se brûler : car on sait que les derniers pourraient bien s'en passer. On donne de l'argent pour payer quatre fois la valeur du pain qu'on emporte.

Six heures : la colonne se met en marche pour aller cantonner à Courmont. Quoiqu'en suivant la route nous n'en soyons éloignés que d'un kilomètre ; on nous fait passer sur un chemin ou plutôt un sentier à peine frayé sur la neige, et que la nuit va nous cacher complètement. Après une heure de marche nous arrivons sur un plateau où le terrain fait une sinuosité creuse d'environ 1^m50 et sur la longueur d'environ 200 mètres. Le vent violent qui souffle habituellement sur ces montagnes a amoncelé la neige dans ces endroits, et c'est avec peine que nous passons cet obstacle. Il fait un froid digne de celui du Spitzberg ; le vent d'est souffle avec violence, et on nous fait marcher à la vitesse de cent mètres à l'heure. Sur notre droite, on ne voit que le ciel et la neige qui s'étend au loin comme un océan. Sur la gauche est la forêt de Courmont.

Dix heures, soir, nous prenons un petit sentier dans la forêt, sur lequel nous ne pouvons passer qu'un à un. En descendant la montagne, nous glissons quelquefois sur la longueur de 15 à 20 mètres, en s'entraînant par groupes ; lorsqu'un obstacle empêche l'un de ces groupes d'aller plus loin, on voit une masse informe se mouvoir ; on y distingue sur la neige des hommes, leurs armes et leurs sacs pêle-mêle, puis tous ces hommes se relèvent ensemble et continuent leur marche pour descendre par mille labyrinthes dangereux au village de Courmont dont les lumières se sont éteintes une à une. Les habitants sont plongés dans le sommeil : ils ne songent certes pas que trente mille Français sont dans leurs montagnes, engagés dans un sentier, luttant contre le froid et la neige, que cette dernière forme un appui trompeur à leurs pas mal assurés, et les fait rouler pêle-mêle par groupes, suivant les caprices de ce terrain en cascades. Seul le bruit du canon se fait entendre et trouble le silence de la nuit.

Quatre heures du matin, le passage est effectué. A 4 heures et demie nous arrivons à Courmont. On nous laisse libres de chercher nous-mêmes nos cantonnements ; ceux qui n'ont pas la chance de trouver de la place dans les maisons, bivouaquent dans les rues du village. Onze de nos camarades sont restés dans la neige ; le froid et la faim en ont fait onze cadavres. A un petit employé qui ne peut faire que des erreurs de chiffres l'on demande un cautionnement en argent, que peut-on demander à un général en chef, ayant le commandement de 120.000 hommes, nous ne voyons qu'une caution assez forte, sa tête ; en effet, si cette caution avait été exigée de notre général en chef, nous serions arrivés à Courmont après 1/4 d'heure de marche au lieu d'avoir foulé la neige durant toute la

nuît, et onze de nos camarades seraient encore avec nous.

Le 13, 10 heures du matin, nous quittons Courmont, nous marchons dans la forêt jusqu'à midi, et l'on nous fait faire une grand'-halte jusqu'à 2 heures du soir. Ensuite, nous nous remettons en marche dans la direction de Montbéliard ; 3 heures, nous sommes sur la croisière de deux routes, en vue de Couthenans et d'Héricourt.

Les Prussiens ont bien employé le temps que nous leur avons laissé par les fausses manœuvres, que nous faisons depuis le combat de Villersexel ; ils ont établi des batteries sur la montagne de Montvaudoy qui domine toutes nos positions ; cette montagne est couronnée d'une épaisse forêt qui s'étend à quelques kilomètres dans la direction de Belfort. Depuis le matin, le canon n'a pas cessé de se faire entendre dans la direction de cette dernière ville.

Le 44^e de Marche d'infanterie qui forme l'avant-garde se déploie en tirailleurs, et commence le feu contre les avant-postes prussiens : ces derniers se replient aussitôt sur le gros de leur armée.

L'artillerie du 18^e Corps se met en batterie sur la croisière des routes en vue de Couthenans et à 800 mètres des batteries ennemies ; il y a tant de neige que l'infanterie est obligée d'aider les artilleurs à traîner à bras les pièces pour les placer dans l'endroit qui leur est destiné. La première pièce qui vient d'être posée est déjà renversée par les projectiles ennemis. 3 heures, notre artillerie commence le feu qui est aussitôt dirigé des deux côtés avec acharnement ; le mont Vaudoy semble s'allumer comme un volcan au signal de nos premiers projectiles, et semble défier notre petit nombre de canons et vouloir leur imposer silence. La mitraille se croise

dans les airs, siffle, ricoche et jette la terreur et la mort dans les rangs. A 4 heures et demie, notre artillerie cesse le feu faute de canons, et des hommes qui composaient cette batterie à son début, il n'en reste que quelques-uns ; tout le reste gît là, pêle mèle, hommes, chevaux, canons, affûts, tout a roulé dans la neige qui est teinte de sang et qui offre à la vue un horrible tableau.

Cinq heures, le général Crémer fait placer une batterie de pièces de montagne sur l'emplacement qu'occupait la batterie qui vient d'être détruite. Aussitôt le feu recommence, le 2^e bataillon du 42^e de Marche est de garde à l'artillerie ; le général Crémer voyant que nous sommes trop serrés et que les projectiles nous font perdre beaucoup de monde, dit à notre lieutenant-colonel de nous faire marcher en avant : mais il y a à craindre l'hésitation de notre part car devant nous les obus tombent en faisant d'affreux ravages. Enfin le général et notre lieutenant-colonel nous encouragent par leur attitude sous les projectiles et nous exhortent de leurs paroles.

Notre ligne se met aussitôt en marche : nous sommes bientôt à découvert sur le plateau, en vue des batteries ennemies, nous avançons à 300 mètres environ de notre artillerie, sous un ouragan de fer, aux cris de « en Avant ! vive la France ! vive la République ! » notre chef de bataillon vient d'avoir la jambe fracassée par un éclat d'obus.

Le jour est sur son déclin et jette ses derniers crépuscules : les Prussiens allument de grands feux dans les rues de Couthenans. A 5 heures et demie, le 44^e régiment d'Infanterie de Marche entre dans ce dernier village et s'en rend maître ; aussitôt une batterie du 13^e Corps d'armée est établie à l'entrée du village, pendant que d'autres prennent position sur la droite. 6 heures, le feu

cesse, les trois premières compagnies du 2^e bataillon restent de grand'-garde ; on nous fait déployer en tirailleurs ; quelques petites escarmouches s'échangent pendant la nuit avec des reconnaissances prussiennes qui viennent jusque près de notre batterie établie près de Couthenans.

Le 16, à l'aube du jour, les avant-postes commencent le feu ; ensuite l'artillerie seule se fait entendre. La garnison de Belfort entretient durant toute la journée un feu d'artillerie parce que, nous dit-on, elle aurait appris que l'on fait circuler dans nos rangs le grotesque mensonge que cette ville a capitulé, pour jeter le découragement parmi les soldats de l'armée de l'Est (1). Les vivres nous manquent totalement, les chevaux qui ont été tués hier sont déjà presque tous mangés et pour aller encore en chercher quelques lambeaux, il faut se traîner dans la neige pour ne pas se faire voir de l'ennemi, car aussitôt qu'un homme se montre dans cet endroit, l'artillerie ennemie lance des bombes et des obus qui font un bruit effroyable dans la forêt en élaguant des chênes d'une grosseur énorme, et à chaque instant celui qui se fait voir, paie son imprudence de sa vie

Onze heures du matin, on distribue pour notre compagnie environ deux cent vingt-cinq grammes de farine par homme. Pendant l'après-midi, nous faisons cuire notre farine : nous croyons devoir donner notre méthode aux ménagères qui voudraient l'employer (elles ne pourront l'em-

(1) *Journal des causes célèbres. — Procès du Maréchal Bazaine* (p. 508, colonne 2)... LE GÉNÉRAL BOURBAKI. — « Je partis pour Tours. J'indiquai aux membres du Gouvernement l'état de Metz. Je leur dis comment bien je croyais inutiles leurs efforts ; qu'on n'improvisait pas aujourd'hui des armées comme celle-là, qu'ils augmenteraient les malheurs de la France en se faisant battre presque honteusement ; que l'armée de Metz tenait encore, et que l'intérêt de la France commandait de faire la paix ». « Je ne puis les convaincre ».

Voilà le raisonnement de celui à qui l'on confia le commandement d'une armée de 120.000 hommes.

ployer qu'en hiver seulement, à cause de la grande difficulté de se procurer de la neige en été). Premièrement nous faisons fondre de la neige qui est par endroits maculée du sang des cadavres de nos camarades, mais étant la recette la plus infailible pour avoir de l'eau, nous mettons le sang de nos camarades à l'qubli en disant que le feu purifie tout : deuxièmement, nous délayons la farine dans l'eau et nous laissons cuire le tout ; mais sans sel, car cette dernière substance est de contrebande en ces lieux de dévastation ; troisièmement, quand cela nous paraît assez cuit, nous retirons la marmite du feu et nous décernons au contenu le nom pompeux de bouillie qui ressemble parfaitement à ce dont se servent les colleurs d'affiches, la faim nous la fait trouver néanmoins excellente. Inutile de prévenir Mesdames les ménagères que nous ne répondons pas de la qualité de notre mets. A 10 heures soir, trois cents hommes du régiment sont commandés pour enterrer les morts. Pendant la nuit, les travailleurs entendent siffler les balles à leurs oreilles sans qu'ils entendent de détonation. (Sans doute que Messieurs les Prussiens se servent encore de quelques moyens légaux, permis par les lois de guerre).

Onze heures soir, un cri de joie retentit de toutes parts au camp ; ce sont quelques voitures chargées de pain qui viennent d'arriver. Le tumulte est si grand que la distribution se fait avec peine ; on est obligé de faire garder les voitures par des hommes armés. Les premiers d'entre nous qui ont du pain sont l'objet de la plus grande convoitise ; on leur offre cinquante centimes, quelquefois plus, suivant les bourses, pour avoir une bouchée, seulement pour y goûter, d'un pain gelé comme glace. Chers lecteurs, vous qui quelquefois jetez ou voyez jeter du pain par amusement, représentez-vous notre

situation et vous verrez comme il est insensé de jeter la principale nourriture que Dieu nous a donnée.

Le 17, notre artillerie, bien protégée par les redoutes que l'on a construites la nuit, attaque l'ennemi avec tant de vigueur que l'artillerie prussienne ne répond que par intervalles assez longs, quelques pièces lui sont démontées, et nos mitrailleuses achèvent de mettre le désordre et la mort dans ses rangs.

L'artillerie continue le feu pendant toute la journée. A 10 heures du matin, une pluie froide commence à tomber et continue jusqu'à 4 heures du soir sans faire fondre la neige ni arrêter le combat d'artillerie. A 4 heures 1/2, le 2^e bataillon du 42^e de marche est commandé de grand'garde : on nous fait placer en tirailleurs sur la lisière de la forêt à 100 mètres d'une batterie ennemie. A 6 heures, soir, on met moitié de chaque compagnie dans la forêt et les autres 1/2 compagnies restent en tirailleurs. Nous restons sac au dos, et il nous est défendu de faire du bruit. Le capitaine adjudant-major, M. Coniard, nous dit qu'il faut faire bonne garde parce que l'on croit très probable que nous serons attaqués pendant la nuit, par des forces considérables.

Dix heures, soir, des colonnes prussiennes, venant de Beverne passent devant nous pour aller relever celles qui sont dans la forêt. Quoiqu'elles ne passent qu'à environ 150 mètres de nous, on nous empêche de faire feu, sous prétexte que nos balles n'iraient pas jusqu'à elles. Cependant il est reconnu qu'une balle de chassepot ne devient balle perdue que de 1.800 à 2.000 mètres.

Vers dix heures et demie, ne pouvant maîtriser notre élan irrésistible, le feu commence, malgré la défense opiniâtre de nos chefs et ne cesse qu'à 11 heures et demie. Minuit, les sections de nos compagnies qui sont dans la

forêt viennent nous relever et le reste de la nuit se passe sans autre incident.

Le 18, 7 heures du matin : on nous fait rétrograder pendant que le 1^{er} bataillon de notre régiment prend notre position. Chacun croit que nous allons attaquer et essayer de prendre les positions de l'ennemi par un assaut : ce qui confirme notre supposition, c'est que notre lieutenant-colonel, M. Couston, nous dit que durant cette journée, celui d'entre nous qui battra en retraite ou mettra de la mauvaise volonté à marcher à l'ennemi, ses camarades auront le droit de le tuer. Nous sommes heureux de penser que nous serons peut-être vainqueurs et que nous pourrons sortir de ces endroits où depuis trois jours nous livrons des combats sans aucun résultat : Chacun se promet de faire payer cher à l'ennemi d'être resté si longtemps en répit.

Huit heures, le feu commence, l'artillerie ennemie se fait entendre ; au bruit des projectiles sont mêlés les cris de « en avant » ! qui sortent de toutes nos poitrines. Mais, hélas ! cet enthousiasme à marcher au feu se change bien vite en dépit : nous n'avons pas encore fait quarante pas en avant, à peine si la fusillade est engagée, il est 9 heures, on sonne en retraite.

Nos chefs sont déjà presque tous partis, que se passe-t-il ? Il ne reste avec nous que quelques officiers subalternes : nous ne savons où nous diriger ; quelques-uns de ces derniers essayent de nous rassembler dans la forêt. Un d'eux ne se contente pas de nous faire mettre sur deux rangs, il persiste à vouloir le : à droite alignement ! traditionnel, sous une grêle d'obus contre laquelle nous ne pouvons nous défendre. Voyant des branches d'arbres cassées par les projectiles, un des nôtres se met à dire que nous n'avons pas besoin d'être si bien alignés pour

mourir que l'on saura toujours bien retrouver nos cadavres, et qu'enfin on nous fasse marcher en avant ou en retraite : mais que l'on ne nous laisse pas sans défense sous les projectiles de l'ennemi.

La marche en avant étant impossible pour nous, vu l'absence presque totale de troupes à droite ou à gauche de notre bataillon : tout a déjà fui dans cette panique incroyable, on se décide à nous laisser suivre nos devanciers.

Arrivés sur une hauteur, nous pouvons découvrir l'ennemi, et nous voyons avec rage qu'il ne tente pas même un mouvement en avant. Nous nous demandons ce qui peut ainsi jeter la consternation dans nos rangs et nous faire changer aussitôt d'attitude : avant l'attaque, nous ressemblions à ces légions romaines qui marchaient au combat en chantant ; 10 minutes ont suffi pour nous faire changer en une troupe de femmes effrayées. Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que nous parvenons à nous rassembler sur un plateau, entre Champey et Coiseveaux, d'où nous découvrons une seconde fois la position que nous occupions ; et l'ennemi n'a pas encore changé la sienne.

Deux heures, nous nous remettons en marche pour aller prendre position près du 13^e Corps d'armée au sud-est de Couthenans. Pour y arriver, il nous faut passer sur un plateau dépourvu d'arbres et en vue des batteries ennemies qui nous lancent des projectiles jusqu'à 8 heures du soir : nous sommes sur le revers d'un plateau, en face des batteries ennemies qui ne sont, en ligne directe, éloignées de plus de 150 mètres ; nous sommes rangés en colonnes serrées à l'entrée de la forêt et si près des batteries ennemies que si leurs artilleurs parlaient en français nous pourrions les comprendre.

Chacun de nous s'irrite de ce que l'on nous laisse

dans une position si dangereuse, car, en effet, six obus bien dirigés pourraient anéantir notre régiment ; mais aussi, pourquoi les Prussiens qui nous voient devant la gueule de leurs canons, ne font-ils pas vomir la mitraille sur nous ? Un régiment entier leur paraît donc une trop faible proie ? Quelle est la cause qui fait taire leurs canons, tandis que les autres batteries qui sont sur notre droite font entendre leurs sons lugubres ? Voilà la demande de tous !

Sept heures et demie on nous fait bivouaquer dans la forêt ; là seulement quelques obus, font quelques perturbations au bivouac, puis ces batteries rentrent dans le silence. Les Mobiles du Cher et le 9^e bataillon de Chasseurs à pied sont aux prises avec l'ennemi, et continuent un combat acharné avec l'infanterie prussienne, près de Couthenans, la plupart des nôtres ont été dans l'impossibilité de mettre la baïonnette au fusil, par suite de l'eau qui est tombée dans les rainures des poignées des sabres ; le froid a changé cette eau en glace : voilà, par ce petit incident d'imprévoyance, nos malheureux Gardes-mobiles réduits pour la plupart à se défendre avec la crosse de leurs fusils. Cinq cents furent faits prisonniers ; dans ce nombre est compris presque tout le 9^e bataillon de Chasseurs ; 10 heures, le combat cesse, et l'on voit revenir beaucoup de ces malheureux tout couverts d'affreuses blessures. Le silence de la nuit est troublé par leurs cris de souffrance que l'écho de la forêt répète au loin.

Le 19, 9 heures du matin : le canon gronde au loin : nous sommes sur quatre rangs prêts à partir. Après quelques hésitations de la part de notre lieutenant-colonel, un civil s'en approche et lui dit quelques mots que nous ne pouvons comprendre, nous nous mettons aussitôt en marche. L'armée de l'Est tourne pour la première fois le dos

à l'ennemi et doit ainsi le tourner jusqu'au jour du désastre. Elle échoue avec un des plus beaux plans qui aient été conçus par un stratéliste, faute d'assez de chefs imbus du principe du droit des peuples, et d'amour de la Patrie.

(Il nous a été dit quelques temps après, que les Prussiens avaient battu en retraite pendant la nuit du 18 au 19, en abandonnant leurs batteries qui étaient trop près de nos lignes, à la garde de quelques hommes seulement, pour ne pas donner le signal de leur départ en emmenant leur artillerie, et que ce ne serait qu'après que leurs éclaireurs nous auraient vu partir qu'ils nous auraient poursuivis).

Nous passons près d'une ambulance qui est établie à l'entrée de Coisevaux, des infirmiers sont en train d'enterrer les morts, ou plutôt jettent des cadavres, affreusement mutilés, dans une grande tranchée qui est près de l'ambulance. Ici c'est un infirmier qui traîne un cadavre en le tirant par les jambes ; là ce sont des chirurgiens qui font des amputations. La cour de la maison est couverte de sang, comme celle d'un abattoir. On ne peut passer sans détourner les yeux de cet affreux tableau, et sans maudire les horreurs de la guerre, ainsi que les tyrans qui font, pour leurs simples caprices, égorger des armées et dévaster les provinces pour gagner de vains lauriers s'ils sont vainqueurs ; la ruine et la honte de leur nation, s'ils sont vaincus.

Dix heures, nous arrivons à Malvat : on nous y fait faire une grande halte ; le canon continue à tonner dans la direction de Montbéliard.

Le 20 janvier, 2 heures du matin : après une marche pénible de 16 heures, on nous fait cantonner à Villersexel. A 7 heures du matin, on fait une distribution de pain ; ceux qui n'ont pu suivre la colonne n'en ont pas, les officiers

de notre compagnie font porter pour eux par des soldats, le pain des hommes absents. A 8 heures, départ ; 8 heures 1/2 le canon se fait entendre maintenant sur notre gauche, c'est-à-dire dans la direction de Montbéliard.

Le régiment est désigné pour l'arrière-garde, avec une batterie d'artillerie pour protéger la retraite. On nous fait faire une grand'-halte dans une forêt près de Villero-laville : le bruit circule au bivouac que nous sommes cernés : ce qui ajoute à notre doute, c'est que le canon se fait entendre maintenant dans la direction de Villersexel, sans cependant cesser sur la direction du premier point d'attaque. 11 heures, après plusieurs ordres et contre ordres, c'est-à-dire que plusieurs fois déjà on nous a fait mettre sur les rangs pour partir et ensuite on nous faisait rester, on vient pour la quatrième fois de donner l'ordre de se mettre en marche ; on fait déployer le 3^e bataillon du 42^e de Marche en tirailleurs sur la crête des montagnes, afin d'éviter une surprise de l'ennemi. La neige et les nombreux convois de blessés rendent notre marche très difficile ; nous n'arrivons qu'à 1 heure de l'après-midi à Fallon ; au sortir du village, on nous fait faire une halte pour laisser passer l'Etat-Major de l'armée de l'Est, et les prisonniers prussiens. A 2 heures on se remet en marche. A 8 heures soir après une marche très lente, nous arrivons près de Larians ; comme on croit à une attaque de la part de l'ennemi, on nous fait encore ralentir la marche. Devant nous se déroule un tableau ; sur le revers d'un plateau, on voit de nombreux feux de bivac, alignés avec art, et jetant des flammes si vives qu'elles semblent déjouer les ténèbres par leur clarté. Nous arrivons à Flagny à 11 heures du soir ; le régiment y cantonne : la 2^e compagnie du 2^e bataillon est de grand'-garde, on nous fait placer à 500 mètres du village, sur le bord de l'Ognon.

Le 21, 10 heures du matin : on distribue un quart de vin par homme, ce qui porte à penser que nous nous battrons dans la journée, car chaque fois que le combat a été annoncé d'avance, et que l'on a pu avoir du vin, notre lieutenant-colonel, M. Couston, a toujours fait son possible pour nous en faire avoir. 11 heures, départ, nous nous mettons en marche : mais au moment où notre arrière-garde sort du village, l'avant-garde prussienne y fait son entrée. Pendant toute la journée, l'ennemi nous suit pas à pas et fait tous nos mouvements. Quand notre colonne s'arrête, l'ennemi s'arrête aussi, sans nous attaquer : il se borne à faire prisonniers ceux des nôtres que la fatigue ou leurs blessures empêchent de suivre la colonne. (Est-ce une retraite forcée ? Evidemment non, car si l'ennemi se sentait en force, il ne manquerait pas de nous attaquer.)

Le 22, à midi nous arrivons à Devecey : on nous y fait cantonner.

Le 23, 9 heures du matin, départ. Pendant cette journée, l'ennemi fait comme hier, mais avec cette différence qu'une de leurs colonnes s'est portée sur notre droite pour aller investir Besançon. 4 heures, soir nous arrivons aux portes de cette ville : Le Commandant de la place, (le général Roland) refuse tout secours à l'Armée de l'Est, et a fait garder toutes les issues de la ville par des hommes armés. Ce n'est qu'après plusieurs demandes qu'il laisse entrer nos blessés. Nous apprenons que Besançon est cerné par l'ennemi. On nous fait camper à Montboucon. L'ennemi est à Pelouzey, c'est-à-dire à un kilomètre de nous.

Le 24, le village de Pelouzey est évacué par l'ennemi. Des Mobiles et un régiment sont envoyés pour y cantonner.

Le 25, 7 heures du matin : départ pour Château-Farine pour essayer de se frayer un passage à travers les li-

gnez ennemies, car, nous dit-on, tout secours des Français nous est rejeté. Nous arrivons à St-Ferjeux à 11 heures. Arrivés en haut du village, un cheval d'artillerie s'abat d'inanition : aussitôt une foule de soldats se jettent dessus, le couteau à la main. Le pauvre cheval est déjà coupé en bifteack que ses membres tressaillent encore au contact de la mort. A 1 heure nous arrivons en haut de Château-Farine : notre artillerie se met en batterie sur un plateau, à l'est du village. Le 1^{er} bataillon du 42^e de Marche se déploie en tirailleurs : l'ennemi n'accepte pas le combat ; cependant quelques coups de canon sont tirés, et des éclaireurs ennemis viennent jusque près des maisons qui se trouvent à environ 500 mètres de Château-Farine. Dans la soirée, on fait cantonner le régiment, et les Gardes-mobiles du Cher dans le village, au grand détriment de quelques habitants qui montrent une vive résistance à nous laisser cantonner dans leurs maisons. Les habitants de la maison qui est désignée pour loger notre compagnie se montrent si hostiles que nous sommes obligés d'aller chercher des échelles pour prendre la maison en simulacre d'assaut. Notre capitaine, M. Colignon, étant monté le premier au grenier, l'échelle fut aussitôt retirée de force par le patron tandis que la patronne tenait notre capitaine au collet, et s'apprêtait à lui faire un mauvais parti car M. Colignon ne voulait pas se défendre contre une femme. Ne voyant pas venir assez tôt une échelle, le moins lourd d'entre nous est hissé à bras dans le grenier, et se met aussitôt en devoir de pointer sa baïonnette sur la poitrine de cette furieuse pour la faire reculer, ce qu'elle fait avec la plus mauvaise grâce possible. Nous sommes maîtres de la maison par la force, sans avoir fait de mal à ces habitants qui préfèrent nous voir bivouaquer dans la boue, presque sans feu, exténués de fatigue, que de

nous laisser reposer pendant une nuit sur la paille de leurs greniers.

A onze heures du soir, à la grande joie des habitants de la maison où nous sommes cantonnés, notre compagnie, avec la 1^{re} du 2^e bataillon, sont désignées pour concourir avec le 15^e Corps d'armée, à donner une fausse attaque. Minuit, nous arrivons à notre poste, c'est à-dire à la gauche du corps d'armée du général Crémier, dans le bois d'Avanne, entre la route et le chemin de fer : ce général assigne à notre capitaine les points que notre compagnie doit occuper en cas d'attaque.

Le 26, 4 heures du matin : quelques escarmouches commencent sur différents points, avec les avants-postes prussiens. On a fait mettre des Hussards et des Cuirassiers sur la route, qui font un bruit effroyable par une course effrénée en avant et en arrière, sans doute pour faire croire à l'ennemi à une grande attaque : pendant ce temps, l'Armée de l'Est traverse Besançon pour se frayer un passage sur le côté opposé. A 5 heures du matin, on nous fait rejoindre la colonne qui est à trois kilomètres de la ville. Aussitôt arrivés, on nous fait faire une grand'-halte, pour donner sans doute le temps à notre cavalerie de faire une reconnaissance. A 11 heures, on se remet en marche par des chemins tortueux que la neige rend impraticables ; 11 heures soir, nous arrivons à Fallerans ; on nous y fait cantonner.

Le 27, 4 heures du matin : une escarmouche s'échange entre nos grand'-gardes et celles de l'ennemi. Notre lieutenant-colonel, M. Couston, et un lancier de son escorte sont surpris par des uhlands, quelques coups de feu s'échangent, le lancier est fait prisonnier ; M. Couston peut heureusement s'échapper sain et sauf, quelques heures plus tard son lancier parvient à s'échapper des mains

de l'ennemi. A 7 heures du matin le 1^{er} bataillon fait quelques prisonniers plusieurs se rendent volontairement, tant ils ont la guerre en dégoût.

Notre artillerie se met en batterie sur le plateau d'Étalons, et commence le feu : mais il n'est pas de longue durée.

A 1 heure de l'après midi, nous pouvons continuer notre marche sur des chemins de traverse pour prendre la route nationale près d'Ornans, sans aucun incident.

Nous n'arrivons à Dommartin que le 29 à 4 heures du soir. Pendant la journée du 28 on a fait sortir de Besançon tous nos blessés en état de se tenir debout, soit à l'aide de bâtons ou de béquilles ; on ne leur donne ni vivres ni argent : ceux qui ne peuvent trouver d'habits civils, ou qui n'ont pas la force de marcher à travers les bois et la campagne, sont tués ou faits prisonniers par les Prussiens. (1)

L'ARMISTICE

Le 30, à 7 heures du matin : la 1^{re} et la 2^e compagnie du 2^e bataillon du 42^e de Marche sont commandés pour aller parlementer, avec les Prussiens. Après une marche difficile de quelques heures, dans la forêt, nous trouvons une grand'-garde prussienne qui nous reçoit à coups de fusil. Un de nos sergents prend une flanelle blanche, la met au bout de son fusil et l'agite en l'air, comme un drapeau : aussitôt le feu cesse, notre parlementaire s'avance et on lui répond que l'armistice n'a pas compris Belfort ni l'Armée de l'Est.

(1) Renseignements fournis par un de ces blessés, Carrel, Armand, soldat de la 6^e Cie du 2^e bataillon du 42^e de Marche, et qui a reçu une seconde blessure à la jambe par un éclat d'obus, dans une forêt près des Forges sur le Doubs, en voulant s'échapper des mains des Prussiens, au moment où ceux-ci étaient attaqués par des Francs-Tireurs.)

Nous nous retirons à la distance voulue par les lois de guerre, et nous restons de grand'-garde dans la forêt. Il y a tant de neige qu'il nous est presque impossible de faire du feu.

A neuf heures du soir, on nous fait descendre à Dornmartin pour cantonner ; à 11 heures, on nous contraint de rester sac au dos dans les rues du village sous le prétexte que l'ennemi va nous attaquer. La fumée est tellement épaisse dans le village qu'elle forme comme un épais brouillard qui nous fait mal aux yeux : la plupart d'entre nous ne peuvent les ouvrir : c'est pourquoi à chaque instant on se rencontre et on se culbute sur la neige : celui qui tombe se relève en maugréant son malheureux sort qui l'a jeté dans une pareille situation. A 2 heures du matin, on sonne à la distribution, mais elle n'a pas lieu sous le prétexte que les voitures ne sont pas arrivées.

Pendant la journée du 28, le général Clinchamp a signé une convention avec le général Suisse, Kerzog, par laquelle 82.000 hommes trouveront un refuge en Suisse.

Le 31, à 10 heures du matin, départ : nous arrivons à Pontarlier à 11 heures, et ce n'est qu'à midi que nous pouvons en sortir tant l'encombrement est grand. Nous arrivons, non sans peine à La-Cluze à 3 heures de l'après midi pour y cantonner. Une cohue ne cesse de passer toute la nuit, l'artillerie, la cavalerie, l'infanterie, les voitures, les canons, etc., tout se heurte dans un désordre désespérant, on dirait un sauve-qui-peut ; les plus forts entraînent les plus faibles et les cris de ces derniers se mêlent au bruit des voitures.

LES FORTS DE JOUGNE

Le 1^{er} février, 6 heures du matin : nous apprenons qu'une batterie du 24^e Corps d'armée est prise par l'ennemi. Ce n'est qu'un affreux mensonge que l'on a fait circuler dans nos rangs pour nous décourager. Après avoir demandé la route que cette batterie a suivie et l'habillement des hommes qui la conduisaient, nous la reconnaissons pour être celle des Mobilisés du Rhône. Comme c'est sur la route de Chambéry qu'elle s'est dirigée, elle n'a eu, ou presque rien eu à craindre de l'ennemi, elle s'ouvre un passage facile à travers les lignes ennemies. (Huit jours plus tard, un journal de Genève (Suisse) confirmait ce fait en annonçant que les Mobilisés du Rhône allaient faire leur entrée à Lyon en amenant une batterie de pièces de montagnes).

Le général Clinchamp fait placer le 18^e Corps comme il suit : le 3^e bataillon du 42^e de Marche est placé dans les forts de Joux ; le 6^e bataillon de Chasseurs à pied, et les débris des 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons d'Afrique, (qui sur 1500 hommes à leur entrée en campagne ne sont plus que 50 ou 60, et demain n'entreront que 37 en Suisse,) sont envoyés à Malbuisson, les Mobiles du Cher restent en réserve à La-Cluze pour se porter où leur présence sera nécessaire ; les 1^{er} et 2^e bataillons du 42^e de Marche reçoivent ordre de partir pour Malbuisson.

Nous quittons La-Cluze à 7 heures du matin : l'aurore, toute étincelante, semble sortir de ce linceul de neige, et dore les maisons en annonçant une belle journée. Cependant les fronts des habitants s'assombrissent à la vue de nos préparatifs de défense ou d'attaque, présageant le triste combat qui va s'engager.

Au dessus de nos têtes est placé le fort de Joux. Il se

trouve à cheval sur la route qui passe à travers lui adossé à un talus rapide et dominant un précipice à pic, il commande toute la vallée, au fond de laquelle la Morthe roule ses eaux, comme un long ruban argenté, et qui sur le versant opposé à la citadelle, n'offre à un demi kilomètre que des sentiers connus des seuls contrebandiers, et impraticables pour une armée.

C'est dans un de ces sentiers que nous allons nous engager. De chaque côté, à la distance de cent en cent mètres, sont plantés des poteaux peints de diverses couleurs pour marquer le passage praticable, car 80 centimètres de neige couvre la terre en ces endroits. La cavalerie marche en tête de la colonne, ce à quoi nous n'avons pas à nous plaindre, car les chevaux nous frayent le chemin. En passant sur le chemin de fer, notre colonne est obligée de couper une file de soldats français qui, soi-disant, ont été désarmés par les Prussiens à Pontarlier, et envoyés ensuite au camp français : ils suivent maintenant le chemin de fer pour se constituer prisonniers en Suisse.

A neuf heures et demie nous entendons le canon dans la direction de Pontarlier. A 11 heures et demie, nous arrivons à Oyé, on nous fait embusquer de distance en distance, sur la route de Malpas à Oyé. Le 1^{er} bataillon est de grand'-garde dans une forêt à environ 500 mètres en avant de notre ligne, près de Laplanée.

A une heure, on envoie six hommes à Malpas pour savoir si l'ennemi y est, quand ils reviennent, ils disent au commandant Lafitte que les habitants de ce village n'ont pas voulu les laisser entrer en leur disant que les Prussiens sont venus dans la matinée et leur ont commandé 3.000 rations de pain pour 3 heures de l'après-midi, et que s'ils trouvent un seul soldat français dans le village, ils y mettront le feu.

A 2 heures, le 1^{er} bataillon est surpris par l'ennemi ; une vive fusillade s'engage ; la cavalerie reçoit l'ordre de se porter en avant pour soutenir le choc et pour nous donner le temps de porter secours à la première ligne ; mais les chevaux exténués de fatigue et de faim, tombent d'ination dans la neige pour ne plus se relever. On fait déployer le 6^e bataillon de Chasseurs et les bataillons d'Afrique sur notre droite : le combat commence sur toute la ligne. Quoique les Prussiens soient plus nombreux et qu'ils aient de l'artillerie, nous leur tenons tête.

A quatre heures, ils commencent à se replier, les Mobiles du Cher viennent nous rejoindre et montrent au feu un sang-froid stoïque, digne de troupes aguerries.

A six heures du soir l'ennemi bat en retraite sur Pontarlier : et on nous fait revenir à Pallet qui offre maintenant un triste tableau. Si l'on regarde par la fenêtre de chaque maison, on voit une pénible scène, une lampe fumeuse jette dans la chambre une lumière blafarde et éclaire à demi les blessés qui jettent des cris de douleur, étendus sur de la paille, car le froid rend leurs blessures plus vives. Les rues sont encombrées de voitures, de bagages, toutes mutilées par les projectiles. Au loin dans les montagnes on entend les cris de désespoir des blessés qui n'ont pu encore être ramassés.

A neuf heures, une forte détonation se fait entendre près de Pallet, c'est le pont que notre arrière-garde vient de faire sauter. Nous abandonnons la place du combat après avoir repoussé l'ennemi ; nous abandonnons nos blessés à la merci des Prussiens.

Où sont donc nos ambulances ? Ici comme après les autres combats, elles ne sont que chimériques ; si, cependant, nous apercevons trois de ces voitures renversées dans la neige par les projectiles. Les conducteurs de ces

voitures venaient-ils sur la place du combat à Pallet pour y porter secours ? cela ne nous paraît pas plus probable que de croire que les voitures que nous avons trouvées brisées à Pallet venaient là pour nous apporter des vivres, leurs conducteurs croyaient tout simplement y trouver un passage facile pour entrer en Suisse. Leur entreprise ne fut pas heureuse, car les projectiles ont mis fin à leurs projets en brisant leurs véhicules.

Cependant la faim et le froid, le vain espoir de trouver du pain, font que quelques hommes s'échappent des rangs pour aller dans les voitures d'ambulance afin de fouiller, là, comme ailleurs. Leurs recherches ne sont pas heureuses, ils ne trouvent que charpie et médicaments, vains objets qu'ils jettent au loin dans la neige avec dédain. Nous emmenons devant nous un troupeau de bœufs que nous avons pris à l'ennemi. Ils nous sont d'une grande utilité pour nous frayer le chemin. La nuit nous enveloppe de ses ténèbres, mais la blancheur de la neige et cette ombre transparente qui indique le lever de la lune, éclairent un peu notre marche. Cependant la lune est encore invisible pour nous ; la grande famille de ces montagnes neigeuses, spectres immobiles et mélancoliques qui forment l'horizon regardent dormir les vallons recouverts de neige comme elles. Elles s'élèvent de chaque côté de notre défilé. Bientôt cependant leur cîme se colore d'un léger blanc d'argent mat qui devient de plus en plus vif ; alors directement derrière une de ces hautes montagnes apparaît échancre par la montagne, un globe de feu que l'on croirait être un de ces fanaux de guerre qui semblent encore appeler la vieille Gaule aux armes. Mais hélas ! combien n'avons-nous pas dégénéré depuis Vercingétorix, ce valeureux chef gaulois qui défendit avec tant de courage et de patriotisme la Gaule contre César.

Bientôt il prend sa forme sphérique, paraît reposer légèrement sur l'extrémité de la pointe aiguë d'une montagne comme le feu de Saint-Elme au bout d'un mât, puis enfin se balance comme un aréostat qui fuit la terre ; il prend son vol lent et silencieux.

Nous continuons à suivre notre sentier au milieu du plus fantastique enchantement de la nuit, sans perdre de vue un instant la muraille de neige vers laquelle nous avançons, et derrière laquelle s'élèvent les clameurs confuses des combattants. Quoique nous en soyions éloignés de quatre kilomètres, de temps en temps à droite ou à gauche, un bruissement plus rapproché nous fait tourner la tête, ce sont quelques cascades jetant aux montagnes leurs écharpes de gaze, ou quelques sapins dans la cime desquels passe la brise et qui se plaignent les uns aux autres dans une langue inconnue. Si la fatigue et la faim ne nous avaient pas autant abattus, nous regretterions de ne pas avoir encore 15 ou 20 kilomètres à faire par une si belle nuit.

A notre arrivée près de La-Cluze, le ciel s'obscurcit, la lune semble ne pas vouloir éclairer la scène sanglante qui va se passer. Il est 11 heures, nous croyons cantonner dans ce village, mais hélas ! le bruit lugubre du canon, le pétilllement de la fusillade, les cris des combattants nous font bien vite comprendre que nous ne devons pas nous reposer, si ce n'est pour un grand nombre d'entre nous que le fer et le feu vont faire reposer pour l'éternité. Les chaînes de montagnes et la grande habitude d'entendre le pétilllement de la fusillade et le bruit du canon nous ont, jusqu'à ce moment, empêchés d'entendre le bruit du combat.

Le 3^e bataillon du 42^e de Marche est aux prises avec l'ennemi ; ce dernier croyait que les forts ne seraient pas

défundus, il avait eu l'audace d'amener deux pièces de siège jusqu'au pied du fort : mais il paya cher son audacieuse entreprise, car aucun de ceux qui ont conduit ces pièces n'a pu raconter le résultat de l'entreprise à Bismarck. Les pièces restent au pouvoir des défenseurs des forts. On nous fait déployer en tirailleurs, le cri de en avant s'élève de toutes parts : le combat se rengage avec plus de furie et un carnage affreux s'ensuit. Les uns sont engagés à la baïonnette et la fusillade pareille au roulement rauque d'une mitrailleuse se fait entendre. On dirait que les montagnes prennent feu comme des volcans et vomissent la mitraille. A tout ce bruit sont mêlés les cris des combattants et des blessés, le cliquetis des armes qui se choquent les unes contre les autres, les obus et les bombes sillonnent l'espace et font entendre un bruit effroyable en éclatant sur ce sol funèbre et jonchent le sol de cadavres, Prussiens et Français semblent s'être donné rendez-vous pour se donner la mort à la faveur des ténèbres.

Les rues de La-Cluze commencent à s'encombrer, des voitures, des caissons, des affûts, des cadavres d'hommes et de chevaux roulent pêle-mêle dans la neige qui est teinte de sang et noircie par la poudre.

A quatre heures du matin, le lieutenant-colonel M. Couston a son cheval tué sous lui, et a lui-même une partie du talon enlevé par le même éclat d'obus. A la même heure l'ennemi bat en retraite dans un grand désordre, et nous lui faisons une centaine de prisonniers en le poursuivant : on nous fait ensuite rétrograder.

En arrivant à La-Cluze, nous nous mettons à chercher dans les décombres des voitures pour trouver des vivres : nous trouvons du pain, des biscuits, de la farine et des boîtes de viande de conserve. Quoiqu'il y ait du pain qui

a roulé dans la neige teinte du sang des cadavres, on le ramasse et on le mange avec autant d'avidité que s'il sortait de chez le boulanger. Dans cette bagarre on voit des officiers aux prises avec les soldats pour avoir leur part de vivres. Nous trouvons aussi des voitures chargées de boîtes d'allumettes, et d'autres chargées de marchandises aussi inutiles à une armée en campagne.

Que l'on ne s'étonne donc pas si une guerre est désastreuse pour un pays, quand on compte que le nombre des voitures de bagages qui sont passées à La-Cluze depuis quatre jourss'élève à trois ou quatre mille, peut-être plus si l'on compte que depuis notre entrée en campagne chaque voiturier a reçu cinq francs par jour et par collier : ses chevaux sont nourris pour la plupart du temps aux frais de l'État. Ce qui nous frappe les yeux, c'est que tout cet attirail de voitures, qui a gêné notre marche depuis notre entrée en campagne jusqu'à la fin, n'a pu, en aucun moment nous fournir du pain. Nous remarquons aussi que, comme l'infanterie marche en avant, on y a toujours fait marcher les voitures chargées de foin, de paille et d'avoine, tandis que celles qui sont chargées de pain, de sucre, de café, etc., sont toujours restées en arrière de la colonne avec l'artillerie et la cavalerie, c'est pourquoi il n'était pas rare de voir des cavaliers donner du pain et du sucre à leurs chevaux : ce qui prouve ce fait, c'est que du grand nombre de voitures qui sont entrées en Suisse, aucune ne contient de vivres, tandis que les dernières, comme on vient de le voir, sont remplies de provisions de toutes sortes, et ces voitures, ainsi que leurs conducteurs, sont les mêmes qui nous suivaient déjà à l'Armée de la Loire.

Mais, si la composition de la marche de nos convois a été prescrite avec préméditation par nos généraux, nous

ne pouvons que nous écrier avec le premier Prussien qui a été fusillé à Paris dans la cour de l'École Militaire, le 8 septembre 1870 ! « Canailles de Français » !

Comme nos lecteurs peuvent s'en rendre compte par ces faits, on a amené des marchandises de l'armée de la Loire en Suisse, peut-être dans la prévision, de ne rien nous laisser manquer dans ce petit pays, durant notre captivité. Administration Française, tu prévois tout !

Le 13 janvier, on nous a fait croire que les convois n'avaient pu arriver à cause de la grande quantité de neige ; dix-neuf jours plus tard dans un pays encore plus montagneux, un convoi formidable paralyse les mouvements de nos colonnes et donne à notre chef un prétexte de nous conduire au désastre, dans sa pensée sans forfaire à l'honneur.

A 4 heures et demie on nous fait rassembler sur la route de La-Cluze aux Verrières, près du chemin de fer. Le silence de la nuit n'est troublé que par les cris des blessés qui appellent à leur secours, et se débattent dans les dernières convulsions de l'agonie ; le froid a bientôt paralysé leurs mouvements, à 5 heures, la mort seule plane sur ces montagnes, et au milieu des ténèbres une scène lugubre se déroule devant nous, autour des feux de bivouac : à la lueur des flammes rouges et languissantes, on voit ces hommes tout déchirés, à la figure pâle et amaigrie, auxquels la faim et la fatigue ont fait des ravages affreux : tous ces êtres presque inanimés semblent faire leurs derniers efforts pour lutter contre la mort.

Le 2 février, à l'aube du jour, le champ de bataille montre aux regards un triste tableau. Vingt quatre heures plus tôt, la neige dans ces endroits, était d'une blancheur vierge : aujourd'hui, elle est teinte de sang, noircie par la poudre, et couverte de cadavres et de décombres de toutes sortes. Les villages de La-Cluze, Pallet et Malpas étaient

pimpants, le soleil éclairait leurs maisons de ses beaux rayons, et les enfants gazouillaient joyeux en jouant sur les genoux de leurs mères tout montrait les faveurs de la paix. Seul le front des personnes adultes s'assombrissait à l'approche de l'ennemi ; c'était le pronostic de cet affreux fléau que l'on nomme la guerre ; aujourd'hui ces villages montrent aux humains la ruine et la dévastation. On voit que le terrible fléau qui suit les armées y a fait un affreux ravage.

A 6 heures du matin nous nous mettons en marche : nous arrivons aux Verrières françaises : des remparts d'armes et de munitions de toutes sortes s'élèvent de chaque côté de la route, sur le territoire suisse.

Quatre vingt deux mille hommes viennent de trouver un refuge dans un pays neutre, après que seulement 18.000 des leurs, presque sans artillerie, viennent de remporter un avantage sur l'ennemi. Voilà où nous ont conduits nos fausses manœuvres des journées d'après le combat de Villersexel ; voilà nos funèbres présages de la soirée du 13 janvier réalisés ; voilà enfin où est venu se heurter une armée de Cent vingt mille hommes à son début, anéantie de 35 à 40 mille hommes en 42 jours par la faim, le froid, la fatigue et le fer.

Mais, quand la France apprendra le désastre de notre armée, qu'elle n'accuse pas ses soldats d'avoir failli à leur devoir, car si nos lecteurs ont suivi attentivement ce récit, ils n'ont vu qu'une seule fois, à Héricourt, un de nos corps d'armée (15^e corps) battre en retraite en combattant, et encore à cause de la panique jetée dans ses rangs par des et le manque du concours des autres corps d'armée, qu'on avait laissés inactifs pendant l'action.

TROISIÈME PARTIE

CAPTIVITÉ

ET

RENTRÉE EN FRANCE

CAPTIVITÉ

Le 2 février, 9 heures du matin : nous arrivons aux Verrières (Suisse). Un grand va-et-vient y règne : des traîneaux sur lesquels sont nos armes, tirés par des chevaux de l'artillerie suisse, transportent tout ce matériel de guerre à la station du chemin de fer, pour être ensuite expédié dans les arsenaux des villes intérieures de la Suisse.

Arrivés sur la place, nous voyons les Prussiens que nous avons fait prisonniers pendant la nuit à La-Cluze : ils sont gardés par des soldats suisses. Une interminable file de voitures chargées de farine, de biscuits, des fourgons d'artillerie, etc., ne cessent d'encombrer la route. Chacun de nous prend de la farine et des biscuits par prudence contre la famine.

A 11 heures du matin, on rassemble les débris du 42^e de Marche qui s'élèvent de cinq à six cents hommes sur quatre mille six cents à son entrée en campagne. Il reste encore trente cinq hommes sur deux cent seize dans notre com-

pagnie : on nous fait partir sous la conduite d'un officier suisse et de quelques uns des nôtres. Partout sur notre passage, et surtout dans les villages que nous traversons, les habitants nous acclament, nous arrivons à Beverne à 5 heures du soir : on nous assigne nos cantonnements.

Le 3, 7 heures du matin, on nous fait revenir à Fleurier pour bivouaquer : près de 30.000 hommes y sont déjà, dans la vallée de cette dernière ville : toutes ces troupes sont là, en attendant que l'on désigne à chacune l'endroit où elles seront internées. Comme pour ces troupes, notre installation est bientôt faite, le temps de débayer la neige et de faire du feu, voilà nos bivouacs préparés. Au loin, la fusillade et le grondement sourd du canon se font entendre : chacun de ces coups portent peut être la mort dans les rangs de nos camarades, sans que nous puissions leur porter secours. Nous sommes là dans l'inertie à entendre le glas funèbre sans pouvoir leur fermer les yeux : ils se font tuer pour l'honneur de l'Armée Française. En effet, une poignée d'hommes défendent le fort de Joux contre une armée dite invincible forte de..... hommes. Des milices suisses sont en vedette sur les montagnes pour garder l'intégrité de leur territoire contre les armées belligérantes.

Comme notre gîte n'est pas très agréable pour la nuit, beaucoup d'entre nous se répandent dans la ville pour en chercher un autre. Les maisons sont envahies par des réfugiés français de toutes armes, l'église même est comble, on y est si serré que l'on n'en peut ouvrir la porte qu'avec peine ; il y a des soldats couchés partout, il y en a jusque dans les escaliers qui servent à monter à la tribune, et cette dernière elle-même est comble. Une pièce de monnaie que l'on jetterait en l'air ne pourrait, en aucun endroit de l'église, tomber à terre.

Pendant plusieurs nuits encore, elle est destinée à servir de gîte à beaucoup d'entre nous.

Le 4, à 7 heures du matin, le réveil sonne au camp, chacun se lève. Un prêtre vient nous avertir qu'il dira la messe à 8 heures en l'honneur de nos camarades tombés durant ces derniers combats et il nous engage à y assister. A 8 heures, l'église est redevenue dans son état normal, avec cette différence qu'elle est occupée par un grand nombre de réfugiés qui y sont venus prier pour leurs camarades qu'ils ont laissés sur les champs du Loiret, de la Haute-Saône et du Doubs. Une pénible sensation s'empare de tous les cœurs, en chacun de nous le souvenir remonte jusqu'au début de cette malheureuse campagne. Combien de nos camarades, de nos compagnons d'infortune, qui pendant ces journées néfastes avaient remplacé nos familles absentes : ils étaient les témoins de nos peines, de nos souffrances, de nos craintes, enfin de tout ce qui peut assister un soldat durant une campagne, ils sont restés sur ces champs, la plupart ensevelis dans la neige, éloignés de leur famille, et leurs cadavres ont été la proie des animaux carnassiers. En rentrant en France, si nous rencontrons leurs parents, nous ne pourrions leur dire qu'avec peine que ceux qu'ils attendent ne sont plus.

A 9 heures, nous sortons de l'église, les rues sont encombrées de soldats qui les parcourent en tous les sens. Sur plusieurs places publiques, la soupe est distribuée en plein vent par une commission qui s'est instituée à cet effet ; beaucoup de personnes en distribuent aussi, ainsi que du thé et du café.

Le 5, presque toute la ville est évacuée, il n'y reste plus que quelques régiments.

Le 6, c'est au tour du 42^e de Marche à partir ; il est désigné pour être interné à Bâle. A 11 heures du matin,

départ pour aller à la gare du chemin de fer à Noiraigue, petite station située sur le penchant d'une colline à deux kilomètres de Fleurier. A 1 heures, nous sommes installés dans les wagons, le train s'ébranle et nous sommes dirigés sur Neuchâtel où nous arrivons à 3 heures du soir.

Nos officiers sont dirigés sur Baden qui est leur lieu d'internement. On nous laisse faire une halte d'une heure, mais cependant sans nous laisser la faculté de nous éloigner de la colonne. Quelques dames passent à côté de notre compagnie, s'aperçoivent que beaucoup ont le rhume : elles se cotisent pour nous acheter des sucreries, elles sont imitées par beaucoup d'autres, enfin il serait trop long d'énumérer ici toutes les faveurs dont nous sommes gratifiés par les habitants de Neuchâtel. A 5 heures nous nous remettons en marche sous la conduite d'un officier et d'un piquet de soldats suisses, ces derniers nous escortent baïonnette au canon, nous traversons les villages de Saint-Blaise, Comur, et nous arrivons à 8 heures et demie du soir à Cressier pour cantonner. Moitié du régiment reste dans ce village et l'autre moitié se remet en marche pour Landron où nous arrivons à 9 heures. La plus affable hospitalité nous est réservée ; des femmes et des enfants nous attendent sur la place, avec du thé et du café, et nous le distribuent.

Pendant que cette distribution se fait, les hommes se disputent entre-eux le droit de nous loger, ceux qui n'ont guère de place veulent en loger plus qu'ils ne peuvent : ceux qui sont riches et qui ont beaucoup de places, disent aux premiers que c'est plutôt aux riches à nous loger, puisqu'ils ont beaucoup de place et qu'ils sont plus à même de bien nous recevoir ; il serait impossible de décrire cette scène touchante, que de fois nous nous disons les uns aux autres que la France ne pourrait faire mieux

pour la Suisse. La belle devise de ce peuple se trouve aujourd'hui bien caractérisée : « Un pour tous ; tous pour un » ! Enfin le maire est obligé de trancher le différend en nous faisant placer sur deux rangs, et en donnant à chaque habitant un nombre d'hommes proportionnel à ses moyens. Dans la soirée, nous apprenons que la veille, les habitants de Landron ont eu à loger les Prussiens que nous avons faits prisonniers à La-Cluze, le 2 février : mais qu'au lieu de les avoir reçus comme nous, les femmes et les enfants les ont attendus avec des pierres, et que, sans l'intervention des soldats suisses, qui escortaient ces prisonniers, on leur aurait fait un mauvais parti : personne ne voulut les loger, on les fit cantonner à la mairie et le maire fut obligé de faire une réquisition de pain par la force, pour les Prussiens.

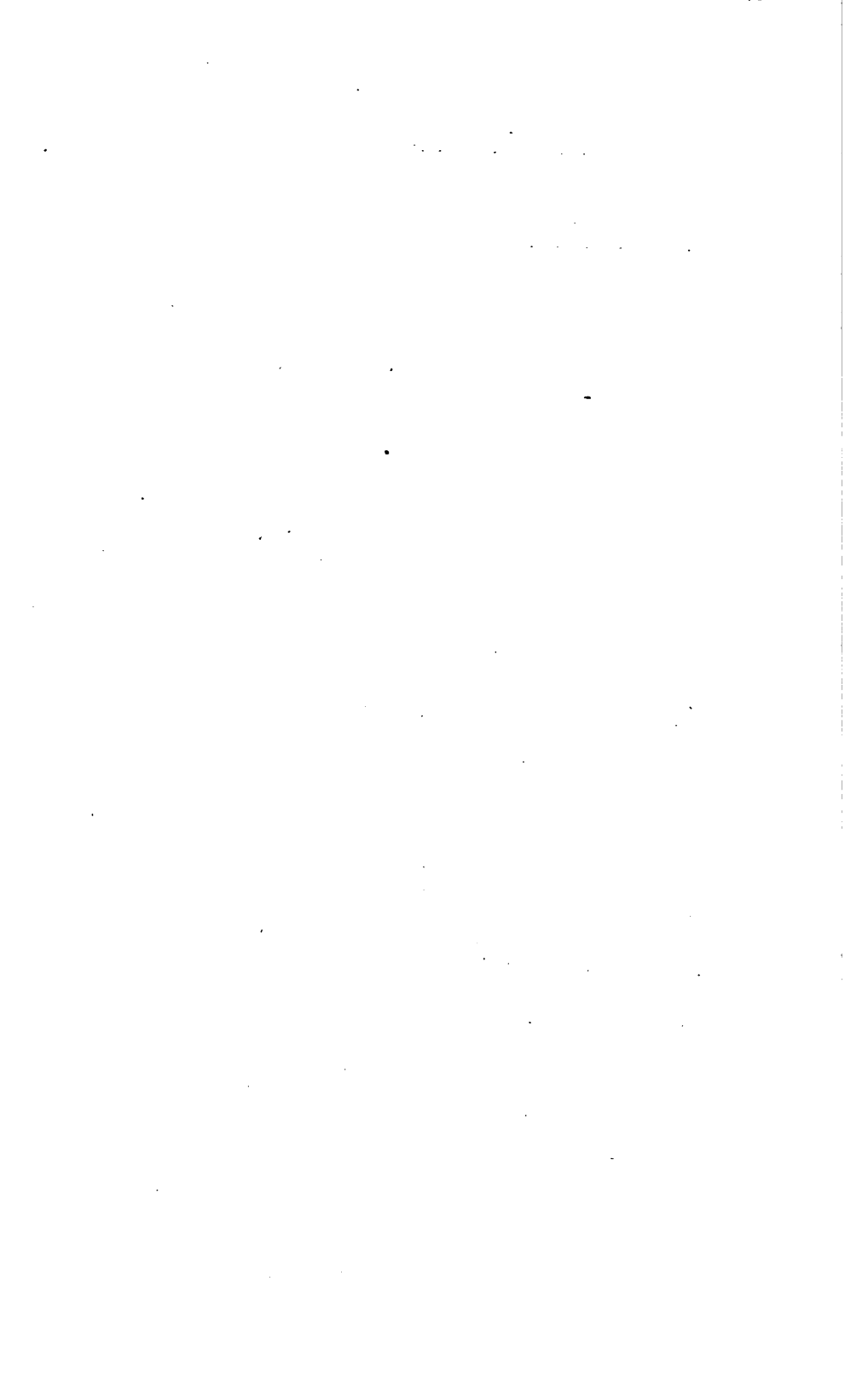
Le 7, 8 heures du matin, départ, en traversant le village des acclamations en signe d'adieu se font entendre. Nous emportons le souvenir de la bienveillante hospitalité de ce petit village. Midi, après avoir traversé les villages de Neuville, Douanne, nous arrivons à Bienne, et l'on nous fait stationner près de la gare pour attendre la formation du train qui doit nous emmener ; 4 heures, soir, on nous fait monter dans les wagons, mais le train ne se met pas en marche. Pendant ce moment de répit, quelques uns des nôtres croient reconnaître le général Bourbaki qui le front bandé se trouve devant une des portes de la gare. Il est de suite l'objet des plus dures insultes. Pour mettre fin à cette scène qui pourrait devenir funeste pour le général, ce dernier disparaît, car quelques uns déjà veulent descendre des wagons. Eh quoi ! disons-nous, avec un revolver il n'a pu se tuer, le ciel a permis que ce monstre ne tombe pas foudroyé en employant un tel subterfuge. Pluton a eu horreur de le recevoir dans son



VUE GÉNÉRALE DE BALE



CASERNE OU FUT INTERNÉ LE 42^e DE MARCHE



noir séjour ; 4 heures ; 1/2, le train s'ébranle, et nous sommes dirigés sur Bâle où nous arrivons à 10 heures du soir, une foule compacte nous attend à la gare, et les rues sont encombrées sur notre passage, des cris de Vive la France ! vive la République ! se font entendre, nous répondons par ceux de vive la Suisse ! vive la République ! c'est avec peine que nous parvenons à nous frayer un passage. En traversant le pont du Rhin, notre marche se trouve encore ralentie : une dame nous dit en passant « Mes bons Français, vous devez vous trouver heureux d'être prisonniers : au moins si vous n'êtes pas vainqueurs, vous avez la vie sauve et vous pourrez revoir vos parents. » Ayant la main tendue vers le duché de Bâle, un de nos camarades répond à cette dame : « Nous sommes très heureux d'être parmi un si bon peuple, mais, ce ne devrait pas être ici notre place, nous devrions être à quelques kilomètres dans cette direction et avec nos armes ».

A 11 heures du soir nous entrons à la caserne du Kleinspithal (petit hôpital), qui est notre lieu d'internement. Il nous serait impossible de décrire tout ce qui a été préparé pour nous recevoir : avec quelle bonté nous sommes traités par les officiers suisses chargés de notre surveillance : ils sont envers nous de vrais pères de famille.

Aussitôt arrivés dans la cour, on nous fait mettre sur deux rangs et ensuite diviser par groupes de dix hommes conduits par un caporal ou un sergent ; chaque groupe se rend à tour de rôle à la cuisine, où on lui fait sa distribution de vivres, et est ensuite conduit dans une des chambres. Quelles louanges n'avons nous pas à faire de la bonne administration de ce petit pays qui, pour toutes les nations, est sujet d'horreur pour la seule cause qu'il est en République. Cependant, comme civilité et comme

administration, on peut le placer le premier de l'Europe.

Minuit, tout est rentré dans le plus profond silence : on n'entend plus le canon ni la fusillade, seule la sentinelle qui est sous nos fenêtres fait entendre son pas régulier sur le pavé. Morphée a fait descendre des pavots sur ces hommes qui, depuis six mois, sont exposés aux intempéries des saisons et n'ont eu pour lit que la terre, la neige et le grenier du paysan.

Le 8, 6 heures du matin, réveil : Quel n'est pas notre étonnement en voyant dans tous les coins de la cour des jeux de toutes espèces pour nous distraire. Durant nos longues journées de récréations pendant notre captivité, nos gardiens n'ont rien oublié pour nous la rendre plus heureuse. O, nobles gardiens, quel est le soldat qui ne voudrait pas être votre prisonnier : vous nous ferez regretter les heureux jours que nous allons passer parmi vous.

A l'appel de 10 heures du matin on nous lit l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR

Bâle le 7 février 1871.

Les événements de guerre ont pris pour vous une tournure malheureuse, après bien des fatigues et non sans avoir donné des preuves de bravoure, vous fûtes forcés de vous retirer sur le territoire neutre de la Suisse.

Un accueil cordial vous est assuré dans cette ville : par contre, nous en appelons à votre honorabilité militaire, nous attendons de vous en qualité de braves soldats, une conduite exemplaire : aussi comptons-nous sur une discipline rigide, le tout en l'honneur de votre chère patrie, en honneur de votre république.

Le Colonel Inspecteur des troupes françaises internées à Bâle

Signé : SAMUEL BACHOFEN



MONUMENT ÉLEVÉ PAR SOUSCRIPTION
EN HOMMAGE DE RECONNAISSANCE, A LA SUISSE



JARDIN ZOOLOGIQUE DE BALE



Tous les matins, les bains de la ville sont requis pour nous ; on nous y conduit par groupes, et à tour de rôle.

Tous les hommes des divers régiments qui sont internés dans cette caserne sont divisés en trois groupes égaux qui prennent les dénominations de 1^{er} 2^e et 3^e bataillons ; chaque jour on délivrera des cartes de sortie pour un bataillon qui sortira de 1 heure à 3 heures de l'après-midi, ce qui met nos sorties individuelles à deux par semaines. Quinze jours plus tard, nos forces étant à peu près rétablies et l'administration chargée des internés ayant acheté des caisses pour les tambours et les clairons, chaque dimanche il y a promenade militaire pour tous les prisonniers sous la conduite du colonel suisse commandant les réfugiés français à Bâle avec tambours et clairons en tête, comme aux jours où nous marchions à l'ennemi. On nous fait visiter la cathédrale : on y fait jouer l'air de Guillaume Tell sur le bel orgue de Haas de Lauffenburg : le jardin zoologique. Ce qui nous étonne dans ce jardin, c'est d'y voir quelques moutons, que des gardiens nous disent venir de France depuis quelques jours seulement. Ces animaux ne font pas partie de l'Académie et cependant ils se font comprendre de leurs camarades suisses : ils font entendre le même langage.

Nous qui faisons partie de la gent dite civilisée, ne pourrions-nous nous faire comprendre des Bava-rois qui sont à un kilomètre de Bâle ? Pourquoi les bienfaits de la civilisation seraient-ils de nous obliger à la multiplicité des dialectes. Puisque les peuples ne veulent pas abandonner leur dialecte pour celui du voisin, avec celui de son pays, ne pourrait-on pas adopter une langue universelle ? Nous pourrions cette fois nous trouver au niveau des moutons français du jardin zoologique : nous pourrions nous

faire comprendre de nos semblables de tous les pays du monde.

Nous visitons également le vieux cimetière de Bâle où se trouve la tombe d'un colonel français.

LE COLONEL CHARRAS

Tous ceux qui connurent Charras ou furent à même d'apprécier son génie, évoquèrent son nom aux jours de nos malheurs. Le colonel Charles Martin, entre autres, dans une conférence faite à Paris, avait pu s'écrier, au milieu des bravos populaires : « Si Charras avait vécu en 1870, il eût été l'épée et le génie de la défense nationale. Supposez Charras partageant la tâche gigantesque de Gambetta ; on se demande quels miracles n'eussent pas accomplis ce cœur doublant ce cœur, ces deux patriotismes s'additionnant, se complétant l'un l'autre ».

« Mais hélas ! Charras était mort en 1865 : l'exil l'avait tué ».

« Ce patriote ardent, héritier légitime des soldats héroïques de 1793, des Foy, des Lamarque, républicain convaincu, écrivain solide et brillant orateur, administrateur habile, et possédant toutes les qualités de l'homme d'État, eut la malchance d'être misérablement frappé par le triste et sombre conspirateur de Strasbourg, de Boulogne et de Décembre ».

« Ce Napoléon III trouvait la France trop riche en hommes et trop puissante. Aussi la diminua-t-il moralement en jetant dehors des milliers de ses meilleurs citoyens, avant de la diminuer matériellement en livrant à l'ennemi deux de ses meilleures provinces ».

« Charras (Jean-Baptiste-Adolphe) est né le 7 janvier 1810 à Phalsbourg, Meurthe).

« Son père, originaire du Dauphiné, y tenait garnison, comme lieutenant-colonel d'Infanterie ; c'était un volontaire de 1793, de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui après avoir fait le siège de Toulon et la campagne d'Italie, avait gagné l'épaulette de chef de bataillon en Égypte mais avait voté contre le consulat à vie, puis contre l'empire, et, par conséquent, n'avait guère avancé, malgré sa bravoure et son talent ».

« Sa mère, née de Vedrène, issue d'une famille noble de l'Auvergne, n'en exérait pas moins l'ancien régime et la Restauration, au point de dire à son fils lorsqu'il fut reçu des premiers à l'école polytechnique, en 1828 : (« je t'aime bien, mais je préférerais te voir mort que partisan des Bourbons »).

« On devine ce qu'à pareille école devait devenir le jeune Charras. En 1830, il porta un toast à Lafayette dans un banquet de cent polytechniciens, puis il fit partie avec Eugène Cavaignac d'une société républicaine : l'Association nationale contre le retour des Bourbons. Il se lia ensuite avec le grand journaliste républicain Armand Carrel et publia, dans le NATIONAL, une série d'articles militaires fort remarquables ».

« Envoyé en Afrique, il trouva moyen de se distinguer, à peine débarqué. Ses exploits à Cherchell, bloqué par les Kabyles, où il commandait l'artillerie, frappèrent son supérieur immédiat Lamoricière. Celui-ci le fit venir à Mascara, se l'attacha, comme officier d'ordonnance et lui confia l'administration du district.

« Quatre fois, il fut mentionné par le Commandant en chef Bugeaud. Il était spécialement désigné à l'honneur et à l'avancement, mais il refusa de porter à Paris, les trophées de la victoire, et cette mission remplie par un autre officier lui enleva toute faveur gouvernementale ».

« Charras se distingua dans l'administration des bureaux arabes ; avec les zéphyr transformés en ouvriers et en cultivateurs, il improvisa la ville de St-Denis-sur-Sig ».

« En 1847, il fut présenté au duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie, et Lamoricière lui désigna son lieutenant en ces termes, « Un Jacobin fils de Jacobin et officier du plus grand mérite ! ». Le duc répondit : « je fais grand cas de tels Jacobins » et ajouta : « Vous n'avez pas avancé aussi vite que vous le méritiez ; mais j'ai vu par moi-même vous n'attendrez plus longtemps les épaulettes de général ».

« La Révolution de 1848 le ramena à Paris. Il fut nommé, par le gouvernement provisoire, secrétaire de la commission pour la défense nationale, puis devint sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre. »

« Il fit preuve dans ces délicates fonctions d'une habileté, d'une activité et d'une énergie extraordinaire, et remplit sous la Commission exécutive les fonctions de Ministre de la guerre par intérim en attendant le général Cavaignac. Puis sous ce dernier, devenu chef du pouvoir exécutif, il continua ses fonctions de sous secrétaire d'État de la guerre jusqu'au 10 décembre 1848, à l'élection de Louis Napoléon Bonaparte ».

« Charras s'en tint alors à son rôle de député. Il lutta contre les intrigues de l'Élysée avec une clairvoyance peu commune, et dénonça dix fois, mais en vain, les préparatifs du coup d'État sous lequel devait succomber la République ».

« Pendant son exil, il composa les deux ouvrages qui doivent immortaliser son nom : Waterloo et la campagne de 1813. Dans le premier ouvrage, il relevait généreusement la France abaissée, humiliée par des panégyristes sans vergogne au profit d'un despote, il prouvait que Na-

poléon était seul coupable et responsable des désastres de 1815. Dans le second ouvrage, inachevé malheureusement, Charras eut la hardiesse rare de signaler dans la colère des nations contre le despotisme de Napoléon et l'insurrection patriotique des Allemands, les véritables causes des défaites de l'Empire ».

Le dimanche 12 février, nous faisons notre première promenade militaire : beaucoup de promeneurs nous suivent. Après une marche de deux kilomètres, on nous fait arrêter dans un bosquet. Le soleil commence déjà à recouvrer sa chaleur de printemps ; quelques fleurs sont déjà épanouies et répandent un doux parfum ; au fond du paysage et le dominant de tous côtés, de hautes montagnes couvertes de neige se détachent dans l'azur du ciel ; elles sont colorées par les rayons du soleil.

Tout l'ensemble de cet immense panorama dont les dômes neigeux dominant la nouvelle végétation de la vallée, semblent le palais d'été du Dieu de l'hiver.

Le Rhin roule ses eaux argentées, et les oiseaux font entendre leur ramage sur ces arbres dont le feuillage est à peine éclos ; une demi-heure plus tard, on sonne la Diane, comme si nous étions profondément endormis. On se remet en marche et l'on nous conduit sur le territoire Badois. En passant devant un poste prussien, nous semblons dire à nos ennemis : « Voilà, regardez ceux que vous avez vaincus sans les avoir battus ».

En rentrant de la promenade, une surprise nous est faite par quelques habitants de la ville qui nous font distribuer la bière à leurs frais.

Comme chaque jour que nous allons passer ici n'offrira aucun événement remarquable pouvant être relaté, nous avons toute latitude pour réfléchir et juger les événements que nous venons de traverser. Nos lecteurs, ayant

suivi le cours des opérations de nos deux armées, ont vu que toutes les deux ont eu le même sort, avec cette différence que la première fut mise en déroute sur le territoire français et que la seconde fut jetée sur le territoire suisse, en employant la même tactique, c'est-à-dire en ne donnant pas de coups décisifs, ne profitant jamais d'un avantage remporté : enfin en un mot, ayant employé toutes les tactiques contraires au caractère du soldat français : on dirait même que des divinités infernales se soient mises dans nos quartiers généraux pour falsifier les ordres afin de morceler nos armées et de les rendre inutiles.

On connaît le plan que soumettait le général Crémier au général en chef de l'armée de l'Est. Peut-être le lecteur trouvera-t-il ce plan trop téméraire à cette époque : mais a-t-on oublié ce que firent nos aïeux en 1792 ? Les hordes armées n'ont-elles pas remporté des victoires ? Tout cela pouvait se faire encore, mais il fallait des hommes énergiques et désintéressés pour prendre l'initiative, décréter la Patrie en danger, et faire apparaître le décret patriotique du 23 août 1793, ainsi conçu :

« Dès ce moment jusqu'à celui où les ennemis auront été
« chassés du territoire de la République, tous les Français se-
« ront en réquisitions permanentes pour le service des armées.
« Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront
« les armes, et transporteront les subsistances, les femmes fe-
« ront des tentes, des habits, et serviront dans les hôpitaux; les
« enfants mettront les vieux linges en charpie : les vieillards se
« feront porter sur les places publiques pour exciter le courage
« des guerriers, prêcher la haine des rois et l'amour de la Répu-
« blique. Les maisons nationales seront converties en casernes,
« et les places publiques en ateliers d'armes.

« Le sol des caves sera lessivé pour fournir du salpêtre.

« La levée sera générale.

« Les citoyens non mariés ou veufs marcheront les premiers.

« Les bannières porteront : « Le peuple français debout contre les tyrans, »

Mais, au contraire, que n'a-t-on pas fait pour endormir le peuple ? que n'a-t-on pas fait pour lui faire croire que nos armées remportaient des victoires dans les moments mêmes où elles étaient dans la plus complète déroute ; qu'elles étaient pourvues de tout, quand elles mouraient de faim et de froid : que le moral était excellent au moment où nos soldats étaient découragés ; tout cela, sous prétexte qu'il ne fallait pas effrayer le peuple, et ne pas montrer notre faiblesse à l'ennemi. Mais aussi, si on avait oublié les moyens qui ont assuré le succès aux armées de 1792, on n'avait pas oublié que si le comité de salut public avait décrété des victoires (que durant ses dix-huit mois qu'il a existé, il a enregistré 27 victoires dont 8 en batailles rangées, 120 combats, 80,000 ennemis tués, 91.000 faits prisonniers, 116.000 places fortes ou villes importantes conquises, dont 16 après siège et blocus, 227 forts ou redoutes enlevés, 3.000 bouches à feu, 70.000 fusils, dix-neuf millions de kilogs de poudre, 90 drapeaux pris l'ennemi, etc. etc....), il a fait jouer un grand rôle à la guillotine, et l'on craignait de voir revenir des Danton, des Marat, et des Robespierre qui eux seuls, cependant, par leur attitude énergique, auraient pu anéantir l'effervescence des partis, les hordes sauvages de la Prusse, et sauver la République française.

DISCOURS D'ADIEU DU COLONEL FÉDÉRAL AUX INTERNÉS FRANÇAIS

Le 19 mars, appel à 2 heures de l'après-midi, dans la cour de la caserne : on nous annonce que nous partons demain pour la France. Un discours d'adieu nous est lu

par le colonel suisse commandant les internés français à Bâle.

Bâle le 19 mars 1871.

Sous-officiers et soldats,

Vous allez retourner dans vos foyers et revoir votre chère et pour le moment malheureuse patrie.

Chacun de vous peut contribuer au bonheur de votre belle France qui, la première a semé les idées de la liberté et du progrès, en lui apportant son cœur, son dévouement. Estimez la liberté comme votre plus grand bonheur, et avec ce don du ciel vous pourrez vaincre tous les obstacles : vos malheurs, vos sacrifices supportés jusqu'à présent feront votre salut.

Chers amis, vous avez une belle et grande tâche à remplir, c'est de relever votre patrie au rang des nations qui lui est dû en Europe. Pour arriver à ce but, il faudra vous soumettre à une bonne discipline qui est la base de toute organisation militaire.

Au moment de me séparer de vous, je suis heureux de vous témoigner mon entière satisfaction de votre bonne conduite pendant votre séjour à Bâle. Les quelques-uns qui se sont écartés des devoirs, de la discipline, m'ont mis dans l'obligation de les punir, oublions cela.

Gardez de notre ville et de la Suisse un bon souvenir, en réciprocité de celui que nous conservons de vous.

Vive la France ! Vive la République !

L'inspecteur des troupes françaises internées à Bâle,

Signé : SAMUEL BACHOFEN

Colonel fédéral

Ce discours est applaudi de tous, un de nos camarades en prononce un autre et, aussitôt, des cris de : Vive la France ! Vive la Suisse ! se font entendre.

Dans la soirée, les rues avoisinant notre caserne sont envahies par la foule. On entend les cris de « Vive la

France ! Vive la Suisse ! Vive la République ! » Quelques maisons sont illuminées par des feux de Bengale et des lanternes vénitiennes ; des pétards et des fusées sillonnent les nues et tombent ensuite dans les eaux claires et limpides du Rhin ! Cette petite fête en l'honneur des internés dure jusqu'à minuit, au détriment des sectaires de l'Allemagne.

Avant de quitter ce beau et noble petit pays et afin de nous donner une idée succincte des institutions de son gouvernement, on nous distribue un petit livre intitulé : *La République, souvenir de Suisse*, par Elie Ducommun. Il nous apprend comment on doit concevoir une République pour qu'elle soit un gouvernement bienfaisant et utile au peuple.

RENTRÉE EN FRANCE

Le 20 mars, à 4 heures du matin, la marche du régiment sonne comme aux jours des combats, c'est pour nous aujourd'hui le signal du départ.

Les habitants de Bâle nous donnent un drapeau sur lequel on lit cette inscription, qui est en lettres d'or : *42^e Régiment d'Infanterie de Marche, souvenir de Bâle*. De l'autre côté, sont les armes de la Suisse, et la crête de la hampe est surmontée d'une couronne de fleurs.

A 5 heures, nous arrivons près de la gare du chemin de fer, on nous fait monter dans les wagons, une foule compacte est à la gare comme au jour de notre arrivée. A 5 heures 10 minutes, le train s'ébranle et nous sommes dirigés sur les Verrières françaises. Partout sur notre passage nous remarquons avec admiration ce chemin de fer encaissé entre les montagnes neigeuses aux flancs desquelles des villas sont

semées, ou couronnent le sommet des collines vertes qui se montrent par intervalles : elles paraissent et disparaissent presque aussitôt, sans que la rapidité de notre course nous permette d'en voir autre chose que la hardiesse de leur situation sur la pente de ces montagnes, les unes près de glisser sur un terrain rapide où s'échelonnent des ceps de vigne, les autres arrêtées sur une plate-forme entourées de sapins noirs et pareilles à des nids d'oiseaux cachés dans les branches ; quelques-unes dominant un précipice et ne laissant pas même deviner à l'œil, la place du chemin qui y conduit. Puis, au fond du paysage, le lac de Neuchâtel dominant tout cela ; à droite et à gauche, de hautes montagnes couvertes de neige, s'élèvent à pic au-dessus de nos têtes ; elles sont colorées par les rayons du soleil, elles se détachent sur un ciel bleu d'azur.

En passant près de Landron, le souvenir de la bonne hospitalité des habitants de ce village nous revient plus vivace à la pensée, chacun revoit l'état dans lequel il se trouvait quand il y passa le 6 février, c'est-à-dire presque dépourvu de vêtements et semblant avoir fait un pacte avec la mort pour vivre encore quelques jours. Aujourd'hui, au contraire, nous sommes tous bien portants et serions prêts à rentrer en campagne.

Nous ne pouvons maîtriser notre joie : des cris de vive la Suisse ! se font entendre en signe d'adieu à ces braves habitants. Le train semble jaloux de la joie que nous cause la présence de ces derniers ; il nous entraîne dans sa course furibonde. Déjà le village ne se voit plus et nous emportons dans nos cœurs le bon souvenir du peuple suisse et de notre douce captivité.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivons aux Verrières françaises : on nous fait descendre des wagons,

nous faisons une petite marche de deux kilomètres pour aller monter dans les wagons du train français qui nous attend près de La-Cluze. En faisant ce petit trajet nous revoyons la place des combats qu'on a livrés dans les vallées de La-Cluze le 1^{er} février et les jours suivants ; la neige n'est pas encore fondue : elle semble vouloir perpétuer les traces sanglantes de ces combats, car elle porte encore les empreintes de la poudre et du sang et bien du matériel d'équipement est encore çà et là.

Dans plusieurs endroits, on voit que la terre a été remuée ; ce sont des tranchées que l'on a faites pour enterrer les soldats prussiens et français, des pieds de chevaux, des bras et des jambes d'hommes restent à découvert.

A quatre heures du soir nous montons dans les wagons, et nous sommes dirigés sur Bourg : en arrivant à Lons-le-Saunier, le train s'arrête, et nous descendons. Le poste prussien qui est à la gare est obligé de s'éloigner car beaucoup des nôtres ont pu retrouver leurs fusils à La-Cluze et aux Verrières françaises où ils les avaient cachés avant d'entrer en Suisse.

HIÉRARCHIE CIVILE ET MILITAIRE PENDANT

LA GUERRE 1870-71

Nous avons cru devoir relater, ici, les faits qui vont suivre pour donner un aperçu général sur les actes des administrations civile et militaire pendant cette campagne.

Le vingt-et-un, 2 heures du matin : le train se remet en marche et, à 7 heures, nous arrivons à la gare de Bourg : nous descendons de wagons, notre étonnement

est grand en voyant de nombreuses files de wagons remplis de pain qui avait été destiné pour nos armées. On a préféré le laisser gâter au lieu de l'envoyer à nos soldats qui, après une longue journée de marche ou de combats, n'en avaient pas seulement un morceau pour assouvir leur faim. Ils n'avaient, pour passer la nuit, que ce linceul de neige et s'ils pouvaient faire du feu, il fallait aller chercher du bois dans les villages avoisinants nos bivacs, au risque de se voir dénoncer par les habitants et de recevoir douze balles dans la tête, le lendemain, avant le départ de la colonne.

Cependant, les feuilles de journées portaient bien chaque jour les rations de bois en dépenses, quoique, nous n'en touchions pas régulièrement. Ce n'était donc qu'au péril de leur vie qu'ils pouvaient avoir le combustible nécessaire pour alimenter ces faibles feux auprès desquels, souvent, beaucoup d'entre nous s'endormaient pour ne plus se réveiller que dans le séjour de Pluton.

Ce pain qui aurait pu sauver la vie à beaucoup de ces malheureux voués à une mort affreuse, est maintenant vendu à vil prix et acheté par des civils pour donner aux animaux de basse-cour. L'on nous fait mettre sur deux rangs sous prétexte que l'on va nous donner la solde et les vivres pour quatre jours, pour nous diriger ensuite sur Perpignan. Tous ceux d'entre nous qui peuvent justifier par une pièce quelconque qu'ils sont libérables à la fin de la guerre, reçoivent aussitôt des feuilles de route pour rentrer dans leurs foyers. Pour ceux qui restent l'Intendant nous dit de ne pas nous éloigner, qu'aussitôt que nous aurons reçu la solde et les vivres et que le train sera formé, nous partirons.

Le capitaine D...; qui doit nous couduire, reçoit l'argent pour quatre journées de route (l'intendant n'ayant

pu trouver des vivres en quantité suffisante pour notre détachement).

Midi, une heure sonnent, le capitaine ne paraît pas ; une heure et demie, on nous fait monter dans les wagons. Nous sommes dirigés sur Lyon où nous arrivons à 4 heures et demie du soir. On nous fait descendre des wagons, nous nous dirigeons sur la place Belcour, chacun de nous cherche des yeux notre chef de bataillon. Nos recherches restent vaines. Arrivés sur la place Belcour, nous nous arrêtons et nous apprenons que le capitaine D.... est parti directement sur Perpignan en emportant la solde du détachement, qui s'élève à un peu plus de trois mille francs. On peut juger la tête que nous faisons en apprenant le départ précipité de notre chef de détachement et son acte de félonie. Notre position n'est pas très brillante ; la plupart d'entre nous n'ont pas d'argent ; alors, parmi nos sous-officiers se forme une députation pour aller au bureau de la place réclamer nos billets de logements ; ils nous sont refusés sous le prétexte que l'on ne sait pas par quel ordre nous nous trouvons à Lyon. Voyant que l'on ne veut pas nous loger, notre députation se rend près du chef de gare pour nous faire partir, celui-ci nous fait la même réponse et après quelques insistances, il donne pour prétexte qu'il n'a pas de wagons disponibles à la gare pour nous emmener. Enfin, voyant ces deux tentatives échouer, nous nous disposons à chercher un gîte pour la nuit : les plus heureux, comme partout, sont naturellement ceux qui ont de l'argent, ils vont loger en ville ; ceux qui n'en n'ont pas couchent pêle-mêle sur les planchers des salles d'attente de la gare du chemin de fer ; d'autres enfin, moins heureux encore, couchent sur les bancs du square de la place Belcour.

Vers minuit, parmi les voyageurs qui viennent pren-

dre des billets à la gare avant le départ du train, se trouve un sous-intendant qui, pour passer, pousse du pied un de nos dormeurs en disant : « Avec des fainéants pareils, il n'est pas étonnant que la France soit vaincue ». Un des nôtres lui répond : il vous sied bien de venir nous insulter dans notre malheur, vous qui n'avez pas vu l'ennemi, vous dont l'administration nous a laissé avoir faim sur les champs de bataille, vous dont les vêtements n'ont pas été souillés par le sang et la poudre, vous qui n'avez eu que des beaux appartements pendant cette campagne, pendant que nous, nous n'avions le plus souvent que le linceul de neige pour lit. Nous sommes donc des misérables parce que nous avons défendu loyalement notre pays ? Nous sommes donc des misérables parce que nos vêtements sont en lambeaux ? Nous sommes donc des misérables parce qu'aujourd'hui notre chef de détachement nous a extorqué notre solde et que nous sommes obligés de coucher çà et là comme des pestiférés ?

Le sous-intendant ne trouvant ou ne voulant rien répondre à nos objections, juge prudent d'entrer dans la salle d'attente des premières avec son billet, puis tout rentre ensuite dans le silence.

Le 22, 9 heures du matin : voyant que nous sommes agglomérés sur la place Belcour et en face du bureau de la place, que l'on ne peut nous disperser par la force, qu'enfin des cris séditieux commencent à s'échapper de toutes parts dans nos groupes, on se décide à nous faire une distribution d'une ration de pain par homme, comme à des lions affamés, auxquels le dompteur donnerait un morceau de viande pour assouvir leur faim dans la crainte qu'ils ne brisent leurs chaînes.

A quatre heures du soir, une émeute éclate à la Guillotière, on vient aussitôt nous prévenir qu'il faut que

nous partions. La veille on nous a dit qu'il n'y avait point d'ordre pour nous loger, point de wagons pour nous emmener ; maintenant on trouve des wagons et les ordres nécessaires pour nous faire partir à l'approche de l'émeute ; sans doute que les autorités civiles et militaires de la ville ont vu qu'elles n'avaient point gagné notre estime et qu'il est urgent, par notre départ forcé, de retirer 600 hommes déterminés à l'émeute. A 6 heures du soir, le train s'ébranle et nous sommes dirigés sur Cette.

Le 23, 6 heures du matin : nous arrivons dans cette dernière ville ; nous descendons des wagons et on nous donne l'ordre de nous rassembler sur la place de la gare à une heure de l'après midi. Nous allons profiter de ces quelques heures de répit pour visiter la ville.

Cette ville est bâtie en amphithéâtre : sur un de ses flancs, ses maisons sont parsemées de quelque feuillage que les feux de l'aurore dorent de mille couleurs. Au loin, à l'horizon, le mont Canigou, ce géant des Pyrénées, montre sa tête couronnée de neiges éternelles, au-dessus de ses campagnes stériles, élevant sa cime jusqu'aux nues. A l'intérieur, la ville n'offre rien de remarquable que son commerce actif : elle a une population de 24.000 habitants.

Une heure, comme l'ordre nous a été prescrit ce matin, nous sommes tous rassemblés sur la place de la gare. On nous fait monter dans les wagons et, cette fois, nous sommes dirigés sur Perpignan.

Quel contraste de température entre les Pyrénées et les montagnes du Jura : ces dernières ainsi que leurs vallées, sont encore couvertes de neige, ici, le soleil a déjà sa chaleur d'été, et partout sur notre passage, nous pouvons admirer à notre droite les beaux paysages des Cévennes et des Pyrénées. Que de précipices à traverser pour

franchir ces chaînes de montagnes ; de grands ponts d'une seule arche s'élancent d'un flanc à l'autre au-dessus de ces précipices, rien de plus imposant que la structure et la situation de ces constructions jetées dans l'espace et naissant dans l'air blanc et humide qui semble tomber à regret dans les ravins.

Les routes, dans quelques-uns de ces défilés, s'élèvent en forme de spirales autour des rochers dont les pointes aiguës sont couvertes de neiges éternelles ; à leurs pieds s'étendent des gazons toujours verts, émaillés de mille fleurs qui répandent les plus doux parfums.

La vigne, le figuier, le grenadier, l'olivier et beaucoup d'autres arbres couvrent les plaines, et en font de grands jardins. Là, c'est un bois qui semble couronner une montagne et forme une nuit que les rayons du soleil ne peuvent percer, on n'y entend que le chant des oiseaux ou le bruit des ruisseaux qui se précipitent du haut des rochers, et tombent à gros bouillons pleins d'écume en s'enfuyant à travers la campagne, et par leurs mille détours semblent se jouer au milieu de ces belles vallées et ne vouloir plus quitter ces lieux enchanteurs.

Le train a bientôt franchi l'espace qui nous sépare de Perpignan ; nous sommes à quatre kilomètres de cette dernière ville, nous apercevons déjà les hautes tours crénelées de son castillet, sa citadelle et ses fortifications construites par le célèbre ingénieur Vauban.

Sur la gauche, l'horizon est formé par la mer ; sur la droite, ce sont des montagnes et des rochers qui semblent élever leur crête jusqu'aux nues. Enfin, le soleil est déjà caché derrière la crête neigeuse du Canigou, et semble par ses derniers crépuscules, ne pas vouloir se laisser d'éclairer ce magnifique panorama formé à souhait pour le plaisir des yeux.

A 8 heures du soir, le train s'arrête : nous sommes à Perpignan ; on nous fait descendre des wagons, et l'on nous conduit à la citadelle. Ici, contrairement à notre arrivée dans notre lieu d'internement en Suisse, où tout était préparé pour nous recevoir, nous n'avons que le froid et humide pavé des chambres de cette ancienne forteresse. La salle de police ou la prison sont réservés pour ceux d'entre nous qui ont la témérité de réclamer les droits de leurs camarades, c'est-à-dire à notre chef de détachement, qui se trouve en ce moment à la caserne, la solde de nos quatre journées de route.

Nous sommes obligés de nous coucher sans manger. En voyant ces actes de brutalités commises contre ceux qui ont réclamé, combien nous regrettons de ne plus être en campagne. Là, au moins, la peur de nos balles nous ferait respecter de ce fier officier qui, après avoir extorqué 3.000 francs à de pauvres soldats, prend la devise des Prussiens. « La force prime le droit », parce qu'il se trouve dans une citadelle où salles de police, prisons, cachots sont à sa disposition pour y incarcérer ceux qu'il lui plaira.

Oh ! armée française, voilà avec quelle discipline on va te conduire, sous le prétexte que tu n'as pas fait ton devoir sur les champs de bataille. Quant à ceux qui t'ont conduite, ils disent que si tu as été vaincue, c'est le manque de discipline dans les rangs, bien que des milliers de tes soldats sont tombés sous les balles de la cour martiale, et que Frœschviller, Wissembourg etc... prouvent que chaque fois que tu t'es présentée devant l'ennemi, tu lui as fait payer cher ta présence.

Le 24, à la pointe du jour, en nous réveillant, nous apercevons des légions de poux sur le pavé : chacun s'empresse de se lever pour fuir au plus vite cette armée d'un

nouveau genre. La caserne est consignée pour notre détachement. Nous n'avons point de vivres et le plus grand nombre d'entre nous n'ont point d'argent. Nous sommes obligés d'aller solliciter nos nouveaux camarades du 42^e de Ligne pour partager avec nous leur gamelle et leur pain.

Le 25, au matin, nous n'avons pas encore de soupe, sous le prétexte qu'aucun de nous n'a voulu se lever pour la préparer (ce qui est complètement faux).

Enfin, à 5 heures du soir, on sonne à la soupe, et on nous fait une distribution de pain : nous sommes, à partir de ce jour, traités comme nos nouveaux camarades, notre détachement forme le 4^e bataillon du 42^e de Ligne.

Nous ne saurions passer sous silence l'acte de probité du capitaine Girardot, car il prouvera que si nous avons eu des capitaines D.... (voir page 161) nous possédions aussi dans nos chefs des capitaines Girardot. Le 29 mars 1871, l'arrivée de M. Girardot est annoncée ; cette nouvelle est accueillie avec joie par les soldats de son ancienne compagnie, car le soir de Beaume-la-Rolande (voir page 65) après avoir laissé notre capitaine dans l'ambulance prussienne, nous ne comptons plus le revoir.

A 10 heures du matin, l'on fait rassembler dans la cour de la citadelle les trente-trois survivants sur les 240 hommes dont se composait, au début, la 2^e compagnie du 2^e bataillon. M. Girardot après avoir demandé des nouvelles de tous les présents et de ceux qui ne viendront plus, nous annonce qu'au moment où il a été blessé il était porteur du bon de l'ordinaire s'élevant à 198 fr. et qu'il va faire remettre à chacun sa part qui s'élève pour chaque survivant à la somme de 6 fr. Cet acte de probité est accueilli avec reconnaissance par tous, et nous lui souhaitons bonne chance au 8^e de Ligne notre ancien

régiment, Messieurs les officiers étant dirigés sur leur ancien régiment.

Le 1^{er} juin 1871, on nous fait enlever les numéros jaunes qui sont sur nos képis pour nous en faire mettre des rouges comme ceux du 42^e de Ligne. — N'ayant plus de marque distinctive avec ce régiment, nous arrêtons ici l'historique du 42^e Régiment d'Infanterie de Marche.



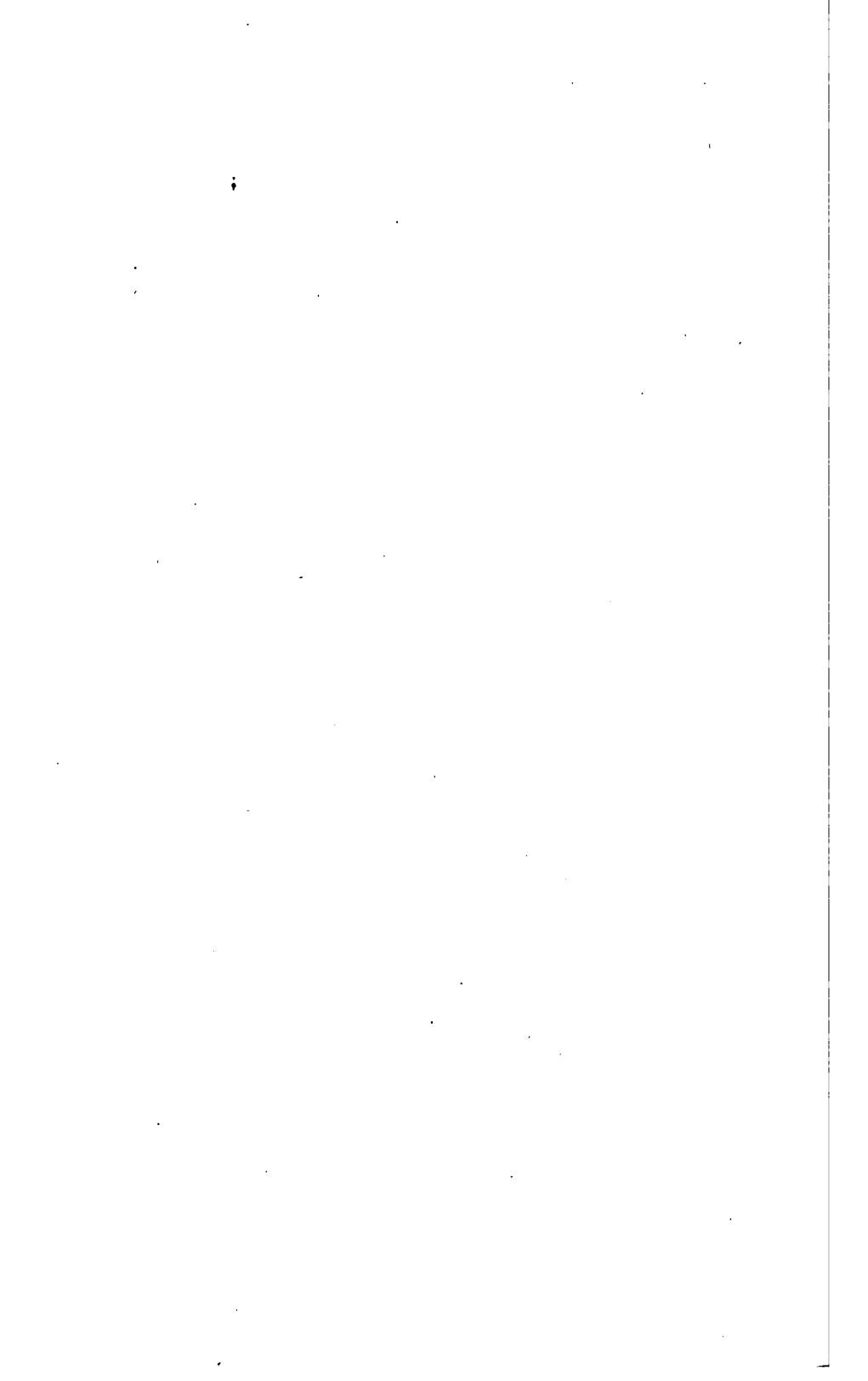


TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	1
Avant-propos.....	21

PREMIÈRE PARTIE

ARMÉE DE LA LOIRE.....	23
------------------------	----

La déclaration de guerre. — Sarrebruck. — Sedan. — Le 4 Septembre. — Départ. — Compagnies de guérillas sur la Loire. — Une aurore boréale. — L'inconvénient du bivac. — 1^{re} Armée de la Loire. — Fausse alerte. — Un prêtre patriote. — Dialogue. — Le *Chant du Départ*.

DEUXIÈME PARTIE

ARMÉE DE L'EST.....	93
---------------------	----

Villersexel. — Héricourt. — L'armistice. — Les forts de Jougne.

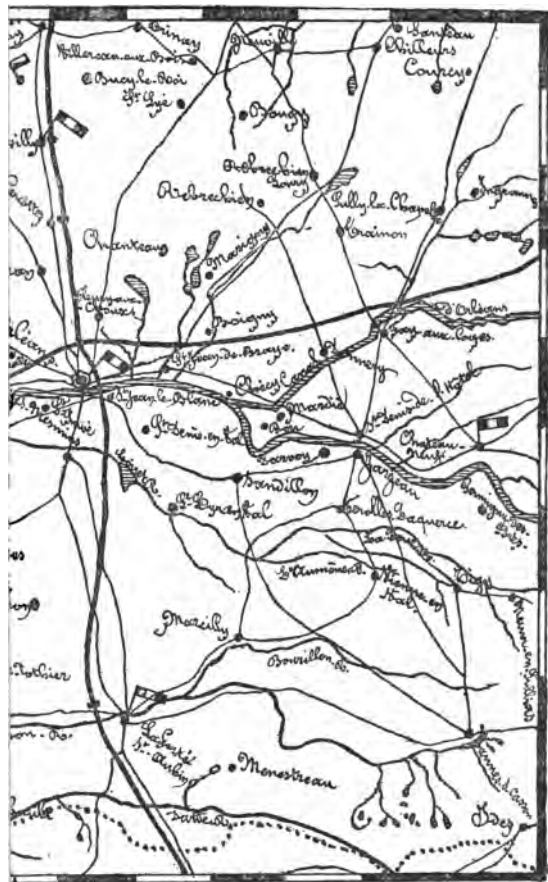
TROISIÈME PARTIE

CAPTIVITÉ ET RENTRÉE EN FRANCE.....	142
-------------------------------------	-----

Captivité. — Le colonel Charras. — Discours d'adieu du colonel fédéral aux internés français. — Rentrée en France. — Hiérarchie civile et militaire pendant la guerre de 1870-71.



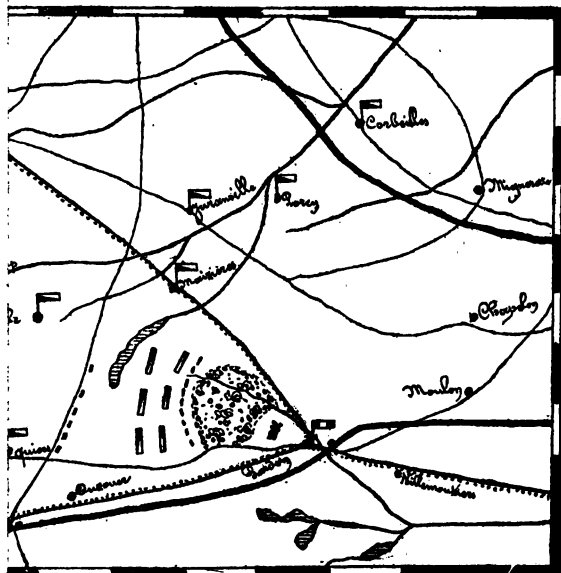
PLAN 1



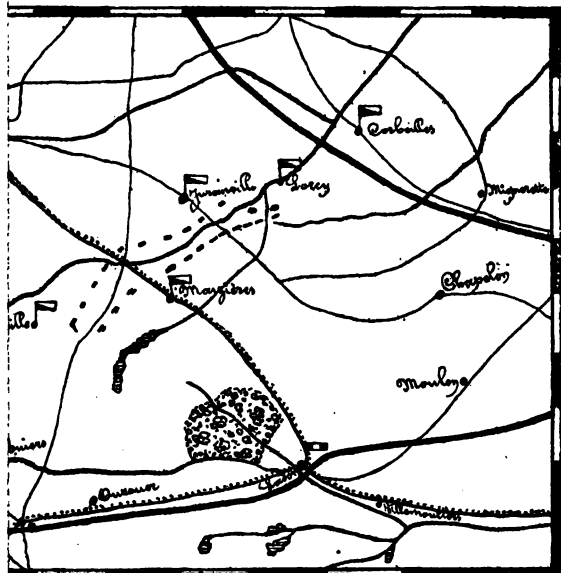
ONS D'ORLÉANS



PLAN 2

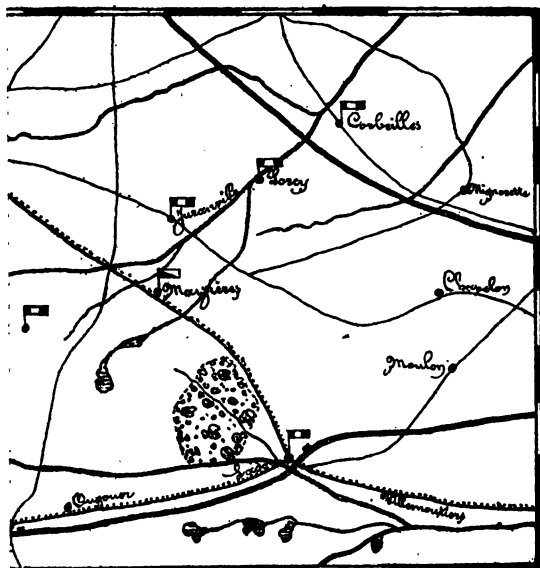


PLAN 3

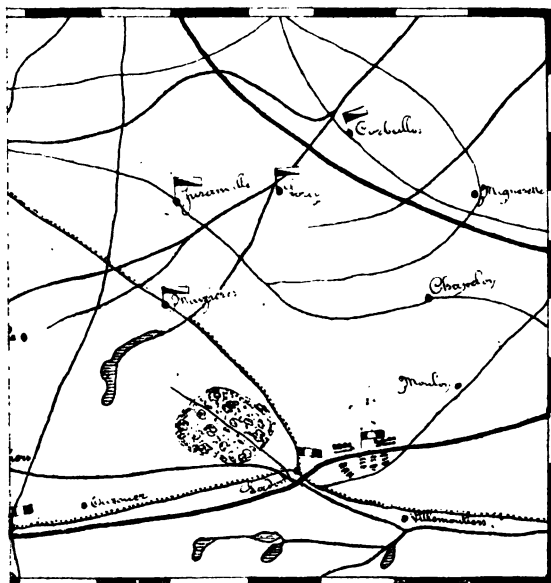




PLAN 4

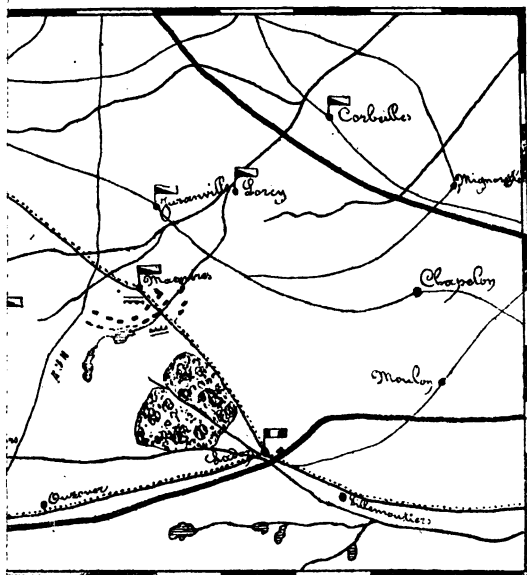


PLAN 5

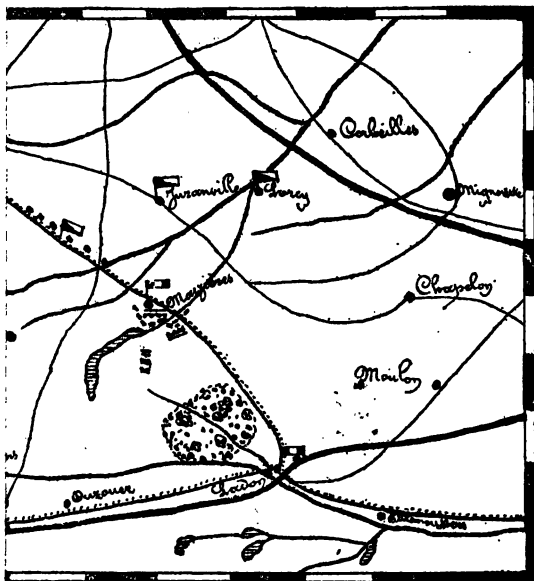




PLAN 6

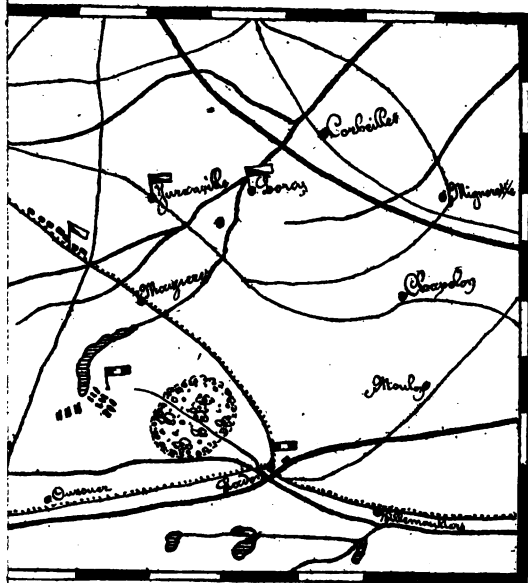


PLAN 7

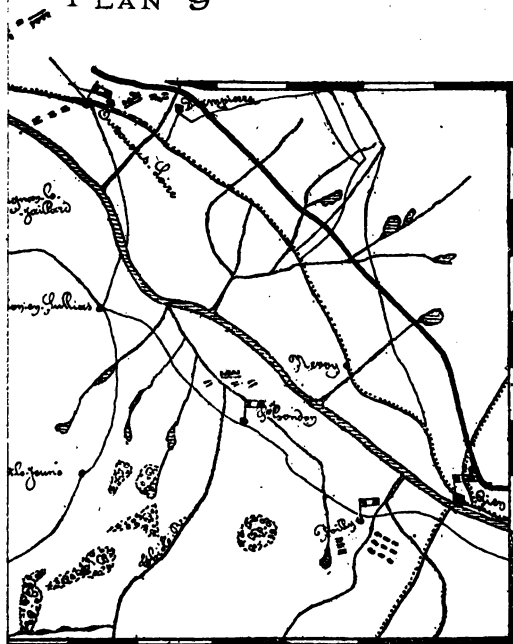




PLAN 8

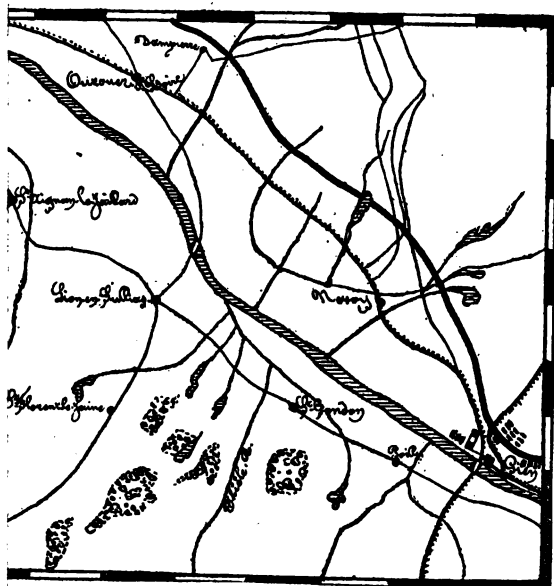


PLAN 9

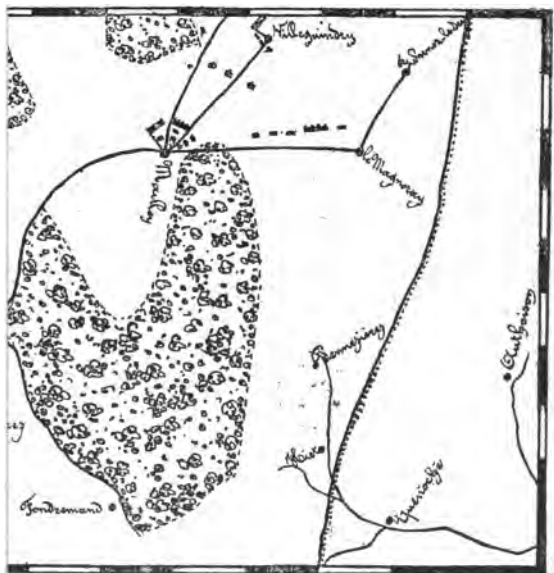




PLAN 10

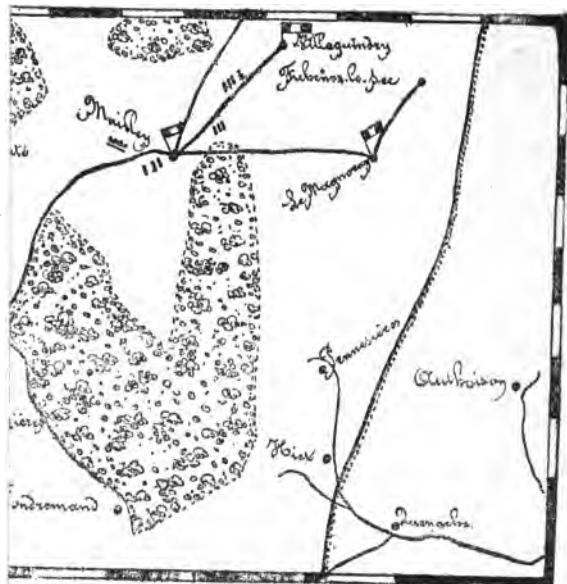


PLAN 11

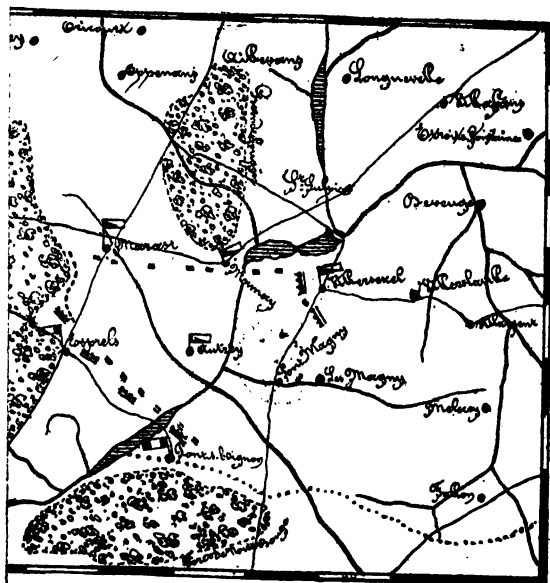




PLAN 12

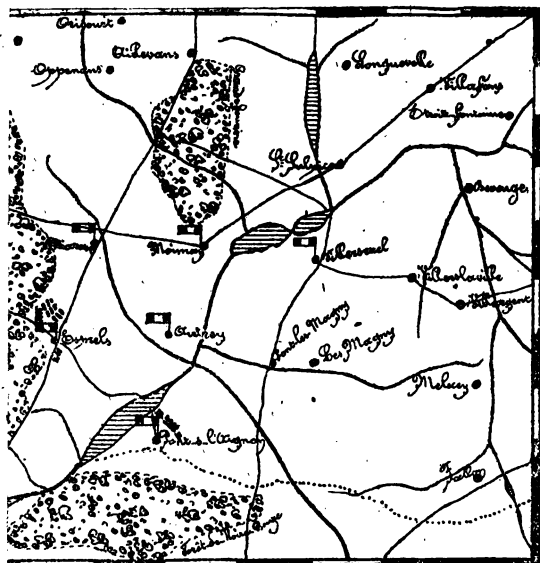


PLAN 13

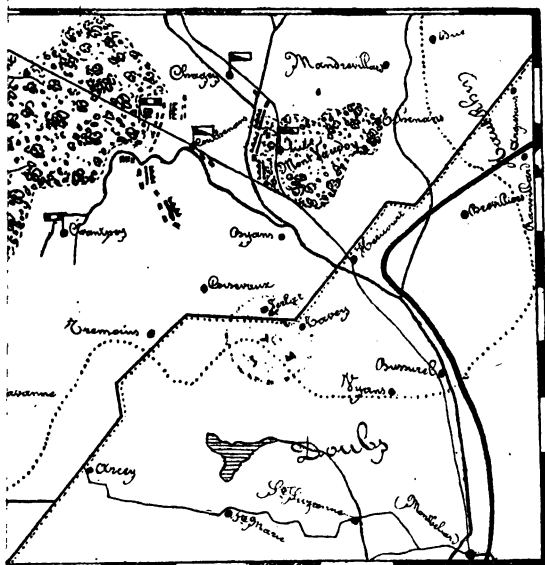




PLAN 14

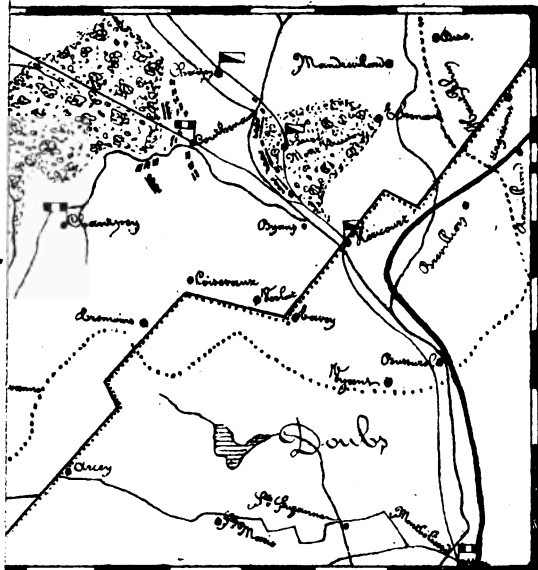


PLAN 15

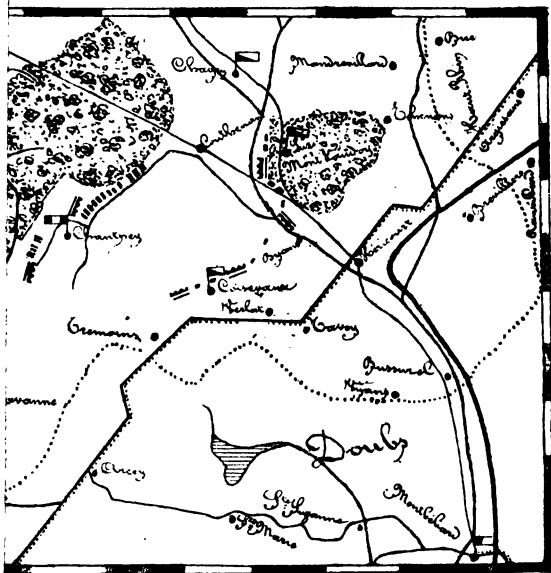




PLAN 16

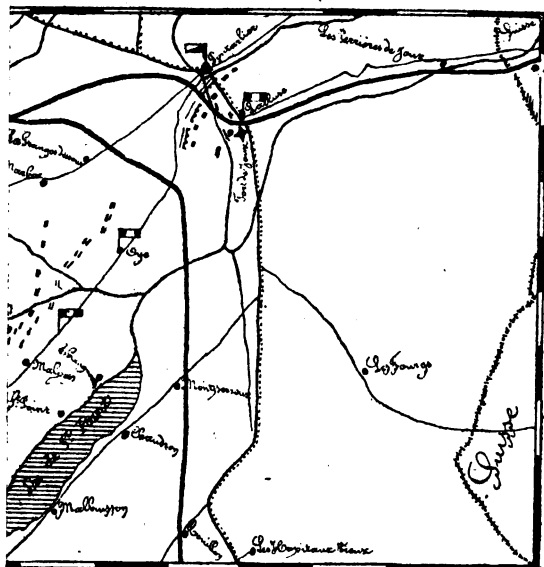


PLAN 17

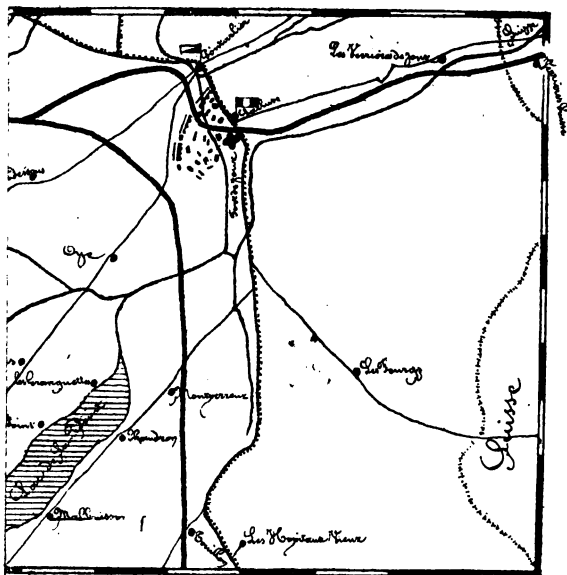




PLAN 18



PLAN 19







RÉCEPTION

A GRAY

DE L'ARCHEVÊQUE CLAUDE D'ACHEY

EN 1651

INTRODUCTION

ORIGINE DE CLAUDE D'ACHEY. — SA JEUNESSE. — SON ÉLECTION A L'ARCHEVÊCHÉ. — ÉTAT DE LA FRANCHE-COMTÉ PENDANT LA GUERRE DE DIX ANS. — L'ŒUVRE DE CLAUDE D'ACHEY.

Claude d'Achey est issu d'une famille ancienne, qui avait eu de belles alliances, faisait remonter sa généalogie au XII^e siècle, et atteignit au commencement du XVI^e sa plus grande prospérité (1).

Jean d'Achey, page de Charles-Quint, puis gentilhomme de la bouche de l'empereur, devint bailli d'Amont, gouverneur de Dole et chevalier d'honneur du Parlement : on le regardait comme un des gentilshommes les plus vertueux de son époque ; et quand, après un siècle environ, son cadavre fut trouvé exempt de corruption dans le

(1) La généalogie des d'Achey est dans Dunod de Charnage : *Mém. pour servir à l'histoire du Comté de Bourgogne*, 1750, p. 207 ; Varin d'Audeux : *Nobiliaire* (ms. des bibl. de Vesoul et de Besançon).

chœur de la chapelle des Clarisses, le peuple bisontin l'eût volontiers vénéré comme un saint, si l'archevêque, son petit-fils, avait bien voulu le tolérer : mais il refusa d'aller voir le cadavre, et se fit seulement apporter un crucifix trouvé dans ses mains, qu'il échangea avec celui qui était placé dans sa propre chambre (1).

Jérôme d'Achey, baron de Thoraise, seigneur de Veureux, Velleclaire, Villerschemin, Audeux, Pelousey, etc. fut aussi bailli d'Amont, puis gouverneur de Gray : il paraît avoir été un soldat vaillant, énergique, porté quelque peu à la colère, mais loyal, exempt de haine et de rancune à l'égard de ses adversaires, pieux enfin et zélé pour toutes les œuvres de charité que Gray vit se multiplier à cette époque (2).

Sa femme était Rose de Bauffremont, qui en 1613 fit don aux Capucins de Gray de la célèbre statuette de Notre-Dame de Montaigu. En 1622, cette noble dame assura l'établissement des Ursulines à Gray (3).

Claude d'Achey, leur fils aîné, naquit à Gray le 18 septembre 1594 : il eut pour parrain Claude de Vergy, comte de Champlitte, gouverneur de la Franche-Comté, et pour marraine dame Péronne Perrenot de Granvelle, femme du sieur de la Villeneuve et nièce de l'illustre cardinal. Ses frères furent Charles, plus tard époux de Françoise de

(1) *Bibliothèque Séquanais*, t. 2^e, par Lampinet, f° 105, v°. (Mss de la bibl. de Besançon, 944).

(2) Voir notre réédition de l'*Histoire de Gray*, par Gatin et Besson, 1892, page 273, une note de M. Julien Feuvrier, publiée dans ce Bulletin en 1903, enfin la notice consacrée à la Confrérie de la Croix de Gray, dans l'*Annuaire de l'arrondissement*. Jérôme d'Achey, bienfaiteur de cette confrérie, obtint le 16 avril 1614 le privilège d'avoir son tombeau dans le chœur de la chapelle, et il y fut inhumé le 24 janvier 1616. (*Arch. de la Haute-Saône*, G. 125). Il avait fait octroyer par le pape en 1615 à cette Confrérie, grâce à l'intervention de LL. AA., la faveur de l'autel privilégié. (*Ibid.*).

(3) M^{me} de Thoraise mourut en 1635. (Emile Longin : *Le manuscrit de Jacques Cordelier*, Lons-le-Saunier, Decluime, 1898, br. in-8°).

Scey, Emmanuel, qui devint carme déchaussé ; et il eut une sœur, Béatrice, qui épousa François de Poligny.

Après quelques années, ses parents l'envoyèrent à Besançon et le confièrent aux soins de son aïeule paternelle, Marguerite Perrenot, sœur du cardinal, personne dont la piété faisait l'édification de la ville, où elle fut une des premières à donner l'exemple de la communion hebdomadaire. Cette digne parente le confia aux soins d'un savant jésuite, le P. Parandier, d'Embrun. Celui-ci, dans son zèle tout apostolique, faisait représenter à Besançon par des enfants les personnages des mystères : il réserva un jour le rôle du Christ enfant à Claude d'Achey, qui, dit un de ses biographes, était l'enfant le plus beau, le mieux fait et le plus gracieux de la province.

Devenu adolescent, Claude d'Achey, probablement sur le conseil du P. Parandier, fut envoyé en Lorraine afin de devenir novice dans la compagnie de Jésus ; mais sa santé ne fut pas assez bonne pour qu'il pût s'adonner à un travail assidu. Il fut obligé de cesser d'étudier pendant quelque temps ; puis il alla suivre à Douai des cours de théologie scolastique. Le jeune Comtois s'y fit remarquer par son application et la netteté de son intelligence, qui lui permettait de résoudre promptement les questions les plus subtiles. La pureté de ses mœurs était telle, qu'une femme étant venue un matin le provoquer jusque dans son lit, le jeune étudiant, suivant l'exemple de plusieurs saints, la chassa de sa chambre à coups de bâton.

Claude d'Achey aurait pu être un imitateur obscur des vertus de Louis de Gonzague et de Stanislas Kostka : mais son oncle Claude de Bauffremont, abbé de Balerne, chanoine et grand chantre de l'église de Besançon, ayant été chargé de porter à l'archiduc Albert, administrateur des Pays-Bas, les vœux des États de Franche-Comté, re-

fusa l'abbaye de Baume, que le prince lui offrit plusieurs fois avec instances, et le pria de la donner à son neveu, qui étudiait alors la théologie à Louvain et donnait de très grandes espérances. Baume avait un grand renom depuis longtemps, et l'on répétait cet adage :

Baume et Gigny
Ont fondé Cluny.

Différents procès amenèrent à Rome et à Paris le nouvel abbé de Baume, et lui valurent de précieuses relations dans la curie romaine comme dans le monde des lettrés : le célèbre Louis Guez de Balzac le compta au nombre de ses correspondants. (1)

Député à son tour par le clergé de Franche-Comté auprès de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, qui gouvernait seule les Pays-Bas après la mort de son époux l'archiduc Albert, Claude de la Baume rencontra bientôt à Bruxelles le marquis de Bedmar, cardinal de La Cueva, qui ayant pu apprécier ses connaissances, son tact et ses capacités, demanda pour lui en cour de Rome un canonikat à l'église métropolitaine de Besançon, et l'obtint au bout de peu de temps. Le nouveau chanoine, grâce à l'appui de son oncle, fut élu haut doyen.

Claude d'Achey remplit très dignement cette haute fonction ; et après la mort de l'archevêque François de Rye, il fut choisi à l'unanimité pour le remplacer, le 23 mai 1637. C'est alors que commence une nouvelle période de sa vie.

L'archevêque élu fut très peiné d'apprendre que son élection avait suscité des jalousies parmi des hommes qui n'avaient pas même osé faire une opposition ouverte à sa candidature. Il s'épancha dans le cœur d'un ami sincère,

(1) Bibl. de Besançon, Coll. Chifflet, t. 147 f° 339 (*Vie de Mgr d'Achey*).
Bibliothèque Séquanaise, n. (Mss. 944, ib.).

Jules Chifflet, et lui écrivit, entre autres choses, que son élection avait été la plus canonique de toutes celles qui avaient été faites à Besançon depuis un siècle.

Zélé pour l'épuration des mœurs du clergé comtois en général, et des chanoines de Besançon en particulier, il retira les sceaux à un des plus influents de ces derniers, parce qu'il gardait chez lui une femme de mauvaise renommée : ce mauvais prêtre se vengea en intriguant à Rome pour empêcher l'envoi des bulles d'intronisation du nouvel élu, et suggéra même au prince Thomas de Savoie de réclamer pour son frère, le cardinal Maurice, le siège archiépiscopal, qui lui permettrait de jouer un rôle important dans les diètes d'Allemagne et d'y combattre l'influence du roi de France. Mais le prince Thomas s'honora en repoussant ces insinuations, et Claude d'Achéy fut agréé par le souverain pontife. « Il y a longtemps, écrivait le prélat à Jules Chifflet, que l'envie et la médisance de Bourgogne a passé en proverbe, mais ie n'eusse jamais creu qu'elles deussent se déborder avecque tant de véhémence contre moy, qui n'ay désobligé personne que ie scache, et qui ne fais que d'accepter une chose que ie n'ay pas demandée et qui m'a esté offerte volontairement (1) ».

C'est seulement le 14 décembre 1638 que le prélat prit possession de l'archevêché (2).

L'épiscopat de Claude d'Achéy commençait au milieu même de la guerre de Dix ans, qui accumula dans la Franche-Comté ruines sur ruines et débris sur débris, et pendant laquelle la peste et la famine ajoutèrent leurs ra-

(1) 28 juin 1637. Inv. des Arch. du Doubs, G. 203. A. M. de Bellefontaine, chapelain de l'oratoire de S. A. R. à Bruxelles. Bibl. de Besançon. Coll. Chifflet, 93.

(2) Inventaire des Archives du Doubs. G. 203. Il prit pour armoiries : écartelé, au premier de gueules à deux haches d'or mises en pal et adossées (Achéy) au second, vairé d'or et de gueules (Bauffremont). — Abbé Loye : *Hist. du Diocèse de Besançon*, III. 390

vages à ceux de la guerre, de telle sorte que des cantons entiers furent dépeuplés. Le prélat eut quelque peine à trouver de l'argent pour payer ses bulles. Ses revenus étaient réduits presque à rien : « Baume, écrit-il, comme étant sur la frontière, a été le premier objet de la furie des François ; tous les villages qui en dépendent ne me rapportent pas un sou de revenu. Gy, qui est le principal membre de l'archevêché, a été pillé, brûlé et rançonné par Weimar, Mandeurre de mesme, enfin il faut que je vive de mon peu d'espargne qui ne peut durer longtemps, étant fort petite, veu que iamais ie ne me suis plû à thésauriser ».

Un jour, M. de Sarmiento lui demanda si l'archevêché avait de grands revenus. On était à dîner : « Je vous les ferai voir à la sortie de la table », répondit-il. Quelques instants après, on se leva, et l'archevêque lui montra le moulin de Chamars. « Tous les revenus de l'archevêché sont en ce moulin ».

M. de Sarmiento lui fit donner l'abbaye de Montbenoit, dont les revenus lui permirent de soulager les malheureux paysans qui s'entassaient dans les murs de Besançon (1). Pour son fidèle ami Jules Chifflet, il obtint le prieuré de Dampierre-sur-Salon.

De temps à autre, à l'imitation de François de Rye, son vaillant prédécesseur, le prélat dut prendre le casque et la cuirasse, pour faire face sur les remparts de Besançon aux soldats de Louis XIII et de son allié Bernard de Saxe-Weimar. Digne héritier de ses aïeux, il portait la pique avec autant de fermeté que la crosse épiscopale. Une

(1) *Bibliothèque Séquanais* : Ms. de la Bibl. de Besançon, par Lampinet, t. 944, 2^e volume. C'est seulement le 15 février 1646 qu'une bulle d'Innocent XI mit l'archevêque en possession de la commende de cette abbaye. *Ib* Coll. Chifflet, t. in, f^o 189).

lettre de son maître d'hôtel et secrétaire Bresselet nous donne ces détails :

« Hier l'ennemy fut à Trois Chastel... .. enuyron le midy et tuâ vingt vignérons qui trauailloient, prit le bestail de cette ville ; l'on donna allarme partout, où Monseigneur avecque tout le clergé qui le suyoit en armes en bon ordre alla sur les remparts en habit court avec sa picque, et ne sortit point qu'après la retraite de l'ennemy, et n'a pas enuye de rien manquer pour le seruice de Dieu, de son roy et de la très auguste maison d'Autriche. Il encourage le peuple d'aller avec une allégresse, et leur a dit que jamais il ne les quitteroit, comme estant ses enfans, et que luy mesme le premier il vouloit aller à la bresche, qu'ils prinnsent bon courage, que nous auions bon maistre

« Sæmbedy il fit les ordres et confirma une infinité de personnes et principalement de la montagne qui se sont retirés icy ; vous protestant que j'en ay veu de cinquante ans et de quarante à l'ordinaire. Je vous laisse à penser comme la chose pouvait aller ; toute la semaine sainte il veut confesser dans la métropolitaine, ce que j'apprehende fort pour sa santé, à raison des maladies contagieuses, que les pauvres personnes ne vivant que de charrongnes cela leur fait un mauvais aliment dont l'approche n'en peut estre que grandement préjudiciable, oultre ce que l'on vous pourra asseurer comme point de prebstres de son diocèse ne veut pas faire à raison des contagieuses maladies, il ne laisse par les rues de confesser les corps mourant de pauvreté, et s'approche de leurs visages.... »

Besançon, le 25 mars 1639.

Ce prélat, zélé comme Charles Borromée, eut à lutter contre des oppositions inattendues.

Dans Besançon même, avant la fin de la guerre de Dix ans, les droits séculaires de l'archevêque furent plus d'une fois violemment contestés par le corps de ville. Les co-gouverneurs prétendaient annihiler son droit de juridiction, et quelques-uns allèrent jusqu'à dire qu'il fallait chasser tous les prêtres de la ville. Le prélat s'en plaignit à l'Empereur, au roi d'Espagne, et enfin à la cour de Rome, qui lui permit de frapper la cité de la censure et de l'interdit.

L'archevêque ne put se résoudre à user de telles armes contre ses concitoyens, qui luttèrent bravement pour défendre la cause du roi catholique : il montra beaucoup de patience, de prudence et de modération, pendant plus de deux ans que se renouvelèrent ces conflits, et trouva quelque consolation en voyant avec quelle ardente piété le peuple remplissait les églises à son appel, quand il ordonna des prières de quarante heures afin que la paix fût donnée à la malheureuse province (1). Claude d'Achey employa plusieurs fois de préférence les moyens de douceur, et s'assit même à la table des co-gouverneurs.

Le 7 avril 1645, un traité mit fin à ces longs dissentiments : les co-gouverneurs s'engagèrent à ne pas s'opposer aux pouvoirs de l'officialité ou tribunal de l'archevêque, à propos de la publication des testaments et de leur exécution par l'official seul, jusqu'à discussion des immeubles exclusivement : la justice du prélat garda le droit d'ordonner des saisies contre le maire ; et on régla d'un commun accord les droits de l'archevêque sur le haut moulin (2).

C'est encore à force de tact et de prudence que le prélat, grâce à son esprit conciliant, sut éviter tout grave conflit avec le parlement de Dôle, qui, grâce à ses attributions administratives, empiétait alors de plus en plus sur les pouvoirs des archevêques et des gouverneurs. Jules Chifflet constate, dans ses mémoires, qu'il se rendait aimable à tous les ordres (3).

Au milieu de tant de soins, de chagrins et d'angoisses, le prélat, fort éloigné du semi-rationalisme gallican, et

(1) Inventaire des Archives du Doubs, G. 203 : Conférence avec le chapitre pour des prières publiques ; 12 janvier 1639.

(2) Papiers Chifflet, vol. 18^e f^o 261-397 : Notes sur les archevêques de la ville de Besançon. Bibl. de Besançon, ms. n. 80.

(3) Mém. et documents publiés par l'acad. de Besançon, vi, 8.

accoutumé dès son enfance à entendre parler des nombreux miracles obtenus de la Vierge dans sa ville natale, était porté à chercher au ciel un appui que le roi d'Espagne ne pouvait assurer ni à lui ni à la province.

N'assurait-on pas qu'à Salins, chez les carmélites, une image de la Vierge avait versé des larmes, comme pour annoncer aux Franc-Comtois la continuation des fléaux qui les frappaient ? Une statuette de Notre-Dame de Montaigu, donnée par Claude d'Achey lui-même au couvent des Ursulines de Lyon, n'y avait-elle pas opéré une guérison surnaturelle ? A Besançon, une autre statuette de Notre-Dame de Montaigu n'avait-elle pas fait un miracle analogue ? On avait rapporté aussi à l'archevêque qu'une âme choisie, pendant la sainte messe, avait vu sortir du tabernacle, mais pour y rentrer à l'instant, l'Enfant Jésus tenant un fléau à la main, en témoignage de l'adoucissement de son courroux, grâce aux prières qu'on lui transmettait par l'intermédiaire de sa sainte Mère (1).

Le pieux prélat pensait encore à prier saint Joseph, l'avocat des causes désespérées.

Il écrivait à ce sujet :

« Une religieuse de la Visitation (elle se nomme sœur Claude-Catherine Rondot), aiant demeuré seize mois sans peuvir se soutenir sur ses pieds, fit trois neuvaines à l'honneur de St Joseph. Le dernier jour de la dernière elle se leua et marcha sans difficulté, et ce qui est remarquable est que cette guérison lui arriua le mesme iour et presque à la mesme heure que l'on ordonnait dans le synode que la feste de ce grand saint se célébrerait doresnauant en ce diocèse comme le dimanche. Voicy les paroles du décret : *Cum sacra rituum congregatio, sanctissimo domino nostro felicitis memoriæ Gregorio XIII approbante an fuerit diem festum S. Josephi sponsi Beatissimæ Genitricis Dei Mariæ, deinceps perpetuis futu-*

(1) Bibl. de Besançon. Ms. Notes sur les archevêques de la ville de Besançon, II. — Bibl. Séquanais, II. — Coll. Chifflet, III, f^o 158 (Relation d'une guérison miraculeuse opérée à Lyon, par une Vierge de Montaigu, que l'on tenait de l'archevêque de Besançon : 29 mars 1642).

ris temporibus sub observantia et præcepto comprehendi cunctosque Christi fideles ubique terrarum ab omni opere servili eo die abstinere et cessare debere, ex gravibus multisque causis duximus dictum decretum per hanc nostram diocesim publicandum prout in præsentì synodo publicamus, et per omnes et singulos decanos rurales, et illorum Parochos publicari quamprimum tum poterit. Mandamus.... etc., 3 junii 1642 (1).

« M. Jannet et M. Garinet ont vu ceste bonne fille et adouvent qu'il y a du surnaturel en sa guérison, mais qu'il est à propos, pour mieux connoître le miracle, d'attendre si l'humeur qui couloit sur les iambes de la patiente se déchargera point sur quelque autre partie du corps. Je vous enuoyeray Dieu aydant leur aduis dans un mois, que nous nous donnerons la patience d'attendre le succes de cette affaire, où il ne faut rien précipiter, car ie crois qu'il est plus expédient de laisser passer sans mot dire cinquante vrais miracles que d'en publier un seul qui ne soit pas bien auéré. »

D'après cette sage manière de juger, Claude d'Achey défendit de publier de nouveaux miracles dans son diocèse sans son autorisation : si sa foi était ardente, elle n'était pas moins éclairée (2).

Comme ses maîtres, les pères jésuites, l'archevêque aimait à propager la dévotion à la Vierge Marie. A la requête du corps de ville de Besançon, il adopta l'Immaculée Conception comme fête patronale de son diocèse, et celle des saints Ferréol et Ferjeux comme fête patronale de la cité. Le 13 septembre de la même année 1643, il ordonna une procession du saint Sacrement et consacra la ville et le diocèse à la Vierge immaculée.. De son côté, le parlement ordonna aux magistrats des villes de faire so-

(1) Traduction : « Avec l'approbation de notre très saint Seigneur Grégoire XIII, d'heureuse mémoire, la sainte congrégation des rites a décidé que la fête de Joseph, époux de la Bienheureuse Marie, Mère de Dieu, serait à jamais dans l'avenir comprise dans celles qui sont observées de précepte, et que tous les fidèles du Christ de l'univers devraient ce jour-là s'abstenir de toute œuvre servile. Pour des raisons graves et nombreuses, nous avons décidé que ce décret serait publié dans notre diocèse, comme nous le publions dans le présent synode, et ordonnons qu'il sera publié le plus promptement que faire se pourra par tous et un chacun doyens ruraux et par les curés.... 3 juin 1642. »

(2) Abbé Loye, *Hist. du Diocèse de Besançon*, III, 403.

lenniser la fête de l'Immaculée Conception, pour remercier la Vierge de sa protection et l'implorer pour une paix bien nécessaire à la province (1). Grâce à ses soins, on distribua un million d'images de Notre-Dame Libératrice.

Le 18 octobre 1643, le prélat autorisa une association des Dames de la Conception immaculée, que le Saint Siège approuva en 1646. Ses lettres sont remplies des témoignages de la joie que lui causait le développement pris en Espagne par la croyance à l'Immaculée Conception.

Les Comtois attribuèrent à l'intercession de la Vierge la diminution des fléaux qui les frappaient, ainsi que la conclusion d'une trêve avec les derniers Weimariens et l'ouverture des négociations pour la paix définitive.

Le zèle orthodoxe de l'archevêque était si grand, que dans ses lettres à Jules Chifflet, il se montre surpris et mécontent de l'hésitation de l'université de Louvain à condamner le jansénisme naissant ; et que le premier il imposa aux bénéficiers un formulaire d'acceptation de la bulle d'Urbain VIII contre Jansénius, en interdisant la lecture des ouvrages d'Arnault et de Saint-Cyran. Il força même de partir pour la Belgique le supérieur janséniste d'un institut d'Oratoriens établi à Salins, et arrêta ainsi pour quelque temps la diffusion de la doctrine nouvelle dans son diocèse.

Le prélat se préoccupait vivement de recruter son clergé et d'assurer sa discipline. Par suite des ravages de la guerre, de la peste et de la famine, beaucoup de paroisses étaient sans pasteurs : aussi Claude d'Achey admettait-il facilement aux ordres sacrés, en disant ; « Il vaut

(1) *Ib.* 404. Des pétitions demandaient au roi d'Espagne, de la part de ses sujets de Flandre et de Franche-Comté, d'intervenir pour que l'Immaculée Conception fût reconnue comme une vérité dogmatique. (Bibl. de Besançon, Coll. Chifflet, t. 18, f^{os} 146, 226).

mieux avoir des prêtres grossiers et ignorants, que de n'en avoir pas du tout (1) ». Cependant, chaque fois qu'il continuait les pouvoirs aux confesseurs, il leur faisait subir un nouvel examen (2). Un projet de création d'un grand séminaire avait rencontré, du temps de son prédécesseur, l'opposition de prébendiers égoïstes : Claude d'Achey voulut reprendre ce projet avant même la fin de la guerre de Dix ans. Son secrétaire écrivait le 18 juin 1639 :

« Monseigneur est bien content du bénéfice qu'il a plu à S. A. R. de lui conférer, et demanderoit volontiers encore Vaucluse pour entretenir un séminaire de prestres en cette ville à la façon que St Charles auoit estably à Milan et qui est encore présentement. En effet, cela abattroit le vice et l'ignorance, et ce serait là où se prendraient les braues curés. Vous en pourrez, s'il vous plait, sans faire semblant, toucher un mot à Mgr de Malines, lequel lui en a déjà fait escrire par le père Quarrey, car selon que vous le treuuez qu'il goustera la proposition Monseigneur en écrira à S. A. R. à luy et à Mgr le président : ce serait une très grande œuvre et la chose arriuant de l'argent en la balance ce seroit pour acheter la maison. Je m'asseure que de vostre costé et pour la gloire de Dieu que vous ne vous y esparnerez pas ; ce seroit un grand soulas pour Sa Seigneurie Illustrissime et pour vous. »

Claude d'Achey ne put obtenir ce qu'il souhaitait. Son cœur était pénétré de douleur à la pensée que le clergé du diocèse était loin d'être assez pur et assez instruit : du moins il s'efforça, surtout après la guerre, d'obliger les prêtres à résider dans leurs paroisses et à célébrer le culte avec dignité.

L'instruction religieuse des fidèles était réduite à bien peu de chose : beaucoup ne savaient pas lire, et par suite ignoraient le catéchisme. Claude d'Achey ordonna en 1645 d'expliquer aux fidèles, chaque dimanche, vers midi, un chapitre du catéchisme : système d'enseignement qui a duré jusqu'à nos jours (3).

(1) Bibl. Séquanais, t. 2.

(2) Abbé Loye, op. cit. III, 398-399.

(3) Abbé Loye : III, 403, 399.

Il installa des capucins à Gy en qualité d'auxiliaires des curés. Gray fut aidée par lui quand elle voulut avoir un collège de jésuites : le 1^{er} septembre 1653, il écrivait à Jules Chifflet, chancelier de la Toison d'Or à Madrid depuis 1648.

« La ville de Gray ayant obtenu l'establisement d'un collège de Jésuites se voit troublée en ce desseing par ceux de Dole, qui taschent de l'empescher sur des raisons de leur interest particulier, mais fort inférieures aux grandes considérations que l'on peut prendre au bien spirituel de toute la prouince et mesme au service du Roy, ce qui m'a donné suiet de contribuer ce que j'ay peu à l'avancement d'une si bonne œuvre et d'en escrire comme j'ay fait à S. Altesse Sérénissime en faveur de ceux-là. Cependant comme l'on craint que ceux-cy ne recourent peut estre droit à Sa Majesté, pour y apporter plus d'esloignement, nous avons creu ne pouvoir mieux faire que de l'adresser à vous afin de nous preualoir de vostre bon zèle pour parer aux coups si la chose arriue, et d'informer comme il fault les ministres de la nécessité de cest establisement. Ces messieurs ne manqueront pas de vous donner toute sorte d'ins-tructions à ce suiet, mais il est important par dessus toutes les raisons qu'ils vous déduiront de faire bien comprendre commil est nécessaire d'auoir dans un lieu de frontière comme celuy là et pour l'éducation de la jeunesse des gens affectionnés à la vraye religion et capables de la maintenir contre les mauuaises doctrines dont on a pensé infecter cette prouince ces dernières années (1). Je veux donc espérer que vous prendrez cette affaire à cœur, puisque c'est purement pour le service de Dieu, vous asseurant néanmoins que je vous en seray obligé comme si c'estoit pour mon bien particulier et qu'en tout ce que je pourray faire réciproquement pour vre service je tesmoigneray que je suis (etc) ».

Graylois lui-même, Claude d'Achey espérait, en faisant confier le collège de Gray aux jésuites, assurer sa prospérité pour l'avenir.

Le zélé prélat ne voulut pas, comme ses prédécesseurs, s'en confier à un suffragant du soin de visiter le diocèse. Quand la neutralité de la province eut été signée,

(1) Le jansénisme.

après plusieurs années d'une trêve bienfaisante, il commença en 1651 la visite de son archevêché. Sa belle pres-
tance, la dignité de sa démarche, la beauté que son visa-
ge gardait encore dans la maturité de l'âge, le regard as-
suré de ses yeux bruns largement ouverts, la convenance
parfaite de son maintien, de ses gestes, de ses paroles,
l'affabilité de son accueil, devaient produire sur ses dio-
césains une impression excellente.

Dès le 11 mai 1651, deux échevins graylois, le docteur
Gilot et le procureur Cadot, allèrent le trouver dans son
château de Gy, pour s'entendre sur le jour de sa réception
solennelle. Le prélat le reçut non seulement avec politesse,
mais avec amabilité : il sortit de sa chambre pour aller à
leur rencontre, les fit asseoir avant de leur permettre de
lui faire un compliment, et déclara qu'il était fort touché
du souvenir qu'on avait de lui, et qu'il tenait à honneur
d'être né à Gray. Puis il les reconduisit jusque dans la
cour du château et les retint à diner (1).

Ainsi qu'il avait été convenu, l'archevêque commença
par Gray, le 27 mai, sa tournée épiscopale.

On va juger, par la publication du document suivant,
de l'empressement que mirent les beaux esprits graylois,
en répondant aux invitations faites par le corps de ville,
à célébrer le mérite de leur compatriote, d'une manière,
il est vrai, parfois bizarre et hyperbolique.

CH. GODARD.

ABRÉGÉ

De ce qui s'est passé à Gray à l'arrivée et réception de l'Illustrissime et Révérendissime Archevesque de Besançon, prince du Saint Empire pour donner commencement à la visite de son diocèse (1).

La ville de Gray ayant esté aduertie que Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime archevesque de Besançon estoit party dudit Besançon le ... May 1651 pour se rendre à Gy et dez là donner les ordres pour la visite de son diocèse au bailliage d'Amont députa deux de ses Echevins, les sieurs docteurs Gilot et procureur Cadot pour l'aller trouver audit Gy, afin de luy faire offre de ses deniers, qui furent receus fort humainement (2).

Sa Seigneurie Illustrissime enuoya la veille de l'Ascension le R. P. Estienne de La Croix carme deschaux, qui annonça le lendemain en chaire son arriuée où il prescrivit la méthode qu'il conuenait observer en une pareille occasion (3). Et scachant ladite ville que ladite Seigneurie Illustrissime luy vouloit auoir cette deféerance sur toutes les autres de la province qu'elle désiroit l'honorer la première de sa présence par une visite de cette nature,

(1) Bibl. de Besançon. Collection Chifflet, t. iv, 221. Ce manuscrit est l'œuvre du sieur Chapuis, secrétaire de la ville de Gray. (*Hist. de Gray*, par Gatin et Besson).

(2) Noble Antoine-Gabriel Gilot fut maire en 1653. En 1651, le maire était noble Jean Jobelot, docteur en droit.

(3) Le P. Etienne de la Croix était prédicateur de la ville.

mesme que son arriuée y seroit la veille de la feste que l'église célèbre pour la descente du Saint-Esprit, elle se disposa de luy faire autant d'accueil que son pouuoir luy permettoit tant à la considération de la grandeur de sa Maison, des vertus et mérites d'un si digne prélat, que de ce qu'elle auait l'aduantage de sa naissance, comme aussy en mémoire que Monseigneur son père en auait si gouverneur l'espace de plus de vingt-cinq ans (1). Et pour ce laissant à part les carillonnemens de toutes les cloches, la veille et le jour de sa uenue les sieurs Maieur Eschevins et Conseil avec plusieurs notables bourgeois jusque au nombre de soixante-un luy allèrent au rencontre jusque au deça du village de Velesme où ledit sieur Maieur luy fit le compliment de la part de ladite ville.

A l'abbord Sa Seigneurie Illustrissime sortit de son carosse pour receuoir ledit compliment cy après rapporté.

Le capitaine de la Jeunesse assembla sa compagnie d'Infanterie en nombre de cent, tous bien équipés et en bon ordre (2).

Monsieur le baron de Savoyeux, gouverneur de la ville (3), avec la compagnie de cavalerie qui est en garnison dans ladite ville fut aussy au rencontre jusque au delà du village de Velesme pour auoir préaduancé Messieurs du Magistrat de ladite distance.

Furent aussy jusque à Batterans, village au deça dudit Velesmes les seigneurs marquis de Meximieux, comte de Ragecourt et baron de l'Estoille avec leurs suittes (4).

(1) Voir la note 2, page 172. M. d'Achey fut gouverneur de Gray, de 1590 à 1616.

(2) Le capitaine de la jeunesse commandait les jeunes gens non mariés, de 15 à 30 ans. Le Conseil de ville lui avait fait fournir vingt-quatre livres de poudre. (Délib. du 11 mai 1651).

(3) Philibert-Emmanuel de Fouchier, baron de Savoyeux et de l'Étoile, gouverneur de Gray depuis 1640.

(4) Charles-Louis de Bauffremont, marquis de Meximieux, bailli d'aval, époux de Françoise de Bauffremont.

François de Ragecourt, sénéchal et grand chambellan de l'évêché de Metz, époux de Béatrix-Thérèse de Bauffremont.

Claude-Alexandre de Fouchier, baron de l'Étoile, capitaine d'infanterie

Celle de Sad. S, Ill^{me} estoit de plus de quarante chevaux tant de ceux de sa maison, de ses officiers de Gy, que de ceux qui estoient venus exprès de Besançon pour l'accompagner dans une si sainte entreprinse.

De là continuant son chemin contre la ville, dez que son carrosse fut apperceu il fut salué de dix volées de canon posté sur le rempart de Rye (1) et fut conduit jusque au couvent des Réuérends père Capucins.

Mais avant que d'y arriuer et à quatre cents pas de la douve du fossé sur le grand chemin où il passait se presenta le capitaine de la jeunesse avec sa compagnie qui luy fit salut de toute sa mousqueterie.

En même temps ladite infanterie suivit le carosse jusque audit couvent, laquelle en résiouyssance d'une arriuée tant heureuse ne cessait de faire des assidues descharges.

Sa S. Ill^{me} estant entrée dans ledit couvent les sieurs Maieur, Escheuins et conseil avec la bourgeoisie reprindrent le chemin de la ville, où estant arriués mirent pied à terre et se rassemblèrent en la maison de ville, puis marchant en corps se rendirent en l'Eglise parrochiale, où ils estaient attendus par le clergé, à celle fin d'aller processionnellement jusque audit couvent y prendre sadite S. Ill^{me} de l'accompagner dans la ville (2).

La procession estait honorée des sieurs curé (3), preuost, chanoines, familiers, religieux des pères Cordeliers et de l'hospital, tous revestus de chapes riches au possible.

époux de Françoise-Paula de la Chambre, était frère du gouverneur de Gray, seigneur de Charrain, Domblans, l'Etoile, et colonel de cavalerie. Philibert-Emmanuel de Fouchier, baron de Savoyeux, seigneur de Charriin, l'Etoile. Domblans, etc. et de Renée de Vautravers. Il s'agit ici de Claude-Alexandre, d'après la phrase précédente.

(1) Près des casernes actuelles.

(2) Le corps de ville avait décidé que les échevins porteraient le dais depuis les Capucins jusqu'à l'église paroissiale.

(3) Le curé était depuis 1613 messire Christophe d'Arc, d'Ornans.

Ils étaient précédés de quantité de filles reuestues en blanc, des enfans du Collège richement habillés, représentant les quatre saisons de l'année, les vertus cardinales et théologiques.

Les escoliers des déuotes sœurs Ursulles auaient aussy fait une représentation des quatre parties du monde splendidement couuerles et chargées d'une si grande quantité de pierreries qu'il y en auait de plus de cinquante mille francs.

Après le sieur Curé estaient les trois sergents de ville avec leurs habits d'escarlatte armoyés des armes de la ville, qui marchaient deuant le sieur Maieur, les quatre Escheuins, les sieurs Conseilliers et la bourgeoisie, puis suivaient les dames, damoiselles et bourgeoises de ladite ville en fort grand nombre.

Le long du chemin qui est d'enuyron quatre cent pas jusque audit couuent le clergé avec les musiciens psalmodiaient fort mélodieusement.

La musique estait composée des musiciens ordinaires de la ville et de six autres très experts en l'art, que ledit Magistrat auait fait uenir de diuers lieux de la prouince, le tout composait deux chœurs.

Paruenue que fut la procession dans ledit couuent, après y auoir fait quelque peu de demeure et autant qu'il en conuenait employer pour adorer le très saint Sacrement de l'autel et saluer l'Image miraculeuse de Notre-Dame qui repose en une chapelle de ladite ville,

Sa Seigneurie Ill^{me} fit sa sortie par le chœur et incontinent le clergé avec la musique entonna le *Te Deum*, puis estant arriüée sur la grande porte qui donne l'entrée à ladite église, où il y auait un riche tapy, qui couurait un acoudoir au pied duquel on jetta un carreau de velours, le

sieur curé lui présenta à baiser la croix d'or et luy fit une harangue d'assez longue durée.

Laquelle finye le sieur Maieur commança la sienne, inscrite à la fin de cette relation.

Lés filles récitèrent de beaux vers avec bonne grâce, accompagnées d'un port majestueux et agréable, dont les vers sont escrits cy après.

La première, qui estait Anne-Marie Tixerandet, fille du feu sieur médecin Tixerandet, parla au nom de la ville.

La seconde, qui estait celle qui représentait l'Europe, estait la fille dudit sieur Maieur.

La troisième estait l'Asie, et fille du fut sieur docteur Hugon.

La quatrième représentait l'Afrique, fille du sieur marchand Petiet.

La cinquième, l'Amérique, la fille du fut sieur marchand Chassignolle.

La sixième, qui estait la fille du sieur docteur Cadot, représentait la Bourgogne (1).

Et furent secondées d'une autre fille dudit sieur docteur Cadot, et agée de trois ans, qui récita les vers que l'on a aussy cy après inséré.

Les Escheuins, selon les personnages qui représentaient, firent aussy recy de plusieurs vers, lesquels de mesme sont cy bas rapportés.

Toutes ces harangues finyes, les quatre Escheuins prirent le dais, qui est à quatre pantes de velours vert, les crépinues d'or et de soye parsemées du très saint nom de Jésus relué en broderie sous lequel entra Sa S. Ill^{me} requestue pontificalement, suivant le sieur Maieur, son conseil et toute la bourgeoisie.

De part et d'autre Sadite S. Ill^{me} marchaient les halbardiers que le Magistrat avait ordonné pour sa garde

(1) C'est-à-dire la Franche-Comté de Bourgogne.

et qui l'accompagnèrent par tout où il alla pendant son séjour par la ville, tenaient les portes de son logis et de nuit et de jour y faisaient corps de garde.

Le clergé et la musique chantèrent divers psaumes et hymnes ; la procession, en mesme ordre qu'elle estait venue, se rendit en l'esglise parrochiale de la ville.

Passant la leuée qui va dez les Capucins jusque à ladite ville reuestue d'espalliers, se treuua bordée d'infanterie qui réitéra ses escarmouches avec grande dextérité.

Les canons des remparts de La Baulme et de La Roche deschargèrent par response enuyron vingt volées (1). Sadite S. Ill^{me} treuua les soldats du régiment dans la demye lune en haye armés de piques et mousquets, et sur la courtine du rempart de La Roche estaient placés les fifres et tambourins qui jouoient continuellement.

Les bourgeois, de la première barrière jusques aux corps de garde de] la garnison, estaient aussy en armes et tenaient les deux costés du pont.

Ceux de la garnison, le pot en teste, armés d'allebardes, piques et mousquets, occupaient la place d'armes.

Le Magistrat, dez les jours précédents, auait fait dresser douze arcs triomphaux tant sur la place qu'à l'embouchure des rues où Sa S. Ill^{me} deuant passer.

L'un desquels dressé au milieu de la place estoit à quatre pilliers tous revestus de verdure et à chacun d'iceux estoient attachez ses armes, celles de ses quatre lieges à d'aucunes, celles de la ville, tous garnis d'épigrammes, anagrammes, vers et devises.

Au premier, qui estait sur la barrière des bourgeois la porte de Notre-Dame qui luy donna l'entrée dans ladite

(1) Le bastion de la Baume, ou St Antoine, occupait l'emplacement du jardin de l'Ecole primaire supérieure de jeunes filles (rue Victor Hugo).

Le bastion de la Roche ou de l'Arsenal était de l'autre côté de la Porte-Haute (maison et jardin appartenant à M. le colonel Baille, rue de l'Arsenal).

ville, étaient les armes de Sa S. Ill^{me} et celles de la ville, au bas desquelles étaient ces vers, du Sixième de l'Aénéide.

Venisti tandem tuoque expectata parenti
Vicit iter durum pietas : datur ora tueri
Gnate, tua, et notas audire et reddere voces (1).

Qui contiennent l'accueil que fit Anchises à son fils Enée lorsqu'il l'alla visiter dans les Champs Élyséens, et fort à propos adaptés au sujet de l'arrivée de Sa S. Ill^{me}, puisqu'étant enfant de la ville, elle se peut dire sa mère et lui parler comme faisait Anchises à Aenée.

Entrant dans la ville à quelques pas de la porte passa sous un autre arc orné de ses armes au pied desquelles était l'éloge suivant :

D. O. M.

Ill^{mo} ac Reverend^{mo} D. Claudio d'Achey
Bisuntino archipræsuli meritissimo, Sacri
Romani Imperii Principi nobilissimo
Burgundionum pastori
Vigilantissimo,

Urbis Graianæ filio sponso parenti usquequaque
Colendissimo

Urbs Graia
Filia, sponsa, parens,
Utrobique devotissima

P. P. P.

Tandem catulus Leonis fili mi, ad prædam ascendisti
Per tritam jam viam gradere.

Ingrederere

(1) Tu es enfin venu, ô fils pieux, attendu de ton père ; tu as triomphé des dangers de la route ; il m'est donné de revoir ton visage, d'entendre de nouveau les accents de ta voix et de te répondre.

Eâ portâ, fortis Alcides, ad luctum
Quâ tu, felix Achilles, ad lucem
Olim patrii ignis, luminisque, favilla
Nunc focus ingens

Imo sol

Hic

Zodiati Burgundici, non alienis sed tuis laboribus decorandi
Et visitationis pontificiae prima signa produc

Ubi

Priora vitæ prodidisti

Ibi tuum scias inesse pravium arietem

Qui te suum esse, alium et similem nesciat Pastorem

Sed et ecce

Grex totus, plebs ideo mea, quia tua

Dum amorem cæteraque tua beneficia, et merita pendit

Gaudia, obsequia, vota,

Totum se rependit,

Mentes, animos, ora, corda

Tibi omnia pandit

Ut, cui quidlibet juste liceat

Merito nihil non pateat

Ergo

Tam salicibus auspiciis, quam hospitiis

Ubiuis

Ingredere (1).

(1) Au seigneur très bon et très grand, l'illustrissime et révérendissime Claude d'Achéy, très digne archevêque de Besançon, très noble prince du Saint Empire romain, très vigilant pasteur des Bourguignons (Franc-Comtois), fils, époux, père à jamais très vénéré de la ville de Gray, cette cité, fille, épouse, mère, et à tous ces titres très affectionnée, a élevé ce monument de ses deniers.

Enfin, ô lionceau mon fils, tu es arrivé vers ta proie. Avance par une voie déjà battue. Entre par cette porte, vaillant Alcide, dans la lice où, heureux Achille, tu es venu au jour. Du feu paternel autrefois étincelle lumineuse, devenue maintenant grand foyer, ou plutôt soleil du zodiaque bourguignon, que doivent orner tes travaux et non ceux d'autrui : fais voir les premiers signes de ta visite pontificale. Là où tu commences ta carrière, sache que tu vas rencontrer un bélier qui t'appartient, qui ne veut pas connaître un autre pasteur semblable à toi : mais voici tout ce

Devant la porte de l'église des Révérends Pères Carmes ses armes aussi estoient plantées avec cette devise :

Sub his securibus securi (1).

Plus outre à l'embouchure de la place sur l'arc qui y est posé estoit escrit :

Claudio d'Achey

Anagramma.

Dicam huic laudes.

Aliud

Hic decus lauda.

Huic dicam laudes, quidni decus hiccine laudem

Ingenium, virtus, nobilitasque faveat

Magne tuo adventu Princeps sunt omnia fausta

Exultat patriis Graia lacta focis (2).

Sur un autre arc à main droite posé en la rue de l'Eminage au dos de ses armes sont escrits ces vers :

Mira loquor, quæ mater erat sit filia partu,

A partuque suo vivere et esse trahit.

Si tanti fuit alma parens antistitis haec urbs,

Numquid et in patria dicitur esse pater.

Si Graiana suo dedit urbs hic corpus alumno,

Ille suum Graia cor animumque dedit (3).

troupeau, c'est mon peuple, qui, appréciant ton affection, tous tes bienfaits, tous tes mérites, se répand tout entier en joie, en respects et en vœux, qui t'offre tout, les intelligences, les âmes, les visages et les cœurs, de sorte que tout s'offre à celui qui peut tout faire avec justice. Entre donc où tu voudras, les auspices et les hôtes sont heureux.

(1) Jeu de mots intraduisible : en sécurité sous ces haches (*sub his securibus*).

(2) Anagrammes intraduisibles.

Je lui dirai des louanges, comment l'honneur, le génie, la vertu, la noblesse, ne rendraient pas la louange facile »

O grand prince, tout est heureux de ton arrivée : Gray exulte de joie dans tes foyers paternels.

(3) Je dis une chose étrange : celle qui était mère, la voici fille : son enfantement même lui donne la vie ; si cette ville a été la mère nourricière d'un tel prélat, ne sera-t-il pas appelé père dans sa patrie ? Si la

Au chemin des Révérends Pères Cordeliers sous l'Arc
qui y est dressé sont écrits les vers suivants :

Graiam venienti

Illustrissimo ac Reverendissimo

Domino domino Claudio d'Achey archiepiscopo

Bisuntino sacrique Imperii Romani principi

dignissimo

EPIGRAMMA.

Nunc juvat assiduis, ô Graia, imponere curis
Finem, quæ natum pro patre mater habes (1).

Idem gallicum

Heureuse par trois fois de revoir dans mon sein
L'enfant que j'ay porté, j'en suis hors de moy mesme,
Et toutes les parties de ce grand corps humain
Font voir ouvertement combien c'est que je l'ayme.
Amour, tu es divin de faire que la mère
Reçoive son Enfant aujourd'huy pour son père.

Sur l'arc qui estoit à l'entrée de la rue des Terreaux
estoit écrit :

ANAGRAMMA

CLAUDIUS D'ACHEY

Hac luce dividas.

Castor est an Pollux geminum cum sole putarim

Namque mihi dum tu nasceris alter obit (2)

ville de Gray a donné un corps à son nourrisson, celui-ci donna à Gray
son cœur et son âme.

Cet arc était dressé devant la maison de François Agnus (Reg. du
Conseil),

(1) Epigramme à l'ill^{me} et Rev^{me} seigneur Claude d'Achey, très digne
archevêque de Besançon et prince du Saint Empire romain : — O Gray,
tu es heureuse maintenant de mettre fin à des soucis perpétuels, toi, mère
qui as pour père ton fils.

(2) Est-ce Castor ou Pollux ? Je croirais qu'il est l'un et l'autre avec le
soleil ; car pour moi tandis que tu nais, l'autre meurt. — Cet arc était
« au-devant de l'Audience », d'après le registre du Conseil.

CRONOLOGICON

CLaVDIVs DaChey arCHIp̄ræsVL
BlsvntlnVs VIGILLa pentecostes
Grala sVæ præ aLIIs flt
faVste præsens

ALIA CHRONOGRAPHE

CLaUDIUs DaChey arCHIp̄ræsUL blsUntlnUS
UrbIs gralæ patrIæ sUæ orIs feLICItter appULIt

A l'arc composé de quatre pilliers au chemin de l'église
estoitent escrites ces devises sur les armes de ses quatre
lignes.

Sur celles de la maison d'Achey, qui sont des haches,
il y avoit :

Curant dum feriunt (1)

Sur celles de Bauffremont, qui sont des bauffreys :

Reges tegit et protegit (2)

Sur celles de Grandvelle, où il y a une aigle :

Nil humana moror dum super astra feror (3).

Sur celles de Poutaillier, qui portent un lyon d'or en
champ de gueulle :

Excubat in somniis (4)

Auxquels pilliers comme aussy au chapiteau estoient
affixés plusieurs escreteaux contenant vers et anagramme :

CLAUDIUS D'ACHEY

ANAGRAMMA

Ducis ad cœlum

(1) Elles guérissent quand elles frappent.

(2) Il couvre et protège les rois.

(3) Je ne me soucie pas des choses humaines quand je suis emporté
au-dessus des astres.

(4) Il veille en dormant.

Non dubitat Graium tanto te præsule niti
Nec timet annexas hostis advire minas
Ad cælum ducis cunctos, sed maxime ciues
Quos urbis studium conciliavit idem (1).

Sous un écusson des armes de la ville estoient escrits
les vers suivants :

Ce Lyon et ces feux, les marques de victoire,
Sçauent s'humilier à vostre aduénement
Et graver pour jamais au temple de mémoire
Que vous estes de Gray la gloire et l'ornement.

QUATRAIN sur le même sujet

Ce Lyon et ces feux sont prests de rendre hommage
A leur Père qui fut jadis leur nourrisson.
Ils sont ravis de voir leur chaleur, leur courage
S'estre augmentés en luy d'une telle façon.

Sous son portrait, placé sur la porte de l'église qui
regarde la place estoient ces vers :

C'est fournir seulement l'ombre de la vertu
De donner le portrait de cet astre d'église
Tout le monde a trouvé le champt dans son hantise
De toutes les vertus a le vice abattu

Au mesme lieu se lisait ce distiche :

CLAUDIVS alter adest quem GRALE præbuit ALTER
Sit suus ut post tot saecula DIVUS ei (2).

Sur l'arc qui estoit deuant ladite porte estoit l'escriveau cy après :

(1) Gray n'hésite pas à s'appuyer sur un tel prélat, et ne craint point d'affronter les colères de l'ennemi. Tu conduis tous tes sujets au ciel, mais surtout tes concitoyens qu'un même zèle pour la cité a réunis.

(2) Voici un autre Claude qu'un autre a donné à Gray, pour qu'après tant de siècles elle ait aussi son propre saint.

Ad illustrissimum atque
Reverendissimum D. D. Claudium
D'Achey, archiepiscopum Bisuntinum sacrique
Romani Imperii principem

ANAGRAMMA

CLAUDIUS D'ACHEY

Sic dulce ducas

ÉPIGRAMMA ÉCHONICUM

Altare litare

Pace virtutis tuæ, ara si sit ibi, **TIBI**
Imo virtuti tuæ, si quid nefas **FAS**
Imputetur hoc enim te consecrat ideo **DEO**
Virtus, ut Graya sit esse te Deum mentita **ITA**.
Mira nec res est, fidele effingit archetypum, **TYPON**
Te tamen virtute semideum esse verius est **JUS EST**
Quod vis humanis videri minimus, **IMUS**,
Et in eo humanum suprâ sapis, humilis **ILLIS**
Incolit qui sic humum cœlestis **EST IS**.
Ergo quia cœlicola sic donaris **ARIS**,
Graya te veneratur illo nomine **NUMINE**
Numinisque tui inuocans suffragia **AGIA**
Victimæ parat sacra celebrare **RARÆ**
Corda in ara triplicia ut fiant **HIANT**

Victimæ triplices ; eas tribus ignibus adolent **OLENT**
Consecrati, nobiles, nec non simul togati : sic **HIC**
Ordo Grayanum triplex numeribus his te implorat **ORAT**
Sors dedit **DUCAS** piæ **DULIÆ** ea sacra dive ; **VIVE**
Hæc tuæ præludit aris sanctitati debitis **HIS (1)**

(1)

INSCRIPTION EN ÉCHO

Autel rotif. — Si un autel est élevé ici grâce à la paix due à ton courage, c'est pour toi ou plutôt pour ton courage ; s'il y a ici quelque chose d'irrégulier, qu'il soit tenu pour régulier ; ton courage te vaut cette consécration comme à un Dieu, si Gray dit que tu es un Dieu, et à tort, ce n'est pas une chose étonnante : elle a représenté ta fidèle image ; il est pourtant plus vrai que tu es par ton courage un demi-dieu typique ; ceci est légitime. Tu veux paraître le plus petit, le plus bas parmi les hu-

Sur la grande porte de l'église parochiale du côté
du couchant regardant sur le couvent des reuerendes
mères Annonciades estoit escrit ce qui s'ensuit :

Illustrissimo ac Reverendissimo

Archiepiscopo Bisuntinensi

Claudio

Ecclesiæ humini, Patri Diocœseos

Hujusve Graiæ Urbis

Opulentia et astro

Nec non pio animæ

Speculatori

Elogium dicat

Clerus parochialis.

Claudius

Patris virtutem contraxit, Patre major

Hunc parentum pietas mundo promeruit

Dei beneficentia dedit

Et post modum Patriæ se patrem pro patre dedit.

Quid ita ?

Desiderari autecœpit

Quam nasci.

Puerile nil unquam habens præter ætatem

Et virtutem cum lacte imbibens, cum ætate corroborans

Fecit incertum

An in eo differet a virtute natura :

Hinc fit ut aorum stemmate et gloria semper notus,

mains, et en cela tu as une sagesse plus qu'humaine ; humble en cela, celui qui s'attache à la terre est un habitant du ciel. Ainsi, parce qu'habitait des cieux tu reçois ces autels, Gray te vénère pour ton nom et ta divinité : elle invoque les suffrages sacrés de ta divinité ; elle se prépare à célébrer le saint sacrifice d'une rare victime ; trois victimes attendent pour que leurs cœurs soient exposés sur trois autels ; les prêtres, les nobles, les magistrats, les font brûler sur trois foyers odoriférants ; ainsi les trois Ordres des Graylois t'implorent et te prient par leurs offrandes. Le sort t'a donné, ô saint prélat, de diriger ces sacrifices de la pieuse *Dulie* (servante) ; vis : elle offre sur les autels ce qui est dû par ces offrandes à ta sainteté.

Notior sit, et nobilior sua.
Principes ergo natura donat, heroas deus :
Nec mirum si virtutis amantior quam quietis
Bonorum vota prætulit suis
Et bonas artes cum disceret doceat hodie....
Nescias an plures virtuti dederit, quam reddiderit
Et magis mirandus, quod ulcisci nolet
Quam quod posset.
Commune factus miraculum, oraculis vocem ademit
Solus virginis citharista dignus audiri.
Quid plura ?
Collatas a Pontifice infulas
Ideo accipiens, quia recusare non poterat,
Utilior esse studuit quam videri.
Magis assentientium laudes
Quam invidorum calumniam fugiens,
Divitias negligens, nisi quas erogaret in pauperes,
Omnium se patrem fecit, et servum,
Quamvis præsul :
Qui nequitiam execratus antequam nosset
Fit pietati suæ collectaneus et coauius,

(1) A l'ill^{me} et Rév^{me} archevêque de Besançon Claude, lumière de l'Eglise, Père du diocèse, richesse et astre de cette ville de Gray, au pieux gardien des âmes, le clergé de la paroisse consacre cet éloge. Claude a rassemblé les vertus de son père, et il est plus grand que lui. La piété de ses parents l'a mérité pour le monde, la bonté de Dieu l'a donné, et dans la suite, il s'est donné à sa patrie comme un père à la place de son père. Que dis-je ? Il fut désiré avant sa naissance. Il n'eut jamais d'un enfant que l'âge, suçant la vertu avec le lait, l'affermissant en lui avec les ans, il a fait en sorte qu'on ignore si la nature est en lui différente de la vertu. Aussi, toujours connu par l'antiquité et la gloire de sa famille, il est devenu plus connu encore et plus noble par la sienne. La nature accorde ses dons aux princes, et Dieu aux héros ; il n'est pas étonnant qu'il aime mieux la vertu que le repos. Il a donné la préférence aux vœux des gens de bien sur les siens propres ; qu'il enseigne aujourd'hui les bonnes connaissances par lui acquises....

(Un vers manque).... On ne sait si la vertu lui doit plus qu'elle n'en a reçu, et s'il est plus admirable de n'avoir pas voulu se venger que d'avoir pu le faire. Devenu un miracle pour tous, il a enlevé la voix aux oracles, lui qui est seul digne d'être entendu comme chantre de la Vierge. Que dire de plus ? Il a reçu les insignes donnés par le Pontife, parce qu'il ne

Et qualis esset futurus, edocuit antequam esset ;
Imo si spectes proavos et patriam ;
Vix credas nasci nobilius potuisse ;
Si vitam speculeris,
Dubites an potuerit vivere sanctior,
Sui tamen rigidus Censor,
Sicque omnia in se uno miracula copulavit
Ut debitum meritis sedem
Cum non habeat in terris, præstoletur in cœlo ;
Beata igitur Sequana gens
Et alumna sua
Quæ præsullem habere meruerit
Qui divina eam æque docere potuerit, ac patrare.
Sur la petite porte à main droite de la grande qui est
au couchant estoit escrit :

CLAUDIUS D'ACHEY

ANAGRAMMA

David Achilleus.

pouvait les refuser, il s'est efforcé d'être plus utile que de le paraître. Il fuit les louanges des flatteurs plutôt que la calomnie des envieux ; il dédaigne les richesses quand il ne peut les demander pour les pauvres ; quoique prélat, il s'est fait un père et un serviteur pour tous. Il a bati l'injustice avant de la connaître, il a réuni en lui les dons de piété de tous ses aïeux, il a fait connaître à l'avance ce qu'il serait un jour ; bien plus, considérez et ses aïeux et sa patrie, vous pourrez à peine croire qu'on puisse naître plus noble ; considérez sa vie, vous douterez qu'une vie puisse être plus sainte. Censeur rigide pour lui-même, il a rassemblé en lui-même tous les dons merveilleux, au point que le siège dû à ses mérites, il ne l'a pas sur cette terre, mais il lui est réservé au Ciel. Heureuse donc la nation comtoise et sa nourrice, qui a mérité de l'avoir comme prélat, lui qui a pu enseigner et aussi accomplir des choses divines.

Anagramme : *David Achilleus*. Epigramme : David, encore berger, combat avec la fronde, et il est vainqueur d'un géant féroce. Mais une femme blesse honteusement David. En voici la raison évidente : il n'est pas Achille. La mère plonge Achille à sa naissance dans les ondes du Styx ; et aucun trait ne put ainsi l'atteindre. Voici un pasteur, un David, qui vient sur le sol graylois, Gray a plongé son enfant dans un fleuve sacré. Ce prélat combat l'hydre de Lerne et brise les sept têtes du monstre, mais sans recevoir de blessures. Comment-a-t-il remporté tant de palmes sans être blessé ? En voici la raison évidente : il est David et fils d'Achille.

David adhuc pastor funda certamina tentat

Deque feri victor mole gigantis abit.

At mulier turpi Daudem vulnere lædit.

Causa est in promptu, non is Achilleus est.

Nudis nascentem Stygiis immersit Achillem

Mater, sic nullo vulnere tactus erat.

Hic Daud pastor Grayanas exit in auras,

Graya sacro natum mersit in amne suum.

Militat in Lernam, frangit septemplex Hydræ

Cristas hic præsul, vulnera nec patitur.

Unde tot insignes vulsæ sine vulnere palmæ ?

Causa est in promptu : David Achilleus est.

Sur l'autre petite porte du mesme costé à main gauche estoit aussy escrit ce qui s'ensuit :

Illustrissimo Reverendissimoque .

D. D. Claudio d'Achey archiepiscopo

Bisuntino sacrique Romani Imperii

Principi.

Graya accinit

EPIGRAMMA ECHONICUM

Cur hilares spirant cantus tua pectora ET ORA

Est pastoris oues reddere gaudio, IO

Grex illum Grayana diu clamabat, AMABAT

Hic credamat, sit amor si resonabilis, IS (1).

Sur la porte de ladite église du costé du septentrion, regardant la maison de M. de Gastel (2), estoit escrit :

Sicut sponsa ornata viro suo

Sponse, veni dudum, clamant suspiria sponsæ.

Clamat amor, clamant ignea vota : veni.

(1) Epigramme en écho (intraduisible). Pourquoi de ta poitrine et de ta bouche sortent des chants d'allégresse ? C'est qu'un pasteur rend ses ouailles à la joie. Le troupeau graylois l'appelait et l'aimait de longtemps.

(2) M. de Marmier-Gastel (Petite rue de l'Eglise).

Sponsus adest, sacra sponsa, metus cura que recedant.

Ex oculis fugiat lacryma mæsta tuis.

Sponsus adest : ~~expande~~ sinus acudesque (?) ruantes

Sponsus adest : aliud nil dicere gestat amanti

Nunc animus solo hoc carmine gaudet amans (1).

Sur la porte de la maison où estoit logé ledit seigneur
estoit escrit :

Icy repose la sagesse.

Icy règne la charité,

D'honneur, de vertu, de noblesse,

Tout ce palais est habité.

L'on a obmis que les reuerends pères Carmes des-
chaux auoient posé trois escussions de ses armes l'un au
dessus de la porte de leur Eglise et les deux autres au-
dessus du grand autel. L'escusson du costé droit estoit
accompagné de l'inscription, anagramme et épigramme
suivants :

Ob avitam utriusque propaginis ad Carmelum devotionem

Claude d'Achey

ANAGRAMMA

Chelys ad jucunda.

Si tanta in tanto virtutum harmonia patre est,

(Un vers manque).

Et cum Grayani carmeli ad limina lætus

Applicat, ad læta est, atque jucunda Chelys.

Nonne jucunda Deo est laudatio, nonne decora

(1) Il lui rend amour pour amour ; c'est une affection qui répond à l'autre.

Comme une épouse parée dit à son époux : O mon époux, viens enfin ; les soupirs de l'épouse s'élèvent. L'amour clame, ainsi que nos vœux enflammés : Venez ! épouse sacrée, voici l'époux ; que la crainte et l'angoisse disparaissent. Que tes yeux ne versent plus de larmes de tristesse. Voici l'époux ; étale tes ornements.... Voici l'époux : inutile d'en dire davantage à l'épouse ; c'est maintenant que son âme aimante se réjouit de ces vers seulement.

Cum nati auscultant cantica læta Patris (1).

Sous l'autre escusson à la main gauche il y auoit cette devise, anagramme et sixain :

CLAUDE D'ACHEY

ANAGRAMME

Alcade du ciel.

Puisque nous te voyons en cette région
Chercher diligemment la brebis qui y erre,
Ne nous estonnons pas de trouuer en ton nom
Un alcade du ciel, député à la terre.
Terre, qui au blason, qui deux haches enserre,
Trouuera sa seurté, sous leur protection.

A quoy estoient adioutés deux autres anagrammes, l'un en espagnol, l'autre en italien, avec leurs vers en ces langues.

ANAGRAMME ESPAGNOL

CLAUDIO D'ACHEY

Alcyde acudio.

Las mostruosas fïoras del vicio
Destruyan la viña del Senor
Pero un brauo Alcyde acudio
El qual estos monstros arremetio
Y vincio con diuino feruor (2).

(1) Rue Victor Hugo actuelle (École supérieure de jeunes filles).— Pour la dévotion de ses aïeux paternels et maternels envers le Carmel. Anagramme de Claude d'Achey : Chelys ad jucunda (lyre pour des chants de joie). S'il y a une telle harmonie de vertus en ce Père, ... quand il vient avec joie au Carmel de Gray, la lyre est prête à la joie, à l'allégresse. Sa louange n'est-elle pas agréable à Dieu et digne de lui, quand les enfants chantent les cantiques d'allégresse de leur Père ?

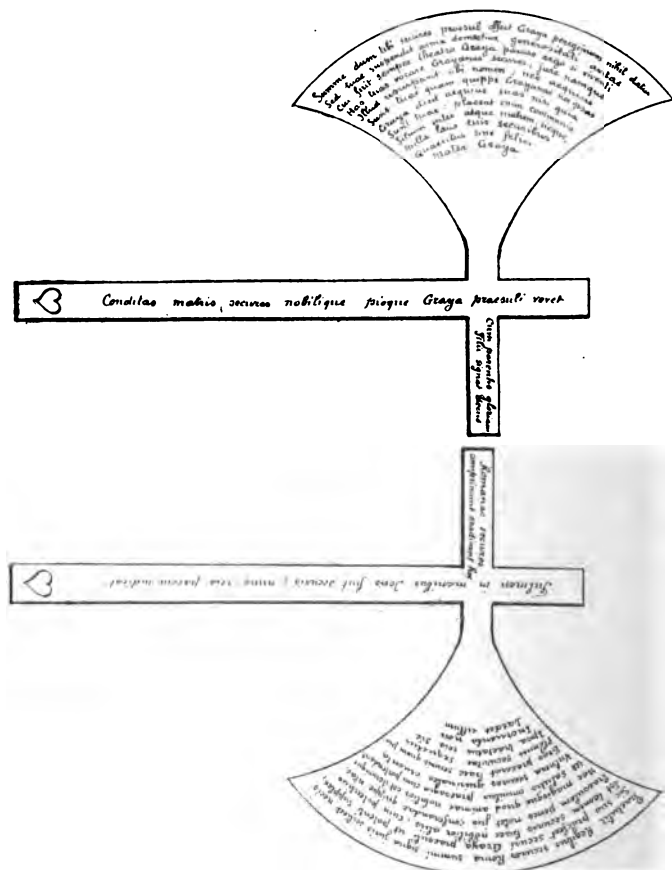
(2) Les vices, ces monstres hideux, ravageaient la vigne du seigneur ; un vaillant Alcide combat ces monstres et triomphe d'eux grâce à l'amour divin.

ANAGRAMME ITALIEN

Claudio d'Achei

Chiaue, e gladio.

Pastor buono, che sei il vero fratello
Del gran successore di Pietro, e di Paolo,
Pregghiamo, che morto il fratello maggiore (1).



(1) Clef et glaive. — Bon pasteur, qui êtes le véritable frère du grand successeur de Pierre et de Paul, nous jugeons qu'un frère plus grand n'existe plus.

O grand prélat, quand Gray t'offre ces haches, ce présent n'est pas pour toi quelque chose d'étranger ; elle suspend ces armes de famille à côté des vaillants écus de ses aïeux. Gray en fut toujours le théâtre, permets donc que de ton vivant elles soient les haches de Gray ; elles peuvent prendre ce nom à juste titre ; rien n'est plus juste ; elles sont à toi comme à Gray, et la ville n'a pu les dire siennes à bon droit que parce qu'elles t'appartiennent : cette communauté d'armes convient entre la mère et le fils ; tes haches ne recherchent d'autre gloire que le bonheur de Gray, ta mère.

La gloire du père est rehaussée par l'honneur du fils.

Gray voue au prélat noble et pieux les haches traditionnelles de sa mère.

Les haches de Rome punissent et arrachent le vice.

La foudre dans les mains de Jupiter fut une hache ; maintenant la hache annonce aux coupables leur pardon.

Rome fit porter devant les rois des haches, symboles du droit suprême, celui de frapper de mort : ainsi Gray suppliante porte la hache devant son prélat puissant : cette hache est plus noble pourtant que les autres, car elle est un insigne d'une plus grande puissance pour le prélat, celle de donner la vie. En outre il a l'âme plus noble ; et encore, ces armes présagent à tous leur salut, tandis que les haches des Quirites ménageaient de sanglantes blessures. Ainsi, cette hache l'emporte sur les autres, puisque la sécurité complète et vénérée la suit. Les coupables eux-mêmes la touchent : elle ne sera point sanglante et n'en blessera aucun.

Il y avoit plusieurs autres pasiers et anagrammes en divers endroits de la ville que l'on décrira à la fin de ce narré.

« Arrivé qu'il fut en l'église parrochiale, il se présen-

ta devant le maistre Autel, qui est très riche, sur lequel est un tableau doré d'or de ducats qui contient les mystères de Nostre-Dame en relief dans le chapiteau de son Assomption. Sur le tabernacle estoit exposé le saint Sacrement. S'estant mis à genoux sur le siège couuert d'un tapy de velours violet et aussy un carreau de mesme estoffe, fit des prières pendant lesquelles la musique de toute part retentissoit ; lesquelles finies, il monta au trosne qui luy estoit dressé à gauche du costé de l'Evangile, magnifiquement paré, avec le dais de damas, tapissé par le bas ainsy que les marches de l'autel d'une tapisserie parsemée de lyons tirée de la Maison de ville. A ses costés estoient ses assistans, qui estoient son official, procureur général de l'officialité, chanoine de l'insigne chapitre de Besançon, et autour ses chapelaires, thuriféraires, maistre des cérémonies et acolytes. (1) A l'opposite et au costé droit estoit dressée la crédence sur laquelle estoit posée sa chapelle, riche au possible ».

L'église remplie de monde, son procureur monta en chaire, fit une docte et dévoute prédication à la fin de laquelle Sa S. Illme se porta dans la nef où estoit préparée une bière couverte d'un drap de velour spécial pour les trespasés.

L'office fait, il rentra dans le chœur, puis donna la bénédiction avec le saint Sacrement. Sur les huit heures il fut conduit en la maison qui luy estoit préparée ; le long des rues, de tous costés, à droite et à gauche grand nombre de personnes toutes à genoux qui receuaient sa bénédiction.

Dès la maison de ville, qui regarde la place, l'on des-

(1) L'archevêque était accompagné du chanoine Millet, procureur général de l'officialité, et du chanoine d'Orival, premier avocat fiscal. Le père jésuite Oudeau devait prêcher : mais le maire lui interdit de monter en chaire, parce que les jésuites avaient refusé au prélat le droit de visiter leur mission (Reg. du Conseil, 7 juin 1651).

chargeait quantité de fauconneaux tant à son entrée qu'à sa sortie.

En quatre endroits de la place il y auoit des falots et un au deuant de sa maison, qui furent allumés à neuf heures du soir, lesquels rendaient une clarté telle que toute ladite place, qui est grande et spacieuse, en estoit illuminée et clairement jusque au jour.

Autour des fallots il y auoit diuerses inscriptions. A celui qui estoit deuant sa maison estait escrit : *Fulget honoribus* (1) ; au second : *Nullis domabilis undis* (2) ; au troisième : *Inconsumpta manet* (3) ; au quatrième : *pietati cedit flammæ* (4) ; au cinquième : *agitante calescimus illo* (5).

Sur les galeries et la pointe du clocher il y auait des feux (6). Les trompettes, fifres, tambours et haubois ne cessaient de se faire entendre par toutes.

En l'arc à quatre piliers estoient attachées quatre lanternes en papier huilé, et une un chapiteau peint des armes de Sa Seigneurie Ill^{me}, belles et transparentes.

Les fauconneaux ronflaient continuellement dans ladite Maison de ville ; toute la ville estoit assemblée sur ladite place considérant ces resjouissances, qui durèrent jusqu'après minuit (7).

Le lendemain, qui estoit la Pentecoste, sadite Seigneurie Ill^{me} s'en alla dès les cinq heures du matin dans l'église, où il fit visite du tabernacle, des autels, en nombre de dix-neuf, et de toutes les chapelles qui y sont édifiées, et de la sacristie.

(1) Il brilla par ses honneurs.

(2) Jamais les flots ne l'engloutiront.

(3) Elle demeure éternelle.

(4) Cédez à cette flamme pieuse.

(5) Nous brûlons quand il s'agite.

(6) Le conseil de ville avait fait placer douze lanternes sur la galerie du clocher, avec du papier peint portant ses armes. (Délib. du 27 mai).

(7) Le conseil de ville avait décidé que six coups de fauconneaux seraient tirés chaque fois que le prélat passerait devant la maison de ville.

A huit heures, il retourna en son logis, où le Magistrat et le gouverneur de la place l'allèrent prendre pour le reconduire encore à l'église, où il devoit dire la messe pontificalement.

• Ceux de sa Maison précédèrent le clergé suivi de sadite Seigneurie Illme, à costé de laquelle estoient deux seigneurs chanoines de l'insigne chapitre de Besançon, dont le premier estoit son official et son grand procureur. Suivoient lesdits sieurs gouverneur et Maieur avec les Escheuins et conseil de la ville.

De la sorte il a toujours esté conduit à l'église pendant le temps de ladite visite.

Et n'est à obmettre que toutes les fois qu'il est allé aux jours des dimanches, lundy et mardy feste de pentecoste, il y avoit par les rues une grande foule de peuple qui demandait sa bénédiction, comme aussy à tous les offices qu'il célébrait.

Dès une heure après midy il partit de son appartement pour s'en aller à l'église afin d'y conférer le sacrement de confirmation, où il y avoit une si grande affluence de peuple qu'il estoit impossible d'en empêcher la presse, en sorte que ladite Seigneurie fut contrainte de se retirer au chœur, la porte duquel ayant esté fermée fut rompue par la multitude des gens qui l'environnoit.

Et nonobstant cette grande presse, d'une face riante il disoit qu'il estoit extrêmement satisfait de voir que le peuple entroit avec si grande ardeur et avec tant de confusion dans la maison de Dieu.

Lon connaît cela que le monde estoit si fort transporté de joye de le voir que par tout on voyoit couler les larmes de leurs yeux.

Sadite Seignerie Illme estoit tellement assidue à don-

ner le saint Chresme qu'il lassoit cinq prestres qui attacheroyent les bandeaux de ceux qui venoient de recevoir ce Sacrement.

Cet exercice dura pendant quatre jours, et pour empêcher le tiers et quart qu'il ne fut incommodé par la multitude de ceux qui demandoient d'être confirmés, le Magistrat fut contraint de s'y treuuer pour faire en sorte que le monde se présentat avec ordre, introduisant dans l'église une partie du peuple en mesme temps qu'une autre en sortoit.

Si que le nombre des personnes qu'il a confirmé est d'enuyron deux mille.

La nuit suiuiante. qui estoit du dimanche, les resjouysances publiques commencèrent, les feux, les lumières, les fauconneaux, les mousquets, les haubois et les danses.

En celle du lundy la rue basse appelée la Vannoise s'arma et cinquante hommes vindrent en bon ordre faire une descharge à la porte de son hostel. (1)

En mesme temps l'on fit rejallir en l'air plusieurs fontaines et feux qui estoient d'une grosseur espouvantable.

Les créneaux d'une maison opposite à sa chambre estoient garnis de lanternes accomodées de la mesme façon que les premières.

Le mardy après soupé, il s'en alla à l'église des R. P. cordeliers donner la bénédiction du St-Sacrement, qui y fut exposé tout le jour, et quoyque l'église fut extrêmement vaste et d'une grande extendue, si est ce qu'elle ne peut admettre dans sa circonférence tout le peuple qui y aborda,

(1) Il y avoit quatre-vingts bourgeois de la Vanoise et des rues voisines, d'après le registre du conseil.

ainsi il y en auoit un très grand nombre dans le cimetière qui estoit attendant sa bénédiction et d'autres par les rues où il deuoit repasser.

A son rencontre il eut soixante enfans de neuf à dix et au dessous portans l'espée au costé et le pistolet sur l'espaule, qui luy firent escorte jusqu'en son logis tambours battans et enseigne desployée, en laquelle on y voyait les armes de sadite Seigneurie et celles de la ville, et passant en bon ordre par deuant lui délaschèrent leurs coups avec adresse, et eut on dit qu'ils eussent vescu en cet exercice, d'autant qu'il n'y en eut pas un qui l'intéressa en aucune façon, ce qui fut très agréable à sadite Seigneurie (1).

Le mercredi matin, avec la mesme suite que dessus, elle se porta en l'église de la Confrérie de la Croix édifiée par feu Monseigneur de Thôraise son père, où son corps est inhumé dans le chœur, en laquelle estoit érigé un trosne magnifique, sur lequel après auoir salué le Saint-Sacrement il s'assit, et revestu avec ses habits pontificaux il fit l'office des trespasés, s'estant communiqué de sa main, enuyron quarante confrères revestus de leurs sacs, le prieur desquels estoit le gouuerneur de ladite ville (2).

La messe et cérémonies paracheuées il s'en alla au cimetière hors de la ville, au milieu duquel il se voit une chapelle dédiée à Saint Joseph (3), en laquelle estant entré il commença les prières accoustumées par le pontifical, lesquelles faites il torna à l'entour du cimetière aspersant le lieu d'eau béniste. Le jedy matin Elle fit dire la messe

(1) Soixante-dix enfans composaient ce bataillon scolaire, selon le même registre.

(2) La Confrérie de la Croix, fondée en 1590, à l'instar de celle de Dole, avait une chapelle à l'entrée du passage qui conduit à l'hôpital : elle sert aujourd'hui de magasin. Voir la notice qui lui a été consacrée dans l'*Annuaire de l'arrondissement*, en 1890.

(3) Vers la promenade et la route qui conduit au cimetière.

en la chapelle royale du chasteau de ladite ville, où des-servent les sieurs preuost et chanoines fondés par Jeanne femme de Philippe, roy de France (1), et après la messe visita les tabernacles et ciboires dans lesquels repose le Saint-Sacrement, les ornemens d'autel et sacristie, s'in-forma en quoy consistent leurs reuenus, vit les livres de leurs distributions, les entendit sur quelques manque-ments que le sieur Forestier leur prevost remonstra estre en la desserte de quelques fondations, sur quoy il ordon-na ce qu'il conuenoit.

A deux heures après midy il se porta à l'hospital, qui est régi et gouverné par un recteur religieux de l'ordre de Saint Augustin, qu'il rencontra en assez pauvre estat, à cause des ruines y suruenues par le feu (2).

Ce digne prélat vague à toutes choses avec tant d'as-siduité qu'à peine donne t-il le temps du repos nécessaire à ses officiers qu'il a commis pour son ayde à ce saint ouurage.

Il s'est fait porter tous les livres des confréries insti-tuées sous l'invocation de divers saints et saintes, qui sont en nombre de vingt une, pour reconnoitre les reue-nus et à quoy ils estoient employés, et pour prendre garde à ce qu'aucune aliénation n'en fut faite, en retrancha les conuiues.

Le vendredy il s'en alla aux Révérends Pères Corde-liers où fut célébrée une grande-messe, laquelle acheuée il dit la sienne et communia quantité de personnes dont l'église estoit remplie, s'enquit du Gardien s'ils avoient esté visités : luy fit voir les titres de leur exemption.

De là il alla disner au couuent des Révérends Pères

(1) Jeanne, veuve de Philippe VI (1319).

(2) Il s'agit de l'hôpital du Saint-Esprit, dont feu M. Jules Gauthier a retracé l'histoire en 1873 : il se trouvait à l'angle de la Grande-Rue (rue Gambetta) et du quai du Saint-Esprit (quai du 4 Septembre).

Carmes deschaux, où il fut traité comme un religieux mangeant en la communauté.

Il leur fit une charité qu'il paya de ses deniers et non de ceux qui doivent estre comptés entre les frais de sa visite (1).

A deux heures après midy il visita l'église des religieuses du Tiers Ordre de Saint François, et après avoir considéré tout ce qu'il conuenoit en une semblable action, il entra dans le monastère à l'effect d'y entendre les religieuses, où il demeura jusqu'à six heures (2).

Le samedi il célébra messe au couuent des Révérends Pères Capucins, dina au réfectoire avec les religieux en mesme sorte qu'il auoit fait le jour précédent aux Révérends Pères Carmes et usa de mesme chair.

Estant de retour à la ville, il passa aux Révérendes Mères Annonciades et vacqua en la visite de l'Eglise et du monastère comme il auoit fait en ceux des Tiercelines (3). A la sortie de là il entra dans la paroissiale qui est toute voisine, s'assit dans le confessionnal où il entendit les confessions jusqu'à sept heures et demye. Pendant lesquels tours il continua l'administration du Sacrement de confirmation, auquel se présentèrent quantité de personnes de part et d'autre.

Le dimanche jour de la Trinité il célébra la messe en la paroissiale et se confessa au coing du maistre autel. La messe parachevée, il donna la communion à plus de deux cents personnes. Dès une heure après midy jusqu'à

(1) Rue Victor Hugo actuelle (école supérieure de jeunes filles et bâtiment situé en face).

(2) Les Tiercelines s'étaient établies d'abord rue du Marché : leur chapelle a servi d'atelier à MM. Lamirelle. Puis elles se fixèrent rue de la Petite-Fontaine (succursale de la Banque de France) ; leur couvent s'étendit jusqu'à la rue de Glapigny (Saint-Antoine, puis des Carmes, puis des Promenades, aujourd'hui Victor Hugo).

(3) Les Annonciades avaient leur couvent à l'angle de la place de la Sous-Préfecture et de la rue de la Malcouverte (ancienne banque Revon). Leur portail existe en partie. Cette maison appartient à M. Pothélet.

trois il confirma non seulement beaucoup de personnes de son diocèse, mais encor de celui de Langres, qui est voisin dudit Gray.

Le lundy cinquième dudit mois de juin il fut dire la messe en l'église des Sœurs Ursulles, lesquelles furent toutes communiées de sa main avec plusieurs autres personnes, quoy fait il passa dans leurs maisons ; où il fit la visitte, et n'en sortit qu'une heure après midy : le reste de la journée fut employé à réformer les abus qui s'estoient glissés parmi les ecclésiastiques et séculiers (1).

Au mardy matin jour de saint Claude, son patron, les soldats de la garnison furent deuant son logis le saluer par une descharge de mousqueterie, et luy s'en alla célébrer en la chapelle des religieuses de la Visitation Sainte Marie, qui toutes en nombre de trente-quatre receurent l'Eucharistie et ensuite plusieurs autres personnes et en bon nombre (2).

Sur la porte du monastère au procinct qu'il y vouloit entrer le confesseur des religieuses l'harangua en la forme qu'il sera rapporté à la fin de cette narration.

Tout le chemin qu'il auoit à faire jusque en la sale du chapitre estoit fleury, de mesme la sale ; après les prières accoustumées se présentèrent à luy trois petites filles du petit habit, l'une desquelles est celle de monsieur le marquis de Meximieux et une du colonnel de Trilly, âgée de cinq ans (3) et récitèrent les vers qui suivent :

(1) Mgr d'Achéy contribua à fonder les Ursulines de Salins avec celles de Gray. (Voir supplément de la *Presse grayloise*, septembre 1908).

(2) Les soldats qui firent cette « salvation » étaient cent cinquante (Reg. du Conseil). La saint Claude est le 6 juin.

(3) Il s'agit de Renée de Trilly, que MM. Gatin et Besson appellent Renée du Treillis : elle a laissé de verbeuses biographies sur les Visitationes de Gray : le manuscrit inédit est conservé à l'hôpital.

*Vers récités à Monseigneur l'Archevesque, à son entrée
aux Mères Visitandines.*

Sacré Melchisédec, grand prélat qui portés
Les bénédictions et les félicités,
Nous avons de vous voir un heur incomparable,
Car bien que vous soyez le lieutenant de Dieu
Vous ne dédaignez pas de montrer en ce lieu,
De vos soins paternels un effet charitable.

En l'offre de ces clefs nos cœurs vous sont ouverts,
Où rien n'est de plus cher que le bien de vous plaire,
Et toute la beauté de ce grand univers
Au prix de cet honneur ne nous peut satisfaire.

Ces fleurs que l'ouvrière sage
Du mouvement et du repos
Nous a produit si à propos
Pour en semer vostre passage
N'ont rien dans leur émail ny leur suave odeur
Digne d'entretenir vostre Auguste Grandeur.

Il est vrai, Monseigneur, vostre illustre maison
A veu naistre des fleurs mille fois la saison,
Vos ayeulx ont porté leur nom delà le pôle
Mais tout cela n'est rien au prix de la vertu
Dont votre grand esprit se treuve revestu,
Puisque vous enseignez d'effect et de parole.

Il fut occupé en cette visite quatre heures et ne pensait pas qu'il y en eut écoulé une, tant il estoit rauy des simples et religieuses beautés et propriétés de ce monastère.

Or ce jour, qui estoit, comme a esté dit, consacré à son

patron, la ville en laquelle il auoit prins sa naissance tascha de donner quelque tesmoignage de joye, qui auoit déjà prins son commencement par les canons que l'on auoit tiré à la pointe du jour, les salues de la garnison. Le sieur maieur fit armer enuyron deux cent bourgeois fort lestes, qui sur le brun de la nuit parurent deuant son logis et passant et repassant deschargerent leurs mousquets avec un grand retentissement parmy l'air ; on fit courir des fusées, l'on dressa des colonnes de feu, un chasteau à quatre tourrions composé du feu artificiel qui enflamme, sembloit une place assiégée et battue du canon.

Comme le Magistrat eut admis que sa visitte se paracheuoit le lendemain et qu'il desseignoit de solenniser la feste de l'Eucharistie à Pesmes, désireux d'acquérir cet honneur à la ville, fut le suplier que ce bonheur luy fut réservé, ce qu'il leur accorda avec une grande cordialité.

Tellement que ce jour il porta le Saint Sacrement par toute la ville, et d'autant que la chaleur estoit grande et le chemin que tenoit la procession fascheux à cause que la ville est partie sur le panchant d'une coline, le sieur maieur le pria d'agréer que l'on recourcit le tour qu'auoit coustume la procession de faire ce jour là. Il respondit qu'il n'en vouloit pas desmarcher d'un pas et qu'il vouloit que l'on suiuist la voye ordinaire sans retranchement, ce qui fut effectué, et par cette action il excita une grande déuotion dans le cœur de tout le peuple qui assistoit à la procession, voyant son zèle qui surmontoit la peine qu'il souffroit par l'ardeur du soleil.

Le mercredi veille de ladite feste il visita les religieuses carmélites, dit la messe, donna la communion à toutes et aux personnes séculières qui se retreuerent et en confessa bon nombre (1).

(1) La chapelle des Carmélites existe epcore, rue des Casernes. Voir *Annuaire de l'arrondissement de Gray*, 1902.

Le reste de la tournée fut consommé à résoudre les décrets de sa visite.

Il châtia quelques prestres qui estoient accusés de trop grande licence à boire, par incarceration de plusieurs jours et amandes pécuniaires.

Les commis, pendant son séjour audit Gray, visitèrent vingt-sept paroisses du décanat dudit Gray, composant trente-neuf villages, ordonnèrent ce qu'ils jugeoient raisonnable pour le décor et réparation des églises, pour achat de calices et ornemens d'autels, qui par la longueur des guerres et désolations et ruine entière des villages, estoient en pauvre estat : et ceux où il n'y auoit point de prestre pour desservir, tant à cause de la rareté que de la pauvreté et du petit nombre d'habitants, ils treuèrent moyen d'en y establir, afin que le peuple ne demeura pas longtemps sans messe et destitué de l'assistance et secours spirituel pour les messes, baptêmes et autres sacremens de l'église.

Lon remarqua en luy un acte de grande charité accompagné de piété et compassion. Auant son départ et le jour d'iceluy, retournant de l'église sur les onze heures, son chariot de bagages chargé de ses coffres et autres hardes dans lesquels estoient les ornemens pontificaux, vint une pauvre femme de paysans d'un village voisin, qui se jetta à ses pieds, le supliant de luy administrer le sacrement de confirmation. Ceux de sa suite luy dirent qu'elle se présentoit à tard, qu'elle deut aller à Pesmes, et que le lendemain elle receuroit le sacrement qu'elle demandoit. Sa seigneurie Ill^m entendant qu'elle leur répliquoit qu'elle auoit laissé en sa maison au village trois petits enfans seuls sans assistance ny conduite que pour ce il luy estoit impossible d'aller à Pesmes, distant dudit Gray de trois lieues ; il fut si vivement touché de pitié et de la foy de

cette villageoise qu'il fit aussy tost dépaqueter tous ses ornemens de ce pas, se porta à l'église pour la confirmer. Tous ceux qui se présentoient à luy, pauvres et riches, qui avoient à communiquer de leurs consciences ou qui désiroient quelques consolations, il les admettoit et entendoit fort librement ; les maris et femmes qui n'estoient pas en bonne intelligence, il en procuroit la réunion.

Le magistrat alla faire son adieu et les remerciemens des graces, honneurs et faueurs que la ville auoit receu de sa présence et des fruits qui ne pouuoient estre que très grands par sa visite, et prenant congé il leur fit son compliment, tout rempli de bienveillance et d'affection, et à la porte de la sale un jeune escolier récita les vers suivans :

Pourquoy, ô grand Prélat, quittez-vous votre ville ?

Pourquoy quitter ces feux bruslans d'affection ?

Vous les pouvez quitter, mais d'un pas fort habile,

Elle sera seconde à vostre intention.

— Son cœur en la quittant veut en tout lieu vous suivre,

Mais d'autant que sans cœur elle ne peut pas vivre,

Et que son corps sans cœur serait réduit à rien,

Laissés luy vostre cœur : en vous donnant le sien

Elle sera en vous et vous serez en elle

Vivant en l'union d'une amour éternelle.

L'on verra l'unité dans un corps triomphant

De trois, qui sont le père et la mère et l'enfant.

Dès qu'il fut arrivé à la ville. M. le baron de Savoyeux le pria de donner l'ordre que l'on donne tous les soirs pour la garde sur les remparts (1).

(1) Le chroniqueur ne dit pas que l'archevêque ait été incommodé de l'encens trop abondant de ses compatriotes pendant cette réception plus que royale.

Le sieur principal du collège (1) présenta ses escoliers à Sa Seigneurie Ill^{me}, qui luy firent une harangue et récitèrent des vers latins, dont nous donnons la traduction seulement :

La jeunesse studieuse de Gray souhaite une heureuse et prospère arrivée dans la ville au très illustre archevêque de Besançon Claude d'Achey.

Tandis que, placé sur la limite qui sépare les mortels des immortels, tu jouis de leur sympathie, que tu t'es conciliée, l'admiration que tu leur as inspirée pour ta personne, tu en fais un tribut. Ton arrivée heureuse et fortunée, nous ne pouvions l'ignorer, nous ne le devons point, nous qui devons bien prier pour toi, et féliciter notre patrie ; quoique nous soyions peu dignes de paraître devant toi, à cause de notre trop grande jeunesse, nous n'avons pu et dû nous cacher, car nous sommes certainement ton peuple, tes brebis, bien plus, tes enfants ; nous nous souvenons de tes mérites et nous oublions ce que sont nos forces., et nous considérons plutôt ce que nous te devons que ce que nous pouvons. Nous reconnaissons que nous te devons un seul bienfait : tu nous as rendus heureux et hardis à la fois, tandis qu'il nous convenait d'être muets, de nous taire dans une semblable occasion ; c'eût été une omission coupable que de ne pas faire voir la joie que nous ressentions de ta très heureuse arrivée, et de cacher ainsi ce qui est notre gloire comme celle des autres : nous y avons été poussés, sinon entraînés, par le bonheur sincère de nos compatriotes, par les mérites de la famille d'Achey, par les vertus éclatantes de ta personne. Si ma trop grande jeunesse avait une élo-

(1) Le docteur Bourbault. Le registre du Conseil de ville rapporte que les conseillers l'avaient prié, ainsi que les Ursules, d'habiller quelques enfants richement, et les autres en blanc (27 mai).

quence telle que je puisse rendre par un discours tout ce que la pensée me suggère à ton sujet, si le lieu et le moment me permettaient d'exposer tes nobles et sublimes qualités, et de montrer au grand jour les vieilles images de tes aïeux, si ta patience était assez grande, si tu daignais entendre combien de joie ton arrivée a causée, je l'entreprendrais assurément, pour que tu sois réjoui, sinon de ta gloire, du moins de notre félicité. Ce jour qui t'a rendu aux tiens et au lieu de ta naissance a posé les fondements solides et durables de notre félicité. C'est celle-ci qui fera fuir de nos esprits tout souvenir des maux passés ; c'est celle-ci qui, ayant chassé et fait disparaître les nuages d'une longue tempête, nous oblige par sa sérénité à avouer qu'il était souhaitable d'acheter ce salut si précieux à un prix plus élevé encore. Il était de notre félicité que les joies nous fussent enlevées, qui devaient avoir un caractère de sécurité plus grand d'après leur plus grand retardement, et en recevoir aussi plus de force. Le Dieu très bon et très grand a voulu les retarder, lui qui a enfin comblé nos vœux en nous donnant un prélat tel que l'Église ne peut en avoir un plus illustre, la Franche-Comté un meilleur, et que la ville de Gray ne pouvait en souhaiter un plus affectionné. Comment donc ne serions-nous pas tous joyeux et chacun en particulier, pourquoi Gray tout entière ne nagerait-elle pas dans la joie, puisqu'elle a reçu un prélat qui a donné naissance pour elle et pour nous à une félicité de tout genre. La ville doit espérer de cette entrée une tranquillité assurée et durable ; et je présume de ta bienveillante apparence que ta modestie va me rappeler de la distance où tes mérites m'entraîneront. Tu me forces à me taire, toi qui m'avais poussé à parler ; j'ai pu à la fois paraître disert et corriger la stérilité de mon esprit par la fécondité du

sujet. Enfin ta modestie m'ordonne de resserrer mes voiles, à moi qui te félicite, quand je ne puis mieux les déployer ; je suis forcé de cacher sous les voiles du silence des mérites véritables qui brillent pourtant de leur propre lumière. Salut, ô illustre prélat ; que les habitants des cieux t'accordent selon tes vœux une santé solide et durable, qu'ils favorisent tes desseins, qu'ils leur soient propices : mais daigne accorder ton affection à la jeunesse de Gray, qui grandit dans la vénération pour ta personne.

Sur l'arrivée du même.

Le marbre muet, au retour du jour, a pu faire entendre des sons aigus, pour faire saluer Phébus ; Memnon, sans pouvoir être saisi par les yeux ni par la bouche, mais survivant seulement par sa statue, restait attaché à sa propre image, comme de pâles ombres s'attachent au débris d'un tombeau. La présence de la divinité d'un nouvel Apollon nous donnera le pouvoir de nous faire entendre, et il nous sera possible de chanter, pourvu que les yeux ne nous fassent point défaut. Que dire ? Les dieux auront pitié, je le pense, de notre jeunesse téméraire. Pourquoi auraient-ils donné au jeune homme une harmonie continuelle, si elle ne devait pas vivre ?

Memnon, par l'intermédiaire de sa faible voix, rend à Phébus le don qu'il en a reçu ; le peu de voix qui lui a été donné, il le rend plus libéralement par ses louanges.

Disciples trop faibles de la Muse, nous offrons nos vœux à de moins fières déesses, nous saluons en ton retour, ô père, celui de l'héritier des Piérides.

O soleil, plonge ta tête dans l'Océan, avec les flammes de la torche éthérée ; voici que brille la lueur féconde de ta lumière, et qu'elle naît à la suite de l'astre éclatant.

Je reconnais le phare dont le sommet élevé illumine nos cœurs ; je reconnais déjà la lumière de Claude, et je lui rends les honneurs dont elle est digne.

Adorateurs de Phébus, rendez des grâces éternelles par vos louanges à l'élève de l'illustre Padoue ; adressez à un si grand prélat des éloges qui lui soient agréables.

Les astres voilaient leur visage éclatant sous d'épais nuages : vous auriez confondu le jour avec les ténèbres, et celles-ci avec le jour. La terre, ainsi plongée dans des nuées subites, craignit la ruine dernière des cieux. O miracle ! L'univers a enfin dépouillé maintenant son masque couvert de pleurs. Cependant, d'où naquit ce souffle du zéphyr qui vient de souffler ? Qui donc a enfin forcé Phaéton de ramener le soleil, que ses mains faisaient égarer ? C'est un soleil, émule de l'astre lui-même, qui a produit cet effet : dès qu'il a vu notre ville, il s'est arrêté, brûlé par les ardeurs de Mars enflammé, et sa face éclatante a fait naître ces flammes.

O phare, sois propice à ses voiles, lorsque notre chœur rappelle ses triomphes, ce chœur consacré à Phébus, ô vous que les muses de Gray célèbrent comme un père.

O prélat, ne dédaignez pas ces faibles essais, vous qui dominez par des triomphes éclatants les astres errants dans l'infini des cieux, aussi bien que les fleurs délicates de l'Hybla.

O toi, l'honneur du pontificat, par quelles couronnes ou quels lauriers verdoyants l'auguste Pallas pourrat-elle t'immortaliser ? Qu'elle cesse de diminuer ta grandeur par ses faibles accents.

Deux jeunes escoliers offrirent à ce grand prélat un
cœur enflammé où sont dépeintes ses armes et celles de
la ville de Gray.

I

Ce peuple, grand Prélat, pour la première proye
De votre cher amour, vous offre icy son cœur.
Il prend pour l'animer d'un Lyon la vigueur,
Et trois feux l'eschauffant font sa parfaite joye.
Je confesse pour moy avec estonnement
Que je n'ay jamais ueu meilleur auénement.

II

Ces Lyons de ces feux s'hastent de rendre hommage
A leur père qui fut jadis leur nourrisson.
Ils sont ravis de voir leur chaleur, leur courage,
S'estre augmentés en luy d'une telle façon.

Illustrissimi reverendissimique Domini D. Claudii
d'Achey, archiepiscopi Bisuntini ac S. R. I. principis
diœcesim summa suorum laetitia visitantis.

VERISSIMO LABORI

Sacrum

Pictura in qua illustrissimus dominus
Archiepiscopali habitu detegit et necat
Infima pastoralis baculi parte serpentem
In matura tutrici segete delitescentem
Præcipitante se in Tartarum territo
Cacodæmone pascentibus hinc inde ovibus
Et inuitatis ad auferendam terendamque messeræ rus-
[ticanis

Retrogradi versus

In quibus a fine reditur ad principium per easdem
litteras, easdem carminis leges et eundem sensum.

Mucro te terret, si viuis, terret et Orcum.

Ibit Abel, gere tu, tu tere, gleba tibi.

Quod hic vides et legis sic intellige :

Angue malum, gleba populus, mucrone potestas

Claudius antiquo præsul Abelo venit.

Noster Abel segetes ac sacrum lustrat ouile

Diuitior populis hinc pia messis erit.

Soli sodali, solatio,

Splendori, spiritui, summo sacerdoti

Archipræsuli amoris nostro,

Claudio d'Achey

Versus chronologicus

Annus, mensis, dies ac hora qua reverendissimus ac
amantissimus dominus nuncius Ecclesiam Grayanam visi-
taturus venit

BIs DenVs IVnII paX Vt LVX MVLta Graiis

★★

Dédicace

AU LABEUR DE VÉRITÉ

La peinture sur laquelle notre très illustre seigneur,
vêtu en archevêque, découvre et tue de la pointe infé-
rieure de son bâton pastoral un serpent qui se cache dans
la moisson mûre et protectrice : le mauvais démon, épou-
vanté, se précipite dans le Tartare ; des brebis paissent çà
et là ; les laboureurs sont appelés à enlever et à battre la
moisson.

Vers rétrogrades

*dans lesquels de la fin on revient au commencement par les
mêmes lettres, les mêmes arrangements des vers
et le même sens.*

Le poignard, t'effraie, si tu vis, et effraie aussi Pluton.
Abel ira, toi, gère ; toi, use la terre qui est pour toi. Ce
que tu vois et lis ici, comprends-le de cette façon : le mal
vient du serpent. le peuple de la glèbe, la puissance du
poignard, et le prélat Claude vient de l'antique Abel.
Notre Abel parcourt les maisons et sa bergerie consacrée.
La moisson pieuse en sera plus riche pour les peuples.

Au seul ami, au consolateur, à la splendeur, à l'in-
telligence, au pontife suprême, à l'archevêque notre
amour, Claude d'Achey, vers chronologique : année, mois,
jour et heure où notre maître très révééré et aimé est venu
comme un ambassadeur visiter l'église de Gray.

Bls DenVs IVnïI paX Vt LVX MVLta Graiis.

Claudius arte sua, sol stat in ange (?) suis.

Illustrissimo Reverendissimoque Domino D. Claudio
d'Achey, Archiepiscopo Bisuntino et S. R. I. principi,
meritissimo mitissimo moderatori nostro.

CLAUDIUS D'ACHEY

ANAGRAMMA : Hic suade dulcia.

Scis quo climate sis, hic dulcis, Claudî, suade.
Dulcis enim placida gente Gyanus ager.
Scis quo tempore vis, hic dulcia, Claudî, suade.
Astra favent fructu, turgida ridet humus.
Scis quo nomine sis, hic dulcia, Claudî, suade
Ut quo notamen habes, Claudius est d'Achey.

ALIUD : Huic dica laudes.

Væ tu nescius es : Quid de mortalibus unum
Quæris, quem multa laude beare queas ?
Huic dica laudes, Claudius iste d'Achey.

CLAUDIUS D'ACHEY

Archiepiscopus Bisuntinus

Hic unicus habitas pacis in Deo durus clypeus
Quid pax alta quies, quis dicitur esse quietus
Subditus imperio qui studet esse Dei.
Divinus igitur, Claudii, dum subdere jussis
Fortiter et lente nos pia colla doces.
Unicus hic habitas pacis durissimus umbo
Quæ datur in solo fitque segura Deo.

*
* *

CLAUDIUS D'ACHEY

ANAGRAMME : Hic suade dulcia (Ici donne de doux avis).

Tu sais en quelle région tu es : ici, ô Claude, donne
de doux avis ; la terre de Gy est douce par son peuple pai-
sible ; tu sais en quel temps tu es, donne de doux avis, ô
Claude ; les astres sont favorables aux fruits, la terre gon-
flée sourit. Tu connais ton nom, donne ici de doux avis.
Sois ainsi l'homme dont tu as le nom, Claude d'Achey.

AUTRE : Huic dica laudes : (dédie-lui des louanges).

Ah ! pauvre ignorant ! Pourquoi chercher parmi les
mortels un que tu puisses célébrer par de nombreuses
louanges ? Consacre tes louanges à Claude d'Achey.

CLAUDE D'ACHEY

Archevêque de Besançon

Tu habites ici, unique et solide bouclier de la paix en Dieu. Tu as la paix, le repos profond, par lesquels l'homme qui s'applique à être soumis à l'empire de Dieu est appelé l'homme reposé. Ainsi, ô Claude, quand tu nous enseignes avec force et patience à courber une tête respectueuse sous le joug divin, tu habites ici, ô solide bouclier de cette paix qui n'est donnée qu'en Dieu et n'est assurée que par Lui.

Au très illustre et très révérend seigneur Monseigneur Claude d'Achey, archevêque de Besançon, prince du Saint Empire, le vray David de la Franche-Comté :

ANAGRAMMES LIÉS

CLAUDE D'ACHEY

LE DAVID CACHÉ

Claude d'Achey, archevêque de Besançon.

David caché que sa bonne cause dévoila.

Le Ciel, pour tesmoigner qu'il a de nous le soin.
Qu'il eut de ses Hébreux dans un honteux besoin
Quand l'affreux Goliath par de sanglans affrons
Jettoit la male peur tous les jours sur leurs frons,
Il a premièrement fait que Claude d'Achey,
Chef d'un petit troupeau, fut le David caché
Puisque Claude d'Achey choisy pour archevesque
De nostre Besançon quand le plus barbaresque
Furieux et envieux de nostre liberté
Hérissoit contre nous gigantesque fierté
Fut le David caché et que sa bonne cause
Décela pour finir par cette heureuse clause

L'audacieux babil de qui ruiner nous tasche
Comme David finit veny, de son bravasche,
Tu vins les mains de fer et de fureur armées
Et moy je viens au nom du grand Dieu des armées.

★★

Illustrissimi simul ac Reverendissimi Domini ·

D. CLAUDII D'ACHEY

Archiepiscopi Bisuntini et S. R. I. principis

Immortali splendori.

Versus

Qui singulas latini alphabeti litteras complectitur.
Meta d'Achey ab fixo Zephyro, Græcisque Kalendis.
Si quem præclaræ dotes fecere perennem
Si finem quisquam præsul habere nequit,
Meta d'Achey a fixo Zephyro, Græcisque Kalendis.
Hic pietas, animus, nobilitasque rubent.

=====

Sur la porte de l'église du chasteau estoient ces vers :

Illustrissimo et eminentissimo Domino D. Claudio
d'Achey Archiepiscopo Bisuntinensi , Sacrique Romani
imperii principi.

ANAGRAMMA

CLAUDIUS D'ACHEY

Hic clavis David

EPIGRAMMA

Petrus habet claues cœli ; tu protege portas
Si clauis David es, regius ordo tuus.

ALIUD

Petrus habet claues cœli, David atria servat
Tu gregis es custos ordine, claue David



A la splendeur immortelle de l'illustrissime et révérendissime seigneur Claude d'Achey, archevêque de Besançon et prince du Saint Empire romain, vers qui contiennent toutes les lettres de l'alphabet latin :

Meta d'Achey ab fixo Zephiro, Græcisque Kalendis.
La fin de d'Achey, c'est le Zéphire immobile, ce sont les Kalendes grecques.

Si un homme a été immortalisé par des dons éclatants, si un prélat peut avoir l'immortalité, le zéphire immobile et les Kalendes grecques marqueront la fin de d'Achey. Ici brillent la piété, le courage et la noblesse.

ANAGRAMME

Claudius d'Achey : Hic clavis David (Voici la clef de David).

EPIGRAMME

Pierre a les clefs du ciel ; protège nos portes. Si tu es la clef de David, tu es de dignité royale.

AUTRE

Pierre a les clefs du ciel, David garde ses portes. Tu es gardien du troupeau par ta dignité, et David par ta clef.

HARANGUE

faite audit Seigneur par le sieur chanoine Cadot (1)

Monseigneur, ceux qui font leur séjour dans l'isle du Septentrion, la plus esloignée et la dernière conquête des Romains, appelée chez les poëtes *Ultima Thule*, sont privés au rapport de l'histoire l'espace de six mois de l'agréable lumière du soleil, mais à mesure qu'ils s'aperçoivent du retour de ce bel astre, ils s'en vont grim pant les sourcilleuses montaignes de leurs contrées, et le voyant heureusement paroistre, donnent des marques extraordinaires de leurs réjouyssances : les saisons infortunées et la guerre nous auoient priués de cette lumière de vostre présence, si chère et si précieuse à nos yeux, et qui fait aujourd'huy tous nos plus beaux jours. C'est pourquoy nous versons dans l'espanouissement de nos cœurs mille bénédictions sur vostre sacrée personne, et faisons une solennelle déclaration de nostre joye. Cette ville n'eut pas plutost les heureuses nouvelles de votre promotion à la haute dignité de la prélature à laquelle vos rares vertus vous ont appelé, qu'elle porta un asseuré jugement que c'estoit désia l'auant goût d'une paix et d'un repos durable pour toute la province. Mais depuis les confrères de Notre-Dame libératrice conceurent bien cette mesme espé-

(1) François Cadot, né à Gray le 18 avril 1622, familier dans l'église de sa ville natale, en fut curé de 1664 jusqu'à sa mort, qui survint le 7 septembre 1693.

rance lorsqu'il vous pleust donner vostre approbation à leur règle dressée par le zèle et la charité de Monsieur le baron de Sauoyeux, en quoy vous auez le premier de tous les archevesques tesmoigné une piété tousiours enflammée enuers la Saincte Vierge (1).

Ces anciens me semblaient auoir raison; qui pour louer les excellents hommes, vouloient dire que le Ciel auoit mis en eux certains caractères de grandeur et de dignité qui faisoient juger aussytost de ce qu'ils estoient. Quand cette vérité n'auroit jamais eu d'autres preuues que celles que vous en donnâtes tous les jours à ceux qui ont l'honneur de vous approcher (qui sont aussy tost charmés de voir tant de douceur avec tant de majesté), elle seroit assez fortes pour en establir la créance, mais ce qui vous porte dans l'admiration de tous est que parmy l'assemblage des sciences et des vertus dont vostre haute naissance vous a si richement aduantage, vous possédez avec plus d'esclat celle que saint Bernard treuuoit si difficile et si rare aux grands : *in alto positum non altum sapere difficile est et omnino inusitatum, sed quanto inusitatius tanto gloriosius* (2). Et c'est vrayment celle qui vous rend plus glorieux aux yeux du Ciel et de la terre, cette grande humilité qui dans les siècles passés, s'estoit retranchée dans les cloistres, et ne paroissoit qu'une hideuse prisonnière de la solitude : elle est aujourd'huy la domestique plus familière de vostre palais ; aussy est-ce elle qui nous a donné l'abord et la hardiesse de uous pouuoir parler, vous tesmoingner nos respects et nos obéissances, et

(1) Le baron de Savoyeux, gouverneur de la ville, plaça en 1641 un tableau votif aux Cordeliers de Gray ; et le P. Marmet, appuyé par lui et le marquis de Saint Mauris, fonda une confrérie de N.-D. Libératrice sur le modèle de celle de Salins. (Abbé VILLEREY : *Notre-Dame de Gray*, p. 57-58).

(2) Il est difficile et tout à fait rare qu'un grand n'ait pas un grand orgueil : c'est d'autant plus glorieux que c'est plus rare.

vous assurer que dans les acclamations publiques, nous porterons incessamment nos vœux et nos voix au ciel pour votre prospérité : puisque vos véritables esloges ne peuvent estre dignement escrits que dans le liure de l'Eternité.

V E R S

que les sœurs Ursules ont fait réciter par sept filles à Monseigneur l'archevesque à son entrée en la ville de Gray, où il a commencé la visite de son diocèse le sambedy 27 du mois de may de la présente année mil six cent cinquante un.

GRAY

La ville de Gray, représentée par la demoiselle

TIXERANDET :

Tous les peuples de la contrée
Donnent des acclamations
A ce beau jour de vostre entrée
Qui fait nos bénédictions.
Et moy vostre chère patrie
Par un doux transport je m'escrie
Que mon bonheur est sans pareil
Puisqu'aujourd'huy je voy parestre
La lumière du grand soleil
Qui vient me rendre un nouvel estre :
Venez, mes chères sœurs, admirer les louanges
Que luy viennent donner les nations estranges

L'EUROPE

Représentée par la demoiselle JOBELOT

L'Europe à vos grandeurs vient abaisser sa gloire
Et offrir ses respects à vos perfections
Recevez ses devoirs en signe de victoire
Grand prélat, puisqu'elle est reine des nations.

L'ASIE

Représentée par la demoiselle HUGON

L'Asie à vos vertus n'a rien de comparable
Ses trésors plus exquis sont de boue et de sable
Elle n'oserait pas les produire à vos yeux
Mais elle vient ici toute respectueuse
Protester humblement à la face des cieux (1)

.

L'AFFRIQUE

Représentée par la fille du fut Dr CHASSIGNOLLE

Grande lumière de l'église
L'Affrique se treuve surprise
Du fameux fruit de vos vertus.
Elle vient assurer que sous vostre conduite
Tous les vices sont abattus,
Et qu'on y voit marcher la gloire et le mérite.

L'AMÉRIQUE

Représentée par la fille du sieur PETYET

Sacré prince du saint Empire
L'Amérique aujourd'huy n'aspire
Qu'à l'honneur de voir présenter

(1) Le relieur a coupé par inadvertance, ici et ailleurs, plusieurs lignes du manuscrit.

Les vœux de son obéissance ;
Et s'ils vous peuvent contanter
Ils lui seront plus chers que toute sa puissance.

LA BOURGOGNE (1)

Représentée par ANNE-CLAUDE CADOT

Et moy, la perle des provinces
Si fidelle au plus grand des princes
Qui gouvernent cet univers
J'ose bien me vanter de votre haute naissance,
Et publier dedans mes vers
Que vous estes l'objet de ma resjouissance
Puisque vous ouvrirez à mes justes désirs (2)

.

Ainsy Dieu, à mes vœux propices,
Bénisse l'illustre Grandeur.
Qui vous porte dans sa splendeur
Parmy vostre saint exercice
Et fasse désormais que la prospérité
Continue à vos jours une heureuse santé.

L'ANGE DE LA BOURGOGNE

Représenté par la petite CLAUDE CADOT

Ce sont nos souhaits, grand prélat,
Que pour l'honneur de Dieu fait homme,
Le sacré Collège de Rome
Appelle à son Cardinalat.

Les vers cy-dessus furent récités en la cour des Révé-
rends Pères Capucins).

(1) La Franche-Comté.

(2) Ici manquent encore plusieurs vers:

Les Mères Annonciades, à l'entrée dudit Seigneur en leur couvent, firent mettre ces vers en gros caractères :

Vené, pontife incomparable,
Qui faites l'office de Dieu.
Jamais obiect dedans ce lieu
Ne paraîtra plus vénérable.
Moyse portoit la clarté
Et vous l'auguste Majesté.
La terreur marchoit à sa suite,
La douceur vad à vos costés
Et la vertu qui nous invite
A dire que vous apportés
La consolation, et que vostre visite
Produira dans nos cœurs les effets du mérite.

ACROSTICHE

Récité par la petite CLAUDE CADOT

C élèbre prince du mérite.
L umière de la vérité
A ujourd'huy ce fameux comté
V it heureux sous vostre conduite
D ieu qui a mis vostre Grandeur
E n cet haut degré de splendeur.

D où nos rares vertus ont tant tiré de gloire,
A fait que vos perfections
C hoisies pour servir d'ornement à l'histoire,
H onoreront les nations,
E t immortalisant vostre illustre maison
Y joindront des lauriers hors de comparaison.

Ces vers furent récités à Monseigneur l'Archevesque en son logis.

Sur la porte des soldats estoient escrits ces vers :
Grand prélat, vos vertus possèdent tant de charmes,
Que Mars vous offre icy ses lauriers et ses armes.

Sur les feux de joye allumés le soir de l'arriuée
dudit Seigneur :

Fameux prélat, ces feux montrent en leur lumière
Que Gray a de vous voir une allégresse entière.

Sur le feu d'artifice fait devant son logis le jour de la
saint Claude :

A ce beau jour de vostre feste,
Qui nous fait naistre les plaisirs,
La ville sera satisfaite
Au dernier point de ses désirs,
Si elle vous produit en ce pur élément,
Grand prélat, un obiect de divertissement.

INUITATION DE LA VILLE DE GRAY

*A Monseigneur l'Archevesque pour y retourner faire
son séjour*

Merveille des Prélats, adorable génie,
Que le Ciel a formé sur les perfections,
Vous portés dans les cœurs une joye infinie
Et forcés doucement leurs inclinations.
Gray, cet heureux séjour qui vous a donné l'estre,
Et qui sceut les respects à vos grandeurs soumettre,
Lorsqu'il eut le bonheur de vostre aduénement,
Soupire maintenant le temps de vostre absence,
Et proteste affligé que son contantement
Ne se peut recouurer que par vostre présence.

Véné donc, astre de lumière,
Qu'on ne peut assés admirer,
Empescher Gray de soupirer,
Lui rendant sa grâce première.
Véné humer vostre air natal,
Qui ne sera jamais fatal
A vostre puissante nature ;
Mais qui par sa rare bonté
Et sa douce température
Luy conservera la santé,
Qui sera désormais jusques au monument (1)
A tous ses habitants chère parfaitement.

QUATRAIN fait sur les armes dudit Seigneur

Ces haches nous font foy de l'ancienne valeur
Des héros de ton sang, mais pour hacher le vice
Si Dieu t'a mis en main le glaive de justice,
Pour triompher des âmes il t'a prêté son cœur.

Sur sa venue à Gray

Gray reçoit les dons de la divinité
Du bonheur qu'il ressent de ta douce présence
Désia tu luy fis au point de ta naissance (2)
.

Sur ce même sujet

Qui ne voit en ce jour reuiure le bonheur
Qui nous a accueilly au jour de sa naissance,
Désia dans le printemps de son adolescence
L'odeur nous récréa de cette sainte fleur.

(1) Jusqu'au tombeau.

(2) Ici manquent plusieurs vers.

Sur son séjour à Gray

Gray dans ton doux berceau n'a rien vu que l'aurore
Du bonheur qu'il reçoit dans ce fortuné jour.
Mais qui s'estonnera en te faisant la cour ?
Il honore un soleil que tout le monde adore.

LE COMPLIMENT

*fait à Monseigneur l'archevêque à son rencontre proche
de Velesmes par le sieur maire accompagné de soixante
bourgeois.*

Monseigneur, quoy que la ville de Gray, vostre agréable patrie, ne soit plus qu'un reste du butin de la guerre, les reliques de la peste et la proie de la faim, et qu'elle soit beaucoup déchuë de la splendeur qui la faisoit éclater, lorsque par un privilège particulier du Ciel elle receut V. S. I. (1) entre ses bras le jour de sa naissance, l'enveloppa dans ses langes, et porta la première la main à son berceau, et que peut estre son impuissance causée par les calamités communes, luy leue moiens d'étaler les pompes et magnificences qu'elle fit reluire au jour de vostre régénération, *quorum pars una fui*, néanmoins elle peut se preualoir de ces aduantages, qu'elle n'a souffert ny échec ny altération en l'affection qui l'oblige à rendre ses très humbles hommages à V. S. I. Elle s'épanouit de joye du haut point d'honneur et sans....(2) la visite tant souhaitée et désirée et l'impatience qui la porte en la jouyssance du bonheur si releué luy tendant les bras pour l'accueillir en-

(1) Votre Seigneurie Illustrissime.

(2) Ici manquent plusieurs lignes.

core à cet heureuse rencontre son magistrat et ses conseillers pour luy faire son humble supplique de hastant son chemin haster le contantement qu'elle espère, receuant en son sein son père et son enfant en une seule personne pour ressentir les effets de l'amour du Père, les devoirs et services de la piété de l'enfant.

HARANGUE

*lorsque la procession alla aux Pères Capucins pour la
conduire à la ville.*

Mystérieuse est cette loi d'Hésiode, Monseigneur, qui deffend de ne passer point à gué les rivières tousiours courantes, parce qu'elles représentent en leur contenu la nature infatigable de la diuinité. Il voioit la ronde ordinaire du Ciel, la course du soleil à carrière non aboutie, les travaux de la lune, le mouuement continuel de nos âmes, et de là jugeoit-il, ce grand homme, que la nature n'estoit point comme ces estoilles qu'on nomme stationnaires, mais qu'estant en perpétuel mouvement elle veut qu'on la pousse en la meilleure part, de peur que comme une balance elle ne soit emportée en la pire. Et pour ce commandoit-il au laboureur faire ses vœux à Jupiter et Cérès, tenant la main sur le manche de la charrue.

Par rapport, Monseigneur, je voy que ce n'est pas assez que ceux qui ont le commandement sur les peuples de l'un et de l'autre estat ayent tousiours les yeux au Ciel pour y enuoier leurs prières et en faire s'écouler les graces de bénédictions, il faut aussy que leurs mains soyent en besongnes afin que le repos des âmes qui leur sont confiées demeure en son entier.

La dignité pontificale perd sa grâce et sa couleur, quand, tournant le dos au deuoir, elle regarde de loin ceux qui luy sont soubmis, et n'en approche son auctorité que comme une eau-de-vie et un restaurant à leurs infirmités.

Pendant les fureurs et agitations de la guerre, pendant les jours les plus noirs de cette prouince qu'elle estoit frappée de la main de Dieu, visitée d'afflictions amères dont la pointe estoit trempée en fiel ; nos afflictions enfin plus tost reconnues pour tesmoignage d'un soin paternel que pour exécution de justice, plus tost pour médecine que pour playe et comme coups donnés à un homme tombé en apoplexie pour le resueiller.

En ce temps là V. S. I. employoit à messagère ordinaire des hommes enuers Dieu l'humble prière, fille du Ciel, qui autrefois a arresté le cours du soleil, barricadé l'eau contre l'eau, aplani un chemin pour gens à pied au milieu de la mer, qui a eu les Anges à sa solde, les feux du Ciel, les vents et les orages de l'air pour carrabins ; vous présentiez vos vœux à Dieu, faisiez fumer ses autels, offrir vos saints et adorables sacrifices, pour éteindre l'embrasement de son courroux et retirer sa main vengeresse des testes de vostre troupeau.

Mais maintenant que la Bourgogne, cette belle chrestienne, comme un grand vaisseau sur la mer battu des ondes et des vents, se voit quasi comme asseurée du naufrage et rendue au port de sa bonne fortune, ses afflictions escartées du courant des malheurs, vostre bonté inépuisable mettant la main à l'arme vient à l'aide et au secours du salut des âmes qui respirent et souspirent sous son obéissance et protection ; elle descend vers l'ange qui apporta le pain à Elie, pour la rassasier de ceulx de sa parole, luy donner les consolations par la restauration et conseruation de ses temples, restablissement du culte

diuin, par l'infusion des grâces que produit le sacrement que l'Eglise ne depart ny n'élargit que par le ministère de son pontife.

Qui ne fait pas comme un ignorant patron qui remet toute la conduite du navire à ses comites, ne parle par autre bouche, mais qui porte en soy mesme l'entendement qui manie le timon et la parole qui fait entendre ses pieuses intentions, les rapportant au bien public et les rendant visibles par ses effets.

Aujourd'huy, ouy, aujourd'huy toute la gloire de cette sainte entreprise tombe sur l'enceinte et estandue de la ville de Gray, qui est la première de tout le pays éclairée des rayons flambians de vostre présence, inspirée de vostre piété, viuifiée de l'esprit de vostre vertu, qui peut sans contredit dire et publier, que ce sont ses jours rians, ses jours comiques, ses jours de dansces et d'esbats, ses jours de feste et de joye.

Transcendante et toute haute prouidence ou le plus tranchant de nos esprits se rebouthe que la ville qui a donné la première lumière à V. S. I. est la première qui est illuminée du soleil étincelant de sa charité.

Disons mieux : Dieu, qui conduit tous les mouuements de nostre vie, qui a tousiours veillé puissamment pour sa conseruation, a préordonné que la ville où V. S. I. a prins sa naissance, fut par elle comme régénérée la première dans les assurances de sa foy au sacrement de la Confirmation.

Ou plus tost que cette mère qui prent plus son lustre et bute sa félicité de uous auoir pour enfant que d'être mère, mais qui par une merueille pleine d'estonnement est vostre fille puisque par la dignité pastorale que vous possédez vous luy estes fait père : par ses allechemens maternels, par vostre amour filial, par attandrissement de cœur

a soigné vos inclinations pour luy faire toute la première
les douceurs de cette sacrée visitation.

Je dy plus, les cendres illustres qui lui sont en véné-
ration, qu'elle garde religieusement dans le sein de ses
temples, les cendres qui composoient le corps de vostre
primogéniture quand il estoit animé, qui a commandé et
piloté cette place, sage et vaillant gouuerneur et comme
son dieu tutélaire, l'espace de trente-cinq ans (1) ont
appelé V. S. I. pour caresser la première de ses charita-
bles embrassemens vostre tant aymée et chère patrie.

Heureuse donc et fortunée ville, qui te voit dans les
jours de ta prospérité, preste à receuoir de la vertu de ce
trois et quatre fois grand prélat, ame tout du ciel et du
prédicament des Anges, et de l'honneur qu'il te fait comme
du fusil et du caillou, non des étincelles mais des flam-
mes de feu ardent de son affection, que tout autre que
celuy de promettre portera sa lumière de la terre au ciel.

Et moy aussy très heureux à qui le gouvernement en
est escheu au temps qu'elle est honorée de ces glorieux
etincomparables auantages, en reconnaissance desquels
par ceux du corps de son Magistrat portés à l'honneur et
au deuoir en concordat et union de cœur et de volonté
elle veut faire icy les hommages à V. S. I. de ses très
humbles respects, obéissances et soumissions.

LE COMPLIMENT

Quand il fut arrivé en son logis

L'image de Mercure tressauta de joye à l'arriuée de
Solon en l'isle de Cypre : à Gray, Monseigneur, des hom-
mes et non des idoles insensibles, un peuple et non des

(1) Exactement vingt-cinq ans (1590-1616).

hommes seuls, un peuple, des hommes et toute une ville, se fond en liesse et allégresse à la venue de son sage et divin prélat, miroir et beau tableau de vertu, de ply et de teinture tout à fait à l'honneur, à la vertu et à la piété. Laquelle dans les élans de son éjouissance supplie avec humilité V. S. I. d'agréer ce logement qu'elle luy a préparé quoyque peu correspondant à sa dignité, mais pour le souvenir qu'elle a esté honorée autrefois de sa personne par son habitation lorsque la ville estoit sous l'obéissance de son commandement la memoire duquel doit estre burinée dans nos cœurs, et de nostre prospérité, puisque sous sa vigilance nous auons vécu en toute seureté. Nous supplions donc V. S. I. de prendre les assurances de nos dernières intentions, et qu'il n'y aura que l'impuissance qui puisse faire tomber sous la censure les manquéments qui pourroient suruenir en l'accueil et au recueil qui est deu à Vostre Grandeur.

HARANGUE

*Qui fut faite audit Seigneur de la part de la Confrérie
de la Croix*

Monseigneur, l'histoire nous apprend que l'empereur Auguste, venant en pompe à Caprée, un arbre tout languissant et presque désia tout mort, commença en son rencontre de jetter abondance de feuilles et de fleurs et en tapisser le chemin pour honorer la bienvenue de son seigneur et de son maistre. Ces paroles de flatterie pourront servir d'interprète et d'eclaircissement aux véritables sentimens des Confrères de la Croix, lesquels comme autant de branches de ce bel arbre, riche et précieux rejetton de la racine de Jessé, jettent et espandent de

toutes parts fleurs infinies d'applaudissemens et de joye non pareille pour l'heureuse arrivée de Monseigneur l'Ill^{me} R^{me} leur protecteur, le successeur et le fils d'un père qui par sa grande charité s'est rendu le fondateur de la chapelle de la Confrérie et l'enrichissant de plusieurs bienfaits s'est fait tout ensemble un amas de tant de gloire que mesme ayant honoré la chapelle de ses vénérables cendres comme des reliques de la vertu, a donné des gages très précieux d'une immortalité dans le temple de mémoire. C'est donc très méritoirement que la confrérie redouble sa joye pour se voir jouyr de la présence heureuse du fils, qui comme le véritable théâtre des vertus d'un si généreux et si charitable père, s'est rendu digne d'estre le théâtre de ce trophé de l'amour diuin, l'appuy de ce baston de Jacob, et pour tout dire le protecteur de la Croix, sujet qui convie présentement les confrères de se servir d'acclamations d'allégresse semblables à celles que l'ancienne Rome pratiquoit aux arriuées et bienvenues de leurs empereurs et signamment de l'empereur Claude. Mais icy bien plus justement que non pas lors Illustrissime Reuerendissime que Archiepiscopo Claudi te semper optamus, dictum sexagesies, Nobilissime Jenerosissimeque Præsul, tu pater, tu vere princeps, tu protector crucis, fautor sanctitatis a nobis peroptatus : et octuagesies (1), poussant tous ensemblement et unanimement des vœux sans cesse et des prières infinies à ce qu'il plaise à cette bonté inefable de leur conserver tout au moins le reste de ce siècle en parfaite santé accompagnée de toutes sortes de bénédictions le protecteur de la Croix, le miroir de la perfection et l'exemple de la vertu,

(1) Illustrissime et révérendissime archevêque Claude, nous t'avons toujours souhaité : dit 70 fois ; très noble et très généreux prélat, tu es un père, un véritable prince, le protecteur de la Croix, le fauteur de sainteté par nous souhaité (80 fois).

espérant que le ciel ne nous dénierait cette grâce, puisque son intérêt y est meslé avec le nostre, et que plus longtemps, Monseigneur, vostre rare et singulière piété cultivera ce bel arbre, plus de palmes et de lauriers elle lui fera naître qui seront à ce même ciel de matière à faire des couronnes pour ceux qui les auront légitimement méritées.

L'ORDRE DE LA PROCESSION

Faite à la venue de Monseigneur l'Archevesque

Premier le guidon portant cest écriteau : *Virtutes infulatæ* (1) ; deux guidons, l'un desquels portait les armes de la ville faites en cœur, avec ses deux mots : *Amor patriæ* (2) ; l'autre portoit les armes de Monseigneur l'archevesque, faites aussi en cœur, avec ces deux mots : *Amor præsulis* (3).

Suyrent le Temps, habillé à l'antique, avec une grande barbe, portant une faux avec une horloge sur sa tête,

Les quatre Saisons et l'Année,

Le Printemps, habillé de vert, avec des fleurs,

L'Eté, de jaune, avec des épis,

L'Automne, de rouge, avec des raisins,

L'Hyver, du gris, avec de la fourrure, une chaufferette avec des charbons ardans.

La Renommée, qui se dit ordinairement *bona fama*, tenant une trompette d'où pendent des armes dudit Seigneur, des aisles, ses habits seront couverts d'yeux et d'oreilles.

(1) Les vertus couronnées de la mitre.

(2) Amour de la patrie.

(3) Amour du prélat.

Puis un Ange avec cet écriteau : *Vertutes cardinales cum moralibus* (1).

Prudentia pour son symbole, un miroir, un serpent et un caducée :

Scientia, avec un soleil en la poitrine et des liures, qui sera suivie de *Rhetorica*, *Philosophia*, *Jurisprudentia*, *Theologia*, avec leurs symboles,

Justitia, avec l'espée et la balance, qui sera suivie de ces vertus : *Pietas*, *Religio*, *Synctitas*, *Deuotio*, *Veritas*, *Liberalitas*, *Benignitas*, *Concordia*,

Fortitudo, qui soutiendra une colonne suivie de *Magnificentia*, *Tolerentia*, *Constantia*,

Temperantia, avec une coupe et un vase, qui sera suivie de *Abstinencia*, *Sobrietas*, *Castitas*, *Humilitas*, *Modestia*,

Encor un Ange avec un écriteau : *Virtutes theologicae* (2),

Fides avec une croix et un calice,

Spes, avec une aïsse et une ancre,

Charitas, avec un cœur de flamme, de diverses mamelles et de petits enfans à ses costés.

Quelques jours après son départ dudit Gray, il y eut des bourgeois qui désireux de lui faire la reuerence, passèrent en sa ville de Gy, où il s'estoit retiré, attendant que la récolte des moissons fut faite pour rentrer dans sa carrière et poursuiure le trauail de sa visite ; un jeune escolier se joingnit à eux pour le conuier de la part de la uille à y retourner par les vers suivans qu'il récita avec grace en la grande sale du chasteau que Sa Seigneurie

(1) Les vertus cardinales avec les morales.

(2) Les vertus théologiques.

Ill^{me} a fait magnifiquement réparer des ruines que les guerres y auoient causé.

Merveille des prélats, adorable génie. .. (1).

Ainsy a finit cette heureuse visitte puisqu'elle a esté faite avec une grande ardeur de piété et receûe avec un zèle incomparable de dévotion.

(1) Voir plus haut, page 235.

CONCLUSION

Non content de faire avec le plus grand soin ses tournées épiscopales, Claude d'Achey voulut prêcher lui-même régulièrement dans sa cathédrale, ce qu'aucun archevêque n'avait fait depuis un siècle. Une assistance nombreuse et recueillie vint entendre ses exhortations éloquentes. Mais la santé du prélat déclina prématurément : des attaques de goutte le torturèrent ; l'apoplexie le menaça d'une mort foudroyante ; et sa riche mémoire lui fit défaut au milieu d'un sermon ; de sorte qu'à son grand regret il dut se faire remplacer par les meilleurs prédicateurs qu'il put trouver.

Le 17 octobre 1654, une dernière attaque d'apoplexie le frappa dans son château de Gy ; il y mourut après quelques heures d'agonie, regretté de tout son diocèse et particulièrement de ses domestiques, à l'égard desquels il était d'une très grande douceur. Le temps lui a manqué pour effectuer les créations qu'il projetait : il avait semé, d'autres allaient recueillir,

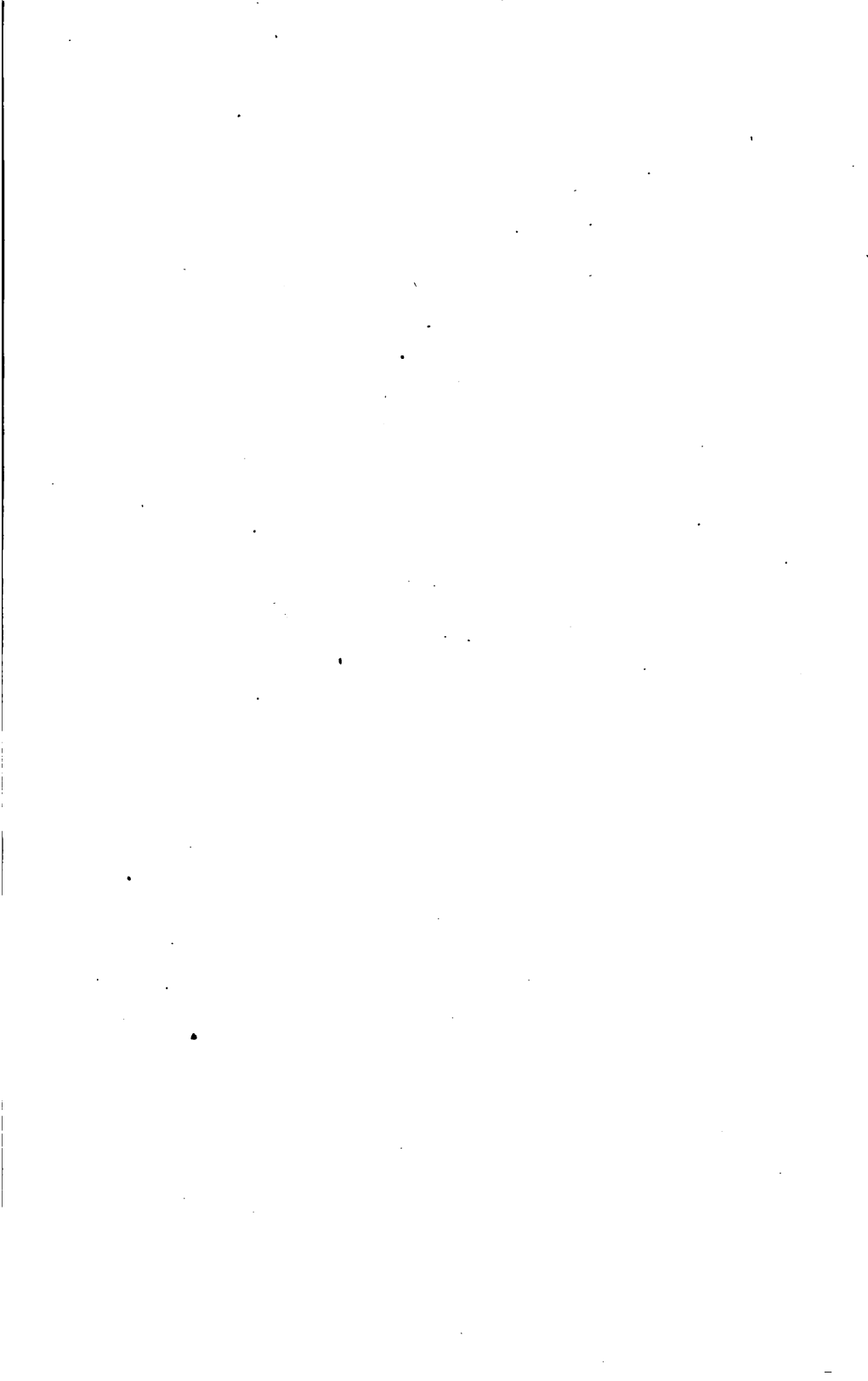
Instruit, éloquent, actif, habile, pieux et zélé, Claude d'Achey, à qui ses ennemis ne trouvaient à reprocher que d'avoir désiré son élévation, fut un des prélats les plus distingués qui aient occupé le siège de Besançon, et un des enfants les plus remarquables de la ville de Gray, où rien toutefois ne rappelle le souvenir d'un archevêque que tant d'acclamations avaient accueilli (1).

CH. GODARD.

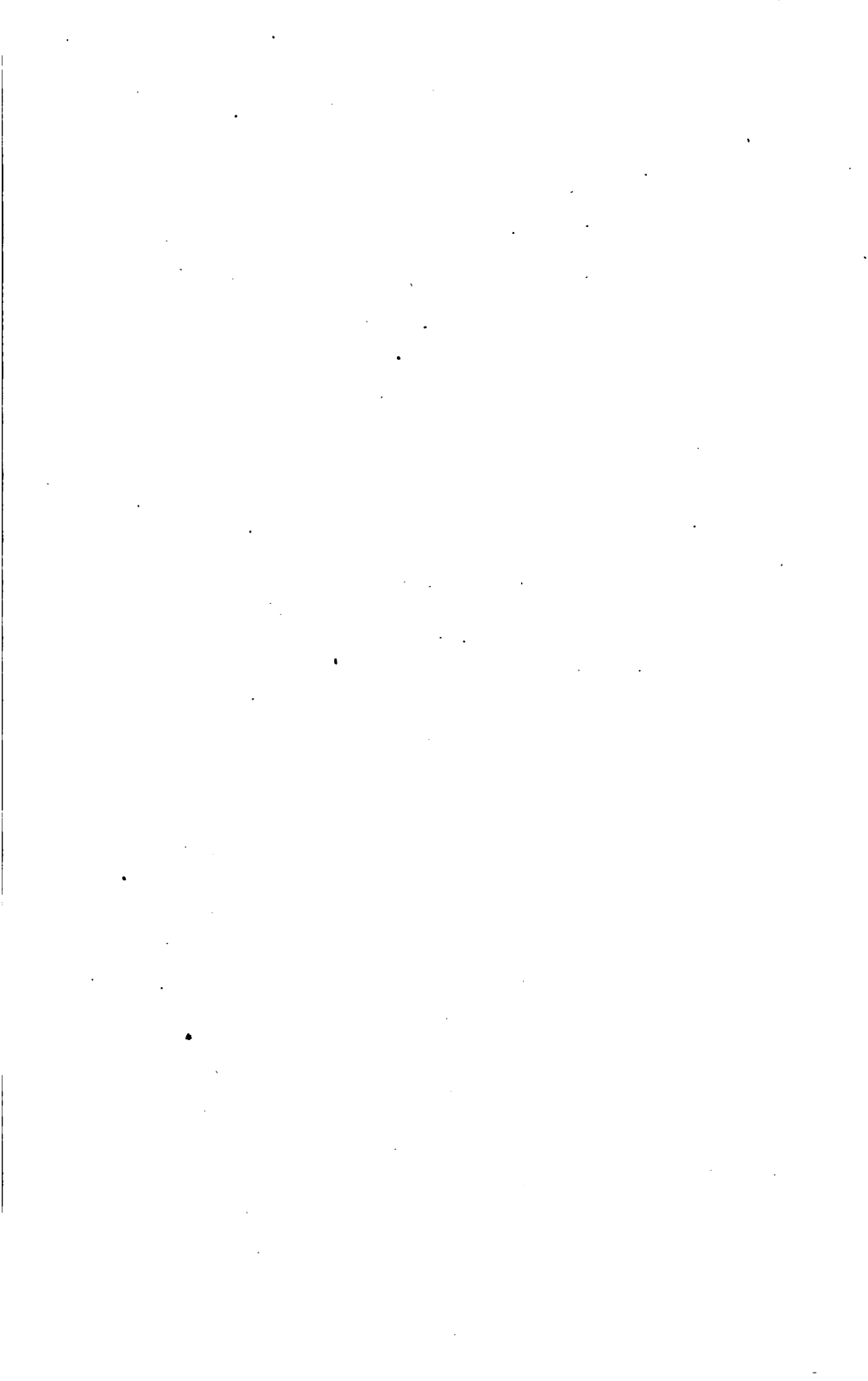
(1) Voir : Bib
bre Cl. d'Achey,

. Chiffet, t. 50, p. 33 : Elogium fune-











LES SPONGIAIRES OXFORDIENS

Recueillis dans le département du Jura

En 1907, M. le Docteur Oppliger a eu l'aimable obligeance d'examiner les Spongiaires de l'oxfordien et du rauracien inf. (Glyticien), de la collection d'Étallon et provenant des environs de Saint-Claude-sur-Bienne, ainsi que ceux que j'avais recueillis moi-même dans l'oxfordien (Argov I), surtout à Mont-Rivel, près de Champagnole et à Andelot, dans le département du Jura.

Il les a tous déterminés et a décrit et figuré les espèces nouvelles ou insuffisamment connues dans le vol. 34 (1907) des *Mémoires de la Société paléontologique suisse*.

La présente énumération a pour but d'indiquer toutes les espèces recueillies et conservées jusqu'à ce jour, de rappeler la part qui revient à Étallon dans l'étude des spongiaires oxfordiens et celle qui doit être aussi attribuée à Fromentel, d'après les notes manuscrites qu'il a laissées.

Je prie M. le Docteur Oppliger de bien vouloir accepter mes bien sincères remerciements pour le soin avec lequel il a classé les matériaux que je lui avais adressés et pour la peine qu'il s'est donnée à nouveau cette année, en acceptant de revoir et de compléter la synonymie de quelques espèces dans le manuscrit du petit travail que je publie aujourd'hui.

V. MAIRE.

LISTE DES ESPÈCES

Pachyteichisma Gresslyi ÉTALLON

SYNONYMIE

- 1859 *Cephalocelia Gresslyi* Etallon. — Etudes paléontologiques sur le Haut-Jura, in Mém. Soc. Em. du Doubs, 3^e série, 3^e vol., 1858, p. 536.
- 1860 *id.* *id.* Etallon. — Sur la classification des spong. du Haut-Jura, in Actes de la Soc. jurass. d'Emul. de Porrentruy, 1860, p. 145, fig. 11.
- ? *Cameroscyphia Gresslyi* Fromentel. — Notes manuscrites.
- 1907 *Pachyteichisma Gresslyi* Oppliger. — Spong. aus dem Argov I (Birmensdorfschichten) des Dép. du Jura, in Mém. Soc. pal. suisse vol. xxxiv, p. 9, pl. 4, fig. 1 a-e.

Localités : Saint-Claude (Glypticien) d'après Étallon
Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Pachyteichisma maeandrina ZITTEL

SYNONYMIE

Pachyteichisma maeandrina Zittel (in man).

Localité : Le Pontet, près Saint-Claude-sur-Bienne
(Oxfordien-Argovien I).

Pachyteichisma striata MÜNST.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia striata* Münst., Goldf. — Petref. germ. p. 88, pl. 32, fig. 3 b.
- 1850 *Goniospongia striata* d'Orb. — Prodrome, vol. I, terr. jurass. p. 389.

- 1859 *Cribrocellia striata* Etallon — Etudes paléontologiques sur le Haut-Jura, p. 535.
1860 *id. id.* Etall. — Sur la classif. des spongiaires, p. 141.
? *Chenendrosocyphia striata* From.
1897 *Pachyteichisma striata* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (Schweitz), in Mém. Société pal. suisse, vol. xxiv, p. 15.

Localité : Saint-Claude (Glypticien) d'après Étallon.

Trochobolus texata GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Syphya texata* Goldf. — Petref. germ. p. 88, pl. 32, fig. 4.
1877 *Trochobolus texata* Zittel. — Jahrbuch, p. 360.
1897 *id. id.* Oppliger. — Die Juraspong. von Baden in Mém. Soc. pal. suisse, vol. xxiv, p. 18.

Localité : Le Pontet (Argovien I).

Trochobolus barbata QUENST.

SYNONYMIE

- 1878 *Scyphia barbata* Quenst. — Petrefact. vol. v, page 124, pl. 120, fig. 55-58.

Localité : Le Pontet (Argovien I).

Trochobolus dolosus QUENST.

SYNONYMIE

- 1878 *Spongites dolosus* Quenst. Petref. vol. v.

Localité : Le Pontet (Argovien I).

Triochobolus bidolosus QUENST.

SYNONYMIE

- 1878 *Spongites bidolosus* Quenst. — Petref. vol. v, p. 303, pl. 130 fig. 4.

Localité : Le Pontet (Argovien I).

Tremadictyon reticulatum GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia reticulata* Goldf. — Petref. germ. t. 1, p. 11, pl. 4, fig. 1.
1850 *Cribrospongia reticulata* d'Orb. — Prodrôme, p. 388.
1858 *Spongites poratus* Quenst. — Der Jura, p. 687, pl. 83, fig. 4.
1860 *Cribrocœlia porata* Etall. — Sur la classif. des Spong. du Haut-Jura, p. 141.

? *Chenendrosyphia porata* From. — (in man.)

- 1897 *Tremadictyon reticulatum* Opplig. — Die Jurasp. von Baden, loc. cit. p. 20, pl. 3, fig. 1 a-d.

(Voir les autres synonymies dans cet ouvrage).

Localités : Le Pontet, Mont Rivel, Andelot-en-Montagne (Oxfordien-Argov. I).

Tremadictyon crateriformis ÉTALLON

SYNONYMIE

- 1860 *Cribrocœlia crateriformis* Etallon. — Sur la classificat. des Spong. p. 141.

? *Chenendrosyphia crateriformis* From. (in man.)

- 1907 *Tremadictyon crateriformis* Oppliger. — Spongien aus dem Argov I. (Birmensdorfschichten) des Dép. du Jura loc. cit. p. 5, pl. 2, fig. 2 a et 2 b.

Localités : Le Pontet, Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Platychonia vagans QUENST.

SYNONYMIE

- 1858 *Spongites vagans* Quenst. — Der Jura p. 679, pl. 82, fig. 8.
1907 *Platychonia vagans* Oppliger. Die Juraspongien von Baden loc. cit. p. 45, pl. 9, fig. 2.

(Voir les autres synonymies dans cet ouvrage).

Localités : Le Pontet, Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Platychonia auriformis QUENST.

SYNONYMIE

- 1878 *Spongites auriformis* Quenst. — Petrefact. vol. v, p. 319, pl. 131, fig. 1.

- 1897 *Platychonia auriformi* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden
loc. cit. p. 46.

(Voir les autres synonymies dans cet ouvrage).

Localité : Le Pontet (Oxford.-Argov. I).

Platychonia tuberosa OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Platychonia tuberosa* Oppl. — Spongien aus dem Argovien I des
Dép. du Jura (*loc. cit.*), p. 2, pl. 1 a et b.

Localité : Le Pontet (Oxford.).

Platychonia OPPELI ÉTALLON

SYNONYMIE

- 1860 *Cupulocœlia Oppeli* Etallon. — Sur la classif. des Spong., p. 146.
? *Cupulochonia Oppeli* From. (*in man*).
1907 *Platychonia Oppeli* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (*loc.*
cit.), p. 3, pl. 1, fig. 2 a et b.

Localité : Le Pontet (Oxfordien-Argov. I).

Platychonia ostreaformis OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Platychonia ostreaformis* Oppliger. — Spongien aus dem Argov.
(*loc. cit.*), p. 4, pl. 1, fig. 3 a et b.

Localité : Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Platychonia rotundus OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Platychonia rotunda* Oppliger. — Spong. aus dem Argov. I (*loc.*
cit.), p. 4, pl. 1, fig. 4 a et b.
1908 *Platychonnia rotundus* Oppliger. — Correct. orthog. Mém. Soc. pal.
suisse.

Localité : Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Lecanella acetabula OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Lecanella acetabula* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (*loc. cit.*) p. 5, pl. 5, fig. 2 a et c.

Localité : Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Hyalotragos patella GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Tragos patella* Goldf. — Petref. vol. 1, p. 14 et 96, pl. 5, fig. 10 et pl. 30 fig. 2.
1850 *Cupulospongia patella* d'Orb. — Prodrome, p. 391.
1859 " " Etallon.
? *Cupulochonia patella* From. (*in man.*)
1897 *Hyalotragos patella* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (*loc. cit.*), p. 42, pl. 8, fig. 6.

(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage).

Localité : Le Pontet (Oxfordien-Argovien I).

Hyalotragos pezizoides GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Tragos pezizoides* Goldf. — Petref. vol. 1, p. 13, pl. 5, fig. 8.
1850 *Cupulospongia* id. d'Orb. — Prodrome, p. 391.
1897 *Hyalotragos pezizoides* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (*loc. cit.*) p. 42, pl. 8, fig. 7.

(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage).

Localité : Le Pontet (Oxfordien-Argov. I),

Cnemidiastrum rimulosum GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Cnemidium rimulosum* Goldf. — Petref. vol. 1, p. 15, pl. 5, fig. 4.
1850 *Cupulospongia rimulosa* d'Orb. — Prodrome, p. 391.
1897 *Cnemidiastrum rimulosum* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (*loc. cit.*), p. 39, pl. 8, fig. 1.

(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage).

Localités : Le Pontet, Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I)

Cnemidiastrum stellatum GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Cnemidium stellatum* Goldf. — Petref. vol. 1, p. 15, pl. 6, fig. 3.
1850 *Cnemidium stellatum* d'Orb. — Prodrome, p. 389.
1897 *Cnemidiastrum stellatum* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (loc. cit.), p. 41, pl. 8, fig. 5 a et b.

Localité :

Craticulariu tenuistriata GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphya tenuistriata* Goldf. — Petref. vol. 1, p. 9, pl. 3, fig. 7.
» *Scyphya Schweiggeri* Goldf. — Petref. vol. 1, p. 91, pl. 33, fig. 6.
1850 *Goniospongia tenuistriata* d'Orb. — Prodrome, p. 389.
1859 *Dictyonocælia Schweiggeri* Etall. — Mém. Soc. Emul. du Doubs, 3^e série, 1858, p. 537.
? *Gonioscyphia* » From. (in man.)
1860 *Goniocælia intermedia* Etallon.
? *Cribroscyphia* » From. (in man.)
1860 *Dictyonocælia jurensis*, Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 153.
? *Cribroscyphia* » From. (in man.)
1878. *Scyphia tenuistriata* Quenst. — Petref. vol. v, p. 55 et 87.
» *Scyphia Schweiggeri* Quenst. — Petref. vol. v, p. 63, pl. 117, fig. 3-5.
1877 *Craticularia tenuistriata* Zittel. — N. Jarhb p. 706.
1897 *Craticularia tenuistriata* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (loc. cit.), p. 25.

Localités : Le Pontet (Cxford.-Argov. I) ; Saint-Claude (Glypticien) d'après Étallon.

Craticularia cancellata MÜNST.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia cancellata* Münst in Goldf. — Petref. p. 89, pl. 33, fig. 1.
1850 *Cribrospongia cancellata* d'Orb. — Prodrome, p. 388.
1860 *Dictyonocælia* » Etallon. — Sur la classif. des Spong., p. 143.
? *Gonioscyphia* » From. (in man.)
1897 *Craticularia* » Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (loc. cit.), p. 25.

Localité : Saint-Claude (Glypticien) d'après Étallon.

Craticularia Schlotheimi MÜNST

SYNONYMIE

1833 *Scyphia Schlotheimi* Münst in Goldf. — Petref. p. 90, pl. 33, fig. 5.

1850 *Goniospongia* » d'Orb. — Prodrome, p. 389.

Localité : Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Craticularia foliata QUENST.

SYNONYMIE

1860 *Dictyonocælia parva* Etallon. — Sur la classif. des Spong, p. 143.

? *Gonioscyphia* » From. (in man.).

1860 *Goniocælia Munsteri*, Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 142,
pl. fig. 8.

? *Gonioscyphia* » From. (in man.).

1878 *Textispongia foliata* Quenst. — Petref. vol. v, p. 64, pl. 117, fig. 7.

Localité : Le Pontet (Oxford,-Argovien I).

Craticularia cylindritexta QUENST

SYNONYMIE

1859 *Cribrocaelia digitalis* Etallon. — Etudes pal. sur le Haut-Jura, p. 535.

1860 » » Etallon. — Sur la classif. des Spong., p. 141.

? *Criboscyphia* » From. (in man.).

1878 *Spongites cylindritextus* Quenst. — Petref. vol. v, p. 65, pl. 117,
fig. 12 et 13.

Localité : Saint-Claude (Glypticien) d'après Étallon.

Craticularia subclathrata ETALLON

SYNONYMIE

1860 *Goniocælia subclathrata* Etallon. — Sur la classification des Spong.
p. 142.

? *Gonioscyphia* » From. (in man.).

1859 *Dictyonocælia Schweiggeri* Etall. — Et. pal. sur le Haut Jura, p. 537.

? *Gonioscyphia* » Fram. (in man.).

1907 *Craticularia subclathrata* Oppliger. — Songien aus dem Argov. I
(loc. cit.), p. 6, pl. 3, fig. 2.

Localités : Saint-Claude (Glypticien) d'après Etallon,
Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Craticularia clavæformis ETALLON

SYNONYMIE

- 1860 *Goniocælia clavæformis* Etallon. Sur la classif. des Spongiaires, p. 142.
? *Cribroscyphia* » From. (in man.).
1907 *Craticularia clavæformis* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (loc. cit.), p. 7, pl. 3, fig. 3 a-e.

Localités : Le Pontet (Oxfordien-Argov. I) ; Saint-Claude (Glypticien) d'après Etallon.

Craticularia subcylindrica OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Craticularia subcylindrica* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (loc. cit.), p. 6, pl. 3, fig. 1.

Localités : Le Pontet, Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Sporadopyle obliqua GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia obliqua* Goldf. — Petref. vol. 1, p. 9, pl. 3, fig. 5 a-b-d.
1857 » » Etallon. — Esquisse d'une description du Haut Jura, in Mém. Soc. impériale d'agricult. et d'hist. nat. de Lyon, p. 36 du mémoire séparé
1858 *Cribospongia obliqua* d'Orb. — Prod. p. 383.
1859 *Cribrocælia obliqua* Etall. — Et. pal. sur le Haut-Jura, p. 535.
1860 » » Etall. — Sur la classif. des Spong., p. 141.
? *Cribroscyphia obliqua* From. (in man.).
1897 *Sporadopyle obliqua* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (loc. cit.), p. 29, pl. 4, fig. 3.
(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage).

Localités : Tressus, près Saint-Claude, Mont-Rivel (Argovien I).

Sporadopyle texturata GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia texturata* Goldf. — Petref. p. 6, pl. 2, fig. 9.
» *Scyphia parallela* Goldf. — Petref. p. 8, pl. 3, fig. 3.

- 1833 *Scyphia pertusa* Goldf. — Petref. p. 6, pl. 2, fig. 8.
 1858 *Cribrosporgia texturata* d'Orb. — Prod. p. 388.
 1860 *Goniocœlia* » Etallon. — Sur la classif. des Spong., p. 142.
 » » *decorata* » » »
 » » *parallela* » » »
 1897 *Sporadopyle texturata* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden
 (loc. cit.). p. 29.

(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage).

Localités : Le Pontet (Oxford. Argov. I) ; Saint-Claude
 (Glypt.) d'après Étallon, Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Sporadopyle texata GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia texata* Goldf. — Petref. p. 7, pl. 2, fig. 12 et p. 88, pl. 32
 fig. 4.
 1858 *Cribrosporgia texata* d'Orb. — Prod. p. 387.
 1860 *Dictyonocœlia subtextata* Etall. — Sur la classif. p. 143.
 ? *Gonioscyphia subtextata* From. (*in man.*).

Localité : Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Sporadopyle cfr. *cornuta* QUENST.

SYNONYMIE

- 1858 *Ramispongia cornuta* Quenst. — Petraf, vol. v, p. 143, pl. 12 2
 fig. 1 et 2.

Localité : Le Pontet (Oxford-Argov. I).

Sporadopyle nodosa QUENST.

SYNONYMIE

- 1860 *Cribracœlia clivosa* Etall. — Sur la classif. des Spong. p. 143.
 ? *Porostoma clivosa* From. (*in man.*).
 1878 *Ramispongia nodosa* Quenst. — Petref. vol. v, p. 142, pl. 121,
 fig. 13 et 14.
 1897 *Sporadopyle nodosa* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (*loc.*
 cit. p. 30, pl. 5, fig. 1 a et b.

Localité : Le Pontet (Oxford.-Argov. I).

Sporadopyle flabellum ÉTALLON

SYNONYMIE

- 1860 *Adelphocelia flabellum* Etallon. — Sur la classif. des Spong., p. 146, pl. fig. 10.
? *Polyscyphia flabellum* From (in man).
1907 *Sporadopyle flabellum* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (loc. cit.), p. 8, pl. 4, fig. 4 a-d.

Localité : Saint-Claude (Glypticien) d'après Étallon.

Sporadopyle Favrei, ÉTALLON

SYNONYMIE

- 1860 *Gonocelia Favrei* Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 142.
? *Cribroscyphia Favrei* From (in man).
1907 *Sporadopyle Favrei* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (loc. cit.), p. 7, pl. 2, fig. 3.

Localité : Saint-Claude (Glypticien) d'après Étallon.

Verrucocelia verrucosa GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia verrucosa* Goldf. — Petref. p. 91, pl. 33, fig. 8 a-b-c et e.
1833 » » Var. *uvaeformis* Gold. — Petref.
1857 » » Etallon. — Esquisse p. 36.
1858 *Hippalimus verrucosus* d'Orb. — Prodrôme p. 390.
1859 *Verrucocelia verrucosa* Etallon. — Et. pal. sur le Haut-Jura, p. 537.
1860 » » Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 145.
1860 » *uvaeformis* » » »
? *Verrucoscyphia* » From. (in man.).
1897 *Verrucocelia verrucosa* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden, p. 31.

(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage).

Localité : Saint-Claude. Cette espèce a très probablement été recueillie par Étallon, dans le glypticien.

Verrucocelia Bonjouri ETALLON

SYNONYMIE

- 1859 *Verrucocelia Bonjouri* Etallon. — Et. pal. sur le Haut-Jura, p. 538.

- 1860 *Verrucorosa Bonjouri* Etallon. — Sur la classif. des Spong., p. 145.
1907 » » Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I,
p. 8, pl. 5, fig. 3.

Localité : Saint-Claude (Les Foules) (Glypticien)
d'après Etallon.

Cypellia rugosa GOLDF.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia rugosa* Goldf. — Petref. p. 9, pl. 3, fig. 6.
1858 *Hippalimus rugosus* d'Orb. — Prod. p. 390.
1897 *Cypellia rugosa* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (*loc. cit.*)
p. 32, pl. 5, fig. 2 a-b-c et pl. 6 fig. 1 a-b-c-d.
(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage.

Localités : Le Pontet, Andelot (Oxford-Argovien I).

Cypellia caliciformis OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Cypellia caliciformis* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (*loc. cit.*)
p. 10, pl. 4, fig. 2 a et b.

Localité : Le Pontet (Oxford.-Argov. I).

Cypellia conica OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Cypellia conica* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (*loc. cit.*)
p. 10, pl. 4, fig. 3.

Localité : Mont Rivel (Oxford Argov. I).

Cypellia cæspitosa QUENST.

SYNONYMIE

- 1878 *Dolispongia cæpistosa* Quenst. — Petref. vol. v, p. 311, pl. 130, fig. 12,
? *Dischonia jurensis* From. (*in man.*).

Localité : Le Ponlet (Oxford.-Argov. I).

Stauroderma lochense QUENST.

SYNONYMIE

- 1833 *Scyphia Buchii* Münst in Goldf. — Petref. p. 88, pl. 32, fig. 5.
1850 *Cribrosporgia Buchii* d'Orb. — Prod. p. 388.
1858 *Stauroderma lochense* Quenst. — Petref. vol. v, p. 43, pl. 115, fig. 4.
1859 *Porospongia Bourgueti* Etallon. — Et. pal. sur le Haut-Jura, p. 538.
? *Porostoma* » From. (in man.).
1860 *Porospongia lochensis* Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 143.
1897 *Stauroderma lochense* Oppliger. — Die Juraspongien von Baden, p. 34, pl. 7, fig. 1.

(Voir les autres synonymies dans ce dernier ouvrage).

Localités : Saint-Claude (Les Foules) (Glypticien), d'après Etallon, Le Pontet (Oxford.-Argov. I), d'après Etallon, Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

Stauroderma cylindrata QUENST.

SYNONYMIE

- 1860 *Forospongia Coquandi* Etallon. — Sur la classif. des Spong., p. 144.
? *Cribroscyphia* » From. (in mann.).
1858 *Cavispongia cylindrata* Quenst. — Petref. vol. v, p. 158, pl. 122, fig. 19 et 25.

Localités : Le Vaudioux (Oxf. sup.), d'après Etallon, Le Pontet (Arg. I).

Stauroderma vasoforme OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Stauroderma vasoforme* Oppliger. — Spongien aus dem. (correction orthog.), Mém. Soc. pal. suisse.

Localité : Le Pontet (Argov. I).

- 1908 *Stauroderma vasoformis* Oppliger. — Argov. I (loc. cit.), p. 11, pl. 2, fig. 1.

Stauroderma Etalloni OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Stauroderma Etalloni* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (*loc. cit.*) p. 11, pl. 6, fig. 1.

Localités : Andelot-en-Montagne, Le Pontet (Oxford.-Argov. I).

Stauroderma depressum OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Stauroderma depressa* Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (*loc. cit.*) p. 12, pl. 6 fig. 2.
1908 *Stauroderma depressum* Oppliger. — Correct. orthograph. — Mém. Soc. pal. suisse.

Localité : Le Pontet (Oxford.-Argov. I).

Porospongia marginata MÜNST.

SYNONYMIE

- 1833 *Manon marginatum* Müntz in Goldf. — Petref. p. 94, pl. 34, fig. 9, g et h.
1858 *Porospongia marginata* d'Orb. — Prod. p. 388.
1860 » » Etallon. — Sur la classif des Spong. p. 143.
? *Porostoma* » From (*in man.*).
1877 *Porospongia* » Zittel. — N. Jahrb. p. 366.
1897 » » Oppliger. — Die Juraspongien von Baden (*loc. cit.*) p. 38.

Localité : Le Pontet (Oxford.-Argov. I).

Porospongia intermedia D'ORB.

SYNONYMIE

- 1833 *Manon marginatum* Müntz in Goldf. — Petref. p. 94, pl. 34, fig. 9 h.
1858 *Porospongia intermedia* d'Orb. — Prod. p. 388.
1860 » » Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 143.
? *Porostoma* » From (*in man.*).

Localité : Le Pontet (Oxford.-Argov. I)

Placotelia Marcou ETALLON

SYNONYMIE

- 1860 *Cribrocaelia Marcou* Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 141.
? *Porostoma* » From. (in man.).
1907 *Placotelia* » Oppliger. — Spongien aus dem Argov. I (loc. cit.), p. 14, pl. v, fig. 3 a et b.

Localité : Saint-Claude (Glypt.), Le Pontet (Oxford.), d'après Etallon.

Placotelia dolata ETALLON

SYNONYMIE

- 1860 *Porospongia dolata* Etallon. — Sur la classif. des Spong. p. 143.
Cupulocælia auriformis Etallon.
? *Chenendrosocyphia dolata* From. (in man.).
? *Cupulochonia auriformis* From. »
1907 *Placotelia dolata* Oppliger. — Spong. aus dem Argov. I (loc. cit.), p. 14, pl. v, fig. 4 a et b.

Localité : Le Pontet (Oxfordien-Argov. I), d'après Etallon.

Ceriodyction coniforme OPPLIGER

SYNONYMIE

- 1907 *Ceriodyction coniformis* Oppliger. — Spong. aus dem Argov. I (loc. cit.). p. 15, pl. 3, fig. 4 a-d.
1908 *Ceriodyction coniforme* Oppliger. — Correct. orthog. — Mém. Soc. pal. suisse.

Localité : Mont-Rivel (Oxford.-Argov. I).

TABLEAU RÉCAPITULATIF

LITHISTIDAE

<i>Cnemidiastrum rimulosum</i> Goldf.	<i>Platychnonia tuberosa</i> Oppliger.
» <i>stellatum</i> Goldf.	» <i>Oppeli</i> Étallon.
<i>Hyalotragos patella</i> Goldf.	» <i>ostreaformis</i> Oppliger.
» <i>pezizoides</i> Goldf.	» <i>rotundus</i> Oppliger.
<i>Platychnonia vagans</i> Quenst.	<i>Lecanella acetabula</i> Oppliger.
» <i>auriformis</i> Quenst.	—

HEXACTINELLIDAE

<i>Tremadictyon reticulatum</i> Goldf.	<i>Pachyteichisma maeandrina</i> Zittel,
» <i>crateriformis</i> Étallon.	» <i>striata</i> Münster.
<i>Craticularia tenuistriata</i> Goldf.	<i>Trochobolus texata</i> Goldf.
» <i>cancellata</i> Münster.	» <i>barbata</i> Quenst.
» <i>Schlotheimi</i> Münster.	» <i>dolosus</i> Quenst.
» <i>foliata</i> Quenst.	» <i>bidolosus</i> Quenst.
» <i>cylindritextus</i> Quenst.	<i>Cypellia rugosa</i> Goldf.
» <i>subclathrata</i> Étallon.	» <i>cœspitosa</i> Quenst.
» <i>clavaeformis</i> Étallon.	» <i>caliciformis</i> Oppliger.
» <i>subcylindrica</i> Oppliger	» <i>conica</i> Oppliger.
<i>Sporadopyle obliqua</i> Goldf.	<i>Stauroderma lochense</i> Quenst.
» <i>texturata</i> Goldf.	» <i>cylindrata</i> Quenst.
» <i>texata</i> Goldf.	» <i>vasoforme</i> Oppliger.
» <i>cfr. cornuta</i> Quenst	» <i>Étallonii</i> Oppliger.
» <i>nodosa</i> Quenst.	» <i>depressum</i> Oppliger.
» <i>flabellum</i> Étallon.	<i>Porospongia marginata</i> Münster.
» <i>Favrei</i> Étallon.	» <i>intermedia</i> d'Orb.
<i>Verrucocœlia verrucosa</i> Goldf.	<i>Placotelia Marcou</i> Étallon.
» <i>Bonjourii</i> Étallon.	» <i>dolata</i> Étallon.
<i>Pachyteichisma Gresslyi</i> Étallon,	<i>Ceriodictyon coniforme</i> Oppliger

TABLE DES MATIÈRES

Du Bulletin n° 12 (1809)

Liste des membres.....	5
Sociétés correspondantes.....	11
Situation financière.....	15

J. GUYARD. — Journal d'un conscrit au 42 ^e Régiment d'Infanterie de marche pendant la guerre de 1870-71.....	17
CH. GODARD. — Réception à Gray de l'archevêque Claude d'Achéy en 1651	171
V. MAIRE. — Les Spongiaires oxfordiens recueillis dans le département du Jura.....	249

